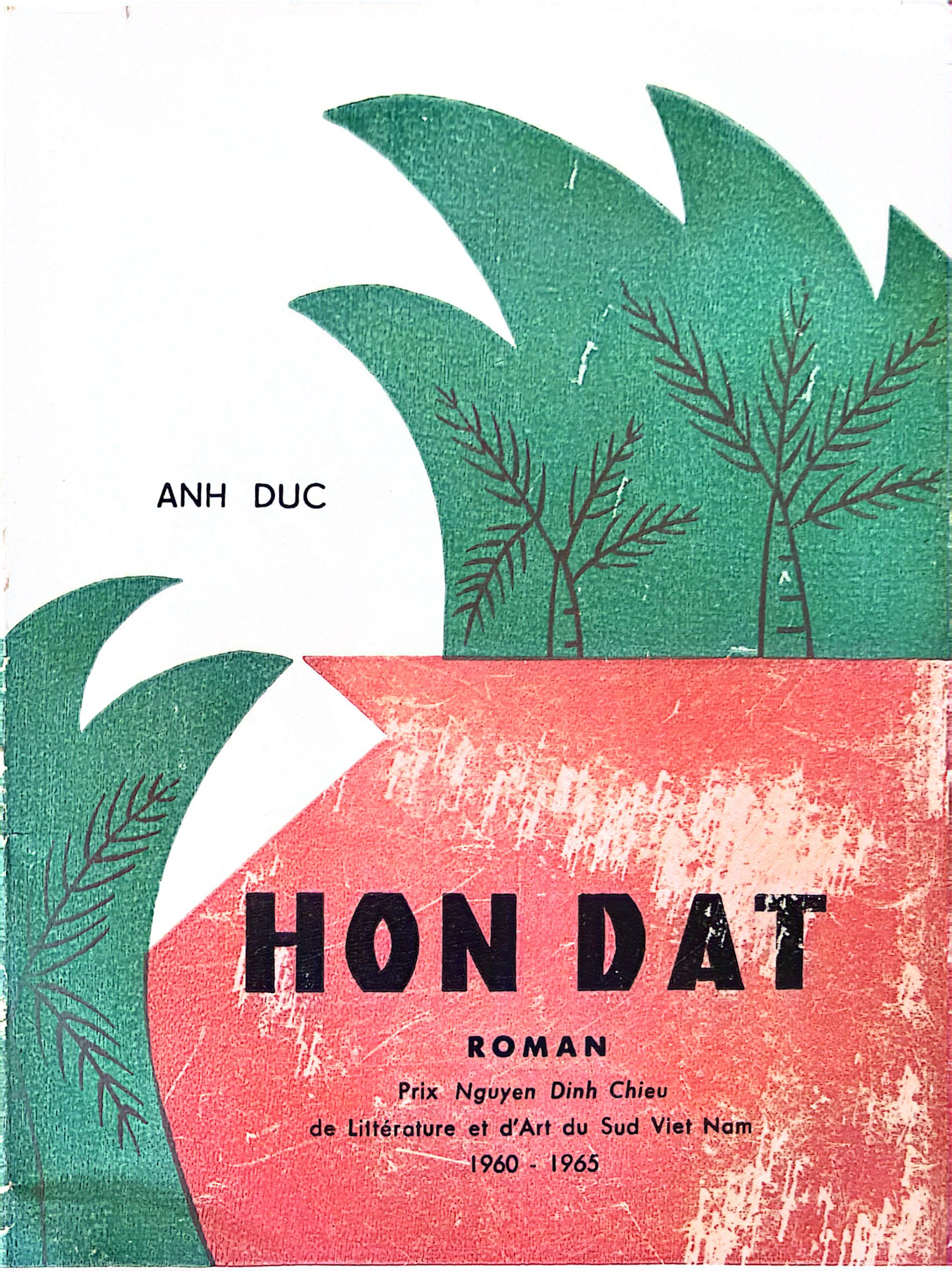

ANH DUC

HON DAT

ROMAN

Prix Nguyen Dinh Chieu
de Littérature et d'Art du Sud Viet Nam
1960 - 1965

EDITIONS EN LANGUES ETRANGERES — HANOI

ANH DUC

HON DAT

ROMAN

Prix *Nguyen Dinh Chieu*

de Littérature et d'Art du Sud Viet Nam

1960 - 1965

ANH DUC

HON DAT

Roman

Prix *Nguyen Dinh Chieu*
de Littérature et d'Art du Sud Viet Nam
(1960 — 1965)

EDITIONS EN LANGUES ETRANGERES
HANOI — 1968

*

EN GUISE DE PRESENTATION

Depuis plus de onze ans de lutte victorieuse, la population du Sud Viet Nam a réalisé bien des prodiges.

Les peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, l'humanité progressiste tout entière tournent leurs regards vers nous. Cela se comprend. Vivant sous un régime colonial, la moitié d'un peuple résiste à une grande puissance, chef de file des colonialistes, et la tient en échec. Ceci grâce surtout à sa grande détermination et à sa volonté inébranlable.

Au Sud Viet Nam, chaque contrée, chaque rivière, chaque colline, chaque hameau, chaque personne, pourrait-on dire, a son histoire héroïque. Et chaque histoire à elle seule permet de juger de la nature des quatorze millions de Sud-Vietnamiens.

Les impérialistes américains ont fait tout leur possible pour augmenter leurs effectifs

Traduit par Le Van Chat

au Sud Viet Nam afin de réaliser en leur faveur un rapport numérique de dix contre un. Ce rapport en dit long sur la valeur du Yankee, sans parler qu'il est même souvent largement dépassé dans la réalité. Au village de Hon Dat, plus de mille soldats ennemis armés jusqu'aux dents ont dû abandonner la partie après dix jours d'affrontement avec dix-neuf des nôtres dont trois femmes et deux gosses, l'un de sept ans, l'autre de treize.

Dans son roman, Anh Duc a réussi à montrer la force extraordinaire des gens pourvus d'un idéal, animés d'une grande volonté de lutte et imperturbables devant des adversaires qui sont de véritables démons apparemment terrifiants par leur nombre et leur armement mais démunis de cette qualité inestimable : la combativité. En cela réside le caractère typique de Hon Dat.

L'histoire se passe après les journées ardentes des « soulèvements simultanés », vers 1961. *Les personnages de Anh Duc sont encore presque tous vivants. Ils continuent à réaliser sur une plus vaste échelle d'autres « Hon Dat » dont le dénouement ne sera pas moins éclatant que celui du premier.*

Hon Dat, *image fidèle de la réalité, est une œuvre belle et émouvante bien que non*

exempte de défauts. C'est une épopée parmi tant d'autres qui constituent la grande symphonie de notre lutte contre les agresseurs américains et leurs valets. Sa parution au moment où notre pays tout entier est déterminé à combattre et à vaincre est on ne peut plus opportune et riche de signification.

Nous en remercions Anh Duc.

Sud Viet Nam Décembre 1965
TRAN BACH DANG
Membre du Présidium du Comité central du Front national de Libération
Président de l'Union des Lettres et des Arts du Sud Viet Nam

Chapitre I

1

— Allons ! avoue que j'avais bien raison de soutenir qu'il ne t'a pas oubliée ! dit Quyen à sa sœur Su. Vois comme sa lettre est touchante ! Et c'est la dix-huitième, remarque ! C'est quelque chose, ça ! Déjà tu imaginais Dieu sait quoi... Tout s'explique : ses précédentes lettres se sont égarées, comme les tiennes, bien entendu. Quand on pense que toute cette correspondance de sept ou huit ans s'est perdue, alors que le Nord, c'est toujours notre pays... Il y a de quoi enrager. Mais aujourd'hui, c'est bien fini, tous ces tourments à propos de ton mari, hein ? Ça te changera un peu, toi qui répétais tout le temps : « il est à craindre qu'avec la vie douillette qu'il connaît là-bas, il n'a plus le temps de penser à personne ! » Avoue que tu as été injuste !

La jeune fille parlait avec volubilité et des accents de joie dans la voix. Non pour défendre son beau-frère comme on pourrait le croire, mais parce qu'elle était heureuse de la joie qui venait d'arriver à sa chère Su

après sept longues années d'attente. Elle prenait plaisir à entretenir et à gonfler ce bonheur qu'elle partageait. Les yeux pétillants, se pinçant les lèvres de temps à autre, elle appuyait ses paroles d'un geste gracieux de ses mains.

Elle retint la photo de son beau-frère en rendant la lettre à Su et, passant rapidement dans la véranda, attira vers elle la petite Thuy qui jouait près de l'escalier :

— Regarde bien et réponds à tata : qui est ce monsieur ? dit-elle en la montrant à l'enfant.

— C'est mon papa ! répondit la petite fille en prenant la photo et en la dévorant des yeux. Oui ! C'est bien lui.

— Comment le sais-tu ?

— C'est maman qui me l'a dit.

Puis, levant sur sa tante ses grands yeux noirs :

— Tata, est-ce bien lui ? demanda-t-elle, en proie à un doute subit.

Quyen prit la petite fille dans ses bras et la porta vers le lit de camp. Après l'avoir posée sur ses genoux, elle hocha enfin la tête :

— Oui ! dit-elle. C'est bien ton papa. Désormais, rappelle-toi bien comment il est. Papa et toi, vous vous connaissez maintenant !

Puis, se tournant vers sa sœur :

— D'après sa lettre, San a bien reçu ton dernier billet et la photo que tu as prise avec Thuy. Pense

donc, ce n'est qu'après sept ans que ton mari connaît enfin les traits de sa fille !

D'un geste affectueux Quyen appuya son index sur le front de sa nièce :

— Oui, continua-t-elle, c'est bien après sept ans que papa peut enfin contempler ta frimousse, ma petite ! A son départ, tu n'étais pas encore née, tu comprends ?

En écoutant sa sœur, Su se rappela comme si c'était hier la courte permission que son mari avait passée avec elle avant d'aller se regrouper dans le Nord. C'était dans cette même maison sur pilotis au plancher vermoulu que San, détendu et souriant comme d'habitude, attendait son départ. Seule sa femme savait à quoi s'en tenir sur ce calme apparent. S'il avait répété à tout bout de champ : «Deux ans, ce n'est pas bien long ! », la dernière nuit, il lui avait confié ce qu'il en pensait réellement.

— Ma chérie, j'ai dit deux ans pour ne pas attrister maman. A toi, j'avoue ne pas croire que ce délai soit absolument de rigueur. Ça peut recommencer dans un an, comme ça peut durer trois, quatre ou cinq ans. Nous devons nous attendre au pire... Ne nous laissons pas prendre de court.

Tard dans la nuit, il attira la tête de sa femme sur son bras et, après un moment de silence, dit comme pour lui-même :

— Je me demande s'il y a beaucoup de fruits là-bas, comme chez-nous. Y trouverai-je des mangues, des mangoustans, des pamplemousses ? Les pamplemousses, c'est sûr qu'il y en a ! Seulement

je ne sais à quelle époque ils fleurissent. Pas forcément à l'approche du Tet (1), comme ici.

D'abord, elle avait cru que son mari parlait en l'air pour faire diversion, mais tout de suite elle comprit où il voulait en venir, ce à quoi il avait pensé avant de dire ces phrases apparemment anodines. Deux ans auparavant, au cours d'un festin offert aux vainqueurs de la campagne militaire du Long Chau Hà, San l'avait remarquée pendant qu'elle servait à table sans se douter de rien. Plus tard, il lui avoua que c'était l'essence de fleur de pamplemousse qui parfumait sa belle chevelure qui l'avait d'abord séduit. Ils firent connaissance au cours de ce mémorable repas. Puis, un jour, la rencontrant sans témoin, San demanda à mi-voix en souriant à la jeune fille :

— Pourquoi ne vous mettez-vous plus de ce parfum de pamplemousse ?

Et Su se mordit les lèvres pour cacher son sourire en rougissant de confusion.

Tel fut le début de leur roman. Commencé au milieu des victoires remportées par nos armes dans tout le pays, leur amour s'épanouissait en ce douzième mois avec les pamplemousses de Hon Dat et s'imprégnait de l'odeur grisante de leurs fleurs. Deux ans plus tard les voilà mariés. Leurs noces célébrées juste au moment de la grande victoire de Dien Bien Phu furent les plus gaies de la région. Plus de sept ans s'étaient passés depuis. Les époux avaient vécu

(1) Nouvel An lunaire et Fête du Printemps.

ensemble à peine un mois. Et ce n'était qu'aujourd'hui que Su recevait des nouvelles de son mari par l'entremise d'une lettre trop mince et retrouvait le visage aimé sur une photo trop petite.

Sept ans ! Ce laps de temps écoulé lui paraissait irréel.

— Comme le temps passe ! dit-elle songeuse. Déjà sept ans !

— Mais j'y pense : il n'aurait pu soupçonner quelles épreuves nous avons traversées ! Ah ! s'il savait comment ils t'ont obligée en vain à signer l'acte de répudiation, comment ils t'ont jetée dans «la cage aux tigres», «la fosse aux crocodiles» et autres horreurs ! Ah ! s'il le savait !

— Comment l'aurait-il su ? dit Su en souriant avec douceur. Il en a peut-être entendu parler, mais comment pourrait-il se le représenter avec exactitude ?

Profitant de ce que sa tante devisait avec sa mère, Thuy quitta les genoux de la jeune fille et avança à quatre pattes vers le petit panier à ouvrage. Elle y prit un petit miroir, se dirigea vers un coin du lit de camp, s'adossa au mur et y resta un long moment, sans un mot. Elle finit par ouvrir sa main, regarda longuement la photo de son papa, puis se regarda dans le miroir. Elle répéta plusieurs fois son manège, comparant chaque détail, les yeux, la bouche, les oreilles, essayant d'y lire des ressemblances. Pour les yeux et les sourcils, ce n'est pas très frappant. Les yeux à elle sont tout ronds, ceux de son père sont plus étirés. Quant aux sourcils

à lui, ils sont trop épais. Mais quel bonheur ! il n'y a pas à dire, leurs nez et leurs bouches se ressemblent énormément. Le cœur palpitant de joie, la petite fille ouvrit ses grands yeux à la recherche d'autres traits communs. Elle souhaitait ressembler en tout à son papa. Car elle l'aimait de toutes ses forces. Ce sentiment lui était venu le jour où elle apprit qu'elle possédait un papa à elle. D'emblée, elle était convaincue que tout ce qui venait de lui ne pouvait être que magnifique et que, bien entendu, il la chérissait plus que tout au monde. Ce matin, quand sa maman lui avait tendu la photo en disant que c'était le portrait de son papa, elle l'avait immédiatement crue. Un peu parce que jamais sa maman ne lui avait menti, mais surtout parce qu'en regardant la photo, elle eut l'impression d'avoir déjà rencontré son papa. Bien sûr, elle ne l'avait vu qu'en imagination, en cherchant à se le représenter d'après ce que lui en disait sa mère.

C'était là l'un des regrets lancinants de la jeune femme. Au moment des adieux, elle avait gardé une photo de San qu'elle cachait dans son petit sac. En 1956, l'ennemi qui l'arrêtait et l'emmenait au district découvrit la photo et la déchira en morceaux. Thuy était venue au monde cette année-là.

Tout en causant avec sa sœur, Su remarqua le manège de son enfant, mais se garda bien de le laisser paraître. Elle glissa un regard à l'adresse de Quyen qui se retourna et se cacha la bouche avec la main pour ne pas pouffer de rire en voyant Thuy procéder à son examen d'identité. Mais elle ne put

longtemps se retenir. L'éclat de rire de sa tante fit sursauter la petite fille qui, en rougissant, essaya maladroitement de cacher la photo et le miroir contre sa poitrine.

Su, elle, ne rit pas.

— Alors, ma petite ? Ressembles-tu à papa ? demanda-t-elle.

Thuy se détourna sans répondre, les yeux subitement embués. Su comprit que sa fille allait fondre en larmes, susceptible qu'elle était. Ne lui avait-elle pas dit, sa mère à elle : « Ta petite, c'est ton portrait tout craché, quand tu avais son âge ».

Elle ne savait pourquoi, en questionnant sa fille, elle sentit elle aussi quelque chose lui brûler les paupières. Elle prit l'enfant dans ses bras, et, presque au même moment, toutes deux éclatèrent en sanglots.

Quyen souriait tranquillement, en contemplant la scène. Elle savait que ces sanglots venaient de la grande joie d'aujourd'hui qui avait réveillé l'amertume de tant d'années d'épreuves et d'attente. Mais, ne voulant pas laisser se prolonger ces effusions qui finiraient par gâter le bonheur de sa sœur et de toute la famille, elle se leva tout à coup :

— Il ne manquerait plus que ça ! s'exclama-t-elle. Vous n'avez cessé de vous lamenter quand on était sans nouvelles de lui. Et maintenant, vous fondez en larmes en en recevant. C'est à n'y plus rien comprendre.

Et, tournant les talons :

— Bon ! continua-t-elle. Restez-là à pleurer tout votre saoul. Moi, je m'en vais trouver maman pour lui apprendre la bonne nouvelle.

— Mais elle est au courant, dit Su entre deux sanglots. Elle est allée sur la plage pour s'approvisionner en crevettes et en poissons, pour le repas de ce soir.

Quyen s'arrêta, le visage radieux :

— Ah ! c'est ainsi ! Un petit festin pour une lettre reçue ! Au jour de la réunification, elle tuera des cochons pour fêter son retour, pour sûr !

— Ce n'est pas pour ça. Comme Tam Chan et Ngan viendront ce soir, elle s'est...

— C'est vrai ! Je n'y pense plus. La session élargie du Comité du Parti du district a clos ce matin ses travaux. Ils seront de retour dans l'après-midi. Des camarades du détachement VT3 (1) de Ngan qui sont au hameau 2 m'ont appris que Tam Chan est affecté ici quelque temps.

— Il paraît, demanda Su d'une voix redevenue normale, qu'il vient d'être élu secrétaire du district, n'est-ce pas ?

— Mais oui ! Secrétaire et chargé en outre de l'agitation et de la propagande... je trouve qu'il l'a bien mérité. Rappelle-toi la période sombre. Là où l'ennemi se déchaînait, c'était lui qu'on envoyait à chaque coup. Au milieu des plus grands dangers il restait calme et lucide.

(1) *Vo Trang Tuyen Truyen :* Détachement de propagande armée.

— C'est vrai. A l'époque, chaque fois que je le rencontrais, je me sentais rassérénée. C'est extraordinaire quand on y pense : à l'épreuve de la révolution bon nombre de nos paysans se sont montrés pleins de talents. Tam Chan lui-même en est un tout pur. Maman dit que sous les Français, il habitait Vinh Hanh et on le voyait à chaque moisson, une natte de jonc enroulée sur l'épaule, venir par ici louer ses services.

— Il paraît qu'il militait déjà à cette époque.

— Oui, et même bien avant. Un cœur d'or pardessus le marché. Après ma détention, il m'a écrit je ne sais combien de lettres pour me consoler et me redonner courage. Mais je crois bien que je te les ai montrées.

— Mais oui ! je les ai toutes lues.

Su gratifia sa sœur d'un clin d'œil malicieux avant de reprendre en souriant :

— Tiens ! Toi et Ngan, tout serait rompu entre vous deux sans Tam Chan. S'il ne t'avait pas tout expliqué, tu serais encore là à pleurer.

Quyen eut un sourire satisfait. Dans les circonstances les plus difficiles, on l'avait toujours vue avec ce sourire, à croire qu'il devait durer toute sa vie. A part ce mois de 1958 qu'elle avait passé à pleurer. Mais ce mois passé, ses chagrins étaient partis sans laisser la moindre trace.

L'histoire concernait un jeune homme du nom de Ngan que Su venait d'évoquer. Ouvrier typographe, Ngan avait travaillé comme agent de liaison pour un

organisme clandestin dans Rach Gia-ville. Arrêté en 1955 et envoyé au camp de Phu Loi, il participa à la lutte déclenchée par suite de l'affaire d'empoisonnement des détenus perpétrée par Diem et les Américains. Il était du nombre des rescapés que l'ennemi allait jeter à la mer. En cours de route, il sauta de son camion et réussit à s'échapper. La population brisa ses menottes, le cacha et l'aida à s'enfuir. Il n'avait que vingt-deux ans à son arrivée à Hon Dat en 1959, mais était membre du Parti depuis trois ans, ayant été admis en prison même. Il confia à Quyen que le jour de son adhésion, il avait levé le poing pour saluer un drapeau qui n'était présent que dans sa pensée. Il fut chargé ici de l'encadrement de la jeunesse et fit la connaissance de Quyen qui n'avait que dix-sept ans. A l'époque, Hon Dat, comme tant d'autres hameaux, était furieusement pris à partie par les agents de Ngo Dinh Diem. Une fois, il dut se terrer dans une cache aménagée sous le plancher de chez Quyen pendant près de deux mois pour guider la jeune fille dans ses premières activités révolutionnaires. A peine celle-ci se montra-t-elle capable de travailler sans aide qu'il dut changer de domicile en apprenant que l'ennemi l'avait repéré. Sa nouvelle cache fut creusée sous une fausse tombe parmi les vraies. Chaque nuit, on aurait pu voir une jeune fille s'y glisser. C'était Quyen qui venait lui apporter à manger et parler travail avec lui. Parfois elle ajoutait à l'ordinaire des mangues ou des bananes. Elle l'obligeait à se changer et lavait son linge qu'elle emportait à la dérobée chez elle. S'il survenait quelque empêchement, la mère de Quyen, Mère

Sau, remplaçait sa fille. Mais la vieille femme fondait en larmes chaque fois qu'elle venait dans la cache.

— Ngan, allons-nous nous résigner ainsi indéfiniment ? demanda-t-elle une fois au jeune homme. Ils éventrent les nôtres, leur brisent la tête, en grand nombre. Hier, mes filles ont retrouvé dans la mare les ossements et des lambeaux de chair de sept des nôtres frappés à mort l'autre jour.

Et Mère Sau éclata en sanglots.

— Où les ont-elles mis, ces ossements ? demanda Ngan.

— Elles les ont enveloppés dans un morceau de nylon et les ont cachés dans la grotte.

Une autre fois, tenant les mains de Ngan dans les siennes et après avoir longuement hésité, elle lui dit doucement :

— Ngan, tu sais que je te considère comme mon propre fils. Dis-moi franchement : y a-t-il quelque chose entre toi et Quyen ? si tu l'aimes, dis-le, je te la donnerai pour femme.

Emu jusqu'aux larmes, le jeune homme étreignit vivement Mère Sau. Naturellement, lui et Quyen s'aimaient déjà. Mais il était tout heureux que la mère ait ouvert son cœur au moment où l'ennemi sévissait, où lui, Ngan, devait vivre au fond de cette sinistre et étrange cachette. A part l'affection qu'elle lui accordait, se disait-il, la conduite de Mère Sau ne pouvait s'expliquer que par sa foi en la révolution et son attachement à la cause révolutionnaire. Seul dans

l'obscurité de sa cachette, il se demandait pourquoi elle n'avait pas pensé qu'il pût être tué demain, pourquoi elle n'avait pas craint d'associer la destinée de sa fille à celle d'un homme dont le présent était aussi rude. Quyen, dans la fleur de l'âge, était fort jolie et les partis ne lui manquaient pas, parmi lesquels des officiers fantoches qui se faisaient tout doux, des jeunes gandins de la ville venus se baigner à la plage de Hon Tre. Mère Sau avait maintes fois confié à ses voisines :

— Ma fille n'est pas pour ces gens-là !

Quyen de son côté se trouvait fort importunée par les assiduités de ses prétendants. Mais chaque soir, en arrivant au cimetière, ses misères disparaissaient sous le flot de tendresse et d'espoir qui la submergeait. Elle n'avait jamais osé dans son enfance s'aventurer de ce côté, même de jour ; aujourd'hui elle ne craignait plus rien. Non, il n'y a pas de revenants, mais seulement des policiers auxquels il fallait prendre garde. Par bonheur, les sbires se souciaient peu du cimetière, de sorte que Ngan pouvait passer tranquillement deux mois dans sa cachette avant de rejoindre une base secrète dans la forêt. Le malheur lui tomba dessus à l'improviste comme il en sortait un jour. A la lisière du village, des hommes en embuscade l'appréhendèrent vers midi, et le soir la base fut cernée. Comme, par chance, tous les gars étaient partis à la pêche aux mollusques, les commandos n'avaient trouvé qu'une cabane vide. On les avait entendus vociférer :

— M... ! Il nous a bien dit que c'est ici !

— C'est bien ici, seulement ils ont déguerpi, se sachant découverts.

Les soldats se mirent à l'affût près de la cabane pendant près d'une demi-heure puis s'en furent.

— C'est Ngan qui nous a donnés, disaient les gars après le coup.

— C'est clair, pas d'autres que lui.

— Ça nous dépasse. Qui se serait douté ? On avait confiance en lui, on n'a pas vidé les lieux après son arrestation, et le voilà qui raconte tout !

A peine la nouvelle de l'arrestation de Ngan fut-elle parvenue que Quyen reçut celle beaucoup plus terrible de la trahison du jeune homme. Les deux coups de foudre tombèrent sur elle le même jour. Elle refusa d'y croire, ne pouvant s'imaginer Ngan capable d'une telle félonie. Ni sa mère, ni sa sœur n'accordaient davantage de crédit à la nouvelle. Mais la rumeur ne tarda pas à circuler dans toute la région que son fiancé avait indiqué l'emplacement de la base secrète à l'ennemi. Les braves gens la regardaient avec compassion. La jeune fille était hébétée, comme si on lui avait asséné inopinément un violent coup de bâton sur les reins. Elle pleura toute une nuit en pensant que c'était fini entre eux deux, que leur amour était brisé. Parfois, se souvenant du caractère de l'homme qu'elle aimait, elle brûlait du désir de crier : « Non ! Non ! ce n'est pas vrai ! » Effrayée par la rumeur publique, elle cherchait cependant à raisonner et faisait appel à sa confiance en Ngan pour ne pas y croire. De guerre lasse, elle vint trouver Hai Thep,

le secrétaire de la cellule du Parti, et s'entendit répondre: Ma petite, il faut rester calme. Le Comité de cellule vient d'examiner la question, sans pouvoir rien conclure, faute de preuve palpable. Nous avons reçu une lettre de Tam Chan qui nous recommande: « Pas de précipitation! Les faits sont insuffisants pour nous permettre d'accuser le camarade de trahison. La vigilance est certes nécessaire, mais il est aussi nécessaire de prévoir les manœuvres diaboliques de l'ennemi. J'ai ouvert une enquête sur l'affaire. Je vous tiendrai au courant ». Quyen reprit quelque espoir en rentrant chez elle.

— Rien n'est certain, dit-elle à sa sœur. Le Parti n'a pas encore conclu.

— Je t'ai bien dit! Les membres du Parti ont seulement reçu une simple note pour information avec un appel à la vigilance. Tu n'es plus une enfant, ne pleure pas ainsi tout le temps. Patientons!

— Bon, j'écoute les conseils du Parti et aussi les tiens. Je ne m'en fais plus.

— Oui, tu feras bien. Mais, écoute... Su hésita un moment puis, regardant la jeune fille en face : Si Ngan n'a pas flanché, tout va bien, mais si c'est le contraire... que compteras-tu faire?

Quyen garda un long moment le silence.

— Il n'y aura plus rien à faire, fit-elle enfin d'une voix brisée. Ce sera comme s'il était mort, comme s'il n'avait jamais existé.

Heureusement, les choses ne tournèrent pas dans le sens qu'elles avaient envisagé. Une dizaine de jours

plus tard, venant du district, Tam Chan la fit venir à la base. Sa première parole en voyant la jeune fille fut :

— Ma petite, tue un poulet pour me faire plaisir et je te dirai quelque chose qui en vaut la peine!

Quyen comprit tout de suite de quoi il retournait. Le cœur battant, elle se précipita pour saisir la main du militant qui, souriant, l'examina d'un œil malicieux en répétant :

— Alors, d'accord pour un poulet?

— D'accord! se hâta d'acquiescer Quyen toute rougissante.

Tam Chan se leva et entraîna la jeune fille dans un coin de la cabane pour lui confier à voix basse :

— Je me suis laissé dire que tu te désespères ces derniers jours. Est-ce vrai? Eh bien! il n'y a pas lieu de te chagriner. Ngan n'a pas démérité.

Il fit une pause pour secouer la cendre de sa cigarette avant de continuer :

— Nous venons de mettre la main sur un nid d'espions. Ils ont parlé, entre autres, de l'affaire du mois dernier. Tout vient de ce que leurs agents du hameau Chua qui observaient quotidiennement du haut d'un arbre les allées et venues dans le bois de cajeputs ont vu un après-midi monter un filet de fumée parmi les arbres. Ils en ont averti le chef de poste Xam. Voilà à quoi se réduit l'affaire. Il a suffi d'un mince filet de fumée, sans plus.

Quyen laissa échapper un long soupir, comme allégée d'un lourd fardeau.

— D'autre part, reprit Tam Chan, nos sources de la prison nous apprennent que Ngan n'a pas flanché depuis son arrestation. L'ennemi n'a jamais pu lui extorquer le moindre renseignement malgré de nombreuses séances de torture. Ce n'était d'ailleurs pas l'ennemi qui a lancé la nouvelle de la trahison de Ngan, il s'est contenté d'entretenir la rumeur.

Quyen se leva, hébétée de remords et de bonheur. Elle s'affola, comme un avare volé qui retrouve son trésor, non seulement intact mais encore grossi. Sa rancœur et son mépris firent place à un flot de tendresse et d'admiration. Ngan, loin d'être méprisable, était bien meilleur qu'elle ne l'avait cru. Au lieu de le perdre, elle retrouva un fiancé encore plus digne de son amour. Submergée de joie, elle serra la main de Tam Chan à la rompre. Elle avait retrouvé plus que son dû : l'opprobre était devenu un sujet de fierté.

Le plus extraordinaire c'est que, cinq jours après la révélation de Tam Chan, Ngan revint à Hon Dat, alors que personne ne s'y attendait. Il pleuvait à verse quand Quyen qui était au lit avec sa mère, entendit frapper à la porte et quelqu'un l'appeler. Elle se dressa d'un bond, croyant rêver en reconnaissant la voix de son fiancé. Mais c'était bien lui :

— Ma ! Ma !... Quyen ! Ouvrez-moi !

Mère Sau se leva, mais Quyen l'arrêta d'un geste. Le cœur de la jeune fille battait à se rompre, tandis qu'elle marchait dans l'obscurité vers la porte. A peine le battant entrouvert, elle se heurta à un Ngan trempé des pieds à la tête.

— C'est toi, Quyen ? chuchota le jeune homme.

— Oh ! C'est toi, Ngan !

— Je viens de m'échapper. Ils me conduisaient vers la rivière pour me poignarder. Je les ai flanqués par terre, me suis jeté à l'eau et me voilà.

— Juste Ciel !

Quyen se jeta sur son fiancé, mais le jeune homme écourta les effusions.

— Conduis-moi immédiatement à la base. Ils font la battue pour me retrouver. Ils peuvent venir ici d'un moment à l'autre.

— Reste ici ! fit Quyen avec autorité, après une seconde de réflexion.

— Comment, ici ? s'étonna le fugitif.

— Mais oui, tu ne risques rien dans cette ancienne cachette sous le plancher. On a encore déménagé, à la base !

Puis, le tirant par le bras :

— Allons !

Ngan obéit docilement, rassuré il ne savait pourquoi par la présence de la jeune fille. Aucun soldat ne vint de toute la nuit. Mais pour plus de précaution, Quyen ne rejoignit son fiancé que le lendemain, vers

la fin de l'après-midi. Elle lui demanda de faire le récit détaillé de son arrestation et des tortures qu'il avait subies, puis l'obligea à enlever sa veste pour qu'elle le frictionnât avec un baume que Mère Sau lui avait préparé. Elle pleura en découvrant les blessures. En haut, Mère Sau et Su préparaient pour Ngan une soupe au poulet. Le jeune homme qui s'était assoupi se réveilla pour questionner Quyen sur les événements survenus depuis son arrestation. Quyen se demandait si elle devait faire état des rumeurs qui avaient circulé à son propos. Elle décida de tout lui dire. Elle lui avoua même les doutes qui l'avaient assaillie. Le jeune homme se redressa, frappé de stupeur :

— Comment ? Il m'est encore arrivé cette histoire ?

Follement inquiète, Quyen se mit à relater les faits par le menu. Ngan ne se recoucha qu'à la fin du récit. Mais il écarta la main de sa fiancée.

— C'est ainsi, bougonna-t-il. Et moi, je n'ai rien su depuis un mois.

Puis, il se releva vivement et regarda Quyen dans les yeux :

— Et toi, tu as dû aussi me prendre en haine, n'est-ce pas ? Il se recoucha sans attendre la réponse, les yeux tournés vers la trappe familière de la cachette que soutenaient de solides troncs de cajeput. Puis il parla comme s'il s'adressait à quelqu'un d'autre :

— Si Ngan s'est couduit de cette façon, il mérite d'être haché vif de tes propres mains. Mais l'idée ne lui en était même pas venue, il ne savait comme l'autre fois, qne serrer les dents sous les coups.

Ou encore il disait à ses bourreaux : « Je ne sais rien. Mais même si je savais quelque chose, je ne vous le dirais pas ! » Voilà tout ce que Ngan a dit, mon petit !

Sa voix douce était chargée de reproches. Il avait voulu dire : « Les autres, passe encore, mais toi, comment as-tu pu douter de moi ? » Quyen l'avait bien compris, aussi restait-elle là, pitoyable et sans voix. Jamais encore Ngan ne lui avait adressé des reproches aussi lourds. Ce ne fut qu'après un long silence qu'elle se risqua à ouvrir la bouche :

— Mais... mais je ne l'ai jamais cru tout à fait.

— Pas tout à fait, coupa le jeune homme, mais un peu quand même, n'est-ce pas ?

Juste à ce moment, ils entendirent frapper à la trappe. C'était Su qui apportait la soupe. La jeune femme remarqua que les joues de sa petite sœur étaient ruisselantes de larmes.

2

Tam Chan arrêta ses pas pour contempler le paysage. Puis, d'une voix admirative :

— Chaque fois que je reviens à Hon Dat, dit-il, je lui trouve un aspect différent. Regardez cette robe de verdure et ces jeunes feuilles de pomme cannelle. Quelle tendre fraîcheur !

Ngan et Dat, le garde du corps du secrétaire du district, s'étaient également arrêtés. Debout près de Tam Chan, Ngan porta ses regards sur le Hon Dat. Il s'était senti tout heureux dès qu'ils eurent quitté la grande route pour suivre le chemin qui y menait.

Le Hon Dat dépasse en hauteur ses deux frères, le Hon Me et le Hon Soc. Un hameau se blottit à ses pieds. Il était riant de verdure, en ce début du 12e mois de l'année lunaire où déjà la brise annonciatrice du Têt courait dans la nature ensoleillée. La végétation qui envahissait la colline et les hameaux avoisinants était frémissante de sève. La région entière était couverte d'arbres chargés de fruits. Les toits de tuile et de paille s'y pressaient, donnant à ces hameaux florissants l'air de petites bourgades. Certaines maisons escaladaient même les douces pentes de la colline. Vues de loin, elles ressemblaient à des pigeonniers défraîchis par la pluie et le soleil, ou au contraire flambant neufs, avec leurs murs en bois ocré de *sao*. Devant Hon Dat, s'étalait la Plage des bambous dont les troncs élancés couleur d'ivoire semblaient se trouver là depuis toujours, paisibles et indifférents à la succession des saisons et à l'offense des intempéries.

Derrière leur rideau la mer étalait sa nappe turquoise. Quand l'écume venait doucement caresser le rivage, Ngan avait l'impression que la grève s'ornait d'un liséré ondoyant de dentelle.

La main posée sur l'épaule de Ngan, Tam Chan reprit sa marche en disant :

— Oui, le site est merveilleux. Il ne s'est pas écoulé un an depuis le soulèvement, et déjà tout a changé. Grâce à la lutte résolue des masses, l'ennemi n'a pu causer beaucoup de dégâts pendant le ratissage au milieu de l'année.

— Est-il vrai qu'ils ont épandu des produits chimiques toxiques dans quelques localités de notre province ?

— Oui. Mais ça ne fait que hâter leur perte. Seulement après nos coups de boutoir, ils commencent maintenant à reprendre leurs esprits et, çà et là, on note une recrudescence de leurs activités.

— Ici, on peut dire qu'ils ont reçu une belle raclée.

— Ils reviendront maintes fois encore. Ils savent que nous avons ici une base, que toutes les marches vers la ville partent de cette région. Au surplus Hon Dat se trouve dans la zone de manœuvre des forces de l'O.T.A.S.E. De notre côté, nous ne désirons pas leur présence ici. S'ils implantent un poste, il nous faudra l'enlever.

Tam Chan ralentit ses pas, sourit finement avant de poursuivre :

— Pour toi, Hon Dat offre une importance bien plus particulière. Où que tu ailles, tu y reviendras, ayant pris racine ici pour ainsi dire.

Ngan sourit. Son compagnon lui demanda :

— Alors, les noces, c'est pour après le Têt ? Il vaut mieux les célébrer en même temps que le Nouvel An. Cela me permettra de les présider et de faire figure d'aîné, car après le Têt, j'irai suivre un cours. Nos

ancêtres ont dit: « Quand on a décidé de se marier, il ne faut pas laisser traîner ». Parole hautement dialectique ! N'oublie pas que se consacrer à la révolution et se marier, deux choses d'apparence contradictoire, forment un tout dans certains cas. Bien sûr, il y a des gars que le mariage aveulit, mais tant d'autres aussi qui travaillent avec plus d'ardeur. Tout dépend des conjoints. Pour ce qui est de toi, je n'ai rien à dire. En ce qui concerne Quyen, je puis affirmer que c'est un bon parti. Elle est aussi zélée pour le travail de la Fédération de la Jeunesse que pour ses tâches familiales: la cuisine, le jardinage, la couture. Jolie par-dessus le marché. Il est vrai que le malentendu de l'autre année t'a quelque peu vexé, mais il t'a tout de même permis de voir de quelle nature est la petite. Tu devrais plutôt t'en réjouir. L'inquiétant aurait été plutôt qu'elle restât indifférente et sans réaction. Bien au contraire, elle a manqué de devenir folle.

A ce rappel, Ngan souriait de plaisir, tout en cherchant à cacher son contentement. S'il s'était offusqué au début, à la réflexion sa fiancée lui apparaissait d'autant plus digne de son amour et de sa confiance. Lui-même se recommandait : « Deux fois, tu as pu leur échapper. Tâche de rester aussi ferme à la prochaine. » Car il savait maintenant quel calvaire avait vécu la pauvre Quyen à l'annonce de l'affreuse nouvelle.

Comme ils arrivaient à l'orée du hameau, Tam Chan demanda :

— Où logent tes gars, Ngan ?

— Au centre du hameau. Tu passes nous voir ?

— Oui, peut-être y trouverai-je Hai Thep.

Puis se tournant vers son garde du corps :

— Veux-tu faire un tour chez toi à Linh Quynh, Dat?

Dat, le visage radieux, fit oui de la tête.

— Eh bien ! vas-y ! Tâche de revenir demain !

Le jeune homme sourit de toutes ses dents en arrangeant la bretelle de sa carabine.

— Au revoir ! fit-il avant de s'éloigner à grands pas.

Il n'avait que quatre kilomètres à faire.

Le hameau Hon Dat se trouve juste au pied de la colline du même nom. Il se prolonge jusqu'à la Plage des bambous, à deux cents mètres de la mer. Un grand verger touffu le rattache au Vam Rang, rivière pas très large que la marée gonfle et vide quotidiennement à l'appel de l'oiseau « bim bip » dont les cris rappellent une série précipitée de coups de corne. Les maisons semblent vouloir déborder l'allée, se pressant entre des jardins de jacquiers aux lourds fruits dorés, de cocotiers et d'aréquiers, ainsi que des vergers de pommiers-canneliers, d'avocatiers, de mangoustaniers et d'autres arbres fruitiers. Les maisons sont soit construites à même le sol soit juchées sur des pilotis. Au bout de l'allée qui y mène, on trouve suivant le cas un escalier à sa droite ou à sa gauche. Toutefois, les grandes maisons à toits de tuiles en possèdent généralement deux, un à chaque côté, ce qui rend leur accès fort commode.

On dit qu'à l'époque de la moisson, vue de Tri Ton, chef-lieu du district, la région des Trois Collines rappelle l'image d'une jeune fille couchée sur une natte

d'or qui s'éveille, les jambes allongées, la tête tendue vers un ruban de soie bleu tendre. La natte d'or, ce sont les rizières jaunissantes. Mais le ruban de soie, serait-ce la rivière ?

A peine les deux hommes étaient-ils parvenus au milieu du hameau qu'ils entendirent les accords d'un orchestre. Puis, une voix féminine s'éleva.

— C'est notre cantatrice Nam Nho qui commence son tour de chant ! s'exclama Ngan.

— M'est idée que vos lascars ne se morfondent guère ici ! fit Tam Chan. C'est bien Nam Nho ? Jolie voix, et bien modulée. Ça ne m'étonne pas que les soldats du poste en raffolent... Ah ! oui ! Est-ce vrai qu'à Ca Tung, ils ont déclaré ne pas vouloir tirer pour écouter la demoiselle chanter ?

— Mais oui ! C'était marrant. Il y en avait un qui criait : « O mademoiselle M'amour ! Encore un couplet je vous en conjure ! Nous sommes des mordus, on ne tirera pas ».

— C'est toujours ça de gagné. Mais les paroles de la chanson ? C'est là une question assez délicate que je ne connais pas très bien ; seulement, d'après moi, il faudrait que la chanson s'adresse à la fois au cœur et à la raison, qu'elle dégoûte les soldats fantoches de leur condition de mercenaires, leur donne le cafard en leur faisant penser à leurs femmes et enfants et entretienne chez tous des idées de désertion. Pas d'endoctrinement aride, mais pas de roucoulades non plus .. Les chansons de Nam Nho doivent être bien sentimentales pour qu'ils l'appellent Mlle M'amour, non ?

— Pas tant que tu le penses. Tu sais comment sont les mercenaires devant une belle fille. Nam Nho se rebiffe parfois devant leurs grossièretés. « Ces pestiférés, dit-elle, n'était mon devoir révolutionnaire, ils pourraient courir pour que je leur chante des chansons ! »

— A propos, le petit Diep, cet élève venu de Rach Gia - ville, comment se comporte-t-il ?

— C'est un brave garçon que l'unité a pris en affection. Naturellement, la vie que nous menons le déroute quelque peu.

— Oui, ceux qui viennent de la ville sont tous ainsi au début. Nous devons lui prêter une attention particulière, c'est pour nous un devoir, car il est le fils d'un camarade mort en mission.

La musique s'enflait à chaque pas. Tam Chan distingua les sons du monocorde de Tu Don.

— Depuis qu'il a perdu la vue, dit-il, le jeu du vieux a pris des accents encore plus émouvants qu'avant.

Au bout du chemin tous deux aperçurent le gros tamarinier séculaire à l'ombre duquel se dressait la paillote du musicien, telle une gargote solitaire au bord de la route. Un grand chien jaune courut au devant d'eux avec des grognements de joie, en cherchant à leur lécher les pieds. A l'intérieur, on venait de terminer le morceau « Debout, les gars ! » joué sur un vieil air. Les membres du détachement de propagande armée qui entouraient le musicien et la cantatrice s'exclamèrent à la vue des deux hommes :

— Voilà Tam Chan et Ngan qui arrivent !

Tam Chan donna une poignée de main à tous et une accolade à un jeune adolescent dont l'aspect trahissait un écolier.

— Ça va, Diep ? Tu te plais ici ? demanda-t-il en souriant.

— Bien sûr, mon oncle ! répondit Diep en rougissant comme une jeune fille.

Le militant secoua la main de Nam Nho :

— Bien le bonjour, cantatrice !

La jeune fille confuse, protesta :

— Voyons ! Frère Tam !

Tam Chan s'approcha du vieil aveugle :

— Comment ça va, oncle Tu ?

— C'est toi, Tam Chan ?

Le vieillard palpa le militant sur tout le corps d'une main tremblante et pressa le poignet de celui-ci silencieusement. Après un long moment, il demanda :

— Ça fait longtemps que tu n'es pas venu ici, fit-il après une pause. Ou alors serais-tu venu sans me rendre visite ?

Tam Chan posa doucement ses mains sur les frêles épaules du vieillard.

— Les affaires m'ont retenu ailleurs,mon oncle. Jamais je ne serais passé ici sans venir vous voir.

Il jeta un coup d'œil circulaire et demanda :

— Où est la petite Tim ?

— Elle est allée chercher du poisson à la rivière.

Le vieux Tu Don se tut. Il écarquilla ses yeux morts comme pour essayer de distinguer les traits du militant. Depuis neuf ans, son regard s'était éteint sur la nature et les hommes. Le tamarinier voisin, le sommet de la colline, la plage et les êtres chers, il ne les voyait plus. Tout ce qui avait autrefois frappé sa vue s'était transformé, était devenu autre. C'était là son plus grand tourment : savoir que tout change autour de soi et ne pouvoir le constater ! Aussi, s'efforçait-il de le voir en imagination. Voilà pourquoi il se rebiffait ou se réjouissait plus vivement que les autres. Il n'y avait pas longtemps, là, tout à côté, les bourreaux du poste de Hon Dat avaient ligoté une militante au pied du tamarinier et avaient cloué les mains de la malheureuse à l'arbre. Il entendait les imprécations, les cris et les détonations. Puis un appel : « Compatriotes ! vengez votre nièce ! » De nouveau des détonations. Il se précipita vers les lieux en tâtonnant, mais l'ennemi le repoussa. Il rampa vers l'arbre quand le bruit des pas se fut éloigné. Le corps de la militante n'était plus là, les bourreaux l'avaient emporté. Il se mit alors à pleurer, pleurer, en embrassant le tronc du tamarinier. Les larmes remplirent ses orbites profondes toute cette nuit-là et toute la journée du lendemain. Depuis, il croyait chaque nuit voir la militante, entendre ses cris. Il essayait de se représenter le tamarinier blessé par les balles, porteur des traces de clous. Voilà comment pour lui l'arbre avait changé.

A chaque manifestation, même durant les pluies d'août où les sentiers se transformaient en fondrières, il tenait sa petite-fille par la main et attendait devant

sa porte le passage des manifestants pour se mêler à eux et aller crier ses protestations au poste ou au chef-lieu du district. La manifestation réussie, il imaginait au retour le sentier de devant chez lui plein de tracés de pas. Voilà de quelle façon il se réjouissait plus que les autres. Aux jours du soulèvement, il était toujours présent quand on jugeait les agents sanguinaires. Le jour du procès de Muu, le plus cruel tyran de la région, quand Hai Thep au nom du Tribunal révolutionnaire demanda à l'assistance quelle peine appliquer, il leva le bras en criant : « La mort ! La mort ! » Chacun eut l'impression que le vieillard avait recouvré la vue. Et ce ne fut qu'après l'exécution de Muu qu'il se résolut à rentrer en s'aidant de son bâton.

Rien n'avait changé de sa colère, de sa satisfaction et de sa joie. Elles étaient restées profondes comme ses orbites intensément tournées vers Tam Chan.

— Ce que je disais, reprit-il de but en blanc, ce n'était pas pour t'en faire grief. Passe me voir quand tu auras le temps. Je sais que vous autres, vous êtes très occupés à travailler pour la révolution. J'en suis bien heureux, c'est déjà comme si tu me rendais visite.

— Cher oncle, fit Tam Chan, buvez-vous toujours de l'alcool ?

Le vieillard garda longtemps le silence avant de répondre :

— Oui, mais pas beaucoup.

— Le moins possible sera le mieux, mon oncle.

— Tu as raison. Aujourd'hui ce n'est plus comme avant. Avant, dis-moi qui aurait pu dormir tranquillement quand on entendait fracasser la tête des nôtres avec des pieux ? Mais que pouvais-je faire, aveugle que j'étais ? Rien d'autre que d'économiser mon riz dans l'attente de le donner aux survivants, s'il en passait devant chez moi. Seulement après leur départ, incapable de fermer les yeux, je commençais à boire.

— Mais depuis qu'on s'est soulevé, reprit-il après une longue pause, je ne bois plus autant.

Tam Chan serrait de plus en plus fortement les mains osseuses du vieillard. De nouveau, il sentit monter en lui quelque chose d'irrésistible qui bouillonnait.

3

Quyen posa la perche encore frétillante sur le plancher de la terrasse. Elle releva ses manches jusqu'au coude et trancha avec un coutelas la ficelle de bambou qu'on avait enfilée dans les ouïes du poisson. Elle commença par enlever les écailles. Les cinq doigts largement ouverts de sa main gauche ne pouvaient cependant saisir la perche dans toute sa largeur. Une belle prise, assurément. Quatre kilos, avait dit Mère Sau qui, en la ramenant de la plage, avait dû changer plusieurs fois de main.

Le coutelas allait et venait avec un bruit mat sur le corps humide du poisson aux reflets violets. Les écailles volaient grosses comme des pièces d'un sou. Quyen s'amusa à les empiler les unes sur les autres en souriant avant de reprendre son travail. C'était un plaisir de la voir s'attaquer avec dextérité au gros poisson. Un coup de coutelas faisait voler une nageoire, un autre la queue. En un clin d'œil, le poisson fut prêt à être vidé. La jeune fille puisa de l'eau dans une jarre avec une noix de coco, remplit un petit vase de porcelaine et y plongea le poisson. Elle nettoya ensuite à grande eau le plancher, le débarrassant de tout détritus.

Quyen s'apprêtait à éventrer le poisson quand elle entendit une voie joyeuse appeler dans l'escalier :

— Ma ! Ma !

C'était Tam Chan. Puis une autre voix :

— Ma !

La jeune fille reconnut immédiatement la voix gaie et tendre de Ngan. Elle reposa le poisson, se lava les mains et, du poignet releva les mèches qui pendaient sur ses tempes. Elle accourut au devant des visiteurs et s'écria joyeusement :

— Oh, frère Tam !

Elle s'affairait autour de Tam Chan et se contenta de jeter un bref coup d'œil à Ngan. Elle avait bien envie de rire en voyant son fiancé affublé d'une veste noire trop ample empruntée à Dieu sait qui. Ngan de même ne posa aucune question à sa fiancée. Il se contenta de s'asseoir au milieu de la pièce, attira

la petite Thuy vers lui et la gratifia de baisers sonores. A l'enfant qui les lui rendait, il disait de recommencer chaque fois qu'il trouvait le bruit de ses lèvres pas assez sonore à son gré. Il finit par ouvrir ses bras et montra Tam Chan à la petite fille qui accourut vers le militant. A un pas de lui, elle s'immobilisa en laissant retomber les bras le long du corps, puis se jeta à son cou.

Tout le monde contemplait Thuy avec des yeux rieurs et affectueux. Mère Sau qui chiquait tant bien que mal son bétel, souriait de bonheur. Derrière elle Quyen enfonça de son index l'épingle dans le chignon maternel et son rire révéla ses fossettes profondes. Le sourire de Su était plus discret, mais elle était béate d'un bonheur mêlé à un peu de fierté alors qu'elle suivait chaque geste de sa fille. Elle y puisait une consolation sans bornes. Car Thuy, c'était le fruit de son amour, son image vivante à elle et à San. Thuy était le lien qui les attachait tous les uns aux autres de par sa fraîcheur et sa pureté.

— Vas-tu déjà à l'école ? demanda Tam Chan.

— Oui, mon oncle ! répondit l'enfant de sa douce voix.

— Toute seule ?

— Non ! Avec grand-maman. Elle jeta un bref coup d'œil à sa grand-mère avant de continuer : Vous savez, elle m'accompagne tous les jours.

Mère Sau qui écoutait ce dialogue sur le lit de camp, intervint en essuyant de ses doigts les commissures de ses lèvres rougies par le bétel :

— Chaque jour je la conduis et la ramène, dit-elle. Mais elle s'y plie de mauvaise grâce et ne cesse de me dire : « Laisse-moi y aller toute seule, grand-maman ! Je suis capable de le faire ! » Mais comment puis-je la laisser ? Je te prends à témoin, Tam Chan. Ces avions qui rugissent dans le ciel chaque jour, ces navires qui pilonnent la côte de temps à autre. Déjà je ne suis pas tranquille en la conduisant et mon cœur se met à battre au moindre bruit d'avion. Comment ferait-elle pour s'abriter si elle était seule sur la route et que surviennent des avions ?

— Mais on a creusé des tas d'abris le long de la route, grand-maman, répondit la petite.

— Vois comme elle est raisonneuse, Tam Chan. Des abris ? Bien sûr qu'il y en a. Mais dis-moi, comment ferais-tu s'il s'y trouvait des serpents ?

Elle s'arrêta, apprêta une nouvelle chique :

— Les enfants, reprit-elle, s'affolent et se jettent dans le premier trou venu, sans prendre garde aux serpents. Cela arrive même aux grandes personnes, alors...

Tam Chan qui relevait sa veste pour enlever le ceinturon retenant son pistolet éclata de rire à ces mots, aussitôt suivi par tous. Quyen prolongea son rire, posa son menton sur l'épaule de sa mère en disant :

— Vous savez, maman a peur de tout !

— Oui ! je suis une froussarde ! fit Mère Sau en jetant un regard en coin vers sa cadette.

« Non, Mère Sau est loin d'être froussarde ! » se dit Tam Chan. En 1958, il l'avait vue de ses propres yeux triompher d'une terrible épreuve. Deux sentinelles du poste de Hon Dat aperçurent un jour du haut de leur mirador un enfant perché sur son buffle près de la colline. L'un des soldats, sur un pari dont l'enjeu était une cigarette blonde, visa et abattit le gosse qui roula sur le sol. Révoltée, la population de Hon Dat portèrent le corps du petit jusqu'au poste. Hai Thep dut envoyer sa femme et Su rejoindre les manifestants en leur recommandant : « Il faut obtenir le châtiment du coupable à tout prix ». Lui et Tam Chan, cachés dans une maison sur l'autre rive, suivaient le déroulement de la lutte. Les soldats barraient la route et défendaient l'accès du poste, rétorquant aux accusations de la foule que l'enfant avait été simplement touché par une balle perdue. Mais les manifestants passèrent outre et continuèrent leur avance. Xam, qui commandait alors le poste de Hon Dat, se précipita au devant d'eux et pointa sa carabine sur Mère Sau qui marchait en tête.

— Demi-tour ! hurla-t-il. Encore un pas, la vieille, et je ne te raterai pas !

Instant crucial qui décidait de l'issue de l'affrontement. Xam était un sanguinaire forcené capable de tuer Mère Sau pour un rien. Si celle-ci reculait, la lutte était perdue. Mais non, elle ne recula pas. Elle dit à Xam quelques mots que Tam Chan était trop loin pour pouvoir entendre. Il vit seulement trembler le canon de la carabine. Sur ces entrefaites, une femme s'avança

et vint se placer entre l'arme et Mère Sau. C'était Mme Ca Xoi, la propre mère du chef de poste. Elle dit quelque chose à son fils puis, subitement, releva le canon de la carabine d'un geste péremptoire. Mère Sau et les manifestants en profitèrent pour faire irruption dans le poste.

En fin de compte, l'ennemi dut mettre le meurtrier aux arrêts. Xam promit de jeter celui-ci en prison. Au retour, Tam Chan demanda à Mère Sau ce qu'elle avait dit à Xam.

Mère Sau répondit :

— J'ai dit : « Si tu me tues, Xam, ce sera comme si tu abattais madame Ca Xoi ». Et celle-ci a dit : « Ne tire pas sur Mme Sau, tire plutôt sur moi. Tiens, voici ma poitrine : Xam, tire donc ! »

Xam n'avait pu presser sur la gâchette. Il était réputé sanguinaire enragé, mais il ne pouvait encore se résoudre à abattre sa propre mère.

En regardant Mère Sau aujourd'hui, Tam Chan se souvint comme d'hier du moment où elle affrontait le canon pointé sur sa poitrine.

— Vous semblez redouter les avions, Ma, dit-il, mais comment se fait-il que vous n'avez pas eu peur l'autre fois devant la carabine de Xam ?

Mère Sau resta silencieuse un long moment. Puis :

— Je ne crains pas les avions non plus, dit-elle en détachant les mots. Mais je tremble pour mes enfants et les enfants de mes enfants. De quoi aurais-je peur, moi qui ai un pied dans la tombe ?

Elle poursuivit :

— Et c'est une façon de parler, car je ne suis pas près de mourir. Il me faudra vivre jusqu'au jour de la réunification, il me faudra contempler les traits du président Ho de mes propres yeux. Je ne pourrai les fermer sans regret qu'après avoir assisté à ces deux événements.

— Soyez tranquille, Ma, tôt ou tard vous y assisterez.

— Est-ce sûr, Tam Chan ? Est-ce bien sûr, mon garçon ?

Elle répéta sa question en tournant vers le militant des yeux suppliants comme pour lui demander : « Quoi ? Qu'y a-t-il de nouveau ? Que dit le Parti ? Répète-le moi pour que je puisse m'associer à ta joie ! »

Elle estimait que Tam Chan savait et comprenait tout avant les autres. Elle croyait tout ce que disait le militant, approuvait toutes ses idées comme bonnes et justes. Car elle avait totalement confiance en le Parti dont Tam Chau était le représentant chargé de veiller sur elle, sur sa maisonnée et sur tout le village, afin que tout marche sans accroc, dans la joie et sur le droit chemin.

— C'est sûr, Ma ! répondit Tam Chan. Les sombres années, c'est fini, tu vois ! Avant, on ne demandait qu'à vivre tranquille, on voulait la réunification. Mais les Américains et Ngo Dinh Diem ne nous laissaient même pas ce droit. Quiconque réclamait la réunification était décapité ou éventré. C'était intenable. Aussi s'est-on soulevé tous ensemble. Maintenant

que c'est fait, on ne lâchera le fusil qu'après avoir conquis le droit de vivre tranquille et dans la dignité.

— Faudra se battre longtemps, alors ?

— Ça durera tant que se poursuivra l'oppression. Chacun apportera sa part dans cette lutte jusqu'à ce que tous les Américains soient partis !

— Ils me paraissent bien têtus. Quand donc partiront-ils ?

— Ils ne partiront que si nous frappons fort. Comme les Français dans le temps, voyez-vous.

Mère Sau mit ses mains sur son giron et baissant la voix :

— J'ai beau comprendre tout cela...

Elle fit claquer la langue avant de poursuivre :

— Je ne me fais du souci que pour vous autres, les jeunes qui voyez vos ménages dispersés ; quant à moi avec mes vieux os... Mais écoute, malgré ma vieillesse, je ne vous lâcherai pas d'une semelle. Où que vous alliez, je vous rejoins ! Je suis encore bien capable de participer aux luttes politiques ! Je peux bien préparer le manger pour nos troupes.

En se retournant, elle s'aperçut que Quyen était toujours là. Elle poussa légèrement la jeune fille :

— Qu'as-tu à rester plantée là ?

Adoucissant sa voix, elle ajouta :

— Termine vite le poisson, ma petite. Il se fait tard. Il est temps de préparer le repas pour ces garçons.

Quyen releva lentement son menton de l'épaule de sa mère et se dirigea vers la cuisine. Ngan la suivit en tenant Thuy par la main.

... Quyen retourna le poisson et lui mit le coutelas sur le ventre. A mi-voix elle interrogea Ngan qui, derrière elle, ôtait son pistolet pour l'accrocher au mur.

— A qui as-tu emprunté cette veste ?

— Au camarade Tham !

— Et le costume que je t'ai envoyé ?

— Je l'ai donné aux copains.

— Encore !

Elle éventra le poisson et le lava tout en poursuivant :

— Sais-tu que Su vient de recevoir une lettre de son mari ?

— Oui. Ça marche là-bas ?

Quyen fit une légère moue :

— Comment en serait-il autrement dans le Nord ! Etudes, éducation, il ne leur manque rien. San est un brave homme. Je le plains de tout mon cœur en lisant sa lettre. Il faut voir comme il pense à tout dans ses recommandations à sa femme ! Qu'elle garde son sang-froid, qu'elle s'occupe de l'instruction de Thuy...

Elle s'interrompit une seconde pour reprendre à voix basse :

— Il s'est aussi informé à notre sujet...

— Comment était-il au courant ?

— Mais Su le lui a écrit, voyons ! Sais-tu que San a envoyé dix-huit lettres à sa femme ? C'est pas comme toi qui te fais une règle de ne jamais m'écrire.

A ces mots, Ngan saisit un coin de la veste de Quyen et tira à petits coups.

— Répète voir ! Est-ce bien vrai que je ne t'ai jamais écrit ?

La jeune fille se contenta de sourire sans répondre. Ngan tira plus fort sans obtenir davantage de réponse. Il planta alors son index dans les côtes de sa fiancée qui sursauta en criant :

— Voyons ! Tu m'empêches de travailler, Ngan ! Mais... tu m'as envoyé en tout et pour tout une seule lettre !

— Combien ? insista Ngan en poursuivant son manège.

— Deux ! Deux !

Thuy qui contemplait la scène, applaudit de ses menottes en encourageant Ngan de la voix.

— Encore, tonton Ngan ! chatouillez-la encore !

Quyen se tourna vers elle en se mordant les lèvres et en roulant des yeux :

— Toi aussi, tu prends le parti de tonton ? Bon ! Je ne jouerai plus avec toi.

L'enfant s'accrocha au bras de Ngan et, s'adressant à sa tante :

— Ça ne fait rien, dit-elle, je jouerai avec tonton Ngan !

— Bon ! Bon ! va jouer avec lui ! Demain, quand il sera parti, je voudrais bien voir avec qui tu joueras !

Thuy se blottit contre Ngan et leva les yeux vers lui :

— Vous ne partez pas tout de suite, n'est-ce pas, tonton ? Restez jouer avec moi jusqu'à après-demain, jusqu'à après-après-demain, dites !

Un bruit de pas se fit entendre. C'était Mère Sau qui passait dans la cuisine. Ngan s'effaça pour la laisser passer.

— Combien de temps vas-tu rester à la maison, Ngan ?

— Je devrai peut-être partir après-demain, Ma, répondit le jeune homme.

Il était soudain redevenu sérieux. Il arrangea ses cheveux et laissa un moment sa main sur sa nuque. Quyen se retint de rire en le voyant prendre cet air apprêté. Mais elle aussi, elle se remit à couper le poisson avec application.

— Que comptes-tu préparer, Quyen ?

— Perche au bain-marie dans de la saumure de soja.

— Avec une si belle pièce, ce ne sera pas mal. Et les crevettes et les crabes ?

— Les crevettes à la sauce tomate, les crabes au vinaigre. Ça peut aller, Ma ?

— A ton aise. Notre réputation est entre tes mains !

Mère Sau sourit et s'en alla. Quoi qu'elle pût dire, elle avait totalement confiance en sa fille. Su et Quyen étaient de véritables cordons bleus, elle-même les

avait minutieusement initiées aux travaux culinaires depuis leur plus tendre enfance. Elle ne cessait de leur répéter :

— Nous sommes pauvres. C'est pourquoi le moindre poisson, il faut savoir le cuire à la perfection.

En réalité, c'était avant la révolution qu'elle avait été pauvre. Depuis, elle s'était vu distribuer quatre ares de bonnes terres avec un verger en qualité de veuve d'un militant de la Révolution. Son mari avait été fusillé en 1940 à Hon Dat même, avec cinq autres militants, pour crimes de « Communisme et détention d'armes ». Il fabriquait des fusils et des grenades dans la Pagode de la Montagne aux Dragons, qui existe toujours. Le premier enfant de Mère Sau était tombé au champ d'honneur pendant la Résistance, au cours d'un engagement du côté du canal de Mop Van. Son gendre, le mari de Su, était compagnon d'armes de son fils. Toute la famille, le père, les enfants, les gendres et la mère aussi, avait lié son sort à la révolution. A soixante-deux ans, les épreuves et les vicissitudes de la vie avaient totalement blanchi ses cheveux. Mais elle ne cessait de répéter : « Le Ciel soit loué ! J'ai encore assez de forces pour jardiner et repiquer le riz. Il est certain donc que je verrai notre pays réunifié ».

Elle était en effet attachée à la cause révolutionnaire par tous les liens possibles. Son mari et ses enfants, son jardin et sa rizière, sa chair et son sang. Elle avait mis tous ses espoirs en la révolution. Toute la joie qu'il lui était permis de connaître y

trouvait sa source. Et cette joie gonflait son cœur simple et immense, tantôt paisible tantôt bouillonnant. Il n'était guère difficile de s'en apercevoir. Ainsi en ce moment, à voir Ngan, Tam Chan et toute la maisonnée réunis autour d'elle, son visage tout ridé s'épanouissait.

Elle entra dans la grande pièce au moment où Su montrait à Tam Chan la lettre qu'elle venait de recevoir. Ma Sau dit au militant :

— Je n'ai pas encore bien saisi tout ce qu'il dit, ayant écouté une seule fois la lecture de sa lettre. Lis-la, mon garçon, ce soir j'ordonnerai à Quyen de me la relire bien distinctement. San est un garçon réfléchi et profond, il faut bien peser ses moindres paroles pour les comprendre.

Tam Chan souriait de temps à autre en parcourant la lettre des yeux. Su lui passa ensuite la photo qu'il regarda avec attention, les yeux écarquillés, en la tournant dans tous les sens :

— Il semble avoir pris du poids, avec un teint plus clair qu'à son départ, dit-il en souriant et en rendant la photo à Su. Ce que c'est tout de même que de vivre dans un pays socialiste !

Ma Sau devint encore plus radieuse à ces paroles. Mais Su dit avec quelque souci dans la voix :

— Moi, je suis toute maigre sur la photo que je lui ai envoyée. Elle a été prise peu après ma sortie de prison.

Ma Sau fit claquer sa langue :

— Comment pouvais-tu grossir dans la cage aux fauves où ils t'avaient fourrée ? fit-elle.

Tam Chan sourit de nouveau. Mais son sourire s'éteignit aussitôt sur ses lèvres :

— Ecoute, Su, dit-il. La photo dont il vient d'être question est infiniment précieuse. Tout le monde ne peut s'enorgueillir d'en posséder une pareille. Je suis certain que San la préfère à toutes celles que tu lui a données. Seulement, l'as-tu informé qu'elle a été prise juste après ta libération ?

— Oui... Mais j'ai tourné ça différemment : « Cette photo est prise après mon accident... »

— Alors, il devrait comprendre !

— Il le devrait... oui !

4

Ma Sau avait étalé sur son lit de camp en bois précieux une natte à fleurs qui faisait partie d'une paire réservée aux grandes occasions.

Ngan et Tam Chan buvaient leur thé lorsqu'ils entendirent une voix dans l'allée qui leur paraissait être celle de Hai Thep. Ngan accourut vers la porte. Déjà Hai Thep avait atteint la cour. Le nouveau venu était un homme robuste, tout en os. Il portait une serviette rayée nouée autour de sa tête, un cartable en simili-cuir pour écolier sous l'aisselle, et un

transistor de modèle japonais en bandoulière. Il adressa un salut militaire à Ngan et monta l'escalier quatre à quatre. Malgré deux orteils amputés du pied gauche, il escalada les marches avec aisance :

— Tu viens d'arriver, Ngan ? Où est Tam Chan ?

— Là !

Arrivé dans la pièce, le secrétaire de la cellule du Parti jeta son cartable dans un coin du lit de camp et cligna des yeux à l'adresse de Tam Chan :

— Nouvellement arrivé ?

Puis, il se hâta de libérer un bouton de sa veste, ôta son turban et s'en servit pour tapoter sa poitrine où perlaient des gouttelettes de sueur. Tam Chan remplit une tasse de thé et la posa devant Hai Thep.

Le nouveau venu prit la tasse en riant.

— On se tue à t'attendre, dit-il. Cette redistribution des terres réaccaparées par Muu nous donne du fil à retordre. C'est pas facile, tu sais !

— Mais je n'ai jamais dit que c'était facile ! rétorqua Tam Chan gaiement.

Hai Thep but bruyamment une gorgée de thé :

— Je t'attendais pour demander ton avis sur plusieurs questions. Par exemple, cette...

Tam Chan l'arrêta aussitôt d'un geste de la main :

— Allons ! Prends ton thé et reste ici partager le repas avec nous. Les affaires, c'est pour demain. Aujourd'hui, accorde-toi une pause, mon vieux, et oublie tes soucis « professionnels ».

Hai Thep s'assit sur le lit de camp et vida trois tasses de thé l'une après l'autre. En l'apercevant, Ma Sau qui venait de la cuisine, s'écria :

— Ah ! c'est toi Hai Thep ! Et Ba Ren et Nam Tan, où sont-ils ?

— Je n'en sais rien, Ma. Je suis venu ici directement de chez moi.

— Je leur ai fait dire de venir ce soir prendre le repas avec nous et on ne les voit pas encore !

— Oh ! ne vous en faites pas pour ces gars, Ma !

Comme Quyen apparaissait, un plat fumant dans chaque main, les hommes lui firent rapidement place. La jeune fille posa au milieu de la natte une assiette de crabes et une autre de crevettes. Leur odeur seule faisait venir l'eau à la bouche. Les crevettes surtout semblaient fort appétissantes. De la dimension d'un gros orteil, leur chair rose mise à nu, elles baignaient dans une sauce pourpre de tomates. Su à son tour apporta dans un vase d'aluminium une préparation de papaye verte hachée menu assaisonnée de vinaigre et relevée d'un peu de poisson sec grillé et de cacahuète en guise de hors-d'œuvre. Hai Thep se pencha pour bien examiner le mets, se frotta les mains et tira Su par le bras :

— Ma petite, tout ça me paraît bel et bon. Je ne manquerais pas de dire à ma femme de venir prendre une leçon de vous deux. Seulement, s'il n'y a que ça à table, on refusera de s'y asseoir, nous !

Quyen, toujours prompte, crut devoir expliquer :

— Il y a encore du poisson frit.

Hai Thep tapa bruyamment des mains.

— Du poisson frit ? Non ! même avec du poisson frit, on n'y consentirait pas ! fit-il avec un petit geste de refus.

Quyen écarquilla les yeux sans comprendre.

— Que tu es bête ! lui dit sa sœur. Tu ne connais donc pas notre ami ? Tu ne vois pas qu'il louvoie ?

Hai Thep rit de contentement :

— Tu es finaude, Sù ! Voyons, ce dont je parle par allusion, le possédez-vous ? Si oui, apportez-nous le, et vite !

Su sourit et se tourna vers Ma Sau.

— Ça va, va le chercher dans la chambrette, dit Ma. Une seule bouteille, ça suffit. Sinon, Hai Thep est bien capable de faire la grève de la faim !

Su passa dans la chambrette et ressortit avec une bouteille d'alcool limpide comme de l'eau de roche. Hai Thep s'en saisit prestement et la pressa contre son cœur, comme s'il avait peur qu'on la lui reprît. Il remua les genoux pour bien marquer sa satisfaction et fit signe à ses deux amis de venir le rejoindre sur le lit de camp. Il regarda fixement le jeune homme et, d'une voix douceureuse :

— Mon cher Ngan, dit-il, tu me fais pitié avec cet air de chien battu que tu prends chez ta belle-famille !

Puis se tournant vers Ma Sau :

— Ma, continua-t-il, ne vous fiez pas à son apparence ! Ailleurs, ce lascar aurait déjà fait crouler la maison sous ses facéties, vous savez !

Ma Sau rit en hochant la tête, Hai Thep regarda avec une ostensible satisfaction son ami Ngan qui venait prendre place gauchement sur le lit de camp.

Versant l'alcool dans un petit verre, il insista pour le faire boire à Ma Sau qui refusa. Tour à tour Quyen et Su secouèrent la tête en riant pour décliner son invitation. Il finit par trinquer avec Tam Chan et Ngan.

A peine les trois verres s'étaient-ils joyeusement entrechoqués, qu'on entendit des pas marcher précipitamment dans la cour et monter l'escalier. Les trois hommes n'avaient pas encore bu une seule gorgée que Tan et Ba Ren firent irruption dans la pièce. Après avoir secoué la main à Tam Chan et à Ngan, ils s'assirent à demi sur le lit de camp. Tan se mit à chuchoter :

— On vient d'apprendre que l'ennemi concentre près de mille hommes à Tri Ton. Le ratissage est certainement pour demain, mais où, on l'ignore.

— Combien tu dis ? Près de mille hommes ? demanda Tam Chan.

Tan fit oui de la tête.

— Un bataillon régulier, un bataillon de gardes civils, plus une compagnie de rangers.

— Celle de Xam, précisa Ba Ren. On nous l'a spécifié.

Tam Chan fronça les sourcils sans rien dire. Il se pencha pour prendre le bouchon, le remit à la bouteille

et tendit celle-ci à Su en lui disant de l'emporter. Puis, d'une voix posée, il s'adressa à la ronde :

— Puisqu'il en est ainsi, un petit verre suffit. Terminons vite le repas. Ma, et vous aussi, Su et Quyen, venez dîner. Je pense qu'ils vont nous attaquer, mais pas avant l'aube. Il faut toutefois se tenir sur ses gardes, étant donné la participation de la compagnie de Xam. Ils sont capables de nous tomber dessus plus tôt.

— On n'a cependant pas vu le « vieux coucou » rôder par ici ces derniers jours.

— Pas forcément nécessaire qu'il fasse un tour avant !

Ma Sau attendit que le repas fût terminé pour emporter la vaisselle. Sur le même lit de camp, les hommes s'assirent en rond, Hai Thep noua solidement sa serviette autour de sa tête et dit :

— Il est clair qu'ils vont venir par ici. Je propose d'écourter la discussion pour se préparer immédiatement à la parade. Voici mon avis : d'un côté, Ba Ren va réunir ses guérilleros pour poser les pals et piéger les grenades. Ma femme préparera les groupes de manifestants. Il faut prêter grande importance à la lutte légale pour empêcher l'ennemi de se déchaîner. Tout à l'heure, je ferai un tour à la maison pour avertir ma femme.

Tam Chan se mit à tambouriner des doigts sur le lit de camp.

— Je suis d'accord avec Hai Thep, dit-il. Mais n'oublions pas que mille hommes, c'est beaucoup. Où

en sont nos cachettes souterraines ? A-t-on préparé des endroits pour un repli éventuel ?

— Les bonnes cachettes sont peu nombreuses, à peine suffisantes pour quelques groupes. C'est difficile d'en aménager dans un terrain sablonneux, ça s'écroule tout le temps. Un éboulement vient de se produire et l'on n'a pas eu le temps de réparer. Nous comptons les intercepter devant les jardins. Si ça chauffe trop, on rejoindra la grotte.

Tam Chan garda un moment le silence. Un brin de souci passa rapidement sur ses traits.

— Il faut tâcher de résoudre au mieux cette question des cachettes et des tranchées, sinon nous serons gênés dans nos manœuvres...

— Mais la grotte permet une défense au poil, affirma Ba Ren. Là un seul des nôtres peut tenir tête à cent types. Ça s'est passé ainsi, l'autre fois.

— Oui, mais maintenant, c'est différent. Je suis d'accord que la grotte de Hon Dat offre de grands avantages pour la défense, mais on ne saurait considérer la question uniquement du point de vue du terrain. Puisque nous ne disposons pas de cachettes sûres dans le hameau, il faut bien adopter ce parti, faute de mieux. Mais à l'avenir, on ne peut prendre cette grotte pour unique point d'appui.

Puis, se tournant vers Ngan :

— Toi et ton groupe de propagande armée, vous ferez bien de vous joindre aux partisans pour faire le coup de feu.

— Vu ! Nous avons trois fusils M.A.S., trois Thompson et 15 grenades MK3. Tout le monde est en état de combattre.

Ravi, Ba Ren secoua énergiquement la main du jeune homme.

— J'estime, dit Hai Thep, que Tam Chan ne doit pas rester ici.

— Pas de danger. Je reste avec vous, fit Chan après un moment de réflexion.

Puis, tirant Hai Thep vers lui, il baissa la voix :

— Je reste dans le hameau pour aider à conduire la lutte politique. Vois-tu une maison qui me convienne ?

Un éclair de joie passa dans les yeux de Hai Thep qui répondit sans hésitation :

— Viens chez moi. C'est ma femme qui va être bien contente de ton assistance, elle qui est chargée des groupes de lutte politique. La cachette chez moi est par bonheur solide. Viens chez moi, c'est le mieux.

Tam Chan approuva de la tête.

— Dépêche quelqu'un, ajouta-t-il, à Linh Quynh pour rappeler mon garde du corps Dat. Il pourra vous prêter main forte. Une carabine de plus et un bon tireur, par-dessus le marché !

Ba Ren prit sur lui de faire immédiatement partir quelqu'un pour Linh Quynh. Pendant ce temps, Tan qui s'occupait de la sécurité, s'approcha du groupe et informa à voix basse :

— Il y a encore quelque chose à faire. L'ennemi aura certainement recours aux indicateurs locaux s'il vient par ici. Il reste chez nous le nommé Ba Phi que nous avons laissé en liberté pour le prendre en filature. Il faut adopter une décision à son égard, sinon...

— Il faut le coffrer. Ce propriétaire de pêcheries est dangereux, sa femme également.

— Je croyais que vous l'aviez déjà fait, s'étonna Tam Chan. Arrêtez-les !

Mais il ajouta aussitôt, on ne savait pourquoi :

— La filature a-t-elle donné de nouveaux indices ?

— Rien de nouveau, répondit Tan.

Tam Chan fit «toc» en frappant le lit de camp du doigt :

— Il doit être en train d'attendre ses maîtres avec impatience. Si, après son arrestation, on pouvait lui extorquer immédiatement des renseignements sur les projets de l'ennemi, ce serait parfait. Il est certainement au courant.

Comprenant qu'il s'agissait de l'arrestation d'un espion, Ngan intervint :

— Est-ce qu'il a flairé la filature ?

— Je ne crois pas, dit Tan.

-- Il faut s'y prendre avec précaution, fit Hai Thep. Sa demeure est à l'autre bout, non loin de l'ennemi. Il faut d'abord se renseigner si dans l'après-midi il n'est pas venu des soldats du district chez lui.

— Laissez-nous vous donner un coup de main, proposa Ngan.

— Mais c'est parfait ! Allons, à l'œuvre immédiatement ! Il va faire nuit. Le temps d'arriver jusque-là...

Ngan se mit prestement debout.

Quyen accourut dans la cuisine et rapporta le pistolet à son fiancé. Le jeune homme boucla son ceinturon puis fila vers la porte avec Tan.

— Emmenez-le directement dans la grotte, n'est-ce pas ? recommanda Hai Thep.

Sur la route, Ngan se rapprocha de son compagnon :

— Il faut user de ruse, Tan. Il faut d'abord le faire parler avant de l'arrêter.

— De quelle façon ?

Ngan glissa quelques mots à l'oreille de Tan qui se montra ravi, approuvant à tout rompre :

— Epatant ! Epatant !

Ngan ajouta :

— Nous avons des uniformes d'officier, t'en fais pas. On le bouclera de toutes façons ; seulement, une minute plus tôt ou plus tard, c'est très important en l'occurrence. Comme il te connaît, reste dehors pour veiller au grain. Nous tâcherons de nous débrouiller tout seuls.

Chapitre II

1

La petite bourgade de Tri Ton s'anima brusquement ce soir-là. Des camions pleins de soldats venus de Rach Gia filaient en soulevant un nuage de poussière qui s'abattait en tourbillonnant sur les gargotes, les bazars et les maisons des deux côtés de l'unique rue du chef-lieu du district. Les voitures à peine arrêtées, les soldats sautaient à terre et marchaient en groupes, happés par la poussière. Les réguliers en treillis, les rangers en tenue léopard, martelaient la chaussée de leurs bottines de cuir et de leurs souliers de toile.

Sur le seuil des portes, la population les regardait passer en émettant à voix basse des commentaires passionnés. On distinguait des visages connus parmi les rangers, mais personne ne s'avisait de les regarder en face. Si les réguliers, venus de Saigon, accordaient quelque intérêt à la bourgade, ces derniers gardaient le visage dur et le regard glacial en remontant la rue, leurs Thompson et leurs carabines pointées vers le sol.

Xam, leur lieutenant, fermait la marche de son pas pesant. Il avait d'étranges yeux où l'on ne voyait que le blanc. Son uniforme léopard moulait son corps robuste. Il avait sur la tête une étrange coiffure pourvue de trois pièces d'étoffe servant à protéger la nuque et les oreilles des coups de soleil. Képi à «trois rideaux», ironisaient les gens. Un colt 12 lui battait la cuisse et la couleur brune de l'étui s'accordait avec son teint bronzé. Il portait en outre en bandoulière une carabine et un coupe-coupe au flanc. Tous ses hommes étaient revêtus du même uniforme, équipés de même d'une carabine ou d'une Thompson. Un poignard américain ajoutait encore à leur air féroce.

Xam tourna subitement dans une gargote, se saisit d'une bouteille de bière en clignant des yeux à l'adresse du propriétaire chinois et ressortit. Tout en marchant, il dégaîna son poignard et d'un coup sec, fit voler le goulot. Le liquide déborda en écumant. Il s'arrêta, la tête renversée, et la bière coula dans son gosier. Après avoir achevé les deux tiers de la bouteille, il la tendit au soldat qui le précédait. L'homme ravi avala tout le reste de la même façon que son chef, probablement habitué à boire dans ces conditions.

Un ordre vint du bataillon de la garde sur ces entrefaites :

— Halte !

Les casernes de la garnison de ce sous-secteur ne pouvaient en effet héberger que deux bataillons supplémentaires et les nouveaux venus en comptaient

plus de trois. Les deux bataillons réguliers avaient pris toute la place. Le reste, gardes civils et rangers, devaient bivouaquer à la belle étoile, dans une rizière inculte dont le sol était craquelé par la sécheresse.

Après avoir retransmis cet ordre, le corpulent capitaine qui commandait le bataillon de la garde fit prendre à ses compagnies la direction de la rizière indiquée.

Xam maugréa entre ses dents :

— M... ! Serais-je obligé de coucher dehors dans mon propre pays ?

Il fit toutefois signe à ses hommes de gagner le terrain inoccupé proche de la bourgade.

Les rayons mourants du soleil jaunissaient le sol des rizières abandonnées dans les abords du P.C. du sous-secteur. Les soldats s'affairaient. Les uns étalaient sur le sol des morceaux de tente, d'autres marquaient l'emplacement des foyers, d'autres encore buvaient de nombreuses rasades d'eau ou d'alcool à même leurs bidons made in U.S.A. Il y en avait qui s'empressaient de s'étendre de tout leur long et lançaient vers le ciel des bouffées de leurs cigarettes. Il se dégageait de ces hommes une aigre odeur de sueur, mêlée de relents de tabac fort, d'alcool et aussi des cosmétiques bon marché. Tout cela concourait à former une odeur indéfinissable, commune à toute soldatesque, une odeur écœurante fort répandue chez les mercenaires.

Xam ouvrit largement sa chemise d'un coup sec. De nombreux fils jaunes et rouges aux poignets, une chaîne d'or au cou, une plaque en ivoire représentant

un démon aux crocs terrifiants au bout de la chaîne sur sa large poitrine ; Xam tenait ces objets pour des amulettes destinées à conjurer le mauvais sort. Il se laissa aller à la renverse sur une bâche grise. Il ne semblait pas s'apercevoir que sa cigarette était totalement consumée. Mais brusquement, le voilà qui jeta vivement le mégot au loin en se relevant. Il promena ses yeux sans prunelles sur ses hommes qui sortaient leurs pains. Un soldat d'une taille minuscule se faufila jusqu'à lui :

— Venez prendre votre repas, Frère Aîné !

Xam se leva sans entrain et suivit son ordonnance jusqu'à une toile étalée sur le sol. Un poulet rôti, deux gros pains et une boîte de sardines ouverte attendaient sur une nappe en papier journal. Un bref coup d'œil et le visage de Xam se rembrunit :

— Et le choum-choum, n'en reste plus ?

— Si, Frère Aîné !

L'ordonnance mit à côté des victuailles un lourd bidon. Les yeux de Xam brillèrent. Il souleva le bidon, visiblement content. Il enleva le bouchon, but une gorgée puis une autre, avant de tendre le bidon à son ordonnance. Puis, saisissant une cuisse de poulet, il la mordit à pleines dents, la déchira, dévorant avec gloutonnerie. L'or de ses dents brillait d'un éclat sale dans sa bouche. De ses doigts, il essuya la graisse qui coulait des commissures de ses lèvres. L'ordonnance partageait le repas de son lieutenant, mangeait et buvait avec un visible ravissement bien qu'un peu mitigé par la déférence. Xam s'envoyait de bruyantes rasades, émettait chaque fois un grognement

de plaisir avant de s'attaquer à un autre morceau de poulet.

Tous deux avaient fini la moitié d'un poulet et tout le bidon d'alcool quand moururent les rayons du soleil dont le disque rouge sombre se montrait encore à l'horizon.

A demi éméché, Xam se leva en vacillant sur ses jambes. Il se mit à se gratter furieusement les côtes. Jetant un coup d'œil au soleil couchant, il grommela un juron compréhensible de lui seul et ricana silencieusement. Nombre de ses hommes étaient aussi saouls que lui. L'alcool englouti jusqu'à la dernière goutte, ils rompaient le pain et se le partageaient. Quelques-uns avaient tombé leur chemise, mettant à nu leurs poitrines bronzées, tatouées de dragons et de serpents. D'autres ramenaient du bois, des bûches de cajeput fendues en deux qu'ils avaient raflées on ne savait où.

La nuit ne tarda pas à tomber. Des feux, ici et là, furent allumés, trouant l'obscurité de leurs flammes. Les hommes se pressaient autour des bûchers et faisaient bouillir de l'eau dans des gamelles suspendues par l'anse à un bâton. Malgré l'interdiction d'aller en ville, plusieurs d'entre eux avaient rejoint furtivement la bourgade pour ramener de l'alcool, de la bière et des victuailles. La consigne venait du commandement du P.C. opérationnel, mais les commandants d'unité se gardaient de l'appliquer à leurs hommes. Xam se joignit même bruyamment à ses rangers pour faire ripaille. Ceux-ci ne cessaient de l'encenser, l'invitant à boire avec eux. Ils l'appelaient tous Frère

Aîné. Un sous-lieutenant au visage osseux, qu'ils désignaient par Deuxième Aîné, fut également l'objet de leurs invitations.

Xam préférait être nommé Frère Aîné par ses hommes ; « Monsieur le lieutenant » ne lui disait rien.

— Venez trinquer un coup avec votre cadet, Frère Aîné !

— Notre Frère Aîné est formidable, il boit mais ne se saoule jamais !

Xam rayonnait de plaisir en entendant ces paroles. Il acceptait l'invitation de tous et ne refusait jamais de vider un verre. Sa capacité d'absorption était réellement énorme. Ses orbites ordinairement laiteuses rougissaient maintenant, comme chargées de reflets du feu et baignées dans du sang. Ses fidèles compagnons se pressaient autour de lui, saisis d'une admiration craintive pour sa capacité de tenir l'alcool autant que pour sa férocité dans les tueries. Inopinément, l'un d'eux demanda à son chef :

— Demain à Hon Dat, passerez-vous un moment chez vous, Frère Aîné ?

Xam remit à terre le bidon d'alcool qu'il s'apprêtait à vider. Il garda un moment le silence.

— Oui, finit-il par répondre. J'y ferai un tour, sans faute, pour voir ma mère et ma petite sœur.

— Mlle Ca My ? Ce doit être une grande fille maintenant, n'est-ce pas, Frère Aîné ?

— Elle doit avoir dans les dix-neuf ans.

— Il paraît que vous les avez invitées à venir habiter la ville, pourquoi ne sont-elles pas venues ?

— Non ! cette fois je vais implanter un poste à Hon Dat et je les installerai dans le poste même !

Puis, baissant la voix :

— C'est la belle vie, à Hon Dat, ajouta-t-il. Quand j'y commandais le poste, j'étais plus heureux qu'aujourd'hui. Des fruits en pagaille. De la viande de buffle séchée aussi. Et puis, des filles en quantité. Il y en a de très jolies, avec des seins gros comme des noix de cocos. Ceux d'entre vous qui ont de petites mains ne peuvent espéser les tenir entièrement dans la paume !

Les soldats gloussaient de plaisir, sachant que pas plus tard que demain ils mettraient les pieds dans ce paradis. Peu d'entre eux pensaient en ce moment à la mort, émoustillés à l'idée de pouvoir piller, faire ripaille et forcer les femmes. Pour certains d'entre eux, Hon Dat n'était pas une terre inconnue. Ils s'y étaient livrés à tous les forfaits possibles et s'en vantaient. Par exemple, s'ils voulaient goûter du buffle, ils n'avaient qu'à bien viser ceux qui broutaient au flanc de la colline. L'un d'eux racontait par le menu comment il avait procédé dans ses viols et tira gloire de ce qu'il avait déchiré treize pantalons de femme. Un autre se vantait d'avoir fracassé le crâne à des « Viet Cong » avec le pieu qui servait à attacher les rames sur les barques, tant et si bien que son uniforme était tout éclaboussé par les cervelles écrabouillées. Mais leur Frère Aîné était le plus merveilleux. Il y avait éventré nombre de gens, avec une rare maîtrise.

Un coup de poignard en plein plexus solaire, adroitement élargi ensuite pour permettre d'introduire tout juste quatre doigts dans la plaie et d'en ramener le foie tout entier.

Xam avait ouvert le ventre à quantité de personnes et était réputé par la célérité avec laquelle il arrachait le foie et recueillait la bile. Mais sa virtuosité ne s'arrêtait pas là. Il connaissait d'autres manières de tuer encore plus monstrueuses. Dans ses veines coulait le sang de son père, un propriétaire foncier qui avait régné en despote sur Hon Dat, mais aucune goutte, disait-on, du sang de sa mère, madame Ca Xoi, cette malheureuse Khmère dont la vie n'avait été qu'un long calvaire où sa raison avait sombré.

C'était pourtant une belle fille dans sa jeunesse, avec son teint bistre et sa démarche balancée, si typique des potières khmères qui transportent de l'eau dans des vases en terre posés sur leur tête. Chacune de ces jeunes filles qui s'affairent tout le jour autour de leur tour font quotidiennement trente kilomètres en moyenne, soit la distance de Hon Dat à Rach Gia-ville. Ce travail donne à leur corps une harmonieuse souplesse. Mieux encore, elles ont l'habitude de maintenir en équilibre leur vase en revenant de la source. Quelle grâce dans leur geste de poser le *ca om* sur leurs cheveux, et dans leur démarche ! De la source jusqu'à chez elle, jamais elles ne touchent à leurs vases. Leurs bras se balancent librement et avec souplesse sur les sentiers sablonneux.

Dans sa jeunesse, madame Ca Xoi était pareille à ces jeunes filles.

Le propriétaire Muu contraignit cette beauté à devenir sa concubine. Thach Kha, le fiancé de Ca Xoi, quitta le pays par désespoir et alla jusqu'à Kompong Cham, au Cambodge, s'engager comme coolie dans une entreprise de flottage de bois. Après la naissance de Xam, Muu délaissa sa concubine. Il s'intéressa à des filles plus fraîches. Comme Ca Xoi se trouvait de nouveau enceinte il la chassa de chez lui tout en gardant son fils. Ca Xoi dut se séparer de son enfant et quitta d'un pas vacillant la grande maison bien assise sur ses fondements de pierre. Elle revint à Hon Dat habiter une petite hutte, obligée pour subsister de louer ses services. Au moment de son accouchement, elle se traîna toute seule dans la rizière, mordant les tiges de chaume pour ne pas crier de douleur. Heureusement, cette nuit-là, Ma Sau qui revenait d'une course à Vam Rang avec sa fille Su, la trouva sur son chemin et la ramena chez elle. Et la petite Ca My vit le jour dans la maison de Ma Sau. Une semaine plus tard, Thach Kha revint de Kompong Cham. Il alla se prosterner devant Ma Sau pour la remercier et la prier de l'autoriser à ramener Ca Xoi et le bébé chez lui. Ils faisaient ménage ensemble, lorsque moins d'un an après, Thach Kha fut attaqué par des hommes de main de Muu, alors qu'il allait chercher du bois dans la forêt. Le jeune homme abattit l'un des assaillants avec sa hache mais, succombant sous le nombre, il fut grièvement blessé. Il se traîna jusque dans la cour de sa maison et expira. Depuis ce malheur, Ca Xoi s'était remise à fabriquer des poteries pour élever sa fille qui, en

grandissant, lui ressemblait étrangement par sa grâce et sa douceur.

Xam, lui, avait toujours vécu en enfant gâté avec son père et lui ressemblait en tout. Il lui était lié par toutes sortes de choses, et d'abord par les vergers et les terres accaparées par son père et revendues au mètre cube. Il avait grandi dans la grande maison moderne. Pendant la résistance, les autorités révolutionnaires avaient confisqué ses terres pour les distribuer aux paysans, et la maison était tombée en ruines.

Muu s'était réfugié à Rach Gia. La paix rétablie, il revint au village, accompagné de son fils Xam, devenu sous-lieutenant de l'armée diémiste. Il reprit les terres, reconstruisit sa maison et, avec son fils, se vengea des révolutionnaires avec la rage contenue depuis tant d'années. Xam se montrait encore plus féroce que son père, avec sa carabine américaine et sa bande de compagnons, les mercenaires les plus sanguinaires qu'il pût trouver dans les petits postes des environs. Les rangers de Xam étaient tous capables de courir aussi vite qu'un cheval. Ils poursuivaient les militants dans les espaces découverts, se faufilaient dans les bois de cajeputs et attaquaient les bases révolutionnaires aussi bien le jour que la nuit. Parfois, au milieu d'une nuit pluvieuse, ou juste à l'aube, on les entendait qui ouvraient un feu nourri. A chacune de leurs fusillades, les habitants de Hon Dat pensaient avec angoisse à leurs enfants, à leurs neveux et aux militants qu'ils affectionnaient et qui venaient peut-être de tomber sous les balles.

Plus que tout autre, Ca Xoi était cent fois alarmée par ces détonations.

Pendant le soulèvement de 1959, le propriétaire Muu fut exécuté. Xam réussit à s'enfuir et devint plus sanguinaire qu'auparavant.

A Hon Dat, comme partout ailleurs dans le monde, toute mère a ses douleurs. Mais peu de mères ont eu à endurer le calvaire de Ca Xoi.

Quand il était chef du poste de Hon Dat, Xam rapportait à sa mère et à sa sœur des pièces de soie, de l'or et autres objets de prix qu'il venait de rafler lors des ratissages. Toutes deux refusaient les cadeaux. Une fois même, la vieille femme jeta le tout dehors et se cacha le visage dans ses mains en fondant en larmes.

2

Ce soir-là, Mme Ca Xoi se dirigeait silencieusement vers la gargote de Mme Ba Ou, au carrefour qui mène à Hon Dat. Elle marchait dans l'obscurité, une petite bouteille vide à la main. La nuit, quand ils voyaient passer quelqu'un sans lumière, les habitants du hameau se persuadaient que c'était la malheureuse Ca Xoi. Personne d'autre en effet ne passait ainsi comme une ombre. Mais celle que tout le monde à Hon Dat tenait pour quelque peu détraquée, se mouvait avec aisance dans le noir. Jamais un

faux pas, jamais elle ne butait contre un caillou ou un trou sur la route. Elle semblait les deviner et les éviter sans peine.

La gargote était vide lorsqu'elle y arriva. En passant le seuil, elle vit la propriétaire en train de compter sa monnaie à la lumière d'une lampe à pétrole. Mme Ba Ou leva les yeux en entendant le bruit des pas, puis d'une voix très douce :

— C'est vous, Mme Ca Xoi ? Que désirez-vous acheter si tard ?

Au lieu de répondre, la femme montra la bouteille vide. La tenancière comprit tout de suite. Elle finit de compter son argent puis alla servir sa cliente. Son nom signifie « Rondeur » et de fait elle le méritait, Mme Ba Ou ! Elle était en effet énorme et sa masse cherchait à se dégager du comptoir avec une peine infinie. Quand elle tendit le bras pour prendre la bouteille, on vit les bourrelets de chair qui entouraient son poignet dodu. Elle s'approcha d'une petite jarre, y plongea le godet de bambou et se mit en devoir de remplir d'alcool la bouteille de Mme Ca Xoi. Elle versa l'alcool directement dans le goulot, sans se servir d'un entonnoir, et pourtant pas une seule goutte ne tomba sur le sol.

En remettant la bouteille à sa cliente, la tenancière lui demanda en khmer :

— Dites, connaissez-vous la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ? demanda la malheureuse en secouant sa tête à la chevelure ébouriffée et qui virait au jaune.

Mme Ba Ou lui parla à l'oreille :

— Xam vient de débarquer à Tri Ton. J'y suis allée cet après-midi et je l'ai vu sauter de son camion.

— Xam dites-vous ? Xam est revenu à Tri Ton ? demanda la vieille femme en battant des paupières.

Elle baissa les yeux, l'air hagard, comme si elle cherchait par terre un objet qu'elle venait de laisser tomber. Puis en titubant elle se dirigea précipitamment vers la porte où elle trébucha contre le seuil et manqua de tomber en avant. La bouteille qu'elle tenait sous le bras s'écrasa contre le bois du seuil, répandant tout l'alcool. Mais la femme s'en alla immédiatement, l'air pressé. Mme Ba Ou courut pesamment après elle, la rattrapa par le bras de sa main grassouillette et la ramena à sa gargote en lui disant précipitamment :

— Venez, ma chère, je vous remplirai une autre bouteille. Allons ! Venez, Mme Ca Xoi !

Toutes deux rentrèrent dans la pièce. La tenancière prit une bouteille de salsepareille vide, la remplit d'alcool, la boucha et la remit à la mère de Xam.

— Faites bien attention, recommanda-t-elle, ne la laissez pas tomber cette fois !

La pauvre Ca Xoi était devenue pareille à un enfant et elle faisait tout ce qu'on lui disait. Elle empoigna solidement la bouteille par le goulot et sortit sans mot dire. Elle buta contre les obstacles et tomba plusieurs fois en chemin, se relevant chaque fois maladroitement dans l'obscurité.

Elle habitait à quelque distance du carrefour une masure d'une seule pièce, à l'écart de tout foyer. Quand elle entra, sa fille Ca My assise sur une natte en jonc posée à même le sol, était occupée à tresser une pièce de jute, à la lumière jaunâtre d'une lampe à pétrole. La jeune fille se contenta de lever les paupières et de jeter un bref coup d'œil à sa mère avant de se remettre avec application à son travail.

Ca My ressemblait davantage à Mme Ca Xoi que son frère Xam. C'était une belle fille plantureuse de dix-neuf ans, au teint bistre, plus clair cependant que celui de sa mère. Les longs cils qui frangeaient ses grands yeux noirs étaient brillants comme de la soie. Sous la lumière falote, ses lèvres restaient pourpres. Elle était la vivante image de sa mère du temps de sa jeunesse, mais en mieux.

— Ca My ! Xam est revenu, il est à Tri Ton !

— A Tri Ton ? Qui te l'a dit, maman ?

— Mme Ba Ou.

Ceci dit, la mère vint s'asseoir sur le lit de camp, une jambe relevée. Elle resta immobile un long moment, puis remplit d'alcool une petite tasse qu'elle vida d'un seul trait, comme si c'était de l'eau. Elle demeura ensuite là, immobile, à regarder son ombre sur le mur. Elle avait pris l'habitude, chaque soir, après avoir fini de tresser deux ou trois sacs, de boire une tasse de choum-choum. L'alcool au lieu de lui donner l'ivresse et l'oubli, la rendait plus lucide et ravivait ses souvenirs. Elle regardait sa fille qui travaillait d'habitude à ses sacs

et se rappelait le temps où elle avait son âge. Elle pensait à ces marmites modelées de ses mains qui rougeoyaient dans le four, à ces soirées de théâtrâles où son fiancé Thach Kha, venu de Soc Tung, tenait le rôle du prince charmant et où elle lui donnait la réplique, déguisée en pauvre ramasseuse d'escargots. Puis réapparaissait le visage du propriétaire foncier Muu, ainsi que le souvenir des jours écoulés dans la grande maison. Les quelques mois passés avec Thach Kha où elle avait connu la joie malgré leur pauvreté. Le drame ensuite, l'image de son aimé succombant dans la cour, le visage contre la terre, les bras battant le sol. Tout lui revenait à la mémoire, tandis qu'elle regardait tour à tour son ombre sur le mur et sa fille penchée sur son travail. Elle n'oubliait pas la suite : la révolution qui lui avait donné un lopin, son fils Xam qui éventrait ses concitoyens ou écrabouillait leurs crânes. « Xam vient de débarquer à Tri Ton ! » Les paroles de Mme Ba Ou retentissaient encore à ses oreilles.

« Il va encore tuer des gens », pensa-t-elle. Elle voulut crier : « O Ciel ! pourquoi faut-il qu'il revienne encore ? Mieux vaudrait qu'il soit mort ! »

Quelle mère souhaiterait la mort de son enfant ? Et pourtant, bien des fois, Mme Ca Xoi appelait de tous ses vœux celle de Xam. Lui disparu, elle aurait moins souffert. S'il continuait à vivre pour massacrer les gens, elle finirait un jour par mourir de douleur. Ou la mort de son fils, ou la sienne, elle ne pouvait sortir de ce dilemme. Ca My lui avait une fois adressé ce reproche :

— Pourquoi l'as-tu mis au monde ? Je ne le tiens pas pour mon frère.

Voilà ce qu'elle lui avait dit, sa fille Ca My. Elle-même avait confié aux voisins : « Xam n'est plus mon fils ! » Bien des fois, elle les avait suppliés d'une voix brisée : « De grâce, ne le considérez pas comme mon fils ! » Mais après avoir prononcé ces mots, son cœur se serrait et elle pensait devenir folle de douleur. C'est toujours une grande douleur pour une mère de renier son enfant. Celle de Mme Ca Xoi avait atteint son paroxysme. D'une scrupuleuse honnêteté, elle souffrait de façon atroce jusqu'à en perdre la raison. Depuis sept ans, elle vivait dans cet état de demi-folie. Les traits hagards, les yeux cernés, on la voyait rarement sortir le jour, mais seulement quand la nuit étendait ses voiles. Les ténèbres la déroberaient aux regards, supposait-elle sans doute.

Que de fois elle avait essayé de raisonner son fils. Jamais Xam ne l'avait contredite. Parfois, il hochait la tête de mécontentement, ou la reprenait d'un air faussement terrible : « Alors, maman, tu cherches à me rallier au Viet Cong ? » Mais il se mettait aussitôt à sourire. Avec douceur même. Devant sa mère, il paraissait reprendre l'attitude d'un fils et ne se conduisait plus en tueur des Forces Spéciales. Aussi les premiers temps, Mme Ca Xoi demeurait-elle perplexe, ne sachant au juste si son fils avait réellement éventré les gens pour leur arracher le foie, comme la rumeur l'en accusait. Bientôt cependant, ses doutes s'envolèrent. Un jour que Xam venait la voir, elle

aperçut quelque chose comme du sang sur les commissures de ses lèvres.

— Mais tu saignes de la bouche, Xam ! s'exclama-t-elle.

Xam s'essuya les lèvres sans rien dire. Quand il était parti, Ca My rentra affolée du hameau en courant, hurla en se prenant le visage entre les mains et raconta à sa mère que Xam venait d'ouvrir le ventre et d'arracher le foie à un homme sur la plage, qu'il était entré ensuite dans une maison des environs pour faire sauter les viscères dans une casserole et les avait ensuite dévorés. Mme Ca Xoi tomba évanouie à ces mots. Quand elle reprit ses sens, au souvenir des traces de sang sur les lèvres de son fils, elle perdit de nouveau connaissance. Un autre jour, Xam ramena quelques hommes en rentrant d'un raid à Vam Rang. On ne savait au juste s'ils étaient ou non des militants. Apprenant que son fils allait éventrer les malheureux sur la route, Mme Ca Xoi s'y précipita dans l'espoir de le fléchir. Quand elle arriva sur les lieux, Xam avait déjà élargi au poignard l'anus de ses victimes. Il délia les malheureux qui se mirent debout, mais les entrailles leur sortirent aussitôt par derrière. La mère poussa un cri d'horreur et s'abattit sans connaissance sur la route. Xam dut la faire transporter chez elle. Le soir, revenue à elle et apercevant Ca My à son chevet, elle frappa le lit de ses mains et lui cria :

— Pour l'amour du Ciel, va-t-en, Xam !

On affirmait qu'elle avait perdu l'esprit depuis ce jour-là.

Sans être fausse, la chose n'était pas tout à fait exacte. Qu'elle ait perdu ou non l'esprit, il était difficile de se prononcer de façon catégorique. Car elle ne se livrait à aucune violence. Au contraire, elle avait peur de tout le monde et cherchait pitoyablement à se dérober à tous les regards. Et puis, elle se montrait parfois fort lucide. Jamais elle n'oubliait un seul achat à crédit chez Mme Ba Ou. A chaque vente de sacs, elle donnait la somme exacte à Ca My pour régler ce qu'elle devait. Elle se montrait également tout aussi habile qu'auparavant dans la fabrication des sacs, sans jamais faire un seul défaut de tressage. Ce qu'elle avait d'anormal, c'était son habitude de se jeter aux pieds de ceux qui passaient devant sa porte, sans distinction, en pleurant et sanglotant, comme pour demander pardon de ses fautes. Hai Thep, Tan, Ba Ren, Ma Sau, Su et Quyen étaient ceux qui devaient le plus fréquemment la relever. C'est qu'ils venaient chez elle plus fréquemment que les autres. D'abord pour lui souffler ce qu'il fallait dire à Xam. Puis pour la consoler et lui prêter assistance quand il se fut avéré que Xam était incorrigible. Hai Thep lui avait dit une fois :

— Tante Ca Xoi, soyez tranquille, tout le monde vous aime et vous estime ici. Personne ne vous abandonnera, croyez-moi.

Et la pauvre femme avait éclaté en sanglots.

Au début elle n'osait pas se joindre aux gens dans les manifestations politiques, s'estimant indigne d'y participer. Mais un jour, Ma Sau et d'autres personnes vinrent la trouver :

— Mme Ca Xoi, préparez-vous à venir avec nous !

Elle faillit devenir folle de joie et se dépêcha d'aller se mêler aux manifestants. Depuis, elle était présente à toutes les manifestations. Ce qui l'avait amenée un jour à se trouver face à face avec la carabine de son fils. En cette minute décisive, grâce à l'autorité d'une mère, elle avait maîtrisé l'arme, l'avait empêchée de tirer pour permettre à la foule de se porter en avant.

Voilà toute l'histoire de la folie de Mme Ca Xoi. Personne à Hon Dat ne lui en voulait. On la tenait pour une femme besogneuse, tandis que Xam et son père étaient des exploiteurs. Personne ne lui en voulait, mais elle ne se sentait pas à son aise. Car quoi qu'on dît, elle était la mère de Xam et son sang coulait dans les veines du monstre. Tel était le sujet de ses tourments.

Quant à Ca My, elle était catégorique. Elle ne se contentait pas de dire : « Je ne le reconnais pas pour mon frère ! », elle le pensait réellement et tenait Xam pour un étranger. Mieux, un étranger qu'elle avait pris en aversion. Quand il leur rendait visite, elle ne lui adressait pas un mot. Elle sursautait, protestait véhémentement et se désolait si quelqu'un, en parlant de Xam, venait à prononcer son nom à elle.

Il fallait voir comment elle s'était jetée au devant des militants, comment elle était venue à la révolution dans les années sombres. Elle s'y était précipitée comme si le feu la pourchassait.

Maintenant elle était postulante à la Fédération de la Jeunesse. Depuis qu'elle était invitée aux réunions,

elle se montrait de plus en plus zélée, toujours prête à n'importe quel travail, que ce soit la pose de traquenards ou le creusement de tranchées-abris. Elle aimait chanter et chantait assez bien. En l'écoutant interpréter de vieux airs, les personnes âgées se souvenaient avec mélancolie de ces nuits lointaines où elles piquaient à travers champs jusqu'à Soc Tung pour assister à ces spectacles dans lesquels Thach Kha et Ca Xoi tenaient les premiers rôles. Ca Xoi, elle, écoutait chaque fois avec les traits bouleversés et des larmes coulaient sur ses joues.

Elle avait commencé à boire le jour où son fils, en devenant un agent sanguinaire, lui avait brisé le cœur. Ce même cœur qui l'avait souhaité avant même qu'il eût été baptisé du nom de Xam.

Et cette nuit, comme d'habitude, Mme Ca Xoi buvait...

Une tasse, à l'ordinaire. Mais aujourd'hui, elle ouvrit une deuxième fois la bouteille et se versa une deuxième tasse qu'elle but lentement, et non plus en avalant.

Ca My penchée sur son travail, maugréa :

— Voilà que tu bois encore ! Ça suffit, je t'en prie, maman.

On entendit soudain des aboiements dans l'allée, puis une voix appeler en khmer :

— Ca My, es-tu là ?

La jeune fille reconnut la voix de son amie Quyen. Elle posa le sac inachevé et répondit en se levant :

— Oui, oui !

Elle entrouvrit rapidement la porte et se faufila au dehors. Quyen lui prit la main. Accroupies sur le sol, les deux jeunes filles discutèrent à mi-voix.

— Sais-tu déjà la nouvelle ?

— Quoi donc ?

— L'ennemi se prépare à un ratissage. On va dans un instant avertir la population. Les soldats sont arrivés en force à Tri Ton. Nos guérilleros sont prêts. Je reviens moi-même de la pose des traquenards.

— Tu auras de quoi t'occuper, t'en fais pas ! On a décidé de te joindre au groupe de lutte légale. Sais-tu que Xam fait lui aussi partie de l'expédition ?

— Je le savais.

— Alors, écoute-moi. S'ils viennent ici, nous devons non seulement les combattre avec nos pièges et nos grenades, mais engager aussi la lutte politique et venir en aide à nos partisans. Comme tu n'es pas brûlée, et que les soldats n'osent pas toucher à toi devant Xam, c'est à toi que revient la mission d'assurer la liaison et le ravitaillement.

— Je t'en prie, laisse-moi aller plutôt piéger les grenades, supplia Ca My.

— C'est déjà confié à d'autres.

Ca My prit un temps de réflexion, puis :

— Bon, c'est d'accord, dit-elle. Mais ça ne me dit rien de me trouver devant eux. C'est pénible tu sais !

Quyên entoura de ses bras les épaules de son amie, puis affectueusement :

— Personne ne trouve de goût à ça; dit-elle, mais puisque la révolution le veut... Ah ! écoute. Les nôtres te recommandent d'agir avec habileté, sans te laisser emporter par la colère. Il faut du sang-froid. Au besoin, parle-leur avec douceur, chante-leur même des romances... Voilà, tu as compris ce que tu as à faire. On compte sur toi, ma chère !

Ca My se mordit les lèvres et hocha énergiquement la tête. En lui disant au revoir, elle prit Quyen dans ses bras et lui donna de gros baisers sonores.

3

Portes closes, Ngan et deux hommes de son détachement, Trong et Toï, enfilaient chez le vieux Tu Don l'uniforme léopard des rangers. Ngan, déguisé en sous-lieutenant enfonça sur sa tête l'inévitable « képi à trois rideaux ». A ses camarades qui avaient fini de se travestir, il demanda en se plantant devant eux :

— Ça va ?

— Très ressemblant. Ba Phi va certainement tomber dans le piège.

Toï et Trong portaient chacun une « Thompson » en bandoulière, Ngan sortit son Colt 12, compta les balles

du chargeur : il y avait le compte. Il remit le chargeur dans le pistolet et celui-ci dans l'étui. Tan, lui, ne portait pas d'arme à feu, mais seulement un grand couteau retenu au flanc par une serviette rayée attachée autour du corps.

— Allons-y ! dit Ngan.

Ils sortirent. Après avoir dépassé le hameau de Van Thanh, ils s'engagèrent dans les rizières en direction de Van Hiep. A l'entrée de ce hameau, Tan dit à ses compagnons de rester là et d'attendre son retour. Lui partit en éclaireur.

Il revint après un court moment d'absence.

— Tout est tranquille, on peut y aller ! murmura-t-il.

Et tous de suivre Tan. En longeant le fleuve, ils aperçurent au loin les lumières de la baraque de Ba Phi. Les eaux se déversaient avec rapidité dans la mer en grondant et en tourbillonnant Le courant secouait les pieux et une lumière verte se balançait en haut de l'un d'eux.

— Les pièges à poisson ne sont pas en place cette nuit, murmura Tan.

La coutume est de hisser un feu rouge dans le cas contraire.

La lumière verte jetait une pâle clarté sur les flots tumultueux. La baraque se profilait plus nettement à chaque pas. C'était une grande maison sur pilotis qui s'avançait sur le fleuve. Une faible lumière en sortait. Un relent de poisson, de sel marin, d'écorces de manioc

macérées, frappait les narines, comme à l'approche de toute pêcherie.

— Il est là ! glissa Tan à l'oreille de Ngan.

— Bon ! Reste dehors. Nous allons entrer seuls.

Ngan et ses deux hommes avancèrent prestement. Habitué à prendre le taureau par les cornes, il se dirigea tout droit vers la porte sans hésitation, avec Toï et Trong sur ses talons. Il s'arrêta devant les battants recouverts de feuilles de latanier et tendit l'oreille, mais ne pouvait distinguer ce qui se disait à l'intérieur. Il frappa. La conversation s'arrêta aussitôt. Ngan recommença à frapper puis demanda à mi-voix :

— M. Ba Phi est-il là ?

Silence. Puis une voix autoritaire s'éleva :

— Qui va là ?

— Amis ! Ouvrez-nous !

Ngan entendit le bruit des sandales qui traînaient. La barre fut bruyamment retirée et le battant s'entrouvrit. Un visage de femme bouffi de graisse apparut à la lumière d'un lampion. Elle écarquilla des yeux coupés en amande en élevant la lumière pour essayer de reconnaître le visiteur. Ngan ne l'avait pas encore rencontrée, mais il devina que c'était la patronne.

— M. Ba Phi est-il là, madame ? s'enquit-il.

La femme battit des paupières, les yeux brillants :

— Oh, oui ! Prenez la peine d'entrer, Messieurs.

Ngan mit un doigt devant sa bouche pour faire signe à la femme de ne pas parler trop haut.

Elle s'effaça pour laisser entrer les trois hommes. Ngan referma la porte d'un coup de talon.

A ce moment, le rideau de la chambre à gauche remua et une tête chauve apparut. Le propriétaire au crâne luisant était un homme d'une cinquantaine d'années, gras et empâté, en simple maillot de corps. Il avait un regard terne, comme s'il venait de s'éveiller. Ngan hocha la tête en guise de salut :

— C'est vous, M. Ba Phi ?

L'homme se plia en joignant les mains devant sa poitrine :

— Oui, mon lieutenant !

Ngan interpréta cette attitude obséquieuse comme de bon augure.

— J'ai à vous parler ! Je me présente : je suis un envoyé du lieutenant Xam.

Il fit un geste pour désigner un point vague derrière la maison :

— Nous venons d'arriver du sous-secteur.

— Je sais, je sais... soyez les bienvenus, Messieurs ! Entrez, entrez, s'il vous plaît !

Le gros homme releva le rideau de cotonnade pour permettre à ses visiteurs de passer dans la chambre, large pièce meublée d'un lit de camp poli par l'usage et, au fond, d'un grand lit recouvert d'une moustiquaire. Les trois visiteurs prirent place sur le lit de camp. Plissant des yeux, Ngan examina les lieux, puis, se tournant vers Ba Phi :

— Dites donc ! vous vous la coulez douce, ma parole ! dit-il. Nous autres on n'a ni votre confort, ni votre quiétude... Ils font leurs quatre cents coups depuis quelque temps, les Viet Cong !

— A qui le dites-vous, mon lieutenant ! J'ai appris dans l'après-midi que vous et ces messieurs de l'armée sont arrivés. Ma femme et moi, on ne se tenait pas de joie ! Nous vous attendions, nuit et jour, nous consumions à vous attendre !

Il se tourna vers sa femme :

— Va faire chauffer de l'eau !

Puis, soulevant les paupières, il indiqua du doigt les environs, en poursuivant :

— Ces messieurs ont déjà occupé les alentours ?

— Bien sûr !

— Le Ciel soit loué ! Et moi qui ne me doutais de rien ! Comme vous faites discrètement les choses !

Il proféra un juron puis serrant les dents :

— Cette fois, on va bien rire ! Ces chiens de Viet Cong font la loi ici, mon lieutenant. Je vous les indiquerai, hommes et femmes, je les connais tous à fond, allez ! Vous n'aurez qu'à appuyer sur la détente, comme à la chasse aux bécassines !

— C'est justement pour ça, M. Ba Phi, que je suis venu vous voir.

— C'est parfait, parfait !

Il se hissa sur ses pieds et prit sur une étagère un plateau en ébène luisant. Un service à thé décoré

d'un dragon rouge y était posé à côté d'un paquet de cigarettes blondes de marque Rubis. Il sortit à demi les cigarettes et tendit le paquet avec tous les égards possibles à Ngan, Toï et Trong. Il passa alors dans la cuisine. Ngan tassa sa cigarette à petits coups contre l'ongle de son pouce. La maîtresse du logis, après avoir mis le chaudron sur le foyer, s'approcha de Ngan à le toucher et demanda en fermant à demi les yeux :

— Pouvez-vous Messieurs, rester ici un moment ?

— On a tout le temps. Et pour quoi faire ? s'étonna Ngan.

Les yeux en amande de la femme clignèrent d'un air séduisant :

— Un petit coup de gnôle, cela ne vous dit rien ?

Ngan se disait : « il ne faut pas refuser ». Il jeta vers la femme un regard en coin et, tout en agitant ses pieds avec satisfaction, lui demanda dans un large sourire :

— Avez-vous des crabes, ou des crevettes ?

— Malheureusement non, rien de frais aujourd'hui. Seulement des écrevisses séchées. Mais j'y pense, on va vous servir de la soupe au canard ! Des tout jeunes, bien dodus !

Sans attendre la réponse de Ngan, elle passa dans la cuisine et cria à son mari :

— Ohé ! Va attraper les canards ! Deux, s'il te plaît !

Le mari qui surveillait le chaudron répondit :

— Ça va, je m'en charge. Laissons au lieutenant et à ces messieurs le temps de boire leur thé. L'eau est à point !

Il porta le chaudron dans la chambre et versa de l'eau bouillante dans la théière où le thé était déjà mis. Il attendit un moment avant de verser l'infusion dans les petites tasses. Frottant ses mains potelées l'une contre l'autre, il les invita à boire. Il prit lui-même une gorgée, soupira d'aise, puis, laissant là les visiteurs, il releva les jambes de son pantalon, déplaça quelques planches et se laissa tomber dans une sorte de trappe ouverte sous le plancher. On entendit les canards cancaner avec effroi. Sa tasse de thé à la main, Ngan regardait le dos rond d'un blanc laiteux du propriétaire des pêcheries qui se déplaçait entre les pilots, cherchant à attraper les volatiles. A voir l'homme se démener, Ngan bouillonnait de colère. « Pour une canaille zélée, se dit-il, c'est une canaille zélée ! »

Sous le plancher, les canards s'égaillaient en criaillant de plus belle. La femme vint alors s'accroupir auprès de la trappe avec entre les dents quelques liens en fibre de coco. Dès que son mari lui tendait un canard, elle attrapait l'animal par les ailes et le liait prestement avant de le jeter sur le plancher.

Les canards attrapés, l'homme alla se baigner dans le fleuve. Après, il se rendit derrière la maison pour se rincer à l'eau douce. Il rentra ensuite dans la pièce, revêtu d'un sarong bigarré, et peigna les quelques cheveux qui lui retombaient sur la nuque. Ngan l'appela du geste :

— Dites donc, M. Ba Phi, dit-il, si l'on discutait affaires avant la soupe pour gagner du temps ?

— Je suis à votre disposition, mon lieutenant !

— Vous avez bien une carte de la région ?

Sans répondre, le gros homme sortit de la pièce et revint avec un bout de bambou sec qu'il tenait entre le pouce et l'index. Tout en s'asseyant, il mit le bambou sur ses cuisses et en retira un morceau de papier enroulé de la grosseur d'une baguette. Ngan le lui prit des mains et le déplia. Toï et Trong posèrent quatre tasses aux quatre coins du papier pour l'empêcher de s'enrouler. Sur une feuille double de papier d'écolier, Ngan vit un dessin malhabile mais minutieux fait au crayon à bille. Les maisons, les jardins, et puis des spirales qu'il devinait représenter les collines.

Ba Phi porta soudain son regard sur le jeune homme, puis se tourna vers la porte déjà barrée, une lueur de crainte dans les yeux.

— Tranquillisez-vous, lui dit Ngan. Nos hommes tiennent les alentours. Vous pouvez parler. Vous n'êtes pas sans savoir que nous attaquerons Hon Dat demain.

— Je sais, chuchota le propriétaire des pêcheries en serrant le sarong sur sa taille.

Il se pencha en avant et promena son index jauni par la nicotine sur la carte :

— Voilà. Les maisons marquées d'une croix rouge sont habitées par des Viet Cong. Veuillez vous le rappeler, mon lieutenant.

— Marquées d'une croix rouge, répéta Ngan, c'est compris.

Le pouce de Ba Phi dont l'ongle est aussi sale que celui de son index se mit à montrer quelque chose sur la carte :

— Ici, il y avait une fabrique d'armes. Sur mon rapport, l'aviation est venue brûler tout un coin de la forêt, mais ils ont réussi à sauver le matériel et l'ont transporté ailleurs. Cette Grotte de Hon Dat, ici, est redoutable. La dernière fois, toutes nos attaques se sont brisées contre ceux qui s'y étaient réfugiés. Nous avons eu des tas de pertes. Il faut donc aujourd'hui leur couper d'abord la retraite vers la grotte.

En écoutant l'espion, Ngan ne pouvait s'empêcher de se dire : « Dangereux, le mâtin !... eh bien ! tu auras ce que tu mérites ! »

Quand l'homme eut déballé tout son sac, Ngan enroula la carte et la lui rendit en lui tapant l'épaule :

— Bon ! Il n'y a pas à dire, c'est de la bonne besogne. Une fois l'opération réussie, vous aurez certainement une belle récompense.

Puis, se tournant vers la cuisine:

— Alors ! cria-t-il d'une voix joyeuse, ça vient, patronne ?

— Voilà, voilà ! répondit la femme en raclant sa casserole. Les abats sont prêts !

Un instant après, elle apporta une assiette pleine d'abats de canard sautés à l'oignon d'apparence fort appétissante. Son mari se pencha pour humer le fumet qui s'en dégageait, puis s'en alla prestement dans l'autre chambre. Il revint avec une bouteille d'alcool de

marque « Dragon bleu » sous l'aisselle et quatre petits verres serrés au bout de ses quatre doigts réunis.

Il enleva avec les dents le morceau de celluloïd rouge qui protégeait le bouchon et en rejeta les débris avec bruit. Après avoir considéré le plat fumant, Ngan regarda subitement Ba Phi dans les yeux :

— Dites, M. Ba Phi, avez-vous déjà goûté de la chair humaine ? lui demanda-t-il.

L'homme posa la bouteille sur le lit de camp et secoua la tête.

— Aïe ! Aïe ! Mon lieutenant, ça, je ne l'ai pas encore osé. J'ai entendu louer sa saveur par ceux de ces messieurs qui en ont mangé... mais ça me fait un petit quelque chose, quand même.

Ngan éclata de rire et continua, mi-sérieux, mi-plaisant :

— Et votre métier d'indicateur alors, ça ne vous fait aucun effet ?

— C'est pas comparable, mon lieutenant, on ne risque rien, si on fait bien les choses... Je ne suis pas un sot, je ne me dévoile pas !

Puis, les deux mains posées sur son ventre, l'homme parla à l'oreille de Ngan :

— Sauf votre respect, mon lieutenant, avez-vous déjà essayé cette chose ?

— Quoi donc ?

— La chair... la chair humaine, voyons !

— Ah ! oui !...

Clignant des yeux à l'adresse de Toï et de Trong, le jeune homme poursuivit :

— Ces deux zèbres, eux, en ont tâté. Moi, non. Ce n'est pas l'occasion qui manque bien sûr, mais à moi, ça ne me dit rien. Je n'aime que le foie, voyez-vous Et la bile donc ! Dissoute dans de l'alcool, c'est souverain contre la tuberculose ! Et vous, oseriez-vous essayer, si vous en aviez l'occasion ?

L'homme garda un moment le silence. Puis, hochant sa tête chauve, il eut un rire de gorge :

— A dire vrai, ça me paraît peu ragoûtant... Mais enfin, si l'occasion se présente, je ne dirai pas non, rien que pour savoir pourquoi ces messieurs qui en ont goûté l'apprécient si fort !

— Eh bien, je vous en donnerai un ou deux kilos. Il y en aura certainement demain.

Comme s'il se rappelait subitement une chose oubliée, Ngan changea subitement de conversation :

— A propos, j'oubliais... Et ceux qui vous aident dans votre travail ?

— Mes pêcheurs ?

Ngan secoua la tête.

— Ah oui ! s'exclama Ba Phi qui avait enfin compris. Je n'ai personne. Je me garde de coopérer avec les gens. Nous travaillons seuls, ma femme et moi.

Ngan estima qu'il était inutile de prolonger la comédie. C'était suffisant. Plus que suffisant pour le faire bouillonner de colère. Il échangea avec ses compagnons un coup d'œil d'intelligence.

Ngan tapa sur l'épaule de Ba Phi en train de remplir les verres :

— Dites, l'ami, ça suffit. Personne ne boira de ton alcool !

Puis, se dressant sur ses pieds :

— Finies les simagrées ! cria-t-il. Je ne suis pas ton lieutenant, salaud ! Nous sommes des combattants de Libération venus pour t'arrêter, t'as compris ?

Dès les premières paroles de Ngan, Toï avait pointé le canon de sa mitraillette sur la poitrine de l'espion jusqu'à la toucher. L'homme fit des gestes affolés en criant :

— Voyons ! voyons ! ne plaisantez pas, messieurs !

— Loin de là !

Ngan le ligota coudes au corps. Trong poussa sans ménagement la femme hors de la cuisine. Quand tous deux réalisèrent la situation, leur teint devint livide. Bien qu'il n'eût pas avalé une seule goutte d'alcool, les yeux de l'espion étaient injectés de sang, ses mains tremblaient. La femme écarquillait des yeux stupéfiés que l'affolement rendait presque fixes.

4

Il était déjà fort tard quand ils arrivèrent à Van Thanh. Tan fit conduire les espions à Hon Dat par deux de ses hommes. Ngan, Toï et Trong enlevèrent

leurs déguisements et accompagnèrent Tan jusqu'aux positions de combat, là où s'arrêtent les vergers et commence la grande plaine qui conduit jusqu'à Tri Ton. L'ennemi venait habituellement de ce côté.

Ils se heurtèrent à Ba Ren aussitôt entrés dans les vergers.

— On l'a coincé ? demanda celui-ci.

— Oui, répondit Tan, on vient de conduire le couple à Hon Dat.

En écoutant le récit de l'arrestation, Ba Ren ne put s'empêcher de rire aux éclats. Puis, tirant ses compagnons par le bras :

— Venez, dit-il. Les gars sont en train de creuser les ouvrages. Tam Chan qui venait d'y faire un tour, nous a ordonné d'établir des positions pour chaque groupe de trois hommes. Des trous individuels, mais groupés. Il nous a dit qu'il est impossible de se battre sans ouvrages à la lisière des vergers. Il nous a même menacés de ne pas autoriser le combat, si nos positions laissaient à désirer.

— Mais où est-il passé ?

— Rentré à Hon Dat avec Hai Thep. Il a rappelé Nam Nho et le petit Diep. Tous deux sont rentrés sur son ordre ! Débonnaire à l'habitude, il est plutôt strict pour ce qui est du boulot. Il m'en impose, je ne vous dis que ça !

Muni d'une lampe, Ba Ren prit les devants, tout en recommandant à ses compagnons :

— Suivez-moi pas à pas, attention aux chausse-trapes ! Pas le moment de s'empaler ! hein ?

Tan connaissait par cœur l'emplacement des trappes, mais Ngan dut marcher sur les talons de Ba Ren. Ils traversèrent des jardins de pommiers-canneliers et l'odeur suave des fruits mûrs leur chatouillait les narines. De loin en loin un fruit trop mûr tombait à terre sur leur passage.

— C'est idéal d'affronter l'ennemi dans ces parages, dit Ngan. Même coupé du ravitaillement, on peut toujours s'en tirer avec les fruits tombés.

— Ça ne me dit rien, répliqua Tan. J'aime mieux les bananes, c'est plus solide.

— C'est drôle comme vous pensez déjà à votre estomac, vous autres, intervint Ba Ren en riant. Moi, j'ai seulement peur qu'il manque des munitions à nos pétoires. Sans parler des « mantes religieuses » (1) dont le moins qu'on puisse dire est qu'on ignore si elles vont cracher ou non !

— Il paraît qu'elles ont fait un bruit du tonnerre à l'essai.

— Mais oui, à l'essai... Seulement, face à l'ennemi, peut-on savoir ?

— Elles cracheront, va ! Pour les cartouches, tu dis vrai, on est un peu à l'étroit. Il va falloir jouer serré !

— Hai Thep et Tam Chan nous recommandent de décimer l'ennemi le plus possible. On ne rejoindra la grotte qu'à la dernière extrémité.

(1) Espèce de bombarde des guérilleros rappelant vaguement la silhouette d'une mante religieuse.

— Ils ont raison, fit Ngan. A la dernière extrémité, d'accord. Mais la grotte est une position idéale pour la défense. Un seul homme posté à l'entrée et armé d'un simple marteau peut en interdire l'accès à l'ennemi. Il n'aura qu'à assommer tous ceux qui s'y présentent en leur fracassant le crâne.

— J'y ai pensé avant toi, mon petit, répliqua Ba Ren. Seulement, au lieu d'un marteau, je choisirais plutôt un gourdin équarri. Ça pèse plus lourd dans la main. D'un coup à l'horizontale vous assommerez n'importe qui.

Tout en devisant, les cinq hommes se dirigeaient vers les lumières qu'ils venaient de voir apparaître entre les feuillages. Quand ils y arrivèrent, les partisans étaient occupés à organiser le terrain. Les nouveaux trous individuels étaient aménagés le long de la bordure des vergers. Des lampions étaient accrochés sur les branches, chacun avec un morceau de feuille de bananier pour camoufler la lumière du côté des rizières.

Ngan inspecta chaque trou, en remerciant tout bas Tam Chan d'avoir songé à en activer le creusement. Pour avoir combattu, il appréciait à sa juste valeur l'utilité des ouvrages, aussi bien dans l'attaque que dans la défense. Et ils sont d'autant plus précieux pour ceux qui sont moins bien armés que l'ennemi.

On avait creusé un trou pour Ngan. Son adjoint Tham le lui indiqua :

— Voilà celui qui t'est destiné.

Ngan y sauta pour l'examiner de plus près. Il pria Toï de lui passer son Mas 36. Il appuya le fusil contre

le parapet et se baissa pour viser. Puis il remit l'arme à Toï, prit une pelle et dégagea un peu de rebord qui était trop élevé pour lui. Quand la hauteur lui paraissait convenir, il reprit le fusil et recommença à viser. Enfin satisfait, il sauta à la surface en s'appuyant des mains. Toï, en voyant avec quel soin son camarade procédait à l'examen de son trou individuel, s'inquiéta du sien et vint en hâte le regarder de plus près.

Les préparatifs terminés, Ngan dit à ses hommes :

— Sauf le guetteur, allez tous camoufler vos trous avec des branchages, puis allez vous coucher. Il est déjà tard.

— Oui, il faut roupiller un brin, approuva une voix dans l'ombre. Je ne sais pourquoi, à chaque ratissage de l'ennemi, je commence par tomber de sommeil.

— Moi, rétorqua Ba Ren, ça ne me prend que quand il faut rester dans la cachette, jamais quand il s'agit de me battre. A propos, les gars, je vous avertis que, coûte que coûte, j'inaugurerai demain ma « mante religieuse ». « Poisson Plat » et moi, nous avons passé des mois dessus !

— Préparez d'abord vos jambes, artilleurs de la Mante ! dit Ngan. Sitôt après le coup, vous aurez à détaler avec l'engin sur l'épaule, car ça ne porte qu'à très courte distance. De loin, ça ne fait pas un trou.

Le partisan surnommé « Poisson Plat » se rengorgea :

— Moi, je ne tire qu'à bout portant. J'ai pas l'habitude de me contenter d'égratigner l'ennemi. Vous pouvez compter là-dessus !

Tout en camouflant leurs positions, les partisans discutaient avec une joyeuse animation. Ils savaient tous qu'ils auraient demain affaire à forte partie, mais il semblait qu'ils n'y faisaient pas attention. Affronter l'ennemi était pour eux tout naturel. Et chaque ennemi tué allégerait l'amertume qui pesait sur leurs cœurs depuis les années sombres où tant de leurs camarades avaient été massacrés sous leurs yeux dans des circonstances atroces. Après le soulèvement, chacun cherchait visiblement à assouvir la haine personnelle qu'il nourrissait pour l'ennemi et à venger la grande douleur commune. Bien que leur armement soit des plus sommaires, ils étaient persuadés que l'ennemi ne pourrait jamais plus les opprimer comme auparavant. Maintenant le problème se posait en termes tout simples : si l'ennemi tirait sur eux, ils lui rendraient la pareille. La mort ne serait plus d'un seul côté. Aussi était-elle beaucoup plus significative qu'auparavant, et les pertes, quoique inévitables, moins nombreuses que pendant toutes ces années de silence résigné, ces années de fausse paix où l'ennemi n'avait cessé d'attaquer.

Ils étendirent leurs *nop* (1) au pied des pommiers-canneliers. « Poisson Plat » s'introduisit dans le sien sans cesser de bavarder. Tham invita Ngan à venir se reposer à côté de lui. Assis en tailleur sur la natte, Ngan sortit son Colt 12, enleva les cartouches et n'en laissa que trois dans le chargeur. Il vida également

(1) *Nop* : natte en jonc en forme de sac, tenant également lieu de couverture et de moustiquaire.

tous ses chargeurs de réserve, appela Trong et lui montra le tas de cartouches :

— Va les partager entre les 3 Thompson, dit-il. Je n'en garde que trois, c'est bien suffisant.

Quelle aubaine ! Trong ôta vivement son chapeau et y mit les cartouches neuves qui reluisaient.

Ngan vérifia ensuite les cartouches du fusil Mas, faisant cliqueter la culasse. Rassuré, il le mit à côté de lui. C'était son arme préférée dans le combat. Il disait souvent à ses hommes :

— La « perche » Lebel des Français ne vaut rien, mais leur Mas 36 fait merveille. Je le trouve absolument « sûr » (1).

Il se laissa tomber sur la natte, dos contre dos avec Tham. Une douce chaleur ne tarda pas à les pénétrer. Bien que Ngan soit de quelques années son aîné, Tham le tutoyait. D'origine petite-bourgeoise, Tham possédait quelque instruction. Il se chargeait de la rédaction des articles destinés aux soldats ennemis, mais parlait peu. Ses parents avaient fait la première résistance. Après l'armistice, l'ennemi avait tué son père et déporté sa mère à Poulo Condor. Une fois, il avait pris Ngan en confidence :

— Elle était toute douceur, ma mère. Institutrice, elle se montrait plus sévère envers moi qu'envers les autres, l'année où je fréquentais sa classe. Elle était enceinte le jour de son arrestation. Il paraît que l'enfant qu'elle a mis au monde mourut dans la prison

(1) En français dans le texte.

de Chi Hoa. Je n'ai plus de ses nouvelles depuis sa déportation.

Ngan se dit que Tham devait chaque nuit s'inquiéter de ne pouvoir jamais plus retrouver sa chère maman, alors que lui, Ngan, ne pouvait même plus avoir cette inquiétude.

Orphelin de bonne heure, les souvenirs qu'il gardait de sa mère se réduisaient à des détails sur leur misère. La veste toujours rapiécée de la malheureuse, les gouttes de sueur qui, chaque soir, collaient ses mèches à ses tempes; les paniers avec la palanche qu'elle remettait chaque matin à l'épaule pour aller au marché.

— As-tu rencontré ta fiancée aujourd'hui ? demanda soudain Tham.

— Mais oui ! répondit Ngan en souriant. Il fit une pause avant de reprendre: Tu sais, en me voyant avec ta veste, Quyen m'a demandé à qui ça appartient.

— S'est-elle informée du costume qu'elle t'a envoyé ?

— Oui ! Elle a souri en m'entendant répondre que je l'ai donné à quelqu'un. Tout à l'heure, elle a insisté pour venir ici, mais on ne l'a pas autorisée.

— A propos, reprit-il après un court silence, d'après ce qu'on a tiré du patron des pêcheries, c'est bien ici qu'ils vont venir. Essayons de dormir un brin en prévision de demain.

Ngan se coucha en chien de fusil, entourant de son bras la taille de son camarade. Une minute après il se mit à ronfler.

Tham le réveilla avant l'aube.

Tout le monde déjeuna avec les restes du riz de la veille. On avait à peine commencé que Ba Ren accourut en criant :

— Tout le monde en place ! Les éclaireurs signalent qu'ils sont arrivés à Hon Soc !

Ngan saisit son fusil et bondit vers son trou. Tham et Trong l'imitèrent.

Adossé à son trou, Ngan avala son riz.

— Terminez vos rations, dit-il. Ils ne sont pas près d'arriver.

Le jour se leva quand tous eurent fini de déjeuner. Les ennemis, se déployant en tirailleurs sur le terrain dénudé, apparurent du côté du Hon Soc. Ils étaient en nombre, grouillant comme des vers et assombrissant tout un pan de la plaine qu'éclairaient faiblement les premiers rayons du soleil. Mettant sa main en abat-jour pour se préserver de la réverbération, Ngan annonça :

— Ils sont nombreux, vous savez ! Puis, continuant à observer : Ils ont l'air bien arrogants, ma parole !

Se tournant vers Tham :

— Fais circuler ceci : que chacun garde son sang-froid. Ne tirer que lorsqu'ils arriveront dans le champ des chausse-trapes. Faire en sorte qu'ils tombent pile dans les fosses.

Ba Ren arriva en se courbant derrière Ngan.

— Dis-moi, Ngan, le champ de pals est-il suffisamment camouflé ? demanda-t-il.

— T'en fais pas, c'est du travail soigné. Dis à tes gars de ne pas sortir de leurs trous, quoi qu'il arrive. Ils ne les quitteront que sur ordre exprès.

— Oui, mais en cas de repli, c'est vous qui partirez les premiers.

— Non. Ce sera plutôt vous autres, qui connaissez le chemin. Tu donneras l'ordre de repli quand tu le jugeras opportun. Nous te suivrons. Mais pour le moment, laisse nous l'honneur d'ouvrir le feu.

— D'accord sur ce dernier point. Mais vous vous replierez les premiers, je te donnerai un guide. Nous partirons les derniers, en tant qu'arrière-garde.

Le mot «arrière-garde» sonnait fièrement dans la bouche de Ba Ren, comme s'il était en mesure d'intercepter le millier d'ennemis qui attaquaient. Il s'éloigna en courant de son pas pesant. Il avait ôté sa veste et l'avait attachée autour de sa tête. Ngan sourit en regardant le large dos de son ami disparaître derrière les feuilles de pommiers-canneliers. Jamais il n'avait vu le forgeron animé d'une telle ardeur, même pas lorsqu'il actionnait son marteau dans sa forge. Ngan se souvint que pendant les années où l'on devait se cacher dans les fourrés, Ba Ren était le plus chaud partisan de la lutte armée. Il ne se passait guère de jour sans qu'il demandât à tirer sur les policiers et les gardes ruraux. Il détestait qu'on lui expliquât les raisons de la lutte légale. Une fois, il avait apporté sa «perche» à Hai Thep en lui disant:

— Après mûre réflexion, je rends mon fusil au Parti.

Hai Thep écarquilla les yeux de surprise. Mais Ba Ren ajouta:

— C'est du sérieux. A quoi bon garder un fusil si l'on m'interdit d'en faire usage? Si jamais je tombe sur eux, je me défendrai à coups de pied et à coups de poing, voire à coups de dents; après je pourrais succomber sans me plaindre.

Il avait appuyé sur ces derniers mots, mais Hai Thep ne se laissait pas imposer.

— Autrement dit, fit-il à Ba Ren, tu protestes contre la ligne du Parti, n'est-ce pas? Tu voudrais ainsi te séparer de lui?

A ces mots, Ba Ren fut piqué au vif. Hai Thep avait bien compté là-dessus, sachant que son camarade redoutait plus que tout d'être accusé de se désolidariser du Parti. Il se leva et conclut:

— C'est bon! J'en aviserai le camarade Tam Chan.

— Eh! Eh! cria Ba Ren affolé. Pas de bêtise. Je te remets l'arme, tu refuses de la prendre, eh bien, n'en parlons plus. Pas la peine de faire des histoires avec ton rapport.

Hai Thep le planta là et alla raconter la scène à Ngan en gloussant de plaisir. L'affaire n'eut pas de suite. Tam Chan ne fut pas avisé et Ba Ren continuait à se voir confier la garde du Lebel. Deux mois après, ce fut l'ordre du soulèvement et Ba Ren participa à la prise du poste de Hon Dat avec sa «perche».

Aujourd'hui, en discutant du repli, il tenait à ce que le groupe de Ngan prît les devants. Celui-ci savait

mieux que personne la situation de ceux qui doivent décrocher les derniers. Ce n'est pas le premier venu qui pourrait le faire et dire de gaieté de cœur comme Ba Ren : « Nous partirons les derniers, en tant qu'arrière-garde ».

Les silhouettes des assaillants se précisaient. En tête étaient les rangers en uniforme panthère qui couraient, arme à la main. A Ngan, l'attente semblait interminable, et l'atmosphère de plomb. Bien qu'il eût tant de fois affronté la mort, le jeune homme ne pouvait réprimer les battements précipités de son cœur. Simple impatience, car il n'avait nullement peur, d'autant moins qu'il avait un fusil entre les mains. Naguère, les bras ligotés, il avait bel et bien renversé ses gardiens pour s'enfuir. Maintenant, avec son fusil et entouré de ses hommes, il se sentait très sûr de lui.

Au surplus, il avait confiance dans le champ de traquenards. Les assaillants allaient justement droit sur la parcelle piégée dont l'apparence inoffensive ne la distinguait en rien des champs environnants. Elle fumait paisiblement au soleil. Les voilà qui y posaient les pieds, sans qu'aucun d'entre eux ne fût pris. Ils se forçaient même, comme si chacun voulait arriver le premier à la pommeraie alléchante.

Ngan retint son souffle et doucement mit en joue.

La distance qui le séparait de l'ennemi n'était plus que de deux cents mètres.

— C'est le moment, se dit-il. Ils n'auront pas le temps de rappliquer jusqu'ici.

Il visa soigneusement un grand diable qui déambulait au milieu du groupe assaillant et appuya sur la détente.

Une sèche détonation déchira l'air suivie aussitôt du feu nourri de ses hommes.

Le grand diable avait disparu. Les autres frappés à l'improviste, s'égaillèrent précipitamment. Ngan vit plusieurs d'entre eux s'enfoncer brusquement sous terre. Leurs mains et leurs armes s'agitaient éperdument au-dessus du sol.

— Ils sont dans le bain ! s'écrièrent les gars.

— Encore un !

— Encore un autre !

Plus les assaillants s'affolaient et plus les pièges les happaient. Ils finirent par s'aplatir sur le sol, n'osant ni avancer, ni reculer. Mais ceux des derniers rangs reprirent leurs esprits et commencèrent à arroser la pommeraie. Des fruits tombaient lourdement. Une branche cassée échoua juste sur l'épaule de Ngan qui la rejeta et se hissa au-dessus de son trou. Comme les attaquants étaient toujours à plat sur le sol, il cria à ses camarades :

— Ne tirez plus, les gars ! Ne recommencez que lorsqu'ils se relèveront et viendront sur nous.

En effet, après quelques instants d'immobilité, les assaillants se relevèrent et continuèrent leur avance sous les hurlements et les vociférations de ceux qui étaient derrière eux. Ils marchaient avec la plus grande précaution, mesurant chaque pas. Ngan entendit les

«pan ! pan ! pan !» des Lebel du groupe de Ba Ren sonnant fièrement comme une rafale de F.M. Nouvelle panique chez l'ennemi. Quelques-uns tombèrent dans les fosses, les autres se plaquèrent au sol. Cependant, quelques rangers avaient réussi à s'approcher d'assez près. Malgré la fusillade, ils continuaient leur course en se courbant à demi. D'autres les suivaient. Sans qu'on s'y attendît, le dispositif ennemi s'étira en une longue file indienne qui avait franchi la deuxième ligne de chausse-trapes. Ngan réalisa qu'ils ne tarderaient pas à parvenir jusqu'à eux si on les laissait faire. Il bondit hors du trou, se déplaça latéralement pour se trouver juste en face de la pointe d'attaque et se jeta à plat ventre. Il appuya sur la détente au moment où trois ou quatre rangers se présentaient en file. Le coup frappa deux hommes. Celui qui était derrière s'abattit le premier, et celui qui marchait en tête s'arrêta net, lâcha sa mitraillette, le corps légèrement redressé, avant de s'écrouler comme une masse.

L'avance était devenue plus facile, l'ennemi ayant découvert les endroits non piégés. Un mortier, planté au milieu des champs, aboya. Lès obus sifflèrent et vinrent exploser dans la pommeraie, déracinant et projetant des arbres en l'air. La fumée s'éleva en colonnes sombres.

Ngan tira encore quelques coups puis cria :

— Préparez-vous à un premier recul !

Puis s'adressant à un guérillero :

— Conduis-nous à l'arrière, toi !

Tout le groupe de Ngan emboîta le pas au guide. Ba Ren leur cria :

— Attendez-nous derrière la pommeraie.

— Et toi, tu ne te replies pas ?

— Si, je viens tout de suite.

Mais il ne se hâta pas. En se retournant, Ngan vit à travers les feuillages le forgeron et quelques partisans filer dans la direction de l'ennemi avec deux «mantes religieuses». Le jeune homme s'inquiéta sérieusement. A voir ces armes par trop rudimentaires, son cœur se serra d'amour et d'affection pour Ba Ren et ses hommes.

Arrivé au deuxième verger, le groupe se posta le long d'une rigole d'irrigation. L'assaut fut donné de trois côtés. Ngan et ses camarades repoussèrent huit attaques. Tout à coup, Tham qui allait sauter pardessus un talus, fut frappé par un éclat de mortier à la jambe. Les gars durent le porter dans leur retraite. Les assaillants criaient à tue-tête en bondissant pardessus les rigoles. Ils se déchaînaient, alors qu'on n'avait aucune nouvelle du groupe de Ba Ren. Ngan donna l'ordre à Toï de transporter Tham jusqu'à la route. Lui et les hommes restants les couvrirent de leur feu puis se replièrent à leur tour en tirant.

En chemin, il vit une traînée de sang sur le sable. «Le sang de Tham» pensa-t-il. Devant lui, Toï courut à petits pas avec Tham sur le dos. Les pieds de celui-ci touchaient terre. Sa blessure au mollet était simplement bandée avec une serviette. Ngan les rejoignit à la course et cria :

— Tham! Ça te fait mal ?

— Ça picote un peu, fit Tham en souriant.

Ngan s'aperçut que le teint de son ami était pâle. C'était affreux de voir tant de sang écoulé. La serviette en était toute imbibée et ça dégoulinait le long du talon pour aller se répandre par terre. Le sable buvait instantanément chaque goutte qui devenait couleur de rouille. Cachant son inquiétude, Ngan chercha à plaisanter :

— Tiens bon encore un moment, dit-il. Je te ferai soigner par la demoiselle Nam Nho, va ! Quand c'est elle qui te panse, ta douleur s'évanouira instantanément !

Tham sourit sans répondre.

Comme Toï s'essoufflait, Trong vint le remplacer pour porter Tham. Ngan marchait à côté d'eux, tout en regardant en arrière de temps en temps, dans l'espoir de voir apparaître Ba Ren et ses hommes. De ce côté, la fusillade n'avait pas cessé un seul instant. Tout à coup, il entendit deux grondements, plus sourds que le jappement d'un mortier de 61. La minute d'après, il vit déambuler un groupe d'hommes.

— C'est Ba Ren et ses hommes qui se défilent, s'écrièrent les gars.

— Quelle gymnastique ! Les salopards doivent être à leurs trousses.

— Oui, ils doivent avoir atteint la lisière de la pommeraie.

Ngan intervint :

— Allons, dépêchez-vous aussi. Moi, j'accompagne Trong et Tham. Vas-y doucement, Trong, je te remplacerai quand tu seras fatigué.

Les gars accélèrent leur allure et dépassèrent Trong et Ngan. Ces derniers furent bientôt rejoints par Ba Ren et les guérilleros qui soutenaient le petit Be, le fils de Tu Rau. Comme le garçon marchait avec quelque peine, Ngan regarda mieux et s'aperçut que la manche gauche de sa veste pendait en lambeaux. Il demanda effrayé :

— Mortier ?

Be fit oui de la tête.

Ba Ren, sa « mante religieuse » à l'épaule, rejoignit Ngan en courant à petits pas et cria d'une voix de stentor :

— Vous avez entendu gronder nos mantes religieuses ?

— J'ai entendu deux explosions, c'est toi qui a tiré ?

— « Poisson plat » et moi, nous y sommes allés chacun d'un petit coup !

Appuyant ses dires d'un large geste de son bras :

— Il fallait voir comme ça les a flanqués par terre, continua-t-il. Mais pas moyen de continuer, alors on s'est cavalé aussitôt. Les brutes ! Ils ont arrosé copieusement notre retraite !

— Que va-t-on faire maintenant ? demanda Ngan.

— Mettre le cap sur Hon Dat !

Tous se dirigèrent vers le village qui se dressait tout près. Comme ils allaient l'atteindre, ils virent

une femme sortir précipitamment de la cocoteraie et courir à toutes jambes vers eux. A bien regarder, Ngan reconnut Nam Nho. Dans sa course, ses cheveux se soulevaient et retombaient à chaque pas. Soufflant et haletant, elle arriva, le teint livide, et se mit à suivre Trong d'un air affairé. Elle enleva son foulard et essuya avec précipitation le mollet ensanglanté de Tham. Mais à peine eut-elle fini que déjà le sang coulait abondamment. Nam Nho éclata en sanglots.

— Ne te mets pas en peine, Nam Nho ! dit Ngan. Il n'est pas près de mourir, va !

En regardant la jeune fille il pensa à part lui : Elle n'a plus honte, la coquine! Comme elle s'affole! Et pourtant, elle faisait des chichis à chacune de mes allusions ! Eh bien, ma petite, te voilà bel et bien éprise de mon Tham ! Puis il se demanda si Quyen aurait pleuré s'il avait été lui-même blessé. Il éprouva quelque satisfaction en imaginant sa fiancée en train de s'affoler comme Nam Nho autour de sa blessure à lui.

CHAPITRE III

1

UNE heure après le repli des guérilleros dans la grotte, les assaillants se répandaient dans tout le village.

Au flanc de la colline, sous le feuillage d'innombrables jaquiers, Hai Thep et ses hommes épiaient chacun de leurs gestes. Ils pouvaient les voir qui grouillaient entre les jaquiers, les mangoustaniers et les avocatiers, grimpaient sur les cocotiers, s'interpellaient bruyamment. Le soleil pailletait d'or les feuillages comme tous les matins, mais dans le village, le vacarme régnait, fait de cris, de détonations, de gloussements affolés de la volaille et aussi de bêlements plaintifs des vaches. Au pied des cocotiers, des rangers se prélassaient. Leur uniforme panthère les transformait en buissons et on ne pouvait les distinguer que quand ils se déplaçaient.

Un groupe trimbalait des ustensiles de cuisine qu'il venait de rafler. D'autres — à peu près une

section — se dirigeaient vers le ruisseau qui contourne la colline.

On l'appelle Ruisseau aux Anguilles, en raison d'un couple d'anguilles blanches d'une grosseur phénoménale qui y vivait depuis toujours et que personne n'avait osé attraper. Une fois, un vieux pêcheur du nom de Suôn y jeta ses lignes mais perdit tous ses hameçons, sans parler du fait que par la suite il avait dû garder le lit pendant plusieurs mois.

Nul ne savait au juste si l'histoire du père Suôn était vraie, mais l'existence des anguilles était réelle et l'eau du ruisseau limpide et saine. C'est elle qui donne à la région sa riante fraîcheur.

Comme les soldats installaient leurs campements, quatre ou cinq tentes le long du torrent, Hai Thep fit part à Ngan de son inquiétude :

— Ils ont l'air de vouloir s'éterniser ici. Les voilà qui gardent le ruisseau !

— En effet, murmura Ngan.

— Ça nous donnera du fil à retordre.

— Il paraît que nous avons une provision d'eau dans la grotte, non ?

— Oui, mais insuffisante. Si ça se prolonge pendant deux ou trois jours, l'affaire va devenir sérieuse.

Hai Thep, les yeux toujours rivés sur la scène d'en bas, ajouta :

— Allons, rentrons dans la grotte. On y avisera.

Il laissa Dat sur les lieux comme guetteur en lui recommandant de l'avertir immédiatement si

quelque chose survenait, puis tout le monde rejoignit la grotte en contournant les rochers.

La colline mesurait quelque quatre kilomètres de pourtour. De forme oblongue, elle ressemblait à une énorme carapace de tortue avec ses mille mètres de long et ses sept cents mètres de large. Elle cachait dans ses profondeurs une grotte dont l'unique ouverture, fort exiguë, donnait accès à un couloir qui débouchait sur une vaste galerie. De là partaient trois boyaux qui s'enfonçaient dans l'obscurité.

Hai Thep, Ba Ren et Ngan se heurtèrent dès l'entrée à deux guérilleros qui faisaient le guet.

— Tous sont dans la grande galerie, camarades, dit l'un d'eux.

— Voyez-vous d'ici bien ce qui se passe au dehors ? s'enquit Ngan.

— Bien sûr !

— Voyons un peu !

Ngan contourna un rocher et prit la place d'un guérillero. Il jeta un coup d'œil au dehors et vit distinctement le pré qui s'étendait jusqu'aux premières rangées de cocotiers chargés de fruits, ainsi que les soldats qui s'affairaient.

— Epatant ! s'écria-t-il. C'est un excellent poste d'observation !

Il accompagna ensuite Hai Thep et Ba Ren à l'intérieur. Après avoir tourné à gauche, ils marchèrent cinq bonnes minutes en suivant un chemin sinueux avant d'arriver à un renflement assez large. Là régnaient une

lumière blafarde et un bruit animé de voix. Les guérilleros et tous les cadres brûlés s'y étaient réunis, ne pouvant se mêler à la population sans être découverts par l'ennemi. Au lieu de la nuit noire comme on pouvait s'y attendre, les interstices des rochers laissaient filtrer une pénombre crépusculaire. L'ambiance était vivante, quelque peu fantasmagorique avec ces pas silencieux, ces voix plus chaudes et ces silhouettes qu'on reconnaissait sans les bien distinguer.

Tout semblait autre, dès que la grotte se remplissait d'hommes, de respirations, de voix et de pas. Ngan entendit quelqu'un l'appeler à voix basse, il reconnut instantanément la voix de Quyen, bien qu'elle lui parût différente. Il s'arrêta, n'ayant pas encore distingué sa fiancée. Mais des mains familières s'emparèrent de lui, lui tâtèrent la nuque et le dos rapidement, comme pour s'assurer qu'il était vraiment intact.

Be était étendu sur une natte, son bras blessé reposant sur une serviette pliée. Nam Nho était assise à côté de lui, l'éventant légèrement avec un mouchoir.

— C'est toi, Ngan ? demanda Tham.

— Moi-même, comment ça va ?

— Aussi bien que possible.

— Est-ce que l'éclat y est encore ?

— Je ne crois pas, intervint Nam Nho. Il a dû traverser la chair de part en part.

— C'est probable.

Ngan prit la torche électrique accrochée à sa ceinture et examina la jambe de son ami. La petite Thuy

s'approcha timidement pour essayer de voir. Tham la prit par la main et lui dit de s'asseoir à côté de lui.

La blessure avait été bandée avec soin. Le sang ne coulait plus. Comme Ngan se penchait, il entendit Tham chuchoter :

— Ma blessure n'est pas bien grave. Simplement un éclat de mortier à la jambe. Prodiguez plutôt vos soins au petit Be, son bras a été broyé. Mais c'est un dur, il n'a pas poussé le moindre gémissement.

Ngan s'approcha de Be et fit la lumière. La manche de la veste de l'enfant avait été coupée, laissant voir un pansement qui allait jusqu'à l'aisselle. Les bandages étaient pleins de taches brunâtres de sang séché. La main intacte de Be se crispait sur la natte sur laquelle il reposait. Les yeux fermés, il respirait doucement par la bouche. Son teint avait un peu pâli mais ses lèvres restaient fraîches. Il semblait dormir comme à l'accoutumée. Rien dans son visage candide ne révélait ses souffrances. Il était encore empreint des éclats de rires qui le secouaient chaque fois qu'il se roulait sur la plage avec son jeune frère Ut ou jubilait devant un heureux coup de filet de son père. En contemplant les yeux clos et les lèvres pleines du garçon, Ngan sentit son cœur se serrer et son sang bouillonner. Il revit la silhouette des ennemis s'activant auprès de leur mortier dans la rizière, les gestes du pointeur, les obus avec leurs queues empennées, l'affût dont les pieds palmés rappelaient des pattes de canard. Ces images le hantèrent jusqu'au moment

où il entendit Hai Thep l'appeler. Il se leva et avertit sa fiancée qui arrangeait les vêtements de Be :

— On nous appelle pour la réunion. Allons-y, Quyen !

Quyen se tourna vers Thuy qui était restée immobile, la tête sur les épaules de Tham.

— Tu vas rester là bien sagement avec tante Nam Nho, n'est-ce pas ? dit-elle à l'enfant.

— Oui.

Tous les membres du Parti étaient convoqués. Quand chacun eut pris place, Hai Thep prit la parole.

— J'avais pensé, dit-il, à réunir d'abord à part les membres du Parti, mais, à la réflexion, je trouve que ce n'est pas nécessaire. Nous allons nous réunir tous ensemble, sauf les sentinelles et les garde-malades, bien entendu. Qu'en dites-vous, camarades ?

— D'accord !

Ba Ren eut tôt fait de rassembler tout le monde.

— Je ne vous apprends rien, fit alors Hai Thep, en vous disant que cette fois, l'ennemi lance un ratissage d'envergure inconnue jusqu'ici dans la province. Après s'être accroché avec nous à Van Thanh, il est maintenant chez nous. Je me suis rendu compte tout à l'heure en observant du haut de la colline, qu'il va assiéger la grotte. Il tient les points d'eau et nous coupe du hameau. Les sentinelles viennent de signaler que dix LSM ont débarqué sur la plage, à un kilomètre d'ici. Ils vont nous attaquer. Il nous faut trouver le moyen d'y faire face.

Des explosions interrompirent l'exposé de Hai Thep. Une pluie de terre et de sable s'abattit sur le sol. Chacun se leva, comme mû par un ressort. Qu'est-ce donc ? De nouvelles explosions firent trembler des blocs de pierre mal consolidés.

— Ce doit être des obus de mortier de 81 qu'ils tirent sur la colline, dit Ngan.

— Probable !

— Peuh ! intervint Ba Ren. Une bombe de mille kilos ne nous ferait pas de mal.

Les explosions se succédèrent sans interruption pendant une dizaine de minutes et dans la grotte leurs échos se répercutaient longuement. On était surtout excédé de ne savoir ce que l'ennemi faisait, lorsque le petit Dat arriva en coup de vent :

— Ils pilonnent la colline au canon, cria-t-il. La plupart des arbres sont foudroyés. De derrière un rocher, j'ai même entendu le bruit de leurs pas.

— Et les types qui étaient tout à l'heure au hameau ? demanda Hai Thep.

— Leur étau se resserre autour de la colline. A une centaine de mètres aux alentours, il y en a plein !

— Et près de l'entrée ?

— Ils n'y sont pas encore.

— C'était une préparation d'artillerie, conclut Hai Thep. Je propose de mettre immédiatement en position quatre groupes de trois hommes. Un à l'entrée de la grotte, les autres plus à l'intérieur. Il faut leur réserver toutes les « Thompson » et les grenades. Allez-y

immédiatement, Ba Ren et Ngan ! Les autres, restez-là à mes ordres.

Ba Ren et Ngan se mirent aussitôt à l'œuvre. Deux groupes de guérilleros et deux groupes de propagande armée furent désignés. En se dirigeant vers la sortie, Ngan regarda Ba Ren qui avait déjà sorti son grand coutelas et lui dit :

— Postez-vous dans l'angle, nous, on va se mettre près de l'entrée.

— C'est comme tu veux. Mais écoute : quand ça devient trop dur, n'hésite pas à reculer. Nous sommes un peu là !

— Entendu !

Ngan et ses deux groupes se faufilèrent vers l'ouverture de la grotte. Là, ils choisirent les emplacements les plus avantageux derrière les rochers pour s'y poster. Toï fut chargé d'un groupe, l'autre restait sous les ordres de Ngan. Le groupe de Toï reçut en partage 2 « Thompson » et 7 grenades MK3. Celui de Ngan disposait d'une « Thompson », d'un fusil Mas et de 8 grenades. Lorsque chacun se fut installé, on vit accourir Dat, le visage épanoui :

— Oncle Hai Thep m'a autorisé à vous rejoindre !

— C'est bien ! dit Ngan. Reste donc avec moi. Combien as-tu de cartouches pour ta carabine ?

— Quarante-cinq.

— Tu es un as à la carabine, il paraît.

Dat sourit, gêné.

— Je me débrouille, c'est tout. Certainement moins bien que toi.

— Moi, c'est plutôt le Mas. Je me suis très peu servi d'une carabine.

— Si tu excelles au Mas, tu feras merveille avec la carabine qui est beaucoup plus maniable. D'ailleurs, en gardant son sang-froid, je pense qu'on peut faire mouche avec n'importe quelle arme.

Ngan regarda le visage ingénu de Dat et demanda en souriant :

— Et toi, gardes-tu habituellement ton sang-froid ?

— Bien sûr !

La réponse était nette. Et Ngan comprit que son interlocuteur disait vrai. Depuis longtemps il avait pris en affection ce garçon de dix-huit ans. Chaque fois qu'il s'était rendu au district pour voir Tam Chan, il avait remarqué que Dat aimait poser ses hameçons et ses lacets. En dehors de ses fonctions de garde du corps, il cherchait à améliorer l'ordinaire de son chef. Ngan avait ainsi goûté à des poissons grillés et à des coucous rôtis vraiment succulents. Le fait qu'il était orphelin le rapprochait surtout du jeune homme. Sa mère était morte en le mettant au monde. Son père, cadre communal pendant la première résistance, fut abattu en 1958 par des agents diémistes qui jetèrent son corps dans un marécage. Ses ossements, avec d'autres, furent ramassés par Quyên et Sü et conservés dans la grotte. Dat n'avait plus qu'une grand'mère maternelle de plus de 60 ans à Linh Quynh. Il avait suivi Tam Chan depuis deux ans. Une fois, sa grand'mère, ne pouvant tenir, était allée à sa recherche rien que pour le voir un moment.

— Hier soir, demanda Ngan, as-tu vu ta grand' mère à Linh Quynh ?

— Mais oui... ! Elle était folle de joie, elle me tâtait sur tout le corps en pleurant. Puis elle est allée chercher des papayes mûres pour me préparer une salade aux écrevisses dont je raffole. Comme d'habitude, j'en ai mangé à satiété.

— Moi aussi, j'adore ce mets-là.

J'ai rapporté pour vous de la part de grand-maman quelques grappes de crevettes séchées.

Ngan posa sa main sur la carabine de Dat :

— Elle est chargée ? demanda-t-il.

— Oui, mais j'ai mis le cran de sûreté.

— Bon ! choisis une place où tu peux te mouvoir à l'aise.

— Oh ! mais celle-là me convient parfaitement, répondit Dat en considérant sa place.

Il posa son arme sur un rocher, la pointa vers l'entrée et, fermant l'œil gauche, se mit à viser. Il répéta plusieurs fois la manœuvre et, passant sa langue sur ses lèvres :

— Excellente position !

Posant son arme contre sa cuisse, il déboucha son bidon et but plusieurs gorgées avant de le tendre à Ngan :

— Tu en veux ?

— J'ai ce qu'il me faut, répondit Ngan en montrant son bidon attaché à sa ceinture.

Il reprit après un court silence :

— Bois le moins possible, seulement quand tu ne peux plus t'abstenir.

Il s'adressa à la ronde :

— Economisez votre eau, camarades. Nous n'en avons guère ici. Le riz séché est votre nourriture principale. Ne le grignotez pas dans les moments d'ennui.

— Mais on a du riz blanc dans la grotte, dit Toï.

— Oui ! Tout juste quelques boisseaux. Pour trois ou quatre jours au maximum.

— Mais ils seront partis, d'ici là !

— Rien de moins sûr. Et s'ils nous assiégeaient pendant une semaine ?

Personne ne répondit à la question de Ngan. Chacun se choisit une place et s'assit en silence. Tous les canons étaient pointés vers l'ouverture. Ngan fixait des yeux le sentier à travers le pré. Il regardait les cocotiers immobiles, leurs palmes luisantes où scintillaient des taches de soleil. Des soldats en tenue grise allaient et venaient, transportant il ne savait quoi. Il entendait le heurt des ustensiles de cuisine et les cris des soldats, mêlés au bruit des cocos qui tombaient lourdement.

2

Su examinait les vases à la lumière d'une torche électrique tenue par sa sœur Quyen. En la regardant tâter les récipients, la jeune fille demanda d'une voix anxieuse :

— Alors, l'eau fuit-elle toujours ?

— Un petit peu... Reste là, je m'en vais chercher du nylon pour envelopper ces vases, comme ça on ne perdra pas l'eau qui fuit.

Quand elle revint, Su avait à la main une large pièce de nylon.

— Eclaire-moi ! dit-elle à sa sœur en dépliant le carré de plastique.

L'examinant avec soin, elle finit par conclure :

— Ça va. Il n'est pas piqué.

Elle l'étala par terre, là où le sol offrait le moins d'aspérités, et se mit en devoir d'y transporter les vases un à un.

— Dommage que Nam Nho en a cassé un, fit-elle.

Après avoir noué ensemble les coins de la pièce de nylon, elle se leva.

— Bon, on va jeter un coup d'œil aux jarres de riz.

Les deux sœurs se rendirent dans une excavation latérale. Tout à coup, à leur droite, elles entendirent la respiration haletante du patron des pêcheries et la voix marmotante de sa femme qui, en entendant les pas, se mit à gémir :

— A boire, par pitié !

Quyên pinça les bras de sa sœur :

— Tu entends ? Elle demande à boire.

— Elle peut attendre. On consultera Hai Thep.

Quyên fit un pas en avant et, élevant la voix :

— Tu demandes à boire ? Attends un peu !

— Ciel ! s'écria la femme. C'est vous, Mlle Quyên ? Ayez pitié, ma gentille demoiselle, intercédez en notre faveur, je vous en supplie.

Quyên, qui ne s'y attendait pas, était mécontente d'être reconnue à sa voix.

— Pas de supplication. Je ne peux rien pour vous. On vous traduira devant le Tribunal du peuple et là, vous aurez la parole.

— Devant le Tribunal ? s'affola la femme. O ciel ! Nous sommes donc perdus !

Elle éclata en sanglots.

— Voyons ! Je te dis de te taire ! intervint le mari.

Tu fais le crâneur, se dit Quyên, on va bien voir !

Arrivée près des jarres de riz, Su en prit une poignée et humant les grains :

— Il est en excellent état, constata-t-elle avec joie.

En braquant sa torche sur les deux jarres pleines, Quyên se sentait rassurée.

— Ces deux jarres, demanda-t-elle à sa sœur, contiennent-elles une centaine de kilos de riz ?

— Je ne pense pas.

Su restait pensive en sortant de l'excavation :

— Comment faire pour le cuire, ce riz ? dit-elle. Il n'est pas question d'utiliser l'eau de la réserve.

— C'est vrai ! Comment va-t-on faire ?

— Pour aujourd'hui, chacun a sa ration en poche. Demain, on fera simplement griller le riz. Qu'en penses-tu ?

— C'est faisable, faute de mieux.

Elles rendirent compte de cette situation à Hai Thep qui se contenta de rire :

— On s'en remet à vous deux, allez ! A la guerre comme à la guerre, pas vrai ? Seulement, n'oubliez pas de réserver la priorité aux blessés. Pour eux, il faut du potage.

Su et Quyên se mirent à la recherche des blocs de pierre pour installer un foyer dans un coin de la grotte. Elles trouvèrent sur place des marmites, des casseroles et même du bois fendu qu'on avait mis là en prévision d'un ratissage.

Su fit marcher son briquet. Le feu mit longtemps à s'allumer. Quyen prit une petite casserole et alla chercher du riz pour préparer le potage.

Puis, les joues appuyées sur les mains, elle resta là à regarder les flammes danser. Thuy, quittant les blessés, vint à petits pas derrière elle et lui jeta ses bras autour du cou. La jeune fille mit ses mains derrière son dos pour retenir la petite.

Une longue rafale de F.M. se fit entendre.

— Ils nous attaquent, dit Quyên en se levant brusquement.

— Pourquoi n'entend-on pas la riposte ? murmura Su.

Juste à ce moment, de sèches rafales de Thompson crépitèrent, mêlées à des coups de mousqueton et de carabine.

— Voilà les nôtres ! s'écria Quyên en s'élançant vers l'ouverture de la grotte.

Malgré les appels de sa sœur, la jeune fille courut droit en avant et tomba sur le groupe de Hai Thep.

— Engageons encore un groupe, dit Hai Thep. Qui vient avec moi ?

— Moi !

— Moi !

Quyên leva le bras en s'avançant, mais le secrétaire du Parti l'écarta, et elle en fut mortifiée.

Deux guérilleros suivirent Hai Thep. Tu Nghiep, sa « mante religieuse » sous le bras, lui dit :

— Laissez-moi faire cracher ma bombarde pour voir, voulez-vous ?

— Où est l'autre ?

— La voilà !

— Emportez toutes les deux.

Parvenu à quelque distance de l'ouverture, le groupe entendit glousser Ba Ren derrière un rocher :

— Feriez mieux de vous reposer tranquillement là-dedans. Ce n'est pas encore votre tour. Déjà nous autres, on est réduits à se croiser les bras. Tous les mecs qui se présentaient ont été abattus par Ngan et ses gars. Que celui qui veut se rincer l'œil s'amène par ici. Ils gisent en tas devant l'ouverture.

— Où çà ? où çà ?

On se précipita pour voir. Hai Thep regarda par un interstice : six ennemis gisaient inertes,

la plupart sur le dos, leurs armes tombées à côté d'eux. L'ennemi arrosait toujours la grotte de projectiles. Autour des cadavres, les balles venaient se ficher dans la terre, soulevant de petits nuages de poussière.

Les rayons de soleil s'infiltraient à travers les palmes des cocotiers qui jetaient sur les morts des ombres longues et effilées comme des épées. Les balles sifflaient sans discontinuer, des traceuses rasaient les casques de fer des morts dont le visage basané et luisant dégageait une étrange impression de dégoût et de tristesse. Même abattus, les balles des leurs ne les laissaient pas en paix. Elles les entouraient et venaient de loin en loin frapper un pied inerte qui se mettait à sursauter sous le choc.

Hai Thep regardait avec envie les armes qui gisaient auprès des soldats tués. Des Garant noirs au canon brillant. Des Thompson à la crosse écarlate. Des bandes de cartouches toutes neuves autour des corps. Voilà ce que lui et ses camarades souhaitaient posséder depuis longtemps, ce qui constituait le sujet de leurs conversations et de leurs discussions et parfois le fond de ses propres rêves. Maintenant, les armes rêvées étaient là, pour ainsi dire à portée de la main!

Il était évident que l'ennemi cherchait, par son tir, à les empêcher de s'en emparer. Hai Thep attendait impatiemment le moment où le feu s'adoucirait. Il serait alors possible de faire une sortie pour récupérer les armes. Pour l'instant, il n'y avait rien à faire, le feu était trop nourri.

Un moment après, Hai Thep qui n'en pouvait plus d'impatience, se tourna vers Ba Ren :

— Il faut organiser une sortie pour ramener les armes, dit-il.

Ba Ren approuva de la tête.

Tous deux se faufilèrent vers le groupe de Ngan. Les balles frappaient les rochers, soulevant des gerbes d'étincelles. Ils durent progresser par bonds. Rejoignant Ngan, Hai Thep lui cria à l'oreille :

— Pas moyen de sortir à cause du feu, n'est-ce pas ?

Ngan secoua la tête, le visage tendu et pensif. Dat, accroupi à ses pieds, ne cessait de supplier :

— Laisse-moi y aller en rampant. Je suis de petite taille, ils ne pourront pas me toucher. Autorise-moi à le faire! C'est d'accord? J'y vais, hein?

Dat s'aplatit. Ngan fronça les sourcils sans rien dire. Dat interpréta son silence comme un acquiescement. Il s'appuya sur les coudes pour commencer sa progression. Mais la voix de Ngan s'éleva sévère :

— Je ne t'y autorise pas, Dat. Ne bouge pas de là, tu as compris ?

Dat s'arrêta, penaud. Il se pinça les lèvres comme pour s'empêcher de pleurer.

— Oui, dit-il, tu vas voir, ils ne manqueront pas de les récupérer eux-mêmes.

— J'y vais!

Une voix décidée s'éleva. C'était Tu Nghiep. Ce partisan de quarante ans n'attendit pas l'autorisation

pour enlever sa veste et son pantalon. Il ne lui resta sur le corps qu'une culotte courte. Son geste dit sa résolution et sa foi en la réussite.

— Donnez-moi, s'il vous plaît, un rouleau de corde ou de filin assez résistant.

— Pour quoi faire ?

— Je l'attacherai aux armes et vous n'aurez qu'à les tirer vers vous.

Ngan hocha la tête :

— N'y allez pas en ce moment, mon oncle. Ils ne manqueront pas d'attaquer dans un instant. Je compte...

Tu Nghiep ne cachait pas son mécontentement :

— S'ils attaquent, ils vont tout récupérer et nous serons Gros-Jean comme devant.

— Eh bien, non ! dit Ngan. S'ils attaquent, nous les recevrons comme la dernière fois, sans leur laisser le temps de rien emporter, ni leurs morts, ni leurs armes. Et immédiatement après nous opérerons une sortie pour ramasser le butin. Toï, Trong et moi, nous vous couvrirons de notre feu, cela vous convient-il ?

Hai Thep approuva de la tête. Chacun s'accorda à trouver que c'était là la meilleure solution.

— Il faudra agir avec célérité, ajouta Ngan. Maintenant, cessez de vous impatienter, reposez-vous et laissez-les tirer tout leur content. Tout à l'heure, dès qu'ils auront été repoussés, vous vous éclancerez à ma suite sans hésitation. D'accord ?

— D'accord.

Dat retrouva sa joie en entendant exposer ce plan d'opération-éclair. Tu Nghiep lui murmura :

— Le plan est bon, mais il faut faire vite, les gars !

On attendait donc avec impatience la prochaine attaque de l'ennemi. Le plan de Ngan était aussi audacieux que sûr et chacun était à la fois enchanté et ému. Les balles ne cessaient de voler dru dans la grotte. Ngan sortit de sa poche une jolie petite blague à tabac et roula une cigarette. Quyen l'avait confectionnée avec le tissu d'un parachute de fusée éclairante qu'elle avait ramassé sur la plage, après les manœuvres de la S.E.A.T.O. l'année précédente. Ngan se souvint d'avoir crié de joie en recevant le cadeau

— Bravo !

Sa fiancée lui avait jeté un coup d'œil en coin.

— C'est par pitié pour un fumeur incapable de trouver quelque chose où fourrer son tabac... et non pour vous encourager à en abuser n'est-ce pas, « monsieur » ?

Chaque fois qu'il sortait sa blague, Ngan se souvenait de l'avertissement de sa fiancée. Chaque fois qu'il se trouvait dans une situation difficile, de telles paroles lui revenaient avec netteté. Il en avait été ainsi lors de son arrestation. Quand on l'avait mené au peloton d'exécution et qu'il avait cherché à s'enfuir, Quyen était devant ses yeux à l'appeler et le stimuler. Il avait presque à tous moments la conviction qu'il ne pourrait mourir sans revoir sa fiancée. Maintenant, aussi dure que s'annonçât l'imminente action, il était convaincu que tout

se passerait bien, qu'il reverrait sans faute le pur ovale du visage de Quyen et l'expression étonnée de ses grands yeux noirs. Il pourrait de nouveau poser sa tête sur son épaisse chevelure qui fleurait bon le parfum des fleurs d'aréquier. Mais la jeune fille qu'il aimait représentait bien d'autres choses à ses yeux. Elle paraissait porter en elle la douceur du mangoustanier, l'éclat doré du soleil dans le bambou, le vert feuillage de l'avocatier, la chaleur d'une tendresse toute maternelle, la voix claire d'un enfant, le bruissement des cocoteraies, le chant des vagues venant expirer sur la plage, les cris de colère des manifestants, la lueur changeante des torches, les sanglots et les éclats de rire, tout se retrouvait en elle. Quyen n'était pas seulement elle-même, elle représentait à ses yeux tous ses autres camarades. Son amour reliait Ngan à cette chose commune qu'était la révolution, à toute cette vie nouvelle qu'on venait de reconquérir sur ce coin du littoral.

D'année en année, de mois en mois, Ngan se sentait davantage attaché à ces maisons sur pilotis, à ces frères et sœurs khmers si braves, à ces aigrettes blanches qui tournoyaient chaque jour au-dessus de ces jeunes porteuses d'eau aux bras si souples et au rire si clair.

Toutes ces images se présentaient avec netteté à son esprit et Ngan se sentait rivé à elles par mille liens. Apercevant des casques de fer surgir des cocoteraies, il jeta précipitamment son mégot, remit sa blague à tabac dans sa poche et dit à mi-voix :

— Les voilà qui s'amènent !

Autour de lui, chacun se pinça les lèvres, l'attention éveillée.

— As-tu enlevé le cran de sûreté ? demanda Ngan à Dat.

— C'est fait.

— Je répète pour tous : Toï, Trong et moi, nous allons bondir les premiers ; les autres, vous nous suivrez, ni trop tôt, ni trop tard, est-ce bien compris ?

Tout en parlant, Ngan suivait des yeux les ennemis qui progressaient, le dos courbé, en tirant de toutes leurs armes qu'ils portaient sous l'aisselle. Ils étaient environ deux sections, les rangers en tête, l'air agressif. Les voilà qui prenaient maintenant le galop. Ngan distingua un homme torse nu qui portait des amulettes et quelque chose de brillant au cou.

— C'est Xam ! s'écria Ba Ren.

« C'est bien lui ! », se dit Ngan en lâchant une courte rafale. Le lieutenant des rangers s'arrêta net, l'épaule droite affaissée, à une dizaine de mètres de la grotte. Deux de ses hommes se jetèrent en avant pour le prendre par les aisselles et le ramener en arrière. Pendant ce temps, Toï, Trong et Dat tiraient sur ceux qui s'avançaient. Les ennemis touchés hurlaient en tombant. Ngan fit feu de nouveau. Des ennemis s'écroulaient à proximité de la grotte. Mais les survivants cherchaient toujours à avancer. Toï dégoupilla une grande MK3, compta jusqu'à trois et la lança dans le tas. L'explosion couvrit l'entrée d'une épaisse fumée.

— Encore une ! hurla Ngan.

La deuxième grenade, lancée par Trong, tomba juste sur les ennemis au moment où ils se relevaient. Elle brisa net l'assaut. Les voilà qui tournaient le dos. Ngan distingua deux soldats portant Xam qui couraient. Il lâcha une courte rafale. Ils couraient toujours. Bondissant en avant, Ngan lança encore une rafale en criant :

— A l'assaut !

Il bondit hors de la grotte, aussitôt suivi par Toï et Trong. Ba Ren, Hai Thep et tous les guérilleros présents s'élancèrent à leur suite et ramenèrent les armes. Tu Nghiep et Dat s'attardaient à enlever aux morts leurs bandes de cartouches et leurs chargeurs de Thompson. Ils avaient récupéré deux bandes et plusieurs chargeurs lorsque l'ennemi riposta. Ils durent revenir en rampant sous la pluie des balles ennemies, couverts par le tir de leurs amis. Dat rampa comme une grenouille en traînant deux bandes de cartouches. Tu Nghiep rampa plus lentement, mais de façon plus appliquée. Ngan ne les quittait pas des yeux tout en les couvrant de son feu.

— Hardi, les gars ! encouragea Hai Thep de la voix quand ils ne furent plus qu'à quelques brassées de la grotte.

Ils arrivèrent enfin, le corps plein d'égratignures et les genoux saignants. Les yeux de Dat pétillaient tandis qu'il ramenait les ceintures de cartouches et s'adossait à la paroi de la grotte. Tout en soufflant, sa bouche s'éclaira en un large sourire. Tu Nghiep assis les deux mains sur les genoux haletait en disant :

— Vrai, les gars, on a eu drôlement chaud !

Il prit un chargeur de Thompson, sortit une cartouche et l'examina. Flambant neuf, le cuivre brillait avec une tache de vernis violet sur l'amorce. Nghiep la porta à ses narines et s'exclama :

— Ma parole, elle fleure bon l'odeur des longanes. A croire qu'ils viennent de les sortir des caisses !

Il tendit le chargeur au possesseur d'une Thompson.

— Combien d'armes a-t-on récupérées ? s'enquit-il.

— Six ! cinq Garant et une Thompson, lui répondit Ba Ren en lui tendant un Garant accompagné de cartouches luisantes comme récompense.

Tu Nghiep trembla de joie et d'émotion en prenant le fusil, croyant rêver. Etreignant le Garant sur son cœur, il promena sa main du canon jusqu'à la crosse en une longue caresse.

— La vie est belle, hein ? lui demanda Ba Ren. Ça te console d'avoir à te contenter d'une « mante religieuse », pas vrai ?

— Ma parole, ça vous raccommode avec la vie ! Qui ne risque rien n'a rien, comme on dit ! Alors, ça m'est attribué pour de bon ?

— Pour de bon, on en récupérera encore, va !

— Avec ce Garant, je suis comblé. Même si je devais mourir, je n'aurais rien à regretter.

Ngan sourit d'aise en sortant sa boulette de riz. Le soleil était déjà à son zénith et chacun avait faim. Ils mangeaient avec un appétit dévorant le riz de la veille, lorsqu'ils virent Quyên se faufiler vers eux avec

des grappes de crevettes séchées qu'elle distribua à chacun. Sa distribution faite, elle s'assit auprès du butin et se mit à caresser les armes. Puis, elle vint au devant de son fiancé, se mit les mains sur la poitrine comme pour réprimer la forte émotion qui l'avait empoignée depuis tout à l'heure.

— Je t'ai vu t'élancer au dehors, tu sais.

— Tu étais derrière le rocher?

Quyen fit oui de la tête en regardant fixement le jeune homme qui mangeait avec un bel appétit sa boulette de riz.

Après un court silence, elle reprit d'une voix dépitée :

— Personne ici n'a confiance en moi ! On m'a écartée du combat.

— Il ne s'agit pas de confiance, voyons ! On n'avait pas encore besoin de tes bras. Tu n'y couperas pas, quand la nécessité se fera sentir. Un peu de patience, ma chérie !

3

Xam ouvrait lentement les yeux.

Il avait mal à l'épaule droite sous le pansement. Deux balles de Thompson s'y étaient fichées. Il n'en était pas mort. Il reprenait peu à peu connaissance sous sa tente et cherchait à se rappeler les faits.

Ce Viet Cong qui l'avait blessé, il lui semblait connaître ses traits bien qu'il ne les eût vus qu'un court instant au-dessus d'un rocher. Impossible cependant de situer exactement où il l'avait déjà rencontré. Comment pouvait-il se rappeler le visage des centaines de gens qu'il avait tués ou failli tuer ? Il avait toutefois l'impression qu'il s'agissait d'un de ceux qu'il avait laissé échapper. C'est bien la première fois qu'il était mis hors de combat. Il se reprochait : « J'aurais dû tirer avant lui ».

L'infirmier en chef, un aspirant portant des lunettes de myope, se penchait sur Xam :

— Votre blessure ne présente aucune gravité, mon lieutenant ! dit-il.

— C'est vrai, ça ?

— Aucune gravité, mais ça demande du temps pour se cicatriser.

Xam n'insista pas. Il porta sa main à sa poitrine, caressa sa divinité ricanante et la remercia tout bas de l'avoir protégé. Sans elle, qui sait ce qu'il serait advenu de lui ? C'est la première fois qu'il revenait à Hon Dat depuis bien longtemps et quel coup dur ! Ça dépassait ses prévisions. Ce matin, le champ piégé de traquenards et maintenant, cette double attaque repoussée. Il n'y avait pas à dire, Hon Dat ne ressemblait plus aujourd'hui à ce qu'il était du temps où Xam y était chef de poste. Cette désagréable surprise le rendit fou de colère. « Inadmissible, je leur brûlerai la cervelle à tous ! », pensait-il. Jetant un coup d'œil sur sa blessure, il demanda à l'infirmier en chef :

— A-t-on repris l'assaut contre la grotte ?

— Pas encore, Frère Aîné.

— Comment ça ?

— On attend l'ordre du commandement.

— M... ! s'écria Xam en se redressant et en grinçant des dents. On est un millier de types et on se laisse interdire l'accès de la grotte et tuer comme des cochons ! Il y a de quoi devenir fou !

— Mais, Frère Aîné, ils tiennent une position vraiment avantageuse !

Xam se tut. Bien sûr, l'autre avait raison. Ce n'est pas facile de prendre la grotte, la preuve, c'est qu'il est lui-même cloué au lit.

— Tout à l'heure, reprit l'infirmier, un hélicoptère est venu avec plusieurs conseillers américains. Il paraît qu'ils ont ordonné le siège de la grotte pour affamer et assoiffer les types. Je viens de recevoir d'eux l'ordre d'empoisonner le ruisseau.

Xam se dressa sur son lit, interloqué.

— On recourt aux poisons ?

Comme l'infirmier hochait la tête d'un signe affirmatif, Xam laissa percer son inquiétude :

— Et quelle eau boira-t-on, nous autres ? Et la population ? Elle mourra toute si on ne la met pas au courant.

— Mais non, on établira un barrage et n'empoisonnera le ruisseau que sur le parcours proche de la grotte.

Xam se laissa retomber en arrière. Il pensa à sa mère et à sa sœur. Ce matin, il s'était arrêté chez elles. Sa mère, au lieu de se montrer maussade, lui avait même adressé gentiment la parole. Ça lui avait fait chaud au cœur. Maintenant il lui vint subitement l'idée qu'il serait bien aisé de se reposer chez sa mère, au lieu de se laisser rôtir sous cette tente.

— J'aimerais être chez ma mère, dit-il.

— Ce n'est pas possible, Frère Aîné. Votre état nécessite des soins constants. Des pansements à changer. Quand votre blessure sera fermée, vous pourrez y aller.

— Est-ce que je serai guéri dans quelques jours ?

— Dans quelques jours, vous irez certainement mieux.

Xam ne parla plus et resta immobile.

Autour de lui, le vacarme ne cessait de monter. Les troupes prenaient en effet leur repas. Une double ceinture était établie autour de la grotte : un demi-cercle tout près, et un autre plus loin en direction du village.

Les hommes stationnés dans le village se répandaient un peu partout. Plusieurs gardes, assis dans la gargote de Mme Ba Ou bavardaient bruyamment. La gargotière constamment occupée à débiter son alcool se montrait une patronne parfaite, riait et devisait gaiement et traitait les soldats avec beaucoup d'égard.

— A combien de milliers de piastres se monte votre solde, chers Messieurs ?

— Combien de milliers ? Allons donc ! On ne touche que mille-huit cents. Voyez-vous, on n'a même pas de quoi se nourrir convenablement !

Mme Ba Ou ouvrit des yeux étonnés.

— Mille-huit cents, mais vous voulez plaisanter ! On ne peut pas vivre avec pareille somme. Ah ! je vois ! vous touchez des allocations familiales en plus.

— Vous nous faites venir l'eau à la bouche, madame ! Mille-huit cents en tout et pour tout !

La grosse femme laissa retomber ses mains sur ses genoux et claqua de la langue :

— Et moi qui croyais qu'on vous paye au moins trois mille.

Les hommes se mirent à rire de la méprise de Mme Ba Ou. Un caporal de trente-cinq ans environ, le teint basané et les cheveux en broussailles vida son verre puis lécha ses lèvres.

— Vous faites, Madame, dit-il, comme si les Yankees ne tiennent pas à leurs sous.

— Mais tout le monde dit qu'ils sont plus que riches.

— Bien sûr qu'ils le sont. Sinon, ils n'auraient pas pu nous recruter. Mais pardon ! ils ne sont pas idiots au point de nous payer au prix fort. Les idiots, c'est nous.

L'homme s'arrêta, passa ses doigts dans son épaisse chevelure d'un air désabusé.

— Pardon, cher Monsieur, de quel pays êtes-vous ?

— Je suis de Mac Can Dung.

L'étonnement de Mme Ba Ou fut sans borne.

— Comment, vous êtes de Mac Can Dung, c'est-à-dire de Binh Hoa ?

— Mais oui. Vous connaissez ce coin-là ?

— Et comment ! Avant la guerre, j'y allais régulièrement pour fabriquer la saumure de poisson.

Elle s'anima :

— Quel merveilleux pays ! Des poissons pleins les rivières au moment de la baisse des eaux ! Et de toutes sortes ! Libre à chacun d'en prendre autant qu'il veut ! Et le riz flottant ! La récolte est toujours assurée.

Le caporal se pencha en avant, regardant Mme Ba Ou de tous ses yeux.

— Ma parole, vous connaissez bien mon pays, Madame !

— Bien sûr que je le connais. D'ailleurs, c'est pas loin d'ici.

Les soldats ne prêtaient aucune attention à ce village perdu, portant le nom khmer de Mac Can Dung. Leur alcool absorbé, ils payèrent leurs consommations et se traînèrent vers leur campement. Seul le caporal basané s'attardait encore. Ses yeux étaient devenus tout rouges. Accroupi sur le lit de camp au milieu de la gargote, il grimaça un sourire puis, d'une main malhabile essuya les gouttes d'alcool qui perlaient sur sa barbe hirsute.

— Encore un verre, cher Monsieur ?

L'homme prit son verre des deux mains et le présenta à Mme Ba Ou.

— Encore un, s'il vous plaît.

La femme remplit le verre.

— Que faisiez-vous quand vous étiez encore au village ? s'enquit-elle.

— Je cultivais le riz. Je faisais la pêche aussi, pendant les mois de crue.

— Depuis quand vous êtes-vous soldat ?

— Deux ans.

La gargotière toucha doucement la manche du caporal.

— Attendez un petit moment; que je vous grille une seiche pour accompagner l'alcool.

Sans attendre l'avis du caporal, elle choisit une seiche parmi celles suspendues au-dessus du comptoir et s'en alla de son pas pesant vers la cuisine. L'homme posa le verre sur la table et attendit, l'air ému. Quand la bonne odeur commença à se répandre jusqu'à lui, il renifla :

— Ça sent bon, ma parole !

Mme Ba Ou revint, tenant dans sa main une petite assiette où trônait la seiche grillée, à côté d'un bol minuscule.

— Vinaigre et piment, dit-elle en montrant le bol. Servez-vous, Monsieur.

— Merci...

Le caporal prit la seiche, détacha ses tentacules, les plongea dans le vinaigre puis les porta posément à la bouche. La tenancière, assise, les bras autour des genoux dans un coin du lit de camp, le regarda manger et boire. Puis elle lui demanda :

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté chez vous à labourer la terre ? Ce serait toujours moins dur que cette vie de soldat.

Le caporal posa son verre et se gratta la tête. finit par lâcher :

— J'ai été idiot. Parfaitement idiot. Et je ne suis pas le seul.

— Il y en a d'autres de chez vous, ici ?

— Nous sommes quatre ou cinq. Ils ne sont pas de Mac Can Dung, mais des environs : Vinh Hanh, Nang Gu...

— Je vous demande pardon, mais j'ai oublié de vous demander votre rang dans la famille.

— Je m'appelle Co, Madame, et je suis le neuvième.

Mme Ba Ou hocha la tête. Puis, d'une voix apeurée :

— Ce matin, dit-elle, il y a eu un accrochage violent du côté de la grotte. Quelle fusillade !

— Oui ! les rangers sont en train d'attaquer, mais tous leurs assauts ont été repoussés. Ils doivent être nombreux, là-dedans, pour opposer une telle résistance. Nous avons déjà près de vingt morts.

— On a réquisitionné tous les hamacs.

— C'est pour transporter les blessés.

L'homme prit son verre, se pencha en avant et, abaissant la voix :

— Dites-moi, chère Madame, savez-vous combien ils sont là-dedans ?

— Comment puis-je le savoir, cher Monsieur ?

Le caporal mit son verre sur le lit de camp en disant tristement :

— Qui le saurait, si ce n'est vous ? Si vous me renseignez, cela me permettra de prendre mes précautions. Ce sera notre tour bientôt, on n'y coupera pas ! C'est à désespérer de tout. Ils ont l'air de jouer le tout pour le tout, ces messieurs de la grotte.

Mme Ba Ou donna une petite tape sur son genou :

— Comment peut-il en être autrement ? Supposons qu'on vous mette le couteau sur la gorge. Que feriez-vous si vous ne voulez pas mourir ? Vous devriez, ou arracher le couteau à votre ennemi, ou lui tordre le cou, car si vous restez immobile, c'en est fait de vous, pas vrai ? Eh bien, c'est le cas de ceux qui sont là-bas.

— Oui ! même un ver de terre, il réagit quand on le piétine.

Il reprit après un long moment :

— Franchement, ça ne me dit rien de me mesurer à eux. Tout ce que je veux, c'est rentrer chez moi labourer la terre, pêcher des anguilles ou du poisson. Vous connaissez le canal Hoi Dong, n'est-ce pas ? Eh bien ! ma femme est là et gagne le riz de nos enfants en tissant des sacs de jonc, la pauvre !

— Voilà ! voilà ! s'écria madame Ba Ou. C'est toujours la femme qui écope ! Je vous admire d'avoir le cœur de vous séparer de votre famille, un cœur inflexible !

— O ciel ! n'ajoutez plus un mot, chère Madame. Je souffre mille morts, voyez-vous, s'écria-t-il en tirant sur le col de sa veste.

Le caporal se leva et se dirigea lourdement vers une colonne, s'y appuya et regarda du côté du Mékong. Les rizières étalaient devant ses yeux leur couleur brun clair jusqu'à l'horizon. Le mont Ba Thé se montrait au loin avec sa haute cime, et sa vue l'affligeait atrocement. Il resta là un long moment, puis revint lentement à l'intérieur, mit son fusil Mas à la bretelle et sortit les quelques piastres qu'il avait en poche.

— Combien je vous dois, Madame ?

Mme Ba Ou secoua la tête :

— Mais rien du tout. Pas la peine d'en parler pour si peu.

L'homme balbutia :

— Non ! Non ! je ne peux pas abuser...

— Ecoutez mon bon monsieur, vous êtes comme qui dirait un « pays » à moi, alors...

— Merci, alors ma bonne dame. Eh bien ! bonsoir.

En se dirigeant vers son cantonnement, le caporal Co ressentait une certaine joie à penser à la grosse femme au cœur d'or qui connaissait si bien son pays. Ciel, pourquoi lui avait-elle rappelé la saison de poissons, les champs de riz mûr ? Il en était encore tout

bouleversé. Il se souvenait de ces jours où il louait ses services pour conduire un traîneau à buffles et aider à rentrer la moisson. Ça filait à toute allure dans les champs dénudés. Ici et là, dans les fermes, on allumait le feu pour le repas du soir. La bonne odeur du riz de la saison se mêlait à celle du poisson grillé. Les gosses qui glanaient ou pêchaient par là couraient derrière son traîneau, demandant à se faire transporter. Quel joyeux tableau ! A cette époque de l'année, la pêche dans les étangs suit la moisson. Comme il avaît la nostalgie de ces heures de travail au crépuscule ! Après un copieux repas, on allumait un feu de brousse et disposait les gerbes en rond. Lui, armé d'une fourche, secouait les gerbes et le rouleau traîné par les buffles passait dessus pour dépiquer le riz. Des groupes de femmes et de jeunes filles qui vannaient le riz à côté, fusaient des éclats de rires. Puis la lune se montrait. Il travaillait sans arrêt tout en bavardant avec les filles. Parfois, il s'enhardissait à les taquiner. Il était beau gars dans le temps. Le teint tout aussi basané qu'aujourd'hui, certes, mais il se présentait mieux, travaillait bien. La moisson terminée, il avait l'habitude de mettre un joli pyjama blanc et de se promener du côté du pont métallique, les cheveux bien peignés et un bout de canne à sucre en main.

Il avait connu cette vie gaie et somme toute pas trop dure. Pendant la première résistance, il s'était joint aux guérilleros pour combattre les Français. La paix revenue, il s'était marié. Puis la passion du jeu l'avait éloigné des rizières. Il avait fini par abandonner sa femme et ses enfants, par quitter

ses filets et ses nasses pour s'engager dans la milice rurale fantoche. Il n'avait eu ensuite qu'un pas à faire pour entrer dans la garde civile. On l'avait d'abord gardé dans sa province, Long Xuyen, puis on l'avait déplacé à Rach Gia. Malgré son ancienneté, il n'était que caporal parce qu'il n'osait pas tuer les gens comme tant d'autres. Fort heureusement. Son origine paysanne l'avait empêché de faire du zèle. Au cours de nombreux ratissages, ses camarades foulaient sans regret les semis, mais lui les avait toujours évités, préférant faire un détour, car lui-même avait semé. Jamais non plus il n'avait osé prendre un buffle pour cible.

Il était l'un de ceux qui ne tenaient guère à se battre dans cette expédition contre Hon Dat. Il n'avait qu'une pensée au départ : rentrer au plus vite. Quand il voyait qu'en une seule matinée le nombre des tués et blessés avait atteint plus d'une trentaine, il perdit courage. Les guérilleros, il les connaissait. S'il avait lui-même à défendre ses terres, il saurait comme eux aiguiser si bien ses pals qu'ils embrocheraient vivants tous ceux qui passeraient dessus.

La distance qui séparait le caporal Co de ceux que l'ennemi appelait les Viet Cong et contre qui il l'obligeait à se battre était moins grande qu'on aurait pu se l'imaginer. Aussi il ne pouvait se résoudre à tirer sur eux. Son doigt se faisait hésitant sur la détente.

Il s'était aperçu que ces guérilleros lui ressemblaient à s'y méprendre. Car c'était des paysans pour la plupart. Ils savaient comme lui travailler la terre et pêcher le poisson.

Il s'inquiétait mortellement en entendant parler d'une opération prolongée. De chez Mme Ba Ou jusqu'à son cantonnement, il n'eut de pensée que pour son village natal. Et cette remarque anodine de la gargotière : « C'est pas loin d'ici, votre village » venait de faire germer en lui une idée audacieuse.

***

Pas de nouvel accrochage jusqu'au soir. Plus de fusillade nourrie comme dans la matinée, mais seulement des coups espacés des soldats qui tiraient sur les buffles dans les champs. Les pauvres bêtes abattues mugissaient à fendre l'âme et tout Hon Dat entendait leurs plaintes.

Les rayons du soleil s'adoucissaient dans les frondaisons. Le vent du large soufflait de plus en plus fort. Du côté des Sept Monts, on voyait se détacher de leur masse sombre les ailes blanches des aigrettes.

Tous les soirs, vers cette heure, ces oiseaux rentraient à Hon Dat, après avoir volé pendant toute une journée à la recherche de leur subsistance. Depuis on ne sait quelle époque, ils passaient la nuit ici dans le haut des manguiers où ils avaient fait leurs nids. Le vol des aigrettes devenait à chaque instant plus visible, on distinguait déjà leurs ailes formant un dièdre. Et lorsque les montagnes derrière elles tournaient au violet on pouvait les compter une à une, qui s'avançaient d'un vol las.

Ce soir, à peine les premières arrivées s'étaient-elles posées sur les manguiers qu'elles reprirent l'air,

épouvantées. Du sol on leur tirait dessus. Quelques-unes, touchées, s'abattaient sur le sol. D'autres arrivaient, prenaient peur et s'éloignaient aussitôt en poussant des cris stridents. Elles tournoyaient un long moment puis se dirigèrent éperdues vers Hon Me.

Mère Sau, debout sur son escalier, sentit son cœur se serrer en voyant les aigrettes chassées de leurs nids. Elle se laissa tomber sur une marche et regarda du côté de la grotte masquée par les arbres. L'inquiétude la dévorait. Depuis le matin, elle ne pouvait s'occuper de rien, se contentant d'errer dans sa maison. Que ses filles Su et Quyên aient rejoint la grotte, c'est normal, mais la petite Thuy ! Dès son arrivée, Xam était venu lui demander :

— Où sont vos deux filles ?

— Elles ont pris peur et se sont enfuies je ne sais où !

— Elles se sont enfuies dans la grotte, la vieille ! Je vous préviens que cette fois, on les zigouillera tous, et on installera un poste ici au lieu de ficher le camp comme l'autre fois. Ça ne sert à rien de se réfugier dans la grotte. On la prendra d'assaut, votre grotte, et on les éventrera un à un, allez !

Après avoir jeté ces menaces, Xam s'en alla avec ses hommes. Un moment après, les grosses batteries de la marine tirèrent sur Hon Dat, secouant les maisons. Mère Sau avait dû descendre dans son abri. Après la canonnade, suivit une fusillade intense du côté de la grotte. Mère Sau était montée sur une échelle pour regarder dessus le toit. Les arbres autour de la grotte étaient tranchés par les éclats. Les

branchés de manguiers et de pommiers-cannèliers s'abattaient en tas. Puis on entendit les fusils et les grenades des défenseurs de la grotte. Mme Hai Thep arriva sur ces entrefaites.

— Mère Sau ! Mère Sau, où êtes-vous ? demanda-t-elle.

Elle fit irruption dans la maison et cria de plus belle en ne voyant pas la vieille femme.

— Me voici, répondit mère Sau du haut de son échelle.

Mme Hai Thep leva les yeux :

— Ah, vous êtes là-haut. Voyez-vous quelque chose ?

— Rien ! Rien que des branches cassées.

Mère Sau descendit de son échelle, prit la main de Mme Hai Thep et dit d'une voix coupée d'émotion :

— Ils attaquent la grotte, ma pauvre ! Juste ciel, comment les nôtres vont-ils faire ? Je meurs d'inquiétude, ils n'ont pas beaucoup d'armes pour se défendre.

Mme Hai Thep posa son nourrisson sur le lit de camp et tendit l'oreille.

— Vous entendez ? Pourquoi les mercenaires hurlent-ils ainsi ?

Mais Mère Sau avait beau tendre l'oreille, elle ne pouvait percevoir les cris assourdis de la soldatesque.

— Ça ne fait rien, reprit Mme Hai Thep en baissant la voix. Mon mari m'a affirmé que ce n'est pas facile pour eux de pénétrer dans la grotte !

— Pas tout de suite, bien sûr. Mais s'ils font le siège, où les nôtres trouveront-ils à manger ?

— Ne vous en faites pas. On a du riz, là-bas.

Mère Sau garda le silence et se prépara une chique de bétel.

— Mais dis-moi, reprit-elle avant de porter la chique à sa bouche, où trouver de l'eau pour faire cuire ton riz ? Devraient-ils manger du riz cru ?

Mme Hai Thep s'inquiéta à cette question, car elle avait appris que le ruisseau était gardé.

— Ce sont tous des hommes débrouillards. Ils sauront au moins le griller, leur riz.

Puis elle s'en alla, laissant Mère Sau en proie à de vives inquiétudes pendant toute la matinée. Depuis deux nuits, Tam Chan était chez Hai Thep, sans que personne ne le sût. Pas même Mère Sau.

La vieille femme donna ensuite à manger aux porcs. Tout en touillant leur nourriture avec sa main plongée dans l'auge, elle appela les bêtes mais pensa à ses enfants dans la grotte. Tout à coup les êtres qui lui étaient chers lui avaient été arrachés et transplantés dans la grotte. Ses filles, et surtout sa petite-fille représentaient toute sa raison de vivre. Son futur gendre et les autres étaient pour elle autant de parents. Tous se trouvaient en péril. Leur mort et leur vie étaient mises sur les plateaux d'une balance et elle était en train de suivre avec anxiété de quel côté allait pencher le fléau. Habituée à de tels soucis, elle n'en était pas moins follement inquiète, car jamais elle ne s'était trouvée assaillie de tant de côtés et de façon aussi serrée que cette fois.

La nuit tombait. En tâtonnant, Mère Sau alluma la lampe dont la clarté accentuait le vide de sa maison. Ne pouvant tenir en place, elle se leva et brûla trois baguettes d'encens, puis, les mains jointes devant l'autel de son mari, elle pria :

— O mânes de mon mari ! Protégez nos filles et notre petite Thuy, épargnez-leur tout danger...

Elle fit quelques prosternations rituelles et ficha les baguettes d'encens dans le brûle-parfum. Soudain la voix d'un mégaphone s'éleva. Elle sursauta et courut vers la porte.

— Avis à la population ! L'armée de la République du Viet Nam informe la population de Hon Dat qu'aujourd'hui elle a, au cours de nombreux engagements, tué plusieurs brigands communistes. Les survivants se sont réfugiés dans la grotte et s'obstinent à ne pas se rendre. L'armée continuera son action pour les anéantir. Nous avertissons la population qu'à partir de demain matin neuf heures, il est formellement défendu de s'approcher du ruisseau !

Mère Sau pensa à part elle : « Interdiction de s'approcher du ruisseau ? Que trament-ils donc ? Et tous ces tués annoncés ! Ce doit être un pur mensonge. Il n'y a eu que deux blessés, Tham et le petit Be. Il y en aurait donc d'autres depuis ? »

Le porte-voix beuglait toujours. Quand il consentit enfin à se taire, Mère Sau entendit de petits jappements dans l'allée. Prenant la lampe, elle tomba sur un petit chien noir qui montait l'escalier en frétillant de joie. Une ombre le suivait. C'était Ut, le

fils cadet de Tu Rau. L'enfant portait une veste noire aux manches longues, les pans rentrés sous le pantalon. Arrivé à l'escalier, il monta quatre à quatre les marches.

— C'est toi, Ut ?

— Oui, grand-maman, dit Ut en haletant. Mon père m'a dit de venir vous tenir compagnie puisque vous êtes toute seule.

— C'est bien, ça ! Tu as donc couru d'une traite de la plage pour souffler tant ?

— Oui.

Il entra. Très robuste pour ses treize ans, Ut avait le teint brun, les cheveux coupés en brosse, l'air éveillé et têtu à la fois avec son front proéminent. Il ne pouvait rester tranquille, furetait à droite et à gauche en appelant son chien noir. Après avoir joué un moment avec le chien, il se jeta de tout son long sur le lit de camp. Mais bientôt, il se dressa à demi et demanda à Mère Sau s'il restait encore un peu de riz dans la marmite.

— Tu n'as pas encore mangé, ce soir ?

— Si, mais bien avant le coucher du soleil.

— Viens donc ! dit Mère Sau en prenant la lampe.

Le gamin se leva et la suivit dans la cuisine. Elle apporta une marmite de riz et une autre de poisson. Ut prit un bol et se mit à avaler son riz avec un grand appétit.

— Moi, dit Mère Sau, je n'ai rien pris. Ton père était venu. Il était angoissé en apprenant que ton grand frère était blessé, mais il n'a rien dit.

— Il assure que c'est normal quand on fait la guerre.

-- Et toi, as-tu peur ?

— Moi ! Pas question. Je les zigouillerais plutôt jusqu'au dernier à la grenade.

Mère Sau ne put s'empêcher de rire.

— Personne ne t'en donnera, des grenades.

Ut voulut répliquer, mais il se retint et continua son repas. Le bol fini, il le plongea dans la marmite pour le remplir.

— Mais il y a les grosses baguettes pour ça !

— Comme ça, c'est plus vite fait, dit Ut en riant. Le temps de prendre les baguettes, j'aurais fini un autre bol !

Mère Sau s'avoua vaincue.

— Tu es bien la réplique de ton père, dit-elle en secouant la tête. Même quand il s'agit de s'empiffrer.

Ut ne dit rien. Il avala encore trois bols avant de se lever. Il vint boire bruyamment l'eau de la jarre et rejoignit la pièce de devant en se frottant le ventre rebondi. Assis sur le lit de camp, il s'amusa un moment à balancer ses jambes avant de se laisser tomber à la renverse en déclarant :

— Grand-maman Sau, vous allez coucher dans la chambre et me laisser le lit de camp, n'est-ce pas ?

— C'est comme tu voudras.

Elle lui lança une couverture. Ut l'étala et s'en couvrit des pieds à la tête. Ma Sau resta là un moment à broyer son bétel.

— Je me demande, finit-elle par lâcher, comment Thuy couche ce soir dans la grotte. J'ai aussi peur d'une attaque de nuit.

— Pas question la nuit, dit Ut sous sa couverture.

— Comment le sais-tu ? Tu es au courant de tout, ma parole.

— Mais c'est vrai. Je serais bien heureux d'être à la place de Thuy. Il doit faire bon, dans la grotte. Seulement...

— Seulement quoi ?

— Il y a là-dedans les ossements des nôtres tués par l'ennemi. J'ai peur que leurs fantômes ne me courent après.

— Ne dis pas des bêtises, fit Mère Sau d'un air sévère. Comment peux-tu croire que ceux qui se sont sacrifiés pour nous puissent chercher à te faire peur ? Je te défends dorénavant de dire de telles bêtises, tu comprends ?

Réprimandé, le gosse se tut. Mère Sau mastiqua un moment sa chique puis alla fermer la porte. Elle éteignit et se coucha.

Mais Ut entr'ouvrit sa couverture:

— Vous avez tiré le loquet ?

— Oui !

Ut se couvrit de nouveau. Mais il se retourna sans cesse. Mère Sau était étonnée. Pourquoi s'agite-t-il sans pouvoir dormir ? Pourquoi s'est-il inquiété de la porte ? D'ordinaire, il ronfle dès qu'il est couché ! Elle

se disait qu'il avait trop mangé pour pouvoir fermer les yeux et n'y pensait plus.

L'angoisse la reprit. Elle ne pouvait détacher son esprit de la grotte qui constituait tout le sujet de ses soucis. Elle sentait l'impérieux besoin de tenter quelque chose pour aider les siens et desserrer l'étau qui menaçait de la frapper dans son cœur et dans sa vie.

Cependant, Ut restait toujours éveillé. Il avait ses propres soucis. Il se remémorait l'aspect d'une grenade MK3 flambant neuve, qu'il avait tenue en main et qui désormais lui appartenait. Il avait failli tout à l'heure se trahir devant Mère Sau. Heureusement il avait pu se retenir à temps. Il ne pouvait partager son secret avec personne. Chaque bruit dans l'allée, chaque aboiement de chien à la lune le faisaient sursauter. Ses jambes étaient d'ailleurs prêtes. Au premier crissement de souliers cloutés, il détalerait par la porte de derrière. Le plancher était haut, mais pas trop, il saurait sauter à terre sans se faire de mal.

Quel était donc le sujet de son anxiété? Pourquoi songeait-il à détaler à la moindre alerte? Personne d'autre que lui ne le savait.

Dans l'après-midi, il avait dîné très tôt.

Son père lui recommanda: «Ce soir, tu coucheras chez mère Sau qui est toute seule». Il acquiesça et alla immédiatement avec son chien dans sa barque. Comme il accostait du côté de la cocoteraie, les soldats qui se tenaient assis en groupe au pied des cocotiers l'aperçurent.

— Hé là! viens un peu par ici! le hélèrent-ils.

— Que voulez-vous?

— Sais-tu grimper sur les cocotiers?

Il allait répondre non, bien que ce fût un jeu pour lui, lorsqu'il vit les cartouchières et les grenades jetées pêle-mêle sur la bâche qui servait de natte aux soldats. Il changea d'avis et résolut de se faire bien voir de la troupe.

— Mais oui! répondit-il. Vous avez envie des cocos, Messieurs?

— Oui. Vas-y pour nous, mon petit.

— J'y vais.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les soldats s'extasiaient de son adresse, le trouvant aussi agile qu'un écureuil. En effet, en un clin d'œil, il se trouvait en haut d'un cocotier et tordait les queues des fruits qui tombaient lourdement sur le sol. Quand chaque soldat eut sa noix de coco, il descendit. On lui en donna une, qu'il refusa.

— Moi, j'en prends tous les jours, voyez-vous

Les soldats ouvrirent les cocos avec leurs poignards. Comme ils s'y prenaient maladroitement, Ut leur montra comment il fallait faire. Vraiment, il taillait avec une habileté consommée. Il s'attarda à admirer longuement le poignard. Puis, il se pencha en avant pour le remettre dans son fourreau attaché à une ceinture. Les soldats, après s'être repus de lait de coco, se laissèrent tomber à la renverse en chantonnant leur air favori du *Vong Co*. Ut prit un air ravi:

— Vous allez chanter, et moi je fais de la musique d'accompagnement avec mes lèvres, voulez-vous, Messieurs ? Il imita à merveille les sons d'une cithare.

— Qu'est-ce qui t'a appris ?

— Personne ! Je me suis exercé tout seul.

— Vantard ! Tu dois imiter certainement quelqu'un

— Ben oui. J'imite le vieux Tu Don.

— Mais tu es un as, mon ami.

Ut resta imperturbable sous les louanges. Les soldats ne l'en apprécièrent que mieux, le retenant pour leur tenir compagnie. Depuis longtemps Ut lorgnait une grenade pendue à une ceinture. Il comptait attendre jusqu'au crépuscule pour s'en saisir. Il racontait donc à ses nouvelles connaissances l'histoire d'un couple de cobras monstrueux qui se montraient souvent à la surface de la mer, entre Hon Tre et Hon Queo. Les soldats demandaient s'il les avait vus de ses propres yeux.

— Un seul que j'ai vu. D'ailleurs il n'en reste qu'un. Quand ils étaient deux, ils coulaient les barques et dévoraient les naufragés. Mon père raconte qu'il y avait un rude gaillard qui s'appelait Thoai. Un jour, il prit avec sa femme la voile pour Hon Tre. Elle tenait le gouvernail tandis que lui s'armait d'un bâton de bambou et se postait à l'avant. Quand les serpents apparurent, il ne fit rien. Il attendit que le mâle dressât sa tête pour le happer, alors il lui asséna un coup formidable qui brisa les reins au monstre. Voilà pourquoi il ne reste plus que la femelle. Seule, elle n'ose plus attaquer les barques.

La nuit commençait à tomber quand Ut termina son récit. Sans perdre de temps, il allongea subrepticement le bras et dégrafa la grenade convoitée, tout en pérorant :

— On peut la voir très souvent par ici, la femelle.

Quand il prononça ces derniers mots, la grenade était déjà dans sa poche. Il se leva en disant :

— Il faut bien que je m'en aille, au revoir, Messieurs.

— Reviens-nous voir de temps en temps, veux-tu ?

— Vous allez encore rester longtemps ici ?

— Oui, jusqu'à ce qu'on en ait fini avec les Viet Cong de la grotte.

Ut s'éloigna à pas lents, le petit chien sur ses talons. Mais hors de la vue des soldats, il prit ses jambes à son cou. Arrivé près de chez Mère Sau, il entra dans une plantation d'avocatiers, creusa un petit trou et y enfouit la grenade. Il camoufla soigneusement la cachette qu'il marqua d'un signe, avant de courir vers la maison de Mère Sau.

5

Pendant que Ut pensait avec inquiétude à sa grenade, son frère passait de durs moments dans la grotte. Malgré tout son courage, le blessé avait commencé

brusquement à gémir depuis le soir, demandait sans cesse à boire. Quyen qui avait remplacé Nam Nho à son chevet n'osait que lui humecter les lèvres avec quelques gouttes de potage. L'adolescent dit dans un souffle :

— Sœur Quyen, pourquoi refusez-vous de me donner à boire ? Je vais mourir de soif.

L'éclairant d'une bougie blanche nouvellement allumée, la jeune fille essayait de le consoler :

— Tu es blessé, mon petit, c'est défendu de boire de l'eau, seulement un tout petit peu de potage. Dès que ton état s'améliore, tu boiras à volonté.

— Non ! Je voudrais boire tout de suite, une seule gorgée.

Quyen se détourna en se pinçant les lèvres. Be reprit, la voix chargée de reproches :

— Pourquoi êtes-vous si cruelle, ma sœur ? Vous ne m'aimez donc plus ?

La jeune fille ne put retenir ses larmes. Elle fit couler quelques gouttes de cire sur la pierre, y planta la bougie et vint vers Tham, la gorge nouée.

— Tham, dit-elle dans un sanglot, Be demande à boire, avec insistance, que va-t-on faire ?

— Pas question de le contenter, vous le savez bien. Gardez-vous en.

— J'ai beau lui expliquer. Il me reproche de ne pas l'aimer.

Tham garda un moment le silence.

— Je pense, reprit-il enfin, qu'il n'est pas possible de lui laisser le bras dans cet état. J'ai vu des cas pareils, c'est très dangereux de laisser traîner les choses. Il faut, selon moi, couper cet amas de chair et d'os qui pend.

— O ciel ! laissa échapper Quyên.

— Il faut s'y résoudre. C'est pour son bien. Il faut m'écouter et aller avertir les autres. Dites-leur aussi mon avis.

— Je crains qu'il ne puisse supporter la douleur.

On entendit Be élever la voix :

— Allez-y, ma sœur ! Si c'est possible, qu'on m'enlève tout ça, je n'ai pas peur. Oncle Tham a raison. J'irais certainement mieux après.

Il avait donc tout entendu ! Quyen n'en revenait pas de le voir qui la pressait. Elle restait là, immobile, ne pouvant se résoudre à s'en aller. En imaginant l'opération, elle eut le cœur serré d'apitoiement pour celui qu'elle considérait comme son propre frère. Depuis que sa mère avait été éventrée par des agents sanguinaires pour avoir été surprise en train de ravitailler en vivres les militants dans la forêt, il vivait avec son père et son jeune frère Ut. Tu Râu refusait de se remarier. Le ménage marchait cahin-caha, faute d'une maîtresse de maison, et tout le monde plaignait Tu Râu et ses fils. De temps à autre, Quyen, ou sa sœur Su, allait en barque jusqu'à leurs pêcheries pour s'occuper du ménage, mettant de l'ordre dans la cuisine, rapiéçant les vêtements. En revanche, Tu Râu envoyait à Mère Sau de loin en loin une belle pièce, crevette ou poisson. Su et Quyen avaient beaucoup

d'affection pour Be et Ut qui le leur rendaient bien. Ils leur obéissaient en tout et faisaient leurs commissions avec célérité. Be avait prié Quyên d'intervenir en sa faveur pour être admis chez les guérilleros. Comme il était robuste, courageux et brûlait de venger sa mère, Quyen en avait parlé à Tu Rau et Ba Ren. Il fut accepté avant l'âge, comme tant d'autres garçons du Sud Viet Nam qui se retrouvaient un fusil à la main avant d'avoir du poil au menton. Be s'était montré à la hauteur de sa tâche, ne se laissant distancer par aucun de ses camarades. A chaque tour de garde, il faisait la ronde avec conscience, même sous une pluie diluvienne, pataugeant dans les sentiers et les rizières, étant rompu à la dure vie des gens de la mer. Il savait poser les pals avec une habileté consommée, habitué qu'il était à piéger les oiseaux. Il confiait souvent à Quyên :

— Sœur Quyên, pour moi, c'est clair. Dans la bagarre, quand ça chauffe trop, ou c'est l'ennemi, ou c'est moi qui resterai sur le carreau.

Quyên en était persuadée. Le front buté de Be, ses yeux qui s'humectaient chaque fois qu'on parlait de sa mère, tout montrait qu'il disait vrai. Mais voilà qu'il ne mourait pas. Il était sorti de son premier affrontement avec un bras broyé qui lui faisait horriblement mal.

Quyên savait que les gémissements du garçon étaient arrachés par une douleur épouvantable. S'il avait consenti à se débarrasser de son bras, c'était pour n'avoir plus à souffrir. Et pourtant Quyên hésitait, ne pouvant faire un pas. Impossible de faire

part de l'idée de Tham à Hai Thep, bien qu'elle la trouvât juste et comprît qu'elle serait probablement approuvée. Elle éprouvait une grande compassion pour Be, pour son jeune âge et pour la mort de sa mère. Un jour, il lui avait dit :

— Comme j'aime à manger des « banh beo » aux crevettes ! Maman nous en préparait fréquemment de son vivant.

— Mais je sais les faire aussi ! Je vous inviterai un de ces jours.

Le soir même, elle préparait la farine. Et le lendemain, Tu Râu et ses deux gosses se régalaient des « banh beo » chez elle. Au moment de laver la vaisselle, Be lui disait, assis à ses côtés et l'aidant :

– C'est bon, mais ce que je préfère, c'est encore les premiers que maman sortait du moule et me donnait à goûter.

En entendant ses paroles, Quyen comprit que jamais elle ne pourrait donner à Be les « banh beo » qu'il aimait.

D'autres anecdotes encore se présentaient à son esprit, mais Tham avait repris :

— Allez vite demander l'avis des camarades, Quyên. Vous attarder ne fait qu'empirer les choses.

— C'est ça, approuva Be. Dites-leur que je pourrai tenir le coup.

Quyên se retourna vers Tham.

— Non, je ne...

Elle s'arrêta. A la lumière de la bougie, elle vit Be la fixer des yeux.

— Grouillez-vous ! Mon bras gêne terriblement. Il me semble... qu'il n'est plus à moi.

Quyên le regarda tendrement, puis, mettant un genou à terre, elle posa sa main sur le front moite du garçon.

— Ma sœur, continua celui-ci, vous souvenez-vous de l'âge de La Van Cau (1) quand il s'est coupé le bras ?

Désemparée, Quyen ne sut que répondre.

— Je ne me le rappelle pas exactement, finit-elle par lâcher. Vingt-deux ou vingt-trois.

Elle resta silencieuse un long moment, puis se leva brusquement et partit. Elle avait peur d'entendre Be réclamer de nouveau à boire. Elle rencontra Hai Thep, Ba Ren, Ngan et quelques autres qui se dirigeaient à l'intérieur.

-- Où allez-vous ? lui demanda Hai Thep.

— A votre recherche. Be se sent très mal. Je viens vous proposer...

— Bon, on y va. Nous sommes au courant. Il a beaucoup gémi ?

— Pas trop. Il se retient. Quelques faibles gémissements quand l'élancement est trop fort. D'après Tham, on ne peut pas lui laisser le bras ainsi.

— Bon, on avisera .

---

(1) Un Héros de l'Armée populaire qui s'est coupé un bras broyé au cours d'un combat, pendant la Résistance de 1945—1954.

A leur arrivée, Be ouvrit les yeux et s'efforça de sourire. Hai Thep s'assit à côté de lui et examina son bras. Comme il déroulait le pansement, Be grimaça de douleur, car la gaze se collait à la chair. Tout en le dévisageant, Hai Thep ôta délibérément le pansement en disant :

— Courage, mon petit. Quand on se bat, il faut parfois savoir serrer les dents.

Be sourit de nouveau. Ça lui faisait horriblement mal, mais il se retint de gémir. Quand le pansement fut complètement ôté, on vit un amas informe de chair et d'os près du coude, de couleur sombre et dégageant une méchante odeur. Ayant bien examiné la blessure, Hai Thep la recouvrit de gaze. Il se leva et se dirigea vers Tham.

— Comment te sens-tu ?

— Ça va.

Puis Tham lui murmura à l'oreille :

— Il faut amputer le bras de Be. Faites-le sans tarder, sinon, ça va s'aggraver...

— Tu as raison, dit Hai Thep après un moment de réflexion.

Hai Thep appela les camarades dans un coin, y compris Nam Nho.

— Quel est votre avis ? D'après moi, pour sauver Be il faut amputer son bras, un peu au-dessus du coude. Il faut avoir le courage de le faire. Be aura affreusement mal et n'aura plus qu'un bras, mais il sera sauvé. Je suis sûr qu'il s'en tirera. Son père n'est pas là, mais si nous y sommes tous résolus, on en

prendra ensemble la responsabilité devant le Parti et devant son père.

— Je suis d'accord, dit Ba Ren en levant le bras.

— Pas d'autre moyen, approuva Ngan. Seulement il faut s'assurer si Be pourra supporter l'opération.

Quyen se baissa et dit d'une voix émue :

— Il m'a pressée de vous avertir. Il m'a assuré qu'il pourra la supporter.

— Demande-lui encore une fois.

— Bon, je lui parlerai, dit Hai Thep en se levant.

— Mais qui se chargera de l'opération ? demanda Tan anxieusement. Et comment va-t-on procéder ?

— Nous n'avons pas de scie, dit Ngan. On se servira d'un coupe-coupe qu'on aura pris soin d'aseptiser.

— Qui s'en chargera, camarades ? s'enquit Hai Thep.

Silence. Il était clair que personne ne voulait le faire.

— Et toi, Ba Ren ? fit Hai Thep.

Ba Ren détourna ses yeux. C'est la première fois qu'il refusait d'accomplir une chose nécessaire, pour le bien de la révolution. C'est aussi la première fois qu'on le vit en proie à l'hésitation et à la crainte. Ce solide gaillard, chargé des affaires militaires de la commune, devint tout à coup un lourdaud aux traits bouleversés. Il pouvait avec ardeur décapiter un ennemi d'un coup de coutelas, mais il avait peur d'amputer le bras d'un de ses camarades. Il se sentait le cœur serré rien qu'en entendant qu'il fallait couper un bras à Be.

Il pensa en lui-même : Pourquoi Hai Thep s'adresse-t-il à moi ? Croit-il que si je suis capable de couper le cou aux traîtres, je peux m'acquitter aussi bien de cette présente corvée ? Il faut que je refuse.

— Je ne saurais le faire, dit-il.

Hai Thep leva les yeux sur Ba Ren et se dirigea en silence vers Be.

— Il est certain que chacun de nous, opina Ngan, est capable de rendre ce service à Be. Je pense toutefois que Ba Ren fera les choses mieux que nous autres. Il lui suffit d'un seul coup, c'est moins douloureux pour Be.

Tout le monde approuva de la tête. Hai Thep revint :

— Je viens de parler à Be, il est pleinement d'accord. Il demande seulement qu'on agisse promptement.

Les regards se tournèrent vers Ba Ren. Comme s'il bandait toutes ses forces pour jeter loin de lui le lourd fardeau qui l'oppressait, Ba Ren finit par se lever d'un coup, en disant :

— Bon ! je m'en charge, seulement, je propose qu'on en finisse en même temps avec le couple de traîtres. On n'a pas assez d'eau et de riz pour les entretenir.

— Ce sera pour plus tard, intervint Hai Thep. Il faut leur tirer encore les vers du nez, rien ne presse. Si on pouvait les juger devant la population, ce serait certainement mieux.

— C'est juste. Ils sont entre nos mains, pourquoi se presser ?

Hai Thep se tourna vers Nam Nho :

— Apportez ce qu'il faut : mercurochrome, coton, gaze. Je resterai seul avec Ba Ren. Vous autres, allez rejoindre vos postes. Il faut ouvrir l'œil. Ils peuvent bien faire une tentative la nuit.

Ngan se leva, prit son fusil et s'en alla, suivi par les guérilleros et Quyen. Quand Nam Nho revint avec son trousseau, Hai Thep lui dit :

— Allez faire bouillir de l'eau pour aseptiser le coupe-coupe de Ba Ren. Veillez à garder cette eau pour étancher sa soif. A propos, avez-vous encore une ampoule d'anesthésique ?

— Deux.

— On peut les utiliser pour Be ?

— Mais oui, ça diminue la douleur.

— Bon. Dites à Ba Ren de m'avertir quand tout sera prêt.

Hai Thep se dirigea vers Be en compagnie d'un guérillero. Be ouvrit les yeux comme pour lui demander :

— Pourquoi laisse-t-on traîner les choses ?

Hai Thep s'assit à son chevet et lui raconta de sa voix la plus naturelle comment on avait repoussé l'ennemi et quelles armes on avait prises. Be écoutait, les yeux pétillants d'enthousiasme. Il fit claquer sa langue de dépit :

— Ah, si je n'étais pas blessé !

— Bien sûr que ce serait mieux, seulement tu t'en tireras. Il suffit qu'on t'enlève la partie broyée. Avec l'anesthésique, ça se passera sans trop de douleur.

— Je saurai serrer les dents. Je regrette simplement d'avoir à perdre un bras.

— Ça te chagrine ?

— Oui et non, répondit Be après un moment d'hésitation.

Hai Thep esquissa un sourire. Le visage de Be s'éclaira :

— Oui, continua le blessé, parce que je ne pourrai plus tenir mon fusil. Ça ne me fait rien d'être infirme. En devenant partisan, je savais bien qu'il faut s'attendre à être touché par l'ennemi, ou même tué. Je m'y étais préparé.

La réponse de Be surprit Hai Thep car il avait pensé de même. Il se dit : C'est vrai, quand on sait d'avance à quoi on est exposé, on n'a pas peur. Be n'a que dix-sept ans, mais il a l'assurance d'un combattant.

Il se tourna vers le guérillero qui l'accompagnait et lui dit à voix basse :

— Va voir si Ba Ren a fini les préparatifs.

Be s'inquiéta soudain :

— Et sœur Quyen, où est-elle ? Pourquoi n'est-elle pas là ? Appelez-la, je vous en prie.

— Bon, elle va venir.

Et, s'adressant au guérillero, Hai Thep ajouta :

— N'oubliez pas d'appeler Quyên, en même temps.

Be resta calme. Mais il se tourna vers Quyen quand celle-ci arriva et prit la main de la jeune fille avec sa main droite. Hai Thep posa le bras blessé de Be sur une pile de serviettes, alluma une nouvelle bougie et la garda dans la main.

Quyen entendit le grincement de la petite scie et aussi le coup sec de l'ampoule qui se cassait sur une pichenette de Nam Nho. Les doigts de Be pressèrent plus fort la main de Quyen.

CHAPITRE IV

1

SUR le rocher, la bougie qui tirait à sa fin émettait une flamme vacillante. La mèche flamba une dernière fois au milieu d'une nappe de cire, avant de s'éteindre brusquement. L'obscurité envahit le dernier espace éclairé de la grotte et effaça l'ombre de Quyen imprimée sur la paroi, le visage dans les mains. La jeune fille s'assoupit au moment où la bougie s'éteignit. Be dormait d'un sommeil tranquille.

Le jour allait bientôt se lever.

Le ciel s'éclaircissait peut-être déjà au dehors, mais la grotte était encore plongée dans les ténèbres. Plus l'aube se rapprochait, plus il faisait frais. En se réveillant brusquement sur sa couche de pierre, Su sentit que ses pieds étaient engourdis par le froid. Thuy l'entourait de ses bras, la tête enfouie dans sa poitrine. Elle lui tâta les pieds et s'aperçut qu'ils étaient également glacés. Elle les mit entre ses jambes pour les réchauffer. Elle se tint immobile un long

moment, puis commença à détacher légèrement les bras de sa fille, mais dans son sommeil Thuy s'agrippa à elle de plus belle. Elle ne put se dégager qu'à force d'adresse. Elle se mit alors sur son séant et prit en tâtonnant un bout de bougie et l'alluma. La lumière de nouveau troua l'obscurité de la grotte.

Tenant la bougie à la main, Su regarda longuement sa fille. Privés de l'appui du corps de sa mère, les bras de la petite abandonnés sur le carré de nylon offraient un spectacle touchant. Elle dormait toujours profondément. La lumière vacillante éclairait les mèches qui couvraient son front et faisait briller les longues franges soyeuses de ses cils. Ses lèvres vermeilles bougeaient imperceptiblement, tandis que les ailes de ses narines palpitaient.

Depuis plus de sept ans, le cœur de Su ne battait que pour sa petite fille sage et gracieuse qui appartenait moitié à elle et moitié à son mari, là-bas dans le Nord.

Que de fois elle s'était surprise dans la contemplation silencieuse et passionnée de sa fille. Elle prêtait attention à son moindre souffle, couvait du regard le moindre de ses cils ou de ses cheveux ainsi que son front et ses menottes toutes roses. On dirait qu'elle était capable de passer des journées entières dans cette contemplation. Quelle fut donc sa douleur quand elle avait dû se séparer d'elle pendant plusieurs mois ! C'était il y avait deux ans, quand les

Américano-diémistes l'avaient jetée dans la « cage aux tigres » où l'on ne pouvait ni rester assise, ni se mettre tout à fait debout et dans la « cage aux crocodiles » où l'eau vous arrivait jusqu'aux genoux. En ces moments, ce qui la faisait le plus souffrir, ce n'était pas les tessons de bouteille répandus autour d'elle ni l'eau qui engourdissait ses jambes, mais le fait d'être séparée de sa fille, d'être privée du spectacle de ses pas chancelants et de ne pouvoir entendre son babil.

Elle avait éclaté en sanglots, le visage inondé de larmes comme un enfant, quand, relâchée grâce à une lutte acharnée des habitants de Hon Dat, elle put enfin étreindre sa fille sur son cœur.

Ces dernières années avaient été pour elles pleines de péripéties extraordinaires. Elle se proposait de les raconter plus tard à son mari, nuit après nuit, dans tous leurs détails, pour qu'il les aimât davantage, sa fille et elle.

Par exemple son arrestation, et les âpres luttes qu'elle avait dû mener. Ou encore les heures présentes, au fin fond de la grotte, où l'écho des batailles de la journée résonnait encore à ses oreilles. Fusillades, cris, hurlements des ennemis, son inquiétude à elle quand elle se rendait compte que l'eau d'un vase fuyait, ou quand elle écoutait les faibles gémissements de Be à qui on venait d'amputer le bras. En ce moment même, le silence de la nuit lui paraissait aussi étrange. C'était le silence qui succédait au grondement des

vagues, le silence de la nature après le passage de la première rafale d'une tempête. Pour elle, toutefois c'était encore la tranquillité : cette bougie qui, au bout de ses doigts, éclairait le doux visage de sa fille endormie, les ronflements réguliers de ses camarades.

Elle se surprit en train de penser : «Il doit dormir encore à cette heure, là-bas, sans se douter que sa fille et moi avons passé cette nuit dans la grotte. Non, il ne peut pas s'en douter». Elle tâta rapidement sa poche, se rappelant tout à coup la lettre qu'elle avait reçue de son mari. La précieuse lettre était là. Rassérénée, elle arrangea soigneusement la grande serviette dont Thuy était couverte, puis posa le pied sur le sol pierreux.

A peine eut-elle tourné le dos que la petite fille émit des sons inarticulés. Elle s'arrêta.

— Maman !

Su s'immobilisa, convaincue que Thuy allait se rendormir. Mais non, la voilà qui appelait d'une voix pleine de larmes.

— Maman ! maman !

— Me voilà ! se hâta de répondre la jeune femme. Dors, ma petite, je vais faire bouillir de l'eau.

— Non ! Je ne dors plus. Je viens avec toi.

— Viens alors, dit Su en présentant son dos à sa fille.

Thuy se leva et vint jeter ses bras autour du cou de sa mère. Soulevant sa fille d'un coup de reins, une main la retenant par derrière, Su marchait en s'éclairant avec sa bougie, posant ses pieds entre les jambes des

guérilleros endormis vers l'emplacement du foyer établi depuis hier matin. Là, elle se baissa pour mettre Thuy à terre et laissa égoutter un peu de cire sur une pierre afin d'y planter sa bougie.

Pendant que sa mère faisait du feu, Thuy se rapprocha d'elle et, les yeux rêveurs :

— J'ai fait un «sange» maman, dit-elle.

— Un songe qu'on dit, corrigea Su.

— Oui, un songe. J'ai vu une fée, aux ailes jolies, jolies. Ce doit être la fée dont m'a parlé hier oncle Tham. Elle ressemble bizarrement à tata Quyen. Quand elle m'appelle, sa voix est toute pareille à celle de tata. Puis elle agite ses ailes en me disant : «Monte sur mon dos, vite, que je t'emmène vers ton papa». Transportée de joie, je lui ai dit : «Attendez que j'appelle maman pour qu'elle vienne aussi».

La fée a fait oui de la tête. Et j'ai couru en t'appelant à tue-tête. Mais là, je me suis réveillée, sans te voir à mes côtés. Voilà pourquoi je t'ai appelée.

Surprise, Su examina avec attention sa fille et lui demanda :

— Quand tu criais tout à l'heure, c'était parce que tu voyais la fée ?

Thuy hocha la tête, elle ouvrit ses grands yeux et regarda fixement l'ouverture de la grotte, comme si la fée avait pris cette direction pour sortir de son rêve.

Sur le foyer, le feu commença à crépiter joyeusement. Les flammes dansaient, éclairant le front rêveur de la petite fille que poursuivait encore le songe. Et le même feu qui teintait de rose le visage de sa fille projetait

l'espoir dans le cœur de Su. Elle était heureuse comme si elle-même venait de rêver. Tout comme sa fille, elle voyait de nouveau se dérouler les scènes de bonheur dans cette réunion prochaine tant attendue, comme elle les avait déjà imaginées on ne sait combien de fois.

Le feu en se déchaînant élargissait l'espace qu'il éclairait. Les guérilleros dormaient profondément de leur sommeil d'adolescent. La lueur éclairait jusqu'au moindre recoin de la grotte et faisait osciller l'ombre de Quyen sur la muraille. Su tendit la bougie à sa fille :

— Eclaire-moi, on va chercher de l'eau.

Thuy prit la bougie et se leva. Elle précéda sa mère qui portait une casserole. Accroupie auprès des vases, Su transvasa l'eau avec précaution, sans laisser tomber une seule goutte sur le sol. Il ne restait plus qu'un seul récipient plein du précieux liquide. Toute la journée d'hier, Thuy et Su n'avaient bu chacune qu'une gorgée après avoir mangé une poignée de riz grillé le soir. L'eau bouillie était réservée aux combattants, une partie servait à préparer le potage pour les blessés. Chaque fois que Su versait de l'eau dans la casserole, son cœur était oppressé. Que la bataille se prolongeât quelques jours encore et l'eau manquerait fatalement.

— Mon petit, fit-elle à sa fille, tâche de boire le moins possible, n'est-ce pas. J'ai mis de l'eau dans le quart, bois-en une seule gorgée seulement quand tu as trop soif. Tu vois, il n'en reste plus guère.

Thuy fit oui tout doucement, puis toutes deux revinrent vers le foyer. La casserole mise sur le feu, Su éteignit la bougie. Juste à ce moment, Quyen alluma la

sienne et vint donner un gros baiser sonore sur la joue de Thuy en s'asseyant auprès d'elle. La petite fille jeta ses bras autour du cou de sa tante, chuchota à son oreille d'une voix inquiète :

— Dis-moi, tata, Be va-t-il mourir ?

— Mais non, ne dis pas des bêtises.

Quyen installa Thuy sur ses genoux et, s'adressant à sa sœur :

— Be va mieux, dit-elle. Maintenant que son bras est amputé, il est plus faible, mais ne souffre plus. Cette nuit, il s'est assoupi un moment.

— C'est bien, seulement fais attention. J'ai peur qu'il s'épuise et ne s'en aille sans qu'on s'en aperçoive.

— Mais non ! Je n'ai cessé de surveiller son souffle. Son cœur bat régulièrement. Il vient de se réveiller et m'a demandé s'il fait déjà jour. Il m'apprend que son bras ne le fait plus souffrir. « N'est-ce pas que je m'en tirerais, ma sœur ? » Voilà ce qu'il m'a dit.

Su battit plusieurs fois des paupières en écoutant Quyen. Ses yeux se remplirent de larmes, pendant que Thuy cachait son visage dans le sein de sa tante.

— Je ne savais pas qu'il était si courageux, reprit Quyen. Je n'ai pas osé le regarder pendant l'opération. Il n'a fait que me presser plus fort la main sans laisser échapper un seul gémissement.

Su garda le silence un long moment.

— Il devait souffrir atrocement, reprit-elle. Mais il se retenait. Comment ne pas souffrir quand on vous

coupe un bras ? Jusqu'ici on a toujours procédé avec une scie, jamais avec un coupe-coupe.

— Mais si ! A Dong Khe, le héros La van Cau...

— C'est vrai, il y a eu La van Cau.

— Tu sais, dit Quyen en se penchant vers sa sœur et en baissant la voix, avant l'opération Be m'a demandé...

— Quoi donc ?

— L'âge de La van Cau en ce temps-là. Comme je ne m'en souvenais pas exactement, je lui ai répondu vingt-deux ou vingt-trois. Alors il m'a dit : « Si Cau a pu le faire, je le pourrai aussi ».

Su ne pouvait plus se retenir. Les larmes jaillirent de ses yeux et elle les essuya avec la manche de sa veste. Thuy sanglota.

— Après l'amputation, Nam Nho et moi nous avons éclaté en pleurs. Mais pas Hai Thep ! Lui prit Be dans ses bras. Le pauvre s'était évanoui et tout le monde s'affolait. Quand il ouvrit enfin lès yeux, chacun fut soulagé d'un grand poids.

Su se leva.

— Je vais le voir. Reste-là, Quyen. Surveille la casserole. Tu verseras un quart d'eau bouillie dans chaque bidon. Un quart seulement.

Elle s'en alla, aussitôt suivie par Thuy qui s'arracha des bras de sa tante.

Quyen resta seule auprès du feu. Elle arrangea les bûches et attendit. Quand l'eau se mit à chanter, elle posa la casserole à terre et se dirigea vers la galerie

extérieure. La pénombre se dissipait à chaque pas. L'aube qui montait dispensait un peu de lumière. Après une nuit sans sommeil, Quyen marchait comme dans un rêve, se sentant tout à fait légère. Sa tension était partie. Cette journée de combat et cette nuit sans sommeil, comme elles lui paraissaient étranges ! En vingt-quatre heures, que de fois son cœur avait battu d'anxiété, d'affection, de bonheur et d'angoisse !

Elle se dirigeait tout droit vers l'endroit où se trouvait Ngan sans tâtonner malgré l'obscurité. Contrairement à sa réserve habituelle, elle vint se serrer contre son fiancé, l'étreignant avec force. Ngan en fut très surpris. Mais il comprit aussitôt. Ce n'était pas une marque ordinaire de tendresse. Aussi n'y répondit-il pas par un geste coutumier d'affection. Il ne l'embrassa même pas. Dans la pénombre, il garda longuement la tête de sa fiancée sur son épaule. Puis, lentement, il la prit par les épaules, l'éloigna un peu, mit ses mains sur le visage de la jeune fille et se contenta de la regarder intensément. Il ne pouvait distinguer clairement ses traits. Il sentait seulement son souffle qui effleurait son visage. Dans les yeux de Quyen il lisait tout ce qu'elle éprouvait.

— Qu'est-ce qui te transporte ainsi de joie, Quyen ?

Quyen se dégagea et répondit en balbutiant :

— Rien, mais il n'y a rien, je t'assure.

En vérité, elle ne savait au juste les sentiments qui l'animaient. Peut-être les hurlements des ennemis devant la grotte, ou le spectacle de la distribution parcimonieuse de l'eau faite par sa sœur, ou le fait que Be

serrait fortement sa main au moment de l'amputation. Oui, ce devait être tout cela ensemble.

— Et toi, Ngan, tu as dormi cette nuit ?

— Oui, on s'est relayé et chacun a pu dormir un peu.

— Nam Nho et moi on a fait de même. Elle a veillé Be jusqu'à minuit. Puis, ce fut mon tour jusqu'à tout à l'heure.

— Il va mieux ?

— Beaucoup mieux. J'étais follement inquiète. Je passais mon temps à lui tâter la poitrine et à surveiller son souffle...

— C'est bon signe qu'il ait bien passé la première nuit. Moi aussi, je mourais d'inquiétude.

Quyen prit le bidon accroché à la ceinture de Ngan et le secoua légèrement. Plus une seule goutte d'eau. En silence, elle recueillit les bidons et revint à l'intérieur.

Après un moment, comme elle les rapportait aux combattants, elle entendit Ngan crier :

— Attention ! les voilà !

Quyen vit deux ou trois silhouettes noires s'engouffrer dans la grotte. Avant qu'elle eût songé à se plaquer contre les parois, un croc-en-jambe la jeta à terre. Puis une rafale de Thompson crépita, suivie de plusieurs autres. Elle eut le temps de voir les silhouettes noires s'arrêter net, vaciller un moment et s'écrouler. Elle rampa vers une excavation. Elle vit de l'autre côté Toï se dresser pour lâcher de courtes

rafales de Thompson et comprit qu'il venait de lui sauver la vie en la renversant.

L'ouverture de la grotte redevint nette, sans l'ombre d'un seul ennemi. Mais soudain des silhouettes passèrent comme des flèches devant la grotte. Des grenades volèrent à l'intérieur, frappant les rocs.

— Grenades, abritez-vous ! cria Ngan.

Les grenades roulaient sur le sol. Avant qu'elles eussent le temps d'exploser, au dehors le jeu recommença. D'autres grenades furent lancées.

Puis, ce fut une série d'explosions submergeant la grotte sous une nappe épaisse de fumée. Des morceaux de roche volèrent et Quyen en reçut plusieurs de la grosseur d'un gros orteil sur le dos. Elle se tâta pour savoir si elle était blessée. A partir de ce moment, assourdie par les détonations, elle n'entendit plus rien, respirant l'odeur de la poudre à plein nez. Tout à coup, Ngan cria :

— Préparez-vous à un bond en arrière. Attention ! quand je crie : En avant ! précipitez-vous à l'intérieur !

Les explosions couvraient les paroles de Ngan. Contrairement à ce qui s'était passé hier, les ennemis ne cherchaient pas à pénétrer dans la grotte. Ils se contentaient de bondir d'un côté à l'autre de l'ouverture ou de se tapir derrière un rocher pour lancer des grenades à l'intérieur. Les MK3 explosaient si fort que Quyen se sentait la poitrine oppressée, comme écrasée sous une lourde pierre.

Quitter les abris en ce moment était toute une affaire. Ngan guettait en vain le moment propice. Les

MK3 lui enlevaient toutes les occasions de le faire. Les explosions faisaient rage. Aussitôt redressé, il devait s'aplatir à terre. « Après cette préparation à la grenade, se dit-il, ils vont donner l'assaut et l'on sera pris de court ». Il dégoupilla une grenade puis cria :

— Dégoupillez vos grenades !

A la rigueur, on mourra ensemble ici, pensa-t-il, prêt à accueillir cet instant. Mais il y eut une accalmie. Il se redressa immédiatement, prit sa Thompson d'une main, expédia une MK3 au dehors et jeta :

— En avant !

Chacun se précipita. Ngan couvrit la retraite en lâchant de courtes rafales. Puis il rejoignit ses camarades en courant. Il donna l'ordre de s'arrêter au premier tournant. Les grenades ne pouvaient parvenir jusque-là, et puis les rocs limitaient l'effet des éclats. Arrivé auprès des siens, Ngan les entendit demander :

— Et Quyen ? Où est-elle ?

Ngan hurla :

— Quyen ! Quyen !

Pas de réponse. Ngan tourna sur ses talons et bondit vers l'extérieur. Toï le suivit en criant :

— Ngan ! laisse-moi y aller !

Mais Ngan avait disparu. Il rampa d'une anfractuosité à l'autre en appelant sa fiancée. Il se heurta à une jambe. Quyen était là, couchée sur le ventre, les deux bras sous la poitrine. Effrayé, Ngan la prit dans ses bras, écouta son souffle. Elle respirait. Il la tâta sur

tout le corps. Pas de sang. Il mit son arme à la bretelle et, portant Quyen à bout de bras, courut en se baissant vers l'intérieur.

Il faisait déjà tout à fait jour au dehors.

Un capitaine gros et gras, vêtu d'un short rayé de couleur rouge sombre, pistolet en main, exhortait ses soldats :

— Allez-y encore ! Epuisez-moi toutes ces caisses !

Les soldats se précipitaient vers les caisses ouvertes, sortaient les MK3 flambant neuves et se les distribuaient. Chacun en prit deux et arracha les goupilles avec les dents. Puis, ils vinrent se ranger avec précaution des deux côtés de la grotte pour bondir brusquement en lançant les grenades à l'intérieur.

Le capitaine avait fait apporter dès l'aube quarante caisses de grenades pour mettre en exécution le plan « d'attaques massives » dicté par les deux conseillers américains venus la veille. Chaque caisse contenait vingt grenades. Déjà près de dix caisses étaient épuisées, soit près de deux cents grenades. Une fumée épaisse cachait l'entrée de la grotte. On n'y voyait plus rien, mais le capitaine fit continuer le jeu. Les hommes avaient les jambes rompues de fatigue. Leurs dents elles-mêmes, à force de dégoupiller les grenades, n'en pouvaient plus.

Le soleil était déjà haut quand l'ennemi épuisa les quarante caisses. La fumée s'était peu à peu tassée sur le sol. Le capitaine donna l'ordre de forcer l'entrée de la grotte, mais les hommes hésitèrent.

— Sacré nom! hurla l'officier furibond. Ils sont tous morts là-dedans, que craignez-vous encore ?

Son Colt 12 à la main, il bouscula ses hommes.

— Place, tas de merdeux ! J'y vais, moi.

D'un air superbe, il courut vers l'entrée de la grotte. Ses gardes du corps le suivirent, tout aussi arrogants.

Mais à peine eut-il fait un pas dans la grotte qu'il reçut en pleine figure une balle qui le jeta à la renverse. On le vit gigoter dans la fumée et lâcher le pistolet qui n'avait pas eu le temps de tirer un seul coup. Son corps tout entier se convulsa comme un poisson à qui l'on vient de fracasser la tête. Ses gardes du corps refluèrent vers la sortie, l'abandonnant à son sort. Le sang couvrit son visage, le teintant de la même couleur que sa culotte. Et la fumée qui continuait à se tasser estompa peu à peu sa grosse carcasse.

2

— Quyen ! Quyen !

Su cherchait à ranimer sa sœur qu'elle portait dans ses bras. La jeune fille continuait à garder les yeux clos. Thuy se jeta sur elle :

— Tata ! Tata !

Su ne trouva aucune blessure sur le corps de sa sœur. Ngan devait avoir raison. Quyen serait simplement commotionnée par les explosions. Su lui frotta vigoureusement la poitrine, mais Quyen ne bougea pas. Elle était couchée de tout son long dans les bras de sa sœur, les cheveux dénoués touchant terre.

Pour elle, on avait allumé une bougie, comme elle l'avait fait pour Be. Sous la lumière blafarde, son teint paraissait livide, ses sourcils arqués étaient légèrement froncés, les lèvres entrouvertes comme si elle allait reprendre un récit interrompu. Su était affolée. Elle avait l'impression de tenir dans ses bras la petite Quyen des années passées. Car Su avait été la gardienne de sa petite sœur, la berçant avec des chansons dont sa mère avait auparavant bercé son sommeil. Cette sœur chérie, leur père ne l'avait aperçue qu'une seule fois lorsque dans cet après-midi orageux, il passa devant la maison, escorté des miliciens en uniforme en direction de la colline pour y être fusillé. Que de fois Su l'avait portée dans ses bras, soit en descendant péniblement les marches, soit en se promenant sous les manguiers. Plus tard, devenue grande, Quyen était la compagne préférée de ses jeux. Elle lui réservait une part plus grande de gâteaux, lui donnait les mangues les plus succulentes. Et dire qu'elle gisait là maintenant, inanimée ! Su se reprochait amèrement de lui avoir laissé accomplir la distribution d'eau, alors que ce devait être son affaire à elle.

— Tata ! Tata !

Thuy s'acharnait. Elle se jetait contre Quyen, lui étreignait les jambes en criant et en pleurant. Rien qu'à la regarder on pouvait mesurer la grande affection qu'elle éprouvait pour sa tante. Elle avait le visage inondé de larmes.

Su continuait à masser sa sœur. Ce qui entretenait son espoir, c'est que la jeune fille respirait toujours et que son cœur battait. Tout à coup, Quyen frémit de tout son corps, battit des paupières, puis ses yeux s'entrouvrirent. Transportée de joie, Su s'écria :

— Elle ouvre les yeux ! Elle est vivante !

Puis elle éclata en sanglots, en disant :

— Quyen ! Me voilà ! Me voilà, ma petite !

— Tata ! Tata !

Les yeux de la jeune fille s'ouvrirent tout grands. Elle regarda sa sœur puis l'assistacce d'un oeil hagard, comme si elle n'avait encore reconnu personne. On la vit ensuite fermer les yeux comme pour prolonger son sommeil.

Su, affolée, éleva le visage de sa sœur. Mais elle se rassura aussitôt en voyant les lèvres de celle-ci esquisser un sourire. Puis Quyen ouvrit tout à fait les yeux, cette fois pleinement consciente.

— Où suis-je, Su ? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Mais dans la grotte, voyons ! Tu ne te souviens de rien, Quyen ?

— Ah ! oui !

Quyen se redressa et se tâta le corps avec anxiété :

— Où suis-je atteinte ?

— Mais tu n'es pas blessée !

— C'est vrai, comme j'ai eu peur de recevoir un éclat ! Et les bidons ?

Elle porta ses mains à sa poitrine :

— Ça me fait mal !

Puis se laissa retomber dans les bras de Su qui murmura :

— Ce sont les explosions... Près de mille grenades, tu penses ! C'est heureux que tu ne sois pas morte.

Quyen regarda sa sœur et chuchota :

— Ils sont toujours là ?

— Oui ! mais ils n'ont pas pu entrer.

— Je m'étais évanouie là-bas, n'est-ce pas ? Cela a-t-il duré longtemps ? Et qui m'a ramenée ici ?

Nam Nho intervint :

— Tu as perdu connaissance pendant quinze minutes, ma chère ! Qui t'a ramenée ici ? Qui d'autre, si ce n'est ton cher Ngan ?

— Et dire que je n'en savais rien ! dit Quyên, toute confuse.

— Mais oui ! Tout le monde s'était replié et toi, tu gisais dans une excavation ! Quand on s'en est rendu compte, Ngan est parti te chercher au risque de sa vie. Un peu plus tard, et c'en était fini de toi, ma chère !

Quyên retrouva son sourire et ses couleurs. La mort avait disparu de ses joues pour laisser rapidement place à une vive animation. Son sourire redevint malicieux, comme pour dire : « Je vous ai fait une niche, car comment pourrais-je mourir ? » Pour prouver à tous qu'elle se portait à merveille, la jeune fille se releva en écartant le bras de sa sœur. Mais Su l'empoigna solidement, la portant vers sa couche où elle la déposa. Thuy battit joyeusement des mains alors que son visage était encore baigné de larmes. Comme sa mère s'éloignait, la petite monta s'asseoir auprès de sa tante, lui prit la main et la caressa tendrement. Quyen l'attira vers elle, lui essuya les larmes :

— Tu as cru que j'étais morte ?

Thuy hocha la tête candidement, puis elle s'allongea de tout son long, ferma les yeux, les membres raides !

— Voilà comment tu étais !

Elle se releva aussitôt, sortit de sa poche une poignée de « com dep » (1) et la déposa dans la paume de sa tante :

— Tiens ! je t'en fais cadeau ! Mange donc !

Quyen leva précautionneusement la main et dit en riant :

— Trop peu ! je n'en ferais qu'une bouchée !

— Il ne me reste plus que ça ! répondit tristement la petite fille.

(1) Friandise faite avec des graines de riz gluant.

— Je plaisantais. Je n'en veux pas. Mange, ma petite, et je t'en donnerai une autre poignée.

Mais Thuy ne voulut rien savoir. Elle obligea sa tante d'ouvrir la bouche et y mit elle-même une pincée de graines.

Quyen mâcha les graines odorantes en se remémorant ce qui venait de lui arriver. Les silhouettes des ennemis traversant la grotte. Les pieds de Toï la renversant à terre. Le bruit assourdissant des explosions alors qu'elle s'était tapie dans une excavation. Elle avait gardé encore tous ses esprits. Elle avait entendu Ngan lancer l'ordre de repli. Peut-être avait-elle perdu connaissance un peu plus tard ? C'est ça ! un peu plus tard... elle s'en souvenait maintenant. Elle se dit en guise de consolation : « Voilà ce que c'est que d'être dans les pommes... ça veut dire qu'on ne sent plus rien ». Elle fut heureuse de se souvenir des paroles de Nam Nho. C'était Ngan qui était revenu sur ses pas pour la chercher et l'avait ramenée dans ses bras. « Il a eu peur que je meure. Occupé à repousser l'ennemi, il ne doit pas encore savoir que j'ai repris connaissance ».

On n'entendait plus les grenades exploser. Rien que des rafales intermittentes de Thompson et des coups isolés de Garant. Quyen se redressa tout d'un coup. Elle avait déjà posé ses pieds à terre lorsqu'une vive douleur la prit à la poitrine. Su apparut :

— Où veux-tu aller ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien... j'ai un peu mal à la poitrine.

— Repose-toi... tu n'as le droit d'aller nulle part.

Su obligea sa sœur à se recoucher, ajoutant :

— Je reviens de là-bas. Tout le monde est sain et sauf. On vient de repousser trois assauts de l'ennemi. Ngan est radieux en apprenant que tu as repris connaissance. Il dit que c'était heureux qu'il pût te retrouver à temps, car tout de suite après, ils ont attaqué.

— Mais j'entends toujours tirer !

— Ce sont les nôtres qui tirent sur les ennemis essayant d'emporter leurs morts.

Quyen se sentit rassérénée. Les yeux levés vers la lumière opaque qui filtrait à travers les interstices, elle dressa l'oreille pour se rendre compte si le combat avait cessé. Silence. Rien d'autre qu'un bruit confus de voix.

Ngan était là depuis un bon moment, regardant sa fiancée de tous ses yeux sans qu'elle s'en aperçût. Les traits du jeune homme étaient encore tendus à l'extrême, la sueur de son front s'égouttait sur le col de sa chemise. Mais il ne put se retenir de rire en voyant Quyen fixer pensivement le plafond. Il lui prit brusquement le pied. Quyen, affolée, retira vivement sa jambe. Ngan se dressa devant Quyen qui, comme mue par un ressort, se mit sur son séant et l'empoigna :

— Vilain ! tu m'as fait peur !

— Et toi alors ! A peine remise, tu plaisantes déjà ! Chapeau !

— Tu m'as laissée toute seule là-bas en te repliant...

Ngan sauta sur la couche en s'aidant des bras. La crosse de son arme cogna bruyamment contre le rocher. Il s'en défit et se laissa tomber sur Thuy en soufflant. La petite rit de bonheur.

Ngan reprit en regardant sa fiancée :

— Vrai, je te croyais morte !

— Pas question ! Sans toi, j'aurais su m'en tirer par mes propres moyens, en rampant vers l'Intérieur.

— Allons donc ! sans moi, ils t'auraient ramassée comme on ramasse une patate. Ingrate !

— Mais alors, pourquoi ne pas laisser cette ingrate à son sort ? Pourquoi t'es-tu évertué à la ramener ?

Ngan sourit sans rien dire. Thuy se garda de bouger pour que son tonton pût reposer sa tête sur son ventre.

— Après t'avoir ramenée ici, on a reçu des tas de grenades. Puis ce fut l'assaut. J'ai réussi à abattre un type de plein fouet. Très spectaculaire, tu sais ! Il portait un short couleur de sang. Deux types vinrent chercher son corps, ce qui permit à Dat d'en descendre un. Maintenant, c'est l'accalmie. Ba Ren et Hai Thep veillent au grain.

Ces mots prononcés, Ngan ferma les yeux. Quyen voulait encore bavarder avec lui, mais elle s'en abstint. Un instant plus tard, le jeune homme se mit à ronfler. Quyen soutint sa tête pour permettre à Thuy de se dégager, puis elle plia la serviette qu'elle portait au cou et la glissa sous la tête de son fiancé. Elle essuya doucement les gouttes de sueur qui perlaient sur le front

aimé et resta là à le regarder dormir. Il ne pouvait plus la voir, elle pouvait donc laisser libre cours à sa tendresse. Ses yeux se firent plus brûlants quand elle constatait que, des pieds à la tête, son fiancé portait des traces des engagements de cette mémorable matinée. Sa chemise noire aux manches courtes était déchirée à l'épaule. Il flottait autour de lui une âcre odeur de poudre. Il avait des égratignures aux coudes qui avaient mis sa chair à vif, provoquées par les roches probablement, peut-être même en rampant à sa recherche. Quyen fouilla dans le sac de sa sœur, en sortit un flacon de mercurochrome et en couvrit les égratignures.

Elle n'avait pas terminé que la radio se mit à parler.

Hai Thep cria à la cantonnade :

— Venez tous, venez écouter l'Oncle Ho !

Un cri de joie s'éleva, suivi d'un bruit précipité de pas.

— Debout, debout, Ngan ! fit Quyen dont le cœur battait à tout rompre.

— Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ? demanda Ngan en se réveillant en sursaut.

— L'Oncle Ho qui parle à la radio ! Vite !

Ngan se redressa d'un coup et prit son arme. Thuy s'empressa de se jeter à son cou. Quyen sauta à terre et courut vers le bruit de la voix. Ngan, avec Thuy sur son dos, la suivit précipitamment.

Hai Thep porta le transistor vers le coin des blessés, accompagné de tous ses camarades. Il s'assit près de

Be et de Tham et augmenta le volume. On entendait la voix du Président Ho. Le silence s'établit. Seul résonnait cette voix chaude et claire.

— Au jour de l'an 1961, le Nord est passé par sept ans de restauration économique et de construction du socialisme, le Sud est passé par sept années héroïques d'une âpre lutte. Les impérialistes américains s'évertuent à faire de notre pays une néo-colonie, mais nos compatriotes du Sud refusent l'esclavage. Les impérialistes américains et la clique de leurs valets diémistes ont semé ruines et deuils...

On entendit éclater des sanglots. C'était Su. Quyen qui cherchait à se retenir, fit de même. Et bientôt toute la grotte pleura pendant que la voix du Président dominait les sanglots. Chacune de ses paroles pénétrait dans les cœurs, emplissait la grotte de ses échos. On essayait de se retenir pour boire ses paroles, mais chaque phrase provoquait une nouvelle crise de larmes.

Comment pouvaient-ils ne pas pleurer ? Rien que le son de sa voix suffisait à déclencher leurs sanglots. Or, il parlait d'eux juste au moment où dans ce coin perdu de Hon Dat, ils étaient engagés dans un combat des plus acharnés.

La voix du Président retentissait toujours à la radio :

— Les 14 millions de nos compatriotes du Sud se sont levés vaillamment pour combattre les impérialistes américains et leur valets. Leur lutte bénéficie du ferme appui du Nord et de la sympathie des peuples progressistes du monde entier. Elle remporte victoire

sur victoire. Que la population du Nord garde toujours les yeux tournés vers le Sud héroïque, vers ce bastion d'airain de la Patrie !

Ngan, avec Thuy sur le dos, restait figé sur place. Un frisson le parcourut et sa gorge se noua. Quyen se pressa contre lui, les autres se rapprochaient. La main de la jeune fille serrait de plus en plus fort celle de son fiancé. Tham s'était mis debout sur la jambe valide qui lui restait, le dos appuyé à la grotte, les mains tremblantes cherchant à s'agripper à la pierre.

Be lui-même s'était dressé sur son bras intaot. Su le soutenait par les épaules, assise derrière lui. Tous deux avaient le visage baigné de larmes.

3

Ce soir-là, il n'y eut plus d'eau, même pour le potage des blessés. Hai Thep remit à Su ce qu'il restait de sa ration. Il n'avait bu que quelques gorgées.

Sur son exemple, tout le monde versa les dernières gouttes dans la casserole de Su. Mais celle-ci n'avait recueilli que la moitié de la casserole. Le potage serait bien épais. En se dirigeant vers le foyer, elle se souvint brusquement du quart d'eau réservée à sa fille. « Avec ça, Beet Tham auront un bouillon acceptable », pensa-t-elle. Elle changea de direction.

Thuy n'était pas là. Posant la casserole sur le rocher, Su sortit d'un trou un gobelet à demi rempli. Elle hésita longtemps. « Où Thuy trouvera-t-elle à boire? » se demanda-t-elle. D'un côté les blessés, de l'autre, sa fille chérie. Elle restait perplexe. A la fin elle versa lentement le gobelet dans la casserole et se rendit silencieusement vers la cuisine. Elle mit un peu de riz dans l'ustensile et eut le cœur serré en voyant qu'elle ne pouvait tout d'abord laver les grains. Puis, elle resta là à surveiller la soupe tout en pensant sans cesse à l'eau qui manquait. Ce problème préoccupait tout le monde, mais Su se sentait plus concernée que les autres. Elle n'en était pas responsable, mais elle se tourmenta plus que les autres de la pénurie de vivres et d'eau. C'était quelque chose d'inné chez elle. Elle avait toujours cédé sa part à d'autres, dans sa famille, comme parmi ses camarades. C'était une joie pour elle. Su n'était pas de ces femmes qui trouvent leur bonheur dans la satisfaction de leurs propres besoins. Elle n'était heureuse que du bonheur de sa mère, de son père, de sa sœur, et de ses camarades ; quand elle était devenue mère, elle réservait tout à sa petite fille. Depuis l'entrée dans la grotte, elle avait bu moins que tout autre. Une seule gorgée depuis la veille à midi. Elle était d'ailleurs seule à le savoir. Non qu'elle n'eût pas soif, bien au contraire. A cette heure, après avoir mâché quelques poignées de riz grillé, la soif la dévorait. Elle pensait au courant limpide du ruisseau des Anguilles. Et si à la faveur de la nuit, on allait y puiser de l'eau ? C'était faisable après tout. L'ennemi ne pouvait tout de même pas contrôler le ruisseau sur toute sa longueur.

Quand le potage fut à point, Su en remplit un quart et l'apporta à Tham. Puis elle se mit en devoir d'en donner à Be cuillerée par cuillerée. Comme elle lui essuyait les lèvres, Be demanda :

— Donne-moi un peu d'eau.

Su dut lui avouer la vérité. Le petit battit des paupières et garda le silence. Il ne sembla pas la croire tout à fait. Su lui caressa les cheveux :

— Il n'en reste plus, mon petit, mais cette nuit, j'irai en chercher pour toi.

— Dès ton retour, tu m'en donneras tout de suite, n'est-ce pas, ma sœur ?

— C'est promis.

Comme elle allait s'éloigner, Be lui prit la main, l'implorant :

— Ne t'en vas pas, reste ici avec moi. Je meurs d'ennui tout seul.

Su dut s'exécuter. Les yeux au plafond, Be se mit à raconter :

— Ce midi, en l'écoutant, j'avais l'impression que l'Oncle Ho était là. Je pensais aussi qu'il était au courant de mon amputation. Vrai, en l'écoutant, je pensais qu'il savait qu'on se bat à mort ici, qu'on n'a plus d'eau...

Ainsi Be pensait exactement comme elle. Elle lui prit la main :

— Bien sûr que l'Oncle Ho sait tout de nos souffrances, de notre vaillance. Il a dit : « Le Sud est

passé par sept années héroïques d'une lutte âpre. Tu te rappelles ? Il sait tout, je te dis.

— As-tu remarqué que sa voix tremblait un peu ? En l'écoutant, je me suis dit que ce n'est rien de perdre un bras, ce qui m'enrage, c'est d'être blessé dès le premier combat, sans pouvoir...

— T'en fais pas. Bien des manchots ont continué à se battre.

— Aussitôt guéri, je demanderai à rester parmi les guérilleros. Si j'étais encore en vie le jour de la réunification, j'écrirais une lettre à l'Oncle Ho et lui dirais qu'à telle date, telle heure, j'avais un bras amputé et l'écoutais parler à la radio dans la grotte de Hon Dat... Dis-moi, est-ce que je pourrai lui écrire tout ça ?

Su était étonnée de ce que Be avait pensé. Elle réfléchit un moment avant de lui répondre :

— Bien sûr que tu le pourras, mais pourquoi attendre le jour de la réunification ? Dès que tu seras rétabli tu lui écriras !

Be était à la fois ravi et soucieux.

— Non ! c'est pas possible, je ne suis pas digne de lui écrire, tu lui écriras !

— Comment ça ! Tu le mérites pleinement.

— Non ! non ! c'est pas possible.

Après ces mots, Be leva les yeux vers la voûte de la grotte. Impossible de suivre le cours de ses pensées. Comptait-il écrire au Président ? Le plus

clair, c'est qu'il était heureux de son idée et des paroles de Su.

La lumière pâlissait. Au dehors, le soir devait bientôt tomber. Su ne pouvait plus discerner les traits de Be. Elle ne percevait que sa douce respiration ainsi que la chaleur de sa main dans la sienne. Comme elle voulait allumer la bougie, Be lui dit :

— C'est pas la peine, ne gaspille pas nos bougies !

Su resta immobile.

Dans l'ombre envahissante, accroupie, les genoux serrés, Su défit son chignon. Ses cheveux tombèrent sur ses épaules jusqu'à toucher le rocher. Elle les ramena devant elle, cherchant à les démêler. Sa chevelure était vraiment abondante et soyeuse. Chaque fois qu'elle refaisait son chignon, elle n'oubliait pas de les caresser longuement. Sans être douée de la parole, cette fraîche chevelure semblait posséder une âme et vivre de sa vie propre. Pour Su, elle avait une voix particulière qui lui parlait affectueusement chaque fois qu'elle la caressait ainsi. Elle lui rappelait son mari qui aimait y passer sa main. Elle lui rappelait aussi sa mère qui souvent y versait de l'eau pour l'aider à la laver. Mère Sau devait être bien heureuse dans cette besogne, bien qu'elle criât parfois : « Mais il y a bien dix jours que tu n'as pas lavé tes cheveux, Su » ou encore, en lui versant de l'eau : « Gratte plus fort ma fille, plus fort ! » Su ne put réprimer un sourire au souvenir de ces marques de tendresse. Son cœur se serra en pensant à l'inquiétude de sa mère laissée toute seule à la maison.

Elle venait de refaire son chignon quand elle entendit Quyen l'appeler. Elle mit la bougie et le briquet dans la main de Be en lui recommandant :

— Tu l'allumeras quand tu voudras.

Elle vint à la rencontre de Quyen qui lui mit le bras autour du cou en chuchotant :

— Trong et Ba Ren sont sortis de la grotte pour une reconnaissance.

— Oui ? depuis quand ?

— A l'instant même.

— Où est Thuy ?

— Là-bas, avec Hai Thep.

Les deux sœurs se dirigèrent vers l'extérieur.

— C'est Su ? demanda Hai Thep.

— Oui.

— Maman ! fit la petite Thuy en entendant la voix de sa mère.

— Reste où tu es, ma petite, je ne m'éloigne pas. Dites, mon frère, est-ce qu'ils vont nous cerner encore longtemps ?

— Pas le moindre signe de retraite. Ce soir, Dat est grimpé au sommet de la grotte et s'est aperçu qu'ils ont emmené ici des tas de foin. Je me demande ce qu'ils manigancent.

— Ils oherchent peut-être à nous enfumer, dit Quyen.

— C'est possible. En tout cas, à en juger par l'ardeur qu'ils ont déployée depuis deux jours, on peut dire qu'ils sont décidés à en finir avec nous. Une

clair, c'est qu'il était heureux de son idée et des paroles de Su.

La lumière pâlissait. Au dehors, le soir devait bientôt tomber. Su ne pouvait plus discerner les traits de Be. Elle ne percevait que sa douce respiration ainsi que la chaleur de sa main dans la sienne. Comme elle voulait allumer la bougie, Be lui dit :

— C'est pas la peine, ne gaspille pas nos bougies !

Su resta immobile.

Dans l'ombre envahissante, accroupie, les genoux serrés, Su défit son chignon. Ses cheveux tombèrent sur ses épaules jusqu'à toucher le rocher. Elle les ramena devant elle, cherchant à les démêler. Sa chevelure était vraiment abondante et soyeuse. Chaque fois qu'elle refaisait son chignon, elle n'oubliait pas de les caresser longuement. Sans être douée de la parole, cette fraîche chevelure semblait posséder une âme et vivre de sa vie propre. Pour Su, elle avait une voix particulière qui lui parlait affectueusement chaque fois qu'elle la caressait ainsi. Elle lui rappelait son mari qui aimait y passer sa main. Elle lui rappelait aussi sa mère qui souvent y versait de l'eau pour l'aider à la laver. Mère Sau devait être bien heureuse dans cette besogne, bien qu'elle criât parfois : « Mais il y a bien dix jours que tu n'as pas lavé tes cheveux, Su » ou encore, en lui versant de l'eau : « Gratte plus fort ma fille, plus fort ! » Su ne put réprimer un sourire au souvenir de ces marques de tendresse. Son cœur se serra en pensant à l'inquiétude de sa mère laissée toute seule à la maison.

Elle venait de refaire son chignon quand elle entendit Quyen l'appeler. Elle mit la bougie et le briquet dans la main de Be en lui recommandant :

— Tu l'allumeras quand tu voudras.

Elle vint à la rencontre de Quyen qui lui mit le bras autour du cou en chuchotant :

— Trong et Ba Ren sont sortis de la grotte pour une reconnaissance.

— Oui ? depuis quand ?

— A l'instant même.

— Où est Thuy ?

— Là-bas, avec Hai Thep.

Les deux sœurs se dirigèrent vers l'extérieur.

— C'est Su ? demanda Hai Thep.

— Oui.

— Maman ! fit la petite Thuy en entendant la voix de sa mère.

— Reste où tu es, ma petite, je ne m'éloigne pas. Dites, mon frère, est-ce qu'ils vont nous cerner encore longtemps ?

— Pas le moindre signe de retraite. Ce soir, Dat est grimpé au sommet de la grotte et s'est aperçu qu'ils ont emmené ici des tas de foin. Je me demande ce qu'ils manigancent.

— Ils cherchent peut-être à nous enfumer, dit Quyen.

— C'est possible. En tout cas, à en juger par l'ardeur qu'ils ont déployée depuis deux jours, on peut dire qu'ils sont décidés à en finir avec nous. Une

vingtaine de personnes tuées dans la grotte, ce n'est pas un bien grand exploit pour eux, seulement ils veulent frapper le moral des nôtres ici et ailleurs. Les tenir cette fois en échec revêt donc pour nous une grande importance. La victoire est possible, si nous parvenons à nous procurer de l'eau, et si là-bas, dans le village, les nôtres engagent une lutte serrée. La faiblesse de l'ennemi est de ne pouvoir s'éterniser ici. Quant à nous, il est à déplorer qu'on soit complètement coupé du village.

— Les nôtres ne les laissent certainement pas tranquilles, fit Su. Ta femme et d'autres, aidées par Tam Chan, savent bien ce qu'il faut faire. Quant au problème de l'eau, attendons le retour des éclaireurs. S'il est possible de parvenir au ruisseau, nous, les femmes, on se chargera d'y aller, étant plus habituées que vous autres à porter les vases.

— Oui, attendons.

Hai Thep fit marcher alors son transistor et capta Radio Hanoi. Les accents d'un monocorde se firent entendre. C'étaient les premières notes du morceau : « Au bord du Hien Luong ». Le musicien devait être ému en faisant vibrer la corde de son instrument. Parfois on dirait qu'il retenait son souffle, d'où ce son éperdu qui s'arrêtait parfois pour se faire ensuite plus plaintif et passionné. Une tendre confidence qui se prolongeait. Et quand une voix de jeune fille s'éleva pour chanter le deuxième couplet, les vibrations de l'instrument résonnaient encore.

Quyen sentit doucement sur son épaule la pression du menton de Su en même temps que l'étreinte de ses

bras autour de sa taille. Elle sut que sa sœur était bouleversée. La chanson parlait de la fidélité conjugale, comme si elle était écrite pour elle. Cette chanson, Quyen et Su en avaient noté les paroles, mais jamais la jeune fille n'avait entendu sa sœur la chanter.

Le morceau fini, Su resta toujours immobile. Elle ne quitta l'épaule de sa sœur qu'après un long moment et seulement pour dire à Thuy :

— Allons nous coucher, mon enfant !

Thuy jeta docilement les bras autour du cou de sa mère.

— Appelle-moi quand ils seront de retour. Je m'en vais coucher Thuy.

Portant son enfant sur le dos, Su se dirigea vers l'intérieur. Chemin faisant, comme Thuy reposait sa tête sur son épaule, elle demanda :

—Tu dors, Thuy ?

L'enfant ne répondit pas. Un souffle léger et chaud chatouillait la nuque de Su qui marchait avec la plus grande précaution pour ne pas réveiller sa fille. Elle monta sur sa couche et se laissa tomber si légèrement après s'être assise que Thuy continua à dormir à poings fermés. Instinctivement l'enfant se cramponna solidement à sa mère un bon moment avant de la lâcher.

Avec la serviette qu'elle avait autour du cou, Su couvrit sa fille. Comme la nuit était fraîche, elle ôta encore sa veste qu'elle étendit sur la serviette pour que Thuy eût un peu plus chaud. Elle n'avait plus

sur elle qu'une petite veste à manches courtes en soie noire. « C'est idéal pour aller chercher de l'eau », pensa-t-elle. Elle borda soigneusement sa fille avant de prendre la torche électrique pour sortir. Thuy ne l'appela pas, et pourtant, chose étrange, elle hésita à s'éloigner. Une force surnaturelle la retint. Aussi revint-elle sur ses pas pour ne rien faire d'autre que de se pencher sur son enfant et écouter son souffle. Puis elle s'en alla. Mais ce petit geste eut le don de la rassurer.

Les hommes n'étaient pas rentrés.

— Elle dort ? s'enquit Hai Thep

— Oui.

— Prodigieux, les gosses ! La guerre même ne les empêche pas de dormir tranquillement.

Quyen ne pouvait rester en place.

— Pourquoi ne sont-ils pas encore rentrés ? Je me demande si tout va bien.

Elle s'assit sur un rocher. Juste à ce moment on entendit la voix de Trong :

— Hai Thep ! Hai Thep ! Où es-tu ?

— Ici ! Par ici !

Le secrétaire de la cellule se leva pour accueillir Ba Ren et Trong qui s'engouffraient dans la galerie.

— Alors ? fit Hai Thep.

— Préparez-vous à aller chercher de l'eau, dit Ba Ren. Ils cantonnent sur l'autre rive. Rien de ce côté.

— Vous en êtes sûrs ?

— Sûrs et certains. Mais il faut y aller tout de suite, de peur d'un changement.

— Eh bien, allons-y ! dit Su. Les vases sont là, Quyen ?

— Mais oui.

— Tu ne peux pas y aller, Quyen, intervint Hai Thep. Tu es encore trop faible.

— Mais non, je suis déjà tout à fait bien.

— Tu resteras là ! dit fermement Ba Ren.

— C'est ça, reste ici, Quyen. Va appeler Nam Nho, qu'elle aille avec moi.

La jeune fille obéit de mauvaise grâce. Un instant après, elle revint avec Nam Nho.

Ba Ren recommanda aux jeunes femmes :

— Silence absolu, n'est-ce pas ? Vous nous suivrez à pas de loup, compris ?

Trong redressa sa Thompson d'un coup d'épaule :

— Allons-y !

Les deux jeunes femmes relevèrent leurs pantalons jusqu'à mi-cuisse, puis, posant les vases sur leurs têtes, suivirent Trong et Ba Ren. Arrivés à l'ouverture de la grotte, Ngan et les autres hommes en faction leur recommandèrent la prudence.

L'odeur de la poudre emplissait les narines de Su. Mais une fois au dehors, elle respira à pleins poumons, délivrée de l'atmosphère oppressante qui régnait dans la grotte.

Se courbant à demi, tous les quatre traversèrent en courant un espace découvert. Su fermait la marche, les mains retenant le vase posé sur sa tête. Arrivés à la cocoteraie, ils se ralentirent et ne progressèrent plus qu'à tâtons. Subitement le faisceau d'une torche électrique balaya l'obscurité devant eux. Ils s'accroupirent en silence. Un groupe de soldats passait à dix mètres d'eux. Puis la lumière s'éteignit. On entendait le bruissement des feuilles mortes foulées par les bottes. L'ennemi s'éloignait. Ils reprirent leur marche et arrivèrent ainsi jusqu'au bord du ruisseau. Pour parvenir jusqu'à l'eau, il fallait traverser un banc de gravier. Trong et Ba Ren, pointant leurs armes, firent signe aux deux femmes d'y aller. Su et Nam Nho coururent vers la berge. Arrivée la première, Nam Nho plongea son vase dans l'eau. Su la rejoignit en hâte. Elle entendit les ennemis parler sur l'autre rive. Dans leurs tentes éclairées à l'acétylène, les soldats jouaient aux cartes en discutant bruyamment.

Su remplit tranquillement son récipient. A côté d'elle, Nam Nho buvait dans la paume de sa main. Puis elle mit le vase sur son crâne et remonta la berge. Su voulait boire quelques gorgées, mais voyant sa compagne s'éloigner, elle la suivit aussitôt.

Dans la cocoteraie, Su se disait : « Tout va bien ».

Ba Ren et Trong étaient toujours en tête et Su fermait la marche. Elle avançait en tendant les bras devant elle. Et pourtant, elle buta plusieurs fois sur des racines, risquant de perdre son eau précieuse. Comme elle trébuchait encore en marchant sur une palme, elle s'arrêta, mit son récipient à terre et y jeta

quelques feuilles détachées de la palme pour empêcher l'eau de trop bouger. Elle allait remettre le récipient sur sa tête lorsque plusieurs torches électriques se braquèrent sur elle. L'un des soldats réussit à se saisir de son chignon et tira dessus violemment, la renversant à terre. Quatre soldats se jetèrent sur elle et l'immobilisèrent. Le sous-lieutenant Ba, carabine en main, vint dévisager l'inconnue que ses hommes ligotaient.

— Que quelqu'un qui a été à Hon Dat vienne la reconnaître !

Un soldat s'approcha. Au premier coup d'œil, il cria :

— Ah, c'est Su !

— Tu la connais ?

— Oui, une Viet Cong authentique.

Jetant sur la jeune femme un lourd regard, le sous-lieutenant se saisit de sa veste en avançant le menton :

— Tu t'appelles bien Su ?

— Oui.

— Avec qui étais-tu ?

— Plusieurs. Ils sont maintenant dans la grotte.

— Avec de l'eau ?

— Bien sûr.

L'officier s'esclaffa :

— Très bien ! Très bien !

Su écarquilla les yeux sans comprendre. L'homme enfonça ses mains dans les poches de son pantalon et dit en détachant les mots :

— Nous avons empoisonné le ruisseau.

Su poussa un cri affolé. D'instinct, elle se porta en avant, comme pour courir vers la grotte. Mais elle ne pouvait faire un pas. Un soldat la retint par sa chevelure.

L'officier ricana :

— Ce n'est plus la peine de courir. Tes camarades crèveront tous, compris ? Allez ! ouste ! emmenez-la !

Su fut traînée par les soldats. Ses cheveux lui descendaient presque jusqu'aux talons. Elle faisait des efforts désespérés pour résister. Chaque pas qui l'éloignait de Hon Dat lui semblait pesant comme du plomb. Elle voulait crier à tue-tête pour avertir les siens de ne pas boire l'eau rapportée par Nam Nho. Elle pensait avec inquiétude à sa fille, à sa sœur et à tous ses camarades. En pleine marche, elle s'arrêta et jeta à la figure de ses escorteurs :

— Sauvages ! Lâches !

Le sous-lieutenant, furieux, lui donna un coup de crosse dans les côtes. Elle tomba à terre. A la lumière de la torche électrique, l'homme s'aperçut que la prisonnière pleurait. Il ricana :

— Et tu fais la Viet Cong, toi qu'un coup de crosse fait pleurer ?

Su fit une moue méprisante :

— Détrompe-toi ! Ce n'est pas le coup de crosse qui m'a arraché des larmes, c'est de penser aux miens, tiens-toi le pour dit.

4

Xam ne se retint pas de joie à la nouvelle de l'arrestation de Su. Il se redressa sur sa couche, fit mouvoir doucement son bras blessé, avança de quelques pas dans sa tente avant de se baisser pour sortir.

Les rangers avaient rejoint l'autre rive. En traversant le ruisseau ils avaient bousculé Su, la faisant tomber à la renverse. L'eau arrivait seulement jusqu'aux genoux, Su marchait pieds nus et ses cheveux flottaient légèrement sur l'eau. Arrivée sur la berge, elle toisa les soldats qui brandissaient des lumières aveuglantes. Comme ils élevaient leurs lampes à acétylène, Su aperçut Xam qui, immobile, la main gauche soutenant son menton, portait son bras droit en écharpe. Elle passa devant lui, impassible, faisant semblant de ne pas le voir. Xam resta imperturbable, sans un seul mouvement, froid comme une statue. Comme Su s'éloignait, il éleva la voix :

— Halte, la garce !

Su s'arrêta sans tourner la tête. Xam se précipita vers elle en battant des paupières :

— Dis donc, tu ne me reconnais pas ?

Su le regarda de haut puis détourna les yeux sans répondre.

Xam finit par dire :

— Bordel, je croyais que vous alliez vous murer dans la grotte. Mais voilà, ces messieurs-dames ont soif ! Et dire que je tombe sur toi. Je ne t'ai donc relâchée que pour te retrouver chez les Viet Cong ?

Su répliqua :

— Et moi, je te retrouve tout pareil.

— Explique-toi !

— Tu es toujours aussi grossier. Qu'un lieutenant s'exprime aussi ordurièrement, vous méritez bien le surnom d'armée de voyous dont on vous gratifie !

Sous le camouflet, Xam rugit de rage. Il sortit son coupe-coupe et considéra la lame longue et brillante en la portant à la hauteur de ses yeux. Puis il fronça les sourcils et le remit dans son étui.

— Attachez-la à un pieu ici-même ! cria-t-il.

Les rangers coururent chercher un tronc de cajeput qu'ils plantèrent au bord du ruisseau et ils y ligotèrent Su. Xam se mit devant la jeune femme et dit en grinçant des dents :

— Je voudrais t'éventrer tout de suite pour voir la grosseur de ton foie (1). Mais tu mourrais trop

(1) Une croyance vietnamienne situe dans le foie le siège du courage.

vite à mon gré. Je te laisse vivre quelques jours encore pour te jeter dans la même fosse que les tiens !

Xam tourna les talons et rentra dans sa tente. Les soldats vérifièrent encore une fois la solidité des liens qui attachaient Su avant de s'en aller aussi. Un seul homme était laissé devant la tente de Xam pour la faction.

Su avait l'impression que la corde de parachute avec laquelle on l'avait attachée au pieu, lui mordait les bras de plus en plus cruellement. Agenouillée sur le gravier, ses cheveux lui couvraient le dos et la plante des pieds. La nuit s'éclaircissait annonçant le lever de la lune. De sa place, Su pouvait apercevoir la mer qui avait surgi soudain devant elle, alors qu'elle était invisible la minute d'avant. Elle se dit : « La lune se lève », et ouvrit tout grands les yeux pour regarder les vagues qui murmuraient. Elle sembla tout oublier d'un seul coup : le coupe-coupe de Xam, les liens qui la retenaient, la sentinelle qui faisait les cent pas près d'elle. Elle ne voyait plus que la crête des vagues sur l'immense étendue lumineuse. Toute l'âme de la mer semblait s'y épanouir.

La lune du 18e jour se montra, couleur d'or. Elle monta toujours plus haut. Elle ressemblait à une mangue mûre suspendue dans l'azur.

Le temps était au calme. La mer exhalait sa plainte sempiternelle. De temps en temps, il soufflait du large un vent tiède apportant une saveur salée. La veste de soie noire de Su et ses cheveux caressés par le vent séchaient. La lune, en se répandant sur la berge, fit apparaître sa silhouette agenouillée,

avec derrière elle et dépassant légèrement sa tête, le pieu auquel elle était attachée. Bientôt, sa chevelure se souleva et flotta au vent. On ne voyait plus le pieu. Mais rien que la chevelure brillante de la jeune femme baignant dans les rayons lunaires. Plus la nuit avançait, plus la brise soufflait fort. Su ne contemplait plus la lune. Elle se tournait vers la colline de Hon Dat dont la masse sombre se dressait tout près d'elle. Elle s'inquiétait mortellement de ne savoir ce qui s'y passait. Peut-être étaient-ils tous empoisonnés. Assoiffés comme ils étaient, comment pourraient-ils se retenir de boire en voyant l'eau rapportée par Nam Nho? Comment se douteraient-ils qu'elle était empoisonnée? « O Nam Nho ! ils t'ont tuée, ma sœur ! » Elle se rappela en frémissant qu'elle aussi avait l'intention de boire quelques gorgées de cette eau immobile. Mais oui ! là où elle l'avait puisée, l'eau ne coulait pas. Ils avaient fait un barrage pour l'empoisonner, bien sûr. « San, mon chéri ! comprends-tu tout cela ? Sais-tu de quelle cruauté nos ennemis sont capables ? »

Dans la nuit inondée par la lune, Su appela son mari et lui parla. Elle se remémorait avec douleur que c'était justement là, sur la berge de ce ruisseau que son mari l'avait une fois aidée à laver ses cheveux. Ensuite, il l'avait peignée de ses propres mains. Elle avait goûté à ce bonheur sur cette berge même. Maintenant tout était changé. Maintenant on l'avait attachée si fort que ses bras avaient perdu toute sensation. Son flanc lui faisait mal à cause du coup de crosse du sous-lieutenant. Mais ce qui lui déchirait les entrailles, c'était son anxiété. Pas sur le sort qui lui serait réservé, mais

surtout à cause de ses camarades, de sa sœur et de son trésor de fille.

Toute la nuit, elle garda les yeux ouverts. La lune atteignit le zénith, puis redescendit dans son dos, sans que son inquiétude cessât un instant. A l'aube seulement, exténuée, elle s'assoupit, la tête penchée, pendant que le ruisseau chantait toujours doucement. La brise du large soulevait sa chevelure qui ondulait comme des vagues.

... Quand elle se réveilla, il faisait déjà grand jour. Les soldats étaient sortis de leurs tentes et se répandaient sur la berge. Xam arriva à grands pas, montrant la voie à deux officiers yankees. Ceux-ci regardèrent Su, puis se parlèrent dans leur langue :

— Jolie, la Viet Cong, malgré l'expression rebelle de ses yeux.

— Oui, un beau morceau !

Les soldats commencèrent à traverser le ruisseau à gué. Les deux Américains s'arrachèrent à la contemplation de Su et les rejoignirent. Deux soldats leur prêtèrent leur dos pour les porter de l'autre côté. Xam tourna aussi les talons, mais après quelques pas, il se retourna :

— Prends patience, ma belle. Aujourd'hui on va te ramener tous les types de la grotte.

Il descendit sur la berge, le bras toujours en écharpe. Un soldat le porta sur l'autre rive. Xam faisait aujourd'hui partie de l'expédition. Su les regarda partir, le cœur battant la chamade. Il ne

restait plus sur la berge que quelques hommes qui faisaient la cuisine tout en la surveillant du coin de l'œil. Assis autour du foyer, ils bavardaient en lorgnant la jeune femme.

— Pas question d'avoir une femme aussi jolie, nous autres.

— Dommage qu'elle soit une Viet Cong !

Elle était à la fois importunée et amusée par ces propos. Gardant le silence, elle regarda vers le large. Le jour s'était levé. A la place des reflets d'or, elle ne voyait plus que des vagues teintées de rose, susurrantes et moirées. La voûte céleste, de violet clair, avait tourné au rose. Dans le matin frais, elle discerna tout ce qu'elle n'avait pu distinguer la nuit. Succédant au clair de lune, le jour réchauffa son cœur de ses vives couleurs en lui montrant Hon Dat dans toute sa beauté.

Elle aimait d'un amour sans bornes ce lieu qui l'avait vue naître et dont les fruits savoureux lui avaient donné ce teint éclatant. C'était ici que sa mère avait bercé son sommeil et qu'elle-même avait bercé celui de sa fille avec les mêmes chansons. C'était ici qu'elle ayait levé le poing pour saluer le drapeau du Parti et avait su, de ce fait, aimer mieux ses parents, son mari, son enfant, sa sœur et ses camarades. Elle aimait Hon Dat d'un amour qui l'attachait par toutes les fibres de son corps. Cette vieille maison sur pilotis avec son escalier vétuste d'où elle pouvait voir, derrière les feuillages, la mer et le hameau, les champs et le mont Ba The sur le flanc bleu duquel s'imprimait chaque soir le vol blanc des aigrettes.

Jamais son cœur n'avait autant battu pour Hon Dat que ce matin. Attendant la mort, à genoux, elle aimait mieux la vie, elle aimait mieux ce sol natal qu'une nouvelle aube éclairait de ses rayons. Le soleil atteignait le banc de sable et dorait les tiges de bambou légèrement penchées. Tout ce hameau de pêcheurs baignait dans la lumière.

Su regarda la fumée qui montait des toits des maisons de pêcheurs. Elle vit même les filets en nylon qui brillaient et se balançaient au vent, à côté d'autres d'un noir uniforme. Les rayons l'atteignaient, se reflétaient dans ses yeux, s'attardaient sur sa chevelure éparse, sur ses épaules pleines.

Tout à coup, ces rayons s'animèrent. Une fusillade nourrie s'éleva du côté de la grotte. Su se retourna en sursautant. Les détonations devinrent plus denses. Des mitraillettes, des Thompson à rafales courtes, des fusils aux coups plus espacés. Les soldats se ruèrent vers le ruisseau en se tournant vers Hon Dat. Les yeux de Su pétillèrent de joie en reconnaissant le tir des siens. Elle écoutait religieusement les rafales mêlées de hurlements. Le cœur en liesse, elle aurait voulu sauter, applaudir et rompre tous ses liens. « Vivants ! ils sont vivants ! ils se battent ! » pensa-t-elle.

Un mercenaire debout sur la berge dit à haute voix :

— Ces sacrés coups de feu nous vaudront encore quelques types sur le brancard.

— Dis donc, et cette histoire de poison dont on nous a rebattu les oreilles ?

— Flûte... Ils peuvent en avoir bu et ne pas s'en porter plus mal. Tu vois comme le ruisseau est long et large, comment pourrait-on empoisonner ses eaux ?

Le soldat se souvint tout à coup de Su. Il se tourna vers elle, les traits menaçants, et pointant son index :

— En tout cas, pas d'espoir pour toi, ma petite. Tu n'es qu'un poisson sur le billot.

Su lui lança un coup d'œil, prête à la réplique. Mais elle se dit : « Pas la peine ». Si elle se réjouissait, ce n'était pas sur son sort. Mais de ce que ses camarades n'étaient pas morts. Ils se battaient et ne se résignaient pas à se laisser traîner jusqu'ici, comme Xam l'avait prédit.

Brusquement, la fusillade se tut. Un F.M. tira par longues rafales. L'ennemi ripostait. « Pas de mal, pensa Su. Ce sera comme hier. »

Alors que la fusillade faisait encore rage, Su vit un groupe de soldats sortir de la cocoteraie, brancardant des blessés.

— Qu'est-ce que je disais, hein ? fit le soldat.

Puis il courut sur la berge au devant des brancardiers.

— Hé là ! Qui est-ce ?

Pas de réponse. Les brancardiers descendirent avec précaution la pente. Ils posèrent ensuite les hamacs sur le sable. On distingua parmi les blessés un Américain qui agitait violemment les jambes en hurlant. Les porteurs essuyèrent leur sueur en soufflant.

— Merde ! Le lieutenant a dit qu'ils sont tous crevés pour avoir bu de l'eau empoisonnée. Il nous a donné

l'ordre de pénétrer dans la grotte. Résultat : six morts, cinq blessés. Le Yankee va rejoindre ses ancêtres, lui aussi.

— Comment ? les Yankees sont entrés aussi dans la grotte ?

— Bien sûr que non ! Une balle perdue.

Secoué de violentes convulsions, l'Américain gratta le sable de ses doigts. Puis son râle cessa, il agita plusieurs fois les jambes et sa tête s'inclina. Sa casquette lui couvrait le visage. Un soldat se pencha, mit un doigt devant le nez de l'Américain et s'exclama :

— Foutu.

— Il est mort ?

— Il ne respire plus du tout.

La voix du ranger était tout à fait indifférente. Jambes écartées, les mains sur les hanches, il regarda placidement l'Américain. On lui cria de ce côté :

— Apporte-le ici, ou il t'en cuira.

— Comment ça ? Il n'y a pas que lui. Il faut d'abord évacuer nos blessés.

Les brancardiers soulevèrent les quatre rangers blessés et franchirent le gué. Le sang s'égouttant des blessures teintait de rouge l'eau du ruisseau. Su discerna, alors qu'ils passaient devant elle, les gouttes qui formaient une longue traînée sur le sable.

Le corps du Yankee fut également ramené de ce côté-ci du ruisseau. La casquette se détacha de la tête ballottante du mort et tomba à l'eau, aussitôt

emportée par le courant. Su entrevit des cheveux châtains et un nez busqué.

Les détonations s'espaçaient. Su comprit instinctivement que quelque chose de terrible allait se passer. Elle prit son courage à deux mains pour l'affronter. Elle entendit distinctement les paroles de son mari: «Ne nous laissons pas prendre de court, ce sera moins douloureux!» Elle murmura à l'adresse de San:

—Bon, je ferai comme tu dis. Je suis tout à fait sûre de moi, mon chéri. Cette fois, je ne te reverrai plus jamais. Ne sois pas trop triste à ton retour. Je t'aime, mon ami, sachant que depuis sept ans tu ne cesses de penser à moi et à Thuy. Tu seras malheureux de ne pas me revoir quand tu reviendras. Ne m'en veux pas, je t'en demande pardon d'avance. Si Thuy est là, considère-la comme un don de mon amour. Regarde-la bien, tu me retrouveras en elle. Je ne sais rien encore de son sort, mais je suis certaine qu'elle est encore en vie, puisque nos camarades ont toujours leurs armes à la main.

En se parlant Su avait l'impression que San était vraiment à côté d'elle. Puis elle songea à sa mère et à sa sœur.

— Que fais-tu à cette heure, maman? Travailles-tu dans le jardin, ou donnes-tu aux porcs leur nourriture ? Je ne t'ai pas vue depuis trois jours... et je ne te verrai probablement plus jamais. Elève Thuy à ma place, maman! Considère-la comme ta Su d'autrefois. Et tu auras l'impression de m'avoir toujours à tes côtés.

Quyen, ma sœur, avec Ngan ton bonheur est assuré. Un brave jeune homme et un bon communiste. Je ne serai pas là à ton mariage. Ça ne fait rien, j'en suis heureuse pour toi en sachant que ta vie est pleine de promesse. Mène à bien toutes tes missions, remplace-moi auprès de maman, veille sur Thuy. Aime-la bien en souvenir de moi, n'est-ce pas, ma sœur?

Elle avait également l'impression que sa mère et sa sœur étaient là à l'écouter. Elle appela doucement: «O Thuy, ne meurs pas, ma chérie...» Puis elle cajola son enfant en pensée, l'étreignant, l'embrassant. En pensée.

Su avait vu juste, ce qu'elle redoutait arriva. Alors qu'elle était toute à son enfant, quelques soldats venus de la grotte se précipitèrent vers elle. L'un d'eux la détacha en disant:

— Debout!

Su voulut se lever, mais ses efforts furent vains. Ses membres étaient gourds. Le soldat la traîna sur le gravier. Arrivée près de l'eau, elle lui dit:

— Lâchez-moi, je vais marcher moi-même.

Su replia et étendit plusieurs fois les jambes avant de pouvoir avancer. Elle traversa lentement le gué. Arrivé à l'autre rive, un soldat lui indiqua du geste la grotte puis prit les devants. Celui qui l'escortait lui demanda:

— Savez-vous où l'on vous mène?

— Non.

— Le commandant ordonne de vous amener à la grotte. C'est une sacrée chance!

« Que comptent-ils faire de moi ? se demanda Su. Certainement ils manigancent quelque mauvais tour. On le verra bien. Quoi qu'il advienne, rien ne me fera changer ».

Après avoir pénétré dans la cocoteraie, les deux soldats amenèrent Su devant l'officier commandant l'expédition. Le teint brun, le visage osseux, le commandant était nu-tête, sans doute pour bien montrer ses cheveux artistiquement coupés et soigneusement peignés et gomminés. Il avait à la main un court bâton passé au vernis avec un bout en argent qu'il agitait en cadence (à l'imitation des généraux fantoches en opération). Xam et d'autres acolytes étaient rangés autour de lui.

A la vue de Su, le commandant reprit son sérieux. L'examinant des pieds à la tête, il frappait sa paume ouverte à petits coups de son bâton. Puis, avec un sourire perfide :

— Comment ! s'écria-t-il, avec une si jolie frimousse, vous frayez avec les Viet Cong ?

Su se détourna.

— Vous avez un mari regroupé dans le Nord, n'est-ce pas ? Je sais tout, voyez-vous. Même que vous avez refusé de couper tout lien avec lui, comme on vous l'a conseillé. Je trouve ça très bien. C'est très bien, une femme fidèle.

Su garda le silence. L'officier continua avec un plaisir évident :

— Je ne vous reproche pas d'avoir refusé de renier votre mari, au contraire, je vous en félicite. Mais pas

de compliment quand vous frayez avec les Viet Cong. C'est un vrai suicide.

Su esquissa un sourire qui voulait dire : « Tu n'as rien d'autre à raconter que cette vieille antienne ? Tes pareils m'ont tant de fois rebattu les oreilles avec ça ! »

Mais loin de s'arrêter, l'officier voulut prouver son éloquence. Il palabra sur le « personnalisme », le « progrès social », les forces immenses du « gouvernement national » de Ngo Dinh Diem dont les soldats comme lui étaient les meilleurs artisans. Il conclut :

— N'attendez pas votre mari. Il n'y aura pas de réunification. Tant que nous sommes là, tant que les Etats-Unis sont là, il n'en est pas question !

Ne pouvant se retenir, Su répliqua :

— C'est votre désir et celui des Américains. Nous, le peuple, on pense autrement. On compte vous anéantir tôt ou tard, pour pouvoir réunifier le pays.

— Comment ça, nous anéantir ? fit l'officier en rigolant, les yeux ronds. Quand comptez-vous vous y mettre ? Regardez donc, continua-t-il en montrant la grotte du doigt. Demain au plus tard vos camarades viendront ici à quatre pattes ! Nous anéantir ! Avec quelques hommes et quelques pétoires ?

— Vous faites erreur. Ils ne viendront pas.

Le sourire perfide s'éteignit sur les lèvres de l'officier. Son visage commença à pâlir. Il se tut un moment pour réprimer sa colère puis, se tournant vers ses hommes :

— Le micro est prêt ? demanda-t-il.

Quand il lui fut répondu que tout était en place, l'officier fit un large geste.

— Traînez-la jusque-là !

Les hommes de Xam poussèrent Su en avant. Le commandant et Xam s'empressèrent de les suivre. Un tout jeune sous-lieutenant des services psychologiques, le visage boutonneux, était déjà là, un micro à la main.

Le commandant s'approcha de Su :

— Trêve de politesse, écoutez ceci. Tenez-vous à la vie ? Si oui, je vous donne ma parole que vous aurez la vie sauve. Sinon, je vous ferai mourir en un clin d'œil. Maintenant, répondez-moi, immédiatement !

Su le regarda droit dans les yeux.

— Personne ne veut mourir, dit-elle, pourquoi le voudrais-je, moi ?

Le sourire réapparut sur les lèvres de l'officier.

— Ah, bien ! Vous aussi, vous tenez à la vie. Eh bien ! continua-t-il en montrant la grotte avec son bâton, c'est tout ce qu'il y a de plus facile. Il suffit de dire que vous vous êtes rendue et qu'ils feront bien de suivre votre exemple. Dites-leur que je vous traite bien et m'engage à traiter de même tous ceux qui déposeront les armes et quitteront ce repaire. C'est tout. Ça vous va ?

L'officier se tut et attendit. L'homme au micro tendit son appareil devant Su. Xam sortit brusquement son coupe-coupe de l'étui et s'approcha vivement de la jeune prisonnière. Les mains derrière le dos, le commandant observa chaque geste de Su. Il était sûr qu'elle

flancherait devant la mort. A sa place, il ferait bien davantage pour avoir la vie sauve. Pas possible qu'une femme, et jolie par-dessus le marché, puisse dire non à la vie. Lui-même, il y tenait, alors !

Mais Su restait immobile à regarder le micro, petit comme un poing et criblé de trous comme un nid d'abeille. Elle savait que tous étaient là à quelques pas de l'entrée et qu'ils pourraient l'entendre parfaitement.

Le commandant impatienté leva le menton :

— Alors ? On marche ou on ne marche pas ?

Su fit un pas en avant :

— Bon, je vais parler.

5

Dans la grotte, les hommes attendaient, l'arme prête. Une tentative ennemie brisée, puis plus rien. Pas un seul assaut depuis une heure. Mais l'ennemi était toujours là. On voyait bien les soldats aller et venir dans la cocoteraie. Aussi, l'arme en main, chacun restait en éveil.

— Su doit être arrêtée ou même fusillée, dit Ngan à Hai Thep.

— Plutôt arrêtée. On n'a entendu aucun coup de fusil la nuit dernière.

Puis Hai Thep se tut. Depuis hier soir, il était sans cesse placé devant des situations imprévues. Pour

commencer, Nam Nho avait été prise de coliques dès son retour, pâlissant à vue d'œil et transpirant à grosses gouttes. Pris de soupçon, Hai Thep lui demanda si elle avait bu au ruisseau. Après avoir dit oui, la jeune fille s'écroula à terre. Hai Thep introduisit sa main dans le gosier de Nam Nho et lui fit rendre un méchant liquide jaunâtre. Il en conclut que l'eau était empoisonnée. C'était au fait d'avoir vomi que Nam Nho devait la vie sauve. Elle reprit ses esprits après s'être évanouie un instant. L'eau ramenée du ruisseau fut immédiatement jetée. La question de l'eau restait entière comme auparavant. Et puis, Su avait disparu. Personne n'avait pu dormir de la nuit. Vers minuit, Thuy s'était réveillée en sursaut en appelant : «Maman ! maman !». Comme sa mère n'était pas venue comme d'habitude la dorloter, elle avait éclaté en pleurs et ne s'était apaisée que lorsque Quyen était venue la bercer. Au matin, la petite pleura vraiment de chagrin en ne voyant sa mère nulle part. Quyen dut lui dire que Su était allée accomplir une mission dans le village.

La disparition de Su avait jeté l'inquiétude dans tous les cœurs. C'était intolérable, pire que de la voir tuée car on ne savait même pas ce qui lui était arrivé. A peine de retour, s'apercevant que Su manquait à l'appel, Ba Ren et Trong étaient de nouveau sortis à sa recherche. Puis, Ngan les avait accompagnés pour une nouvelle tentative. Ils avaient remué chaque buisson, fouillé chaque cocotier, persuadés qu'elle était empoisonnée comme Nam Nho. A la fin Ngan lui-même dut se rendre à l'évidence. La

cocoteraie avait été parcourue en long et en large sans qu'il pût retrouver la moindre trace de Su.

La nuit entière se passa dans l'anxiété. Chacun se sentait responsable de la perte de Su, tourmenté par mille regrets. Chacun se reprochait de n'avoir pas pris sa place. Bien qu'elle n'eût pas tiré un seul coup de fusil, elle avait pris soin de tous pour la nourriture et la boisson. Sa présence signifiait des soins affectueux, des pas feutrés, des gestes mesurés. Depuis l'époque où elle était jeune fille, elle avait conquis tous les cœurs par sa douceur. Comme le ruisseau, les frondaisons et les fruits, elle appartenait corps et âme à Hon Dat et ne saurait en être détachée. Elle était la fierté de la région par sa beauté comme par sa noblesse de cœur. Mieux encore, elle offrait l'image même de la fidélité conjugale, d'une femme qui faisait corps avec son village et ses concitoyens à travers toutes les épreuves.

Hai Thep était accablé. Si chacun avait son fardeau, Su avait traversé plus d'épreuves que les autres, étant la jeune femme d'un homme regroupé au Nord. Juste deux jours auparavant, elle lui avait donné à lire une lettre de son mari. Comme les doigts de Su avaient tremblé d'émotion à cet instant ! Comme ses yeux luisaient d'espoir ! Il se souvenait de ce qu'elle avait dit lors de sa deuxième arrestation : «Je ne regrette rien pour moi, même si je devais perdre la vie. Mais Thuy, la pauvre ! Et puis, San serait bien affligé de ne pas me voir le jour de la réunification !»

Hai Thep savait d'expérience qu'il existait toujours de telles femmes aux moments difficiles de la révolution. Elles veulent faire en sorte que leur honneur de communistes, la réputation de leurs parents et de leur pays soient intacts, que leur fidélité conjugale soit digne de leur bonheur futur. Nul ne combat avec une plus grande conviction et n'attend avec plus de ferveur qu'elles le jour de la réunification.

Pour Hai Thep, Su était la plus typique. Il avait entendu Thuy réclamer sa mère dans la nuit. Et depuis, le fardeau de la bataille pesait plus lourdement sur ses épaules. Au matin, son souci ne s'était pas encore évanoui que le combat avait repris. Il s'était porté immédiatement vers l'ouverture. Comme les autres fois, l'ennemi avait été aussitôt repoussé. L'insolite, c'est que les assaillants avaient fait preuve d'une folle témérité en pénétrant cette fois dans la grotte. Et ils avaient laissé plus de corps sur le terrain, la plupart sur le dos, abattus de plein fouet.

On attendait en vain un deuxième assaut. Tout redevenait calme. Rien que des rafales de F.M. mais pas l'ombre d'un ennemi.

— Tenez-vous toujours prêts, recommandait Hai Thep. On ne sait pas ce qu'ils trament.

Il faisait déjà grand soleil. Quyen commença la distribution des rations de riz grillé. Les ennemis agonisants étaient maintenant tout à fait morts sous le soleil. Dans la cocoteraie, la troupe allait et venait, attendant quelque événement. De temps à autre, une rafale de F.M., puis le silence. On pouvait distinguer

le pépiement des oiseaux, le bruit que faisait un écureuil sur une palme et plus loin, le murmure de la mer. Silence oppressant, tendu, obligeant chacun à réfléchir et à garder son doigt sur la détente. A la moindre apparition des silhouettes grises, toute quiétude se serait évanouie. La fusillade reprendrait et des silhouettes s'affaleraient sur le sol.

Assis derrière leurs rochers, les guérilleros étaient de plus en plus persuadés qu'aucun ennemi ne pourrait éviter leurs balles. L'ouverture de la grotte constituait une cible idéale, il suffisait qu'ils gardent leur calme pour faire mouche à chaque coup.

Ils comprenaient de mieux en mieux les qualités et les défauts de la grotte. La qualité, c'était l'excellence de sa position pour la défense. Le défaut, c'était le manque d'eau. C'était à cause de ce défaut que Nam Nho avait failli mourir et que Su avait disparu. A présent, chacun sentait son gosier en feu. Après chaque engagement, la transpiration survenait et la soif redoublait de violence. Ba Ren enrageait.

— Fils de chienne ! Ils empoisonnent jusqu'au ruisseau !

Malgré la présence de Quyen, il lâcha plusieurs mots grossiers, puis jura sur son honneur de ne rater aucun ennemi qui se présenterait. Il se frappa la poitrine, se reprochant de n'avoir pas marché le dernier au cours de l'expédition nocturne.

— Je croyais qu'en marchant en tête, ce serait nous qui tomberions sur les ennemis !

— C'est ma faute, fit Hai Thep, je n'avais pas pensé à un empoisonnement possible. J'aurais dû prévoir leur férocité.

Il se tut brusquement. Au dehors, un grésillement s'éleva puis une voix parla dans le haut-parleur.

— Allô ! Ecoutez ceci, écoutez ceci !

Dans le silence de la grotte, la voix s'enfla démesurément.

— Allô ! l'Armée républicaine fait connaître aux Viet Cong qui sont dans la grotte, que Nguyên thi Su, leur congénère, est tombée entre ses mains. Après s'être ralliée à la juste cause, elle désire maintenant leur parler.

La voix s'arrêta, le haut-parleur grésilla de nouveau. Dans la grotte, tout le monde regarda au dehors avec consternation. Mais on ne pouvait rien voir. Le micro était placé en sorte qu'il n'était pas à portée de fusil. On s'interrogea du regard, ne sachant que penser. Avait-on bien entendu ? Fallait-il en croire ses oreilles ? Mais on avait bien entendu. Impossible de se tromper là-dessus. Quyen qui allait donner à Ngan sa poignée de riz, trembla tellement qu'elle laissa tomber les grains dans la paume de son fiancé sans s'en rendre compte. Elle pâlissait, une lueur d'effroi dans les yeux, les lèvres frémissantes comme si elle allait pleurer. Elle serra les poings, se pinça la lèvre inférieure et resta debout, figée sur place, comme attendant l'arrivée d'un événement terrible. Jamais Ngan n'avait vu sa fiancée dans cet état. Jamais elle n'avait été terrifiée à ce point, Ngan pensa soudain au malentendu de la jeune fille naguère

et crut discerner un peu du désarroi qui l'avait alors agitée.

Hai Thep fronça les sourcils en regardant au dehors. Comme les autres, il ne voyait rien. Il pensa : « Il est clair que Su est forcée par l'ennemi, mais il est impensable qu'elle lui obéisse. Non, une autre, mais pas elle... Mais peut-on savoir ? Elle est jeune, elle a son enfant, sa mère et d'autres liens qui l'attachent à la vie. Ce serait catastrophique si elle prononçait de viles paroles de trahison. Car elles frapperaient le moral des gars à un moment crucial, venant de Su que chacun aime et estime. Chacune de ses paroles en ce moment était d'une importance extrême...

Le micro cessa de grésiller. La voix aboya de nouveau :

— Occupants de la grotte, écoutez ! Voici Nguyen thi Su qui vous parle.

On regarda de nouveau au dehors. Une tension intolérable régnait. Mais on n'attendit pas longtemps. Une voix familière s'éleva, qu'on reconnut aussitôt comme étant celle de Su.

— Camarades, dit-elle, c'est moi, Su qui vous parle.

Puis, le débit se précipita :

— Camarades, ne les croyez pas, ils mentent, jamais je ne me rendrai. Ne buvez pas l'eau du ruisseau, ne déposez pas les armes ! Vous portez-vous bien, tous ? Et ma fille, est-elle encore en vie ? Si oui, tirez une balle pour me l'apprendre.

Comme elle parlait précipitamment, comme sa voix se faisait pressante et impérieuse! Elle semblait hurler dans le micro.

Dans la grotte, tout le monde se mit debout, en levant la tête. Sur les rudes visages, les larmes se mirent à couler. Ba Ren sauta au milieu de la grotte, épaula son Garant et tira trois coups au dehors.

Pan! pan! pan!

Le commandant pâlit, puis se répandit en injures. Xam renversa Su d'un coup de pied et la piétina rageusement. Mais les coups de feu tirés par Ba Ren eurent un effet miraculeux. Ils illuminèrent le visage de Su plaqué contre terre. Elle était heureuse, heureuse. Les coups de fusil l'avaient comblée en répondant à son ultime espérance. «Ils sont encore vivants, vivants!» Elle fit un effort pour se soulever et jeter un dernier coup d'œil vers la grotte. Elle écarquilla les yeux. Peut-être regardait-elle plus loin. Un éclair de joie passa dans ses yeux brûlants et fixes qui s'attardaient, ne se résignant pas à se détourner. Yeux pleins d'amour et d'espoir, de satisfaction et de ressentiment, du bonheur et de la douleur d'un adieu éternel. Les beaux yeux de Su étaient devenus splendides.

— Suspendez-la! aboya le commandant. Tenez, sur ce cocotier incliné. Comme ça, ses congénères pourront se rincer l'œil.

Les rangers sautèrent sur Su, la relevèrent, attachèrent ses coudes à une longue corde. Xam, le bras en écharpe, choisit un cocotier qui s'inclinait juste dans la direction de la grotte.

— Suspendez-la ici! cria-t-il. Toi, monte en haut et fais une entaille pour retenir la corde.

A cinq ou six mètres du sol, le soldat fit une entaille avec son couteau. Xam le regarda faire, puis :

— Ça suffit. Descends! aboya-t-il.

Le soldat jeta le couteau et descendit. Il allait toucher terre quand Xam prit la corde où Su était attachée et la lui remit afin qu'il remontât et l'engageât dans l'entaille.

Su était solidement maintenue. Deux soldats se préparaient à la hisser.

— Mes camarades me verront, dit Su, mais ils n'en éprouveront que plus de haine pour vous. Pas question de les intimider!

Les deux soldats hésitèrent en entendant ces mots. Mais Xam leur cria :

— Allez-y!

Ils tirèrent sur la corde.

Pour empêcher toute résistance, on immobilisait les jambes de Su jusqu'à ce que ses pieds eûssent quitté le sol. En se débattant, un pied de la jeune femme frappa un soldat au visage. Il cria en se protégeant la figure :

— Merde! c'est une sorcière, ma parole!

Su montait, montait toujours plus haut. Ses bras nus si beaux et si blancs étaient tirés par la corde, tordus derrière le dos. Des bras si frais, infatigables au travail et si habiles! Des bras affectueux qui avaient tant de fois entouré de tendresse son mari, sa fille, sa

sœur, ses parents et ses compagnes ! Ils étaient maintenant impitoyablement malmenés. La corde implacable tirait dessus, traînant en haut la taille svelte de la jeune femme. Tout n'était que douceur chez elle. Ses cheveux lui arrivant aux talons, son visage rendu blême par la souffrance, sa poitrine pleine tendant sa veste de soie noire. La corde implacable hissait en l'air la fille des collines, cette fille du Sud, cette mère qui n'était qu'espérance et fidélité. Tout ici n'était que cruauté. Cette corde, et aussi ces soldats qui l'entouraient. Tout, hormis les rayons du soleil et la verdure. Le soleil filtrait à travers les palmes et inondait Su de la tête aux pieds. Et le vent, ce souffle de la mer, où se discernaient les senteurs annonciatrices du printemps. Su pouvait en ce moment même distinguer la brise de mer, tiède et salée, du vent venant des rizières. Les bras endoloris, elle essaya d'entrevoir la grotte que cachaient les palmes. Pourquoi le vent n'écarte-t-il pas les feuillages pour lui permettre en ces ultimes minutes d'apercevoir, ne serait-ce que la silhouette des êtres chers ? Peut-être verrait-elle Quyen portant Thuy sur son dos ? Ciel ! Si elle pouvait apercevoir sa fille, ne serait-ce qu'une seconde ! Elle se mit à se rappeler la nuit passée, les menottes de la petite fille qui s'agrippaient à ses épaules. Comment elle avait ôté sa veste pour couvrir sa fille, comme elle avait hésité à la quitter. Oui, c'étaient bien les dernières minutes qu'elle avait passées avec Thuy. Dernier jalon de son amour maternel, comme l'instant des adieux avec San fut le dernier jalon de son amour conjugal.

A partir de ces deux jalons, elle se souvint de tout. « Je vais mourir aujourd'hui, se dit-elle. Des regrets oui, mais aucun reproche, aucune honte... Envers le Parti, je suis restée la même jusqu'à présent, comme les martyres Nguyen thi Minh Khai, Vo thi Sau. Jusqu'à la fin, il faut conserver la même attitude... »

Elle se préparait ainsi à lutter jusqu'au bout. Vingt minutes, une éternité, passèrent sans que l'ennemi ne fît rien d'autre. Xam, parti on ne sait où, venait juste de revenir. D'en bas, il la foudroya du regard, puis se mit à faire les cent pas, comme s'il attendait quelque événement. Le commandant s'était affalé contre un cocotier, mordillant son fume-cigarettes en ivoire, regardant fixement à travers la fumée la jeune femme suspendue.

« Qu'est-ce qu'ils vont faire encore de moi ? » Su pensa avec appréhension à un fait probable : « Juste ciel, ils vont amener maman ici ! Non, maman, non, ne viens pas ! »

Elle avait vu juste. A peine eut-elle repoussé cette idée en pensée qu'elle vit sa mère en se retournant. Mère Sau marchait entre deux soldats. Frêle et douce, elle lui paraissait si familière avec sa serviette rayée à l'épaule, son costume de soie tissée à la main déjà défraîchi. Mais elle n'était pas seule. Derrière elle, grondait la foule des villageois. Le ranger devait sans cesse se retourner en serrant sa carabine. Puis les soldats formèrent une haie. Le commandant écrasa sa cigarette et se redressa :

— Que signifie tout ce vacarme ?

— Mon commandant, ils demandent qu'on relâche la vieille. Ils disent qu'elle n'a rien fait.

Le commandant s'adressa à un sous-lieutenant :

— Stoppez-les. Empêchez-les de venir jusqu'ici. Puis, se tournant vers Xam : Amenez la vieille devant sa fille !

Xam s'approcha de Mère Sau et montra Su du doigt :

— Votre fille est suspendue pour avoir fait la forte tête. Venez la raisonner. Le commandant lui promet la liberté immédiate si elle accepte de se soumettre et appelle les autres à la capitulation.

Xam n'avait pas fini que Mère Sau, repoussant les soldats, courait vers Su. Su vit les bras maigres et les cheveux blancs de sa mère qui flottaient au vent. La serviette rayée qu'elle avait à l'épaule tomba à terre. A quelques pas de Su, elle ne pouvait plus continuer, ses pieds se dérobaient sous elle. Mais elle se releva. Puis Su sentit autour de ses jambes l'étreinte de ses bras. D'abord, Mère Sau enfouit son visage dans ses mollets. Puis Su sentit les larmes chaudes de sa mère lui couler sur les jambes. Mère Sau étouffa ses sanglots, tandis que Su écarquillait les yeux pour regarder la chevelure blanche et les épaules frêles et frémissantes de sa mère. Le cœur déchiré, elle détourna les yeux qui étaient devenus tout rouges et fixes. Su essaya de retenir ses larmes qui montaient. Elle ne voulait pas que les ennemis se méprennent encore une fois sur son émotion. Elle ne voulait surtout pas que sa mère eût un surcroît de douleur. Elle espérait que

sa mère ne dirait rien, pas un mot. Qu'elle se contenterait de l'embrasser ainsi, silencieusement, comme dans son enfance. Mais si brisée par sa douleur, sa mère disait quelque parole inconsidérée, elle était décidée à ne pas l'écouter. Bien sûr, il lui en coûterait beaucoup. Jamais elle n'avait eu à s'endurcir autant dans sa résolution. Jamais elle ne s'était sentie à ce point bouleversée. Ces bras, ce visage contre ses jambes répandaient sur tout son corps le flux d'un amour maternel torturé.

Plus que sa fille, Mère Sau se débattait au milieu des tourments. Depuis vingt-sept ans qu'elle avait mis Su au monde, que de soins elle lui avait prodigués, comptant chaque goutte de lait, veillant au moindre vêtement. Ces jambes qui se balançaient au-dessus du sol, elle les avait vues faire leurs premiers pas. Ces cheveux qui caressaient maintenant ses épaules à elle, elle les avait caressés quand ils avaient seulement commencé à pousser. Puis, le babillage de sa fille, son veuvage à elle. C'était Su qui l'avait la mieux comprise et l'avait aidée le plus pendant les dures années. Devenue grande, sa fille n'avait pas eu tout le bonheur qu'elle méritait. Elle avait dû élever Thuy toute seule, comme sa mère l'avait auparavant élevée. Quitter maintenant cette fille, la perdre à jamais, comment Mère Sau pouvait-elle s'y résoudre ?

Mais elle ne pouvait faire ce que lui disait l'ennemi. Et ce village et cette grotte qui résistait et la révolution en laquelle elle mettait toute sa foi et à laquelle elle était si étroitement liée, n'étaient-ils pas pour elle plus sacrés que sa fille ?

— Parlez-lui, la vieille ! Si vous voulez garder votre fille, persuadez-la !

Le commandant pressait Mère Sau de ses injonctions. Il piaffait d'impatience comme s'il se tenait au milieu d'une fourmilière. Tout à coup, Su sentit que sa mère venait de lâcher ses jambes. Mère Sau se tourna en effet vers l'officier. Et Su l'entendit répondre posément :

— Ma fille est assez grande pour savoir ce qu'elle fait... Elle est libre de son opinion, je n'ai pas à la persuader de quoi que ce soit.

Su ne put plus retenir les larmes qui maintenant inondaient son visage. Elle se contorsionna au bout de la corde en criant :

— Détachez-moi, vite !

Le commandant cligna des yeux à l'adresse de Xam qui demanda :

— Tu acceptes donc ?

— Ça va, détachez-moi !

— Bon ! détachez-la, vous autres ! Apportez-lui le micro !

Les soldats firent descendre Su. Elle arriva à terre, inclinée. Il ne lui semblait pas possible de se tenir debout. Mais Mère Sau avait ouvert les bras pour la recevoir. A peine les pieds de Su eurent-ils touché terre que sa tête se blottit contre les épaules de sa mère. Elle étreignit Mère Sau dont le visage ridé était baigné de larmes et lui glissa cette phrase entrecoupée de sanglots :

— Maman, maman... veille sur Thuy à ma place... n'est-ce pas, maman !

Le commandant écarta Mère Sau.

— Ça suffit... amplement !

Il montra le sous-lieutenant des services psychologiques qui tenait son micro prêt :

— Parlez, Su !

— Que devrais-je dire ?

— Comme je l'ai dit tout à l'heure. Qu'ils déposent les armes. C'est tout.

— Délivrez-moi d'abord de mes liens.

— Non, parlez d'abord !

Su n'ajouta plus rien. Elle fit un pas en avant et, rapide comme l'éclair, elle fit sauter le micro des mains du sous-lieutenant en y donnant un violent coup de pied. L'appareil projeté au loin roula par terre, tous les fils emmêlés.

Le commandant poussa un hurlement comme s'il était pris à la gorge. Il s'élança et tomba à bras raccourcis sur la jeune femme. Mère Sau intervint. L'officier la jeta à terre en vociférant :

— Xam ! coupe-moi la tête à cette garce !

Xam sortit son poignard étincelant et bondit comme un fauve. Gardant son bras blessé contre lui, il donna un grand coup de son arme à la nuque de Su. Fait extraordinaire, son poignard rebondit. Xam s'acharna. Mais Su n'était que poussée en avant. Son cou était indemne après trois coups de poignard assénés avec la plus grande violence. Xam

s'arrêta en soufflant comme une forge. Il regarda la lame de son arme, éberlué. Non que le poignard made in USA ne fût pas acéré. Mais la chevelure de Su était trop épaisse. Le poignard n'avait pu avoir raison de cette riche chevelure, brillante et abondante, faite de milliers de fils soyeux qui recouvraient jusqu'aux talons cette fille indomptable de vingt-sept ans.

Mère Sau s'était évanouie.

Ce n'est qu'avec l'aide de deux hommes qui relevaient la chevelure de Su que Xam put enfin frapper la jeune femme à la nuque. Elle ne succomba point. Xam leva son arme pour l'achever lorsque le commandant étendit la main :

— Ça suffit. Suspendez-la de nouveau !

Su fut hissée encore une fois en haut du cocotier Le commandant furibond ricana :

— Laissons-la dans cet état. Les types entendront ses gémissements !

... Après le quatrième coup de poignard, Xam jeta l'arme, agrippa son épaule et rejoignit le plus proche cocotier en titubant. Il s'y appuya et déboutonna sa veste. On vit apparaître sur son pansement une tache de sang. Personne ne l'avait touché. Mais ses efforts pour décapiter Su avaient rouvert sa blessure qui s'était mise à saigner abondamment.

CHAPITRE V

1

Après les trois coups de feu de Ba Ren en réponse à Su, on ne savait plus rien dans la grotte. Qu'était-il arrivé ensuite à la jeune femme ? Les hommes serraient le canon de leurs armes, pleurant de dépit. Ba Ren et quelques autres guérilleros proposèrent d'organiser une sortie pour délivrer Su. Mais Hai Thep secoua la tête en se pinçant les lèvres et ajouta entre les dents :

— Ils l'ont probablement déjà tuée.

Chacun gardait le silence, convaincu que l'héroïque jeune femme était morte. Pour la première fois depuis le début, on éprouva la perte de quelque chose d'inestimable. L'immense douleur était mêlée à une profonde haine. Le sang bouillonnait dans les veines. Jamais aucun de ceux qui se battaient là, les armes à la main, n'avait entendu des paroles aussi merveilleuses que celles de Su. Jamais aucun d'eux n'avait éprouvé en même temps autant d'amour et de haine, n'avait vu sa volonté de combattre se raidir à ce point.

Si Quyen avait éclaté en sanglots, elle ne pouvait plus maintenant pleurer. Elle avait dû sécher ses larmes car Thuy s'était accrochée à elle pour lui demander où était allée sa mère et quand elle devait revenir. Quyen fut obligée de lui mentir, prétendant que Su était partie en mission dans le village. Dans l'obscurité, elle étreignit sa nièce en pensant qu'elle était devenue orpheline, irrémédiablement. Mais les larmes jaillirent de ses yeux quand elle toucha la veste de Su. Elle la porta à sa bouche, la mordillant et la pressant entre ses doigts. L'odeur de sa sœur flottait autour du vêtement. Une odeur douce et familière, fraîche et agréable. Cette veste faisait partie d'une paire que leur mère leur avait confectionnée dans une même pièce de soie. Quyen avait sur elle une veste toute pareille, tandis qu'elle tenait celle de Su à la main. Sa sœur l'avait ôtée avant d'aller au ruisseau pour tenir sa fille au chaud. Elle avait dû souffrir cruellement du froid la nuit dernière. « Ma sœur chérie ! En portant cette veste que maman a confectionnée pour moi en même temps que la tienne, mon cœur se fend. Comment oublier notre enfance, ton adolescence et le temps où tu fus mère ? Désormais, il me faut te remplacer auprès de maman et de Thuy. Je ferai mon devoir de fille aînée, comme toi jadis, je serai une communiste aussi vaillante, une mère aussi affectueuse !... » Tout en se livrant à ces tristes réflexions, elle tâtait les poches de sa sœur. Ses doigts rencontrèrent la lettre de San. Elle la mit instinctivement dans sa poche sans y penser.

Il y eut un sifflement strident, suivi de grésillements. Ce devait être le haut-parleur, là-bas, Quyen se dégagea de Thuy :

— Reste-là ma chérie, je vais voir ce que c'est.

Quand elle arriva à l'entrée, le bruit avait cessé. Ngan avait aux yeux un terrible éclat. Il dit en haletant :

— Ils nous annoncent que Su a été décapitée et nous exhortent à nous rendre.

Quyen cria : « O ciel ! » et courut vers la sortie. Hai Thep la retint vivement par le bras et la jeune fille se mit à sangloter sur son épaule. Ngan, Ba Ren et trois ou quatre gars proposèrent de sortir en force. Hai Thep se contenta de secouer la tête.

— Je dois y aller ! cria Ngan. Je ne peux pas rester là !

— C'est pareil pour moi ! dit Ba Ren en levant le canon de son arme. Tant pis s'ils me tuent. Je dois faire quelque chose pour venger Su !

— Dans l'intérêt de la lutte commune, dit Hai Thep, je répète que personne ne doit sortir sans mon ordre !

Comme les autres ne paraissaient pas renoncer à leur idée il ajouta en joignant le geste à la parole :

— Tous à vos postes ! Pour venger Su il faut rester ici et gagner cette bataille.

Sans souffler mot, les gars rejoignirent l'un après l'autre leur poste. Quyen elle-même avait réussi à se dominer. Hai Thep lui mit une main à l'épaule :

— Ne pleure plus, Quyen, rentre avec Thuy. Refuse de te laisser abattre.

Quyen s'en alla à petits pas en se mordant les ongles. Hai Thep s'assit alors sur son rocher, caressa légèrement sa moustache de plusieurs jours et dit posément comme à l'ordinaire :

— Avec le micro installé devant la grotte, ils ont commencé à recourir aux moyens psychologiques. Avec leur propre appareil, Su nous a exhortés, déjouant ainsi leur plan et renversant la situation. Elle s'est montrée admirable de vaillance. Croyant qu'on n'était pas prévenus elle nous a recommandé de ne pas boire l'eau du ruisseau. Voyez-vous, les gars, elle nous a même dit de ne pas déposer les armes, de ne jamais le faire...

— Pas question ! intervint Ba Ren, sauf quand on serait tous morts !

Tu Nghiep fit la moue :

— Quand donc arrivera cette mort générale ? Même s'il ne me reste qu'une seule côte, je m'en servirai encore pour me battre ! On démolirait les armes et les jetterait plutôt que de les laisser tomber entre leurs mains !

— D'accord, fit Dat. Je ferai comme vous, mon oncle. Mais auparavant, avez-vous une goutte d'eau à me donner, pour étancher cette soif dévorante ?

Dat regarda Tu Nghiep tout en lui adressant un sourire « diplomatique ».

— Mais tu bois comme un buffle, mon fils ! dit Tu Nghiep en tendant son bidon au jeune homme.

Dat porta immédiatement le bidon à sa bouche. Pas une goutte d'eau ne s'en échappa. Dat allait crier : « Pas chic, le vieux », quand il se ravisa, fit semblant de claquer des lèvres comme s'il venait de boire une bonne gorgée d'eau et passa le bidon à Toï en disant :

— Tiens ! sers-toi pour t'éclaircir la voix !

Toï saisit le bidon et s'apprêta à boire. Dat pouffa de rire. Toï, furieux d'être mis en boîte, jeta le bidon. Tu Nghiep qui riait à gorge déployée lui demanda :

— Et cette soif, vous l'avez étanchée ?

— Sacré tonnerre ! Et il a le front de se moquer de nous après nous avoir roulés !

Tu Nghiep rit de plus belle :

— J'ai bien dit depuis ce matin qu'il n'y a plus rien dans mon bidon. C'est vous, messieurs...

Malgré son âge, Tu Nghiep avait l'habitude d'appeler « Messieurs » ses jeunes camarades. Ancien adepte du Hoa Hao (1) il n'avait porté les cheveux courts et cessé le régime végétarien que depuis deux ans. Il croyait toujours au Ciel et au Bouddha tout en se montrant farceur comme pas un. Son bidon était en réalité vide depuis la veille au soir, lorsqu'il avait donné les dernières gouttes d'eau à Be.

Il ne restait plus une seule goutte d'eau dans la grotte. La soif brûlait tous les gosiers.

---

(1) Secte bouddhiste.

— Et si on buvait de l'urine ? avança Ba Ren.

— C'est pareil à de la bière. Pendant la Résistance, des camarades évadés de Poulo-Condor ont dû en passer par là !

Nam Tan secoua la tête :

— Cette bière-là ne me dit rien. Je préfère garder ma soif.

— Vous êtes bien difficile, répliqua Ba Ren. A la guerre comme à la guerre. Pas le moment de commander du thé à sa femme !

Tout le monde éclata de rire. Dans l'après-midi, après avoir mâché plusieurs poignées de riz grillé, Ba Ren n'y résista plus. Il recueillit son urine dans son bidon. Comme Hai Thep passait à l'intérieur, il secoua le bidon et invita les autres à boire. Avant que quelqu'un acceptât, il le porta à ses lèvres. Après avoir bu une gorgée, il émit un grognement de satisfaction et s'écria :

— Pas mal, vous autres ! ... Allez-y ! Garanti cent pour cent !

D'autres l'imitèrent. Hai Thep survint sur ces entrefaites. Il voulut les en empêcher, mais se ravisa. Il mourait lui-même de soif. Et puis, il n'y avait rien là de bien terrible. Pendant les années sombres, s'il n'avait pas bu de l'urine, il avait, après quatre jours sans manger ni boire, dévoré un crabe vivant à pleines dents. Une nuit, pour le guérir de mauvaises fièvres au fin fond de la forêt, Ba Ren lui avait fait des saignées avec un coutelas. Comme il n'y avait pas de lampe, Ba Ren avait dû faire marcher son

briquet qui n'avait plus de mèche. Il avait fallu brûler le coton. A chaque flambée, Ba Ren pratiquait rapidement une incision dans le dos de Hai Thep et pressait sur la blessure pour faire sortir le sang. Et Hai Thep était tout de même guéri. On tenait la pâtée réservée aux cochons pour immangeable, et pourtant lui en avait goûté. Comme il avait perdu deux doigts du pied gauche, il devait marcher dans les ruisseaux pour se rendre au village afin de cacher ses empreintes. Il avait passé par bien d'autres épreuves. Boire de l'urine n'avait rien de bien terrible à ses yeux, bien que son cœur s'apitoyât sur ses camarades.

Il se rappela brusquement qu'il avait vu quelque part une flaque d'eau sur un rocher.

— Attendez, dit-il. Je vais voir s'il n'y a pas un peu d'eau quelque part. On ne sait jamais.

Il rentra à l'intérieur et, avec sa torche électrique, se mit en devoir de fouiller tous les coins. Il tomba enfin sur une roche légèrement concave où s'étalait une flaque d'eau large comme deux mains. Il mit le doigt dedans et le porta ensuite à ses narines. Ça dégageait une mauvaise odeur de feuilles pourries. « Peuh ! ce n'est pas mortel ! » se dit-il. Il appela ceux qui avaient le plus soif. Ils étaient cinq en tout, dont Ba Ren et le jeune Diep. Nam Tan refusa de se joindre à eux en disant :

— Je décline l'honneur. Cette eau nauséabonde ne fait pas mon affaire !

Debout tout en haut du rocher, Hai Thep aida chacun à le rejoindre en le tirant par le bras. Il

indiqua la flaque d'eau en allumant sa lampe de poche.

— Mazette ! s'exclama Ba Ren.

Il donna une tape sur l'épaule de Diep :

— Vas-y d'abord, jeune premier !

Diep regarda la flaque d'eau couleur de café clair et hésita.

— Vas-y ! reprit Ba Ren. Je suis là, si tu tombes malade. Ça te changera un peu des rafraîchissements de Saigon ! Bois un coup pour calmer ta soif. Ça va durer encore longtemps, tu sais !

L'étudiant sourit puis se coucha à plat ventre. Son visage au teint clair s'avança vers la flaque. Il avala quelques gorgées et se leva. Tout en s'époussetant, il s'essuya les lèvres et adressa un large sourire à la cantonade. Ba Ren cligna des yeux à son adresse.

— Alors ?

— Pas mal !

— Je l'avais bien dit ! A moi le tour !

Ba Ren se mit à plat ventre comme Diep tout à l'heure. Après deux lampées il se releva en disant à son voisin.

— A toi !

Mêmes gestes que les précédents. La flaque ne tarda pas à s'épuiser. Quand arriva le tour de Hai Thep, il ne restait plus guère d'eau. Il dut se contenter de lécher la roche.

Hai Thep se relevait quand il entendit Ba Phi tousser à côté.

— Pourquoi les laisser en vie ? dit Ba Ren. Ils ne font que boire notre eau et manger notre riz. Donnez-les moi ! Je les enverrai ad patres cette nuit même.

— Pas question, dit Hai Thep. Il faut être dûment autorisé pour pouvoir procéder à leur exécution. La population devait y assister. Vous êtes trop impatients ! Même envers un agent sanguinaire, il faut laisser aux masses le droit de les condamner. Ce qui cloche actuellement, c'est l'emplacement de leur détention. De là, ils entendent tout ce qu'on dit. Cette nuit, on va les emmener plus loin, tout au fond de la grotte.

— C'est ça.

Revenu à l'ouverture, Hai Thep prit Ngan à part.

— Cette nuit, il faut envoyer des éclaireurs. Et essayer de cueillir quelques cocos. Ça nous soulagera. On aura de quoi boire et manger.

Ngan se porta volontaire avec Toï et Trong.

— Savent-ils grimper sur les cocotiers ? demanda Hai Thep.

— A merveille.

— Alors, ça va. Mais il faut être prudents et avancer pas à pas. La nuit est encore claire.

— Rassurez-vous, je saurai me tenir sur mes gardes.

Ngan se tourna vers Ba Ren en riant :

— Dites donc, c'est nous qui avons pris Ba Phi. Ce n'est pas à vous que revient l'honneur de les exécuter, mais à nous !

Ba Ren fit la moue :

— Comment sauriez-vous vous y prendre aussi bien que moi ? Vos mains trembleraient !

— Pas moi en tout cas ! rétorqua Ngan.

Puis le jeune homme alla rejoindre Toï et Trong pour les avertir d'avoir à se préparer. Tous trois se mirent torse nu et attachèrent leur veste sur leur tête. Chacun ne garda qu'une culotte courte, avec quelques chargeurs de Thompson et quelques grenades sur les côtés. La mitraillette en main, ils s'assirent à croupetons en attendant la tombée de la nuit.

Ngan regarda le sentier qui serpentait devant la grotte et qui se chargeait d'ombre à chaque instant. Le soleil était couché depuis longtemps et le jour allait disparaître. Au loin la cocoteraie s'était mise à bruire. Les palmes qui viraient au bleu sombre se balançaient au vent au rythme du mugissement des vagues. La cocoteraie baignait dans une brume légère. Puis tout se mit à frissonner sous le vent. Le sentier s'effaça devant la montée de la nuit. Les ennemis commencèrent à tirer. Ngan distingua mieux le murmure des vagues. Il lui semblait que la nuit avait fait disparaître tous les bruits pour laisser à la mer seule le droit d'élever la voix. Par millions et millions, les vagues venaient mourir sur le rivage et de tous temps, leur murmure avait été la plus immense et la plus persistante voix de la terre.

Ces dernières nuits, Ngan écoutait l'écho des vagues et le bruit lui paraissait d'une tonalité plus chaude. Les parois de la grotte ne faisaient qu'assourdir la voix de la mer.

On était au 19e jour du 12e mois lunaire. La nuit n'était pas bien noire. Après quelques instants d'obscurité, le ciel pâlissait et Ngan distingua de nouveau le sentier et les palmes qui se balançaient en miroitant.

Il prit son arme, se leva et dit dans un souffle :

— On y va !

Toï et Trong le rejoignirent. Ils s'arrêtèrent une minute à l'entrée, puis sortirent avec rapidité. Sa mitraillette sous l'aisselle, Ngan s'avança, légèrement courbé, le bras gauche tendu en avant. Evitant le sentier, il suivit un chemin de traverse. Les trois hommes arrivèrent ainsi sans encombre à la cocoteraie.

Tout à coup, Ngan entendit claquer plusieurs coups de Garant. Simple tir de routine. Puis, il entendit le bruit d'une conversation. Ngan glissa à l'oreille de ses compagnons :

— Ils ne se doutent de rien.

— Cueillons d'abord les cocos. On les emportera au retour.

— D'accord !

Toï et Trong choisirent deux arbres de petite taille chargés de fruits. Ils remirent leurs armes à Ngan qui leur recommanda :

— Laissez tomber les fruits quand ils se mettent à tirer, ils n'entendront pas la chute !

Toï opina de la tête.

Les deux gars sautèrent chacun sur son arbre et grimpèrent lentement. En un clin d'œil, ils disparurent

dans les palmes et commencèrent à faire tourner les noix de cocos pour les détacher. Ils les attachèrent ensuite deux par deux et les suspendirent à leur cou. Ngan frappa légèrement quelques coups sur le tronc d'un cocotier. Toï et Trong perçurent le signal et descendirent. Dès que ceux-ci eurent touché terre, Ngan leur remit les armes, et laissant là les noix, tous s'enfoncèrent plus avant dans la cocoteraie.

Quelques pas plus loin le groupe s'arrêta. Ngan venait d'apercevoir plusieurs points lumineux de la grosseur d'un bout de baguette. Des soldats fumaient. Du fort tabac de Thu Dâu Mot dont l'âcre fumée arrivait jusqu'à nos hommes. Ngan et ses compagnons s'assirent derrière un cocotier, le canon pointé vers les ennemis. Ceux-ci se trouvaient tout près, si près que lorsqu'ils tiraient sur leurs cigarettes, Ngan pouvait distinguer leurs visages luisants de sueur qui apparaissaient et disparaissaient par intermittence.

— Putain ! Cela vous donnait froid au dos de voir abattre le capitaine devant la grotte ! Et dire qu'on avait lancé près de mille grenades là-dedans !

— Oui, plus ça dure, et moins c'est drôle. Ils sont bougrement décidés à faire payer chèrement leurs vies ! Depuis quatre jours près de cent types déjà !

— Nous, on n'a capturé qu'une femme ! Le commandant a fait tout ce qu'il pouvait sans réussir à l'amadouer. Jolie comme elle était, qui se serait douté d'un tel courage ! Au lieu d'exhorter ses compagnons à se rendre, elle leur a dit de ne pas lâcher les armes ! Le commandant l'a fait suspendre en haut d'un cocotier et a appelé sa mère. Elle a pleuré en voyant s'avancer

la vieille. Croyant qu'elle flanchait, le commandant la fit descendre et lui présenta de nouveau le micro. Mais voilà qu'elle a foutu l'appareil par terre d'un coup de pied ! Je vous avoue que lorsque le lieutenant Xam sortit son couteau pour lui trancher la tête, j'ai eu honte, honte.

— Et encore, il n'a pas réussi à la tuer ! Par contre, sa blessure à lui saignait horriblement !

— Je me demande si c'est fini.

— Quoi donc ?

— La fille.

— Elle est morte. Au coucher du soleil, paraît-il.

Ngan se baissa, la gorge nouée.

— Le lieutenant s'y est pris par quatre fois. Un seul coup a porté. Comme elle n'était pas morte, le commandant l'a fait hisser en haut, escomptant que ses gémissements décourageraient les types de la grotte. Mais jusqu'au soir, aucun son n'est sorti de sa bouche.

— Mais si ! Au moment de mourir, elle a crié. Je l'ai entendue qui gigotait au bout de sa corde et elle a crié à l'adresse de la foule qui venait d'arriver : « Vengez-moi ! » Puis elle a appelé le président Ho Chi Minh, a eu encore quelques soubresauts avant de s'éteindre.

La voix du soldat se fit haletante :

— Je n'ai... entendu...que ça... car au même moment la foule hurla et se porta en avant. Rien que des femmes, des vieillards et des gosses. Ils nous injuriaient et nous malmenaient drôlement, se moquant de

nos fusils. Une vieille Khmère armée d'un coutelas cherchait à frapper le lieutenant Xam. En l'en empêchant, un ranger fut blessé à l'épaule. Mais le lieutenant a crié: « Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! » quand les rangers voulurent abattre la vieille. Paraît que c'est sa propre mère. Moi, j'ai été jeté à terre, piétiné par une femme énorme. Pour un peu j'aurai laissé ma peau dans l'aventure ! Quand j'ai réussi à me relever, les gens ont coupé la corde et ramené la fille et sa mère sur leur dos ! Le commandant a donné l'ordre de reprendre le corps. Il a crié et tempêté : « Je vous tuerais tous jusqu'au dernier ! Vous cherchez à enterrer une Viet Cong, hein ? » On lui rétorquait : « C'est une des nôtres, nous ignorons ce que c'est que les Viet Cong». Et ils défilaient tranquillement. Le commandant a fini par s'avouer vaincu, que pouvait-il faire d'autre ? Ils marchaient en rangs serrés, fougueusement, sans peur de nos armes ! Bien sûr, si on avait tiré, il y aurait eu des morts, mais on s'en est bien gardé !

Le soldat s'arrêta . Ils allumèrent de nouvelles cigarettes et fumèrent en silence. Puis quelques-uns se levèrent.

— En attendant notre tour de garde, allons nous dérouiller les jambes dans le village. Il y a un aveugle qui joue à merveille du monocorde.

Ils se dirigèrent du côté de Ngan qui retint son souffle et se plaqua contre le cocotier. La fumée lui vint jusqu'aux narines.

Deux soldats cependant étaient restés sur place.

— Dieu sait où l'on va passer le Têt !

— Le plus emmerdant, c'est qu'ils sont capables de nous envoyer du côté de Ca Mau.

— Pas besoin d'aller si loin ! même si l'on s'éternise ici, il n'est plus question de passer le Têt en famille.

— Veille bien à t'abstenir d'entrer dans cette grotte sans joie. Tu sais, il n'y a plus de hamacs pour les blessés.

— Comment se dérober quand on te donne l'ordre d'y aller. Comment refuser ? Mon Dieu, hier, en passant devant l'école, j'ai entendu les blessés hurler à fendre l'âme.

— Pour moi, il faut écouter le caporal Co.

— Co ? Qu'a-t-il dit ?

Les deux hommes baissèrent la voix. Impossible d'entendre ce qu'ils se disaient. Ngan toucha du pied ses compagnons pour leur dire de se replier. Les trois hommes rejoignirent le tas de noix, enlevèrent une couche d'écorce pour les alléger et les attachèrent deux à deux. Chacun avec une paire de noix de cocos au cou, ils reprirent le chemin de la grotte. Tout le long du chemin, Ngan pensait avec douleur : « Ainsi Su est morte, réellement morte ! » Son cœur fut accablé d'un regret lancinant. Puis une colère sourde le submergea. A son cou, les noix de cocos se firent plus lourdes à chaque pas.

2

Là où Ba Phi et sa femme avaient été laissés à leur sort, jamais la lumière n'avait pénétré, ne serait-ce

que la pénombre blafarde des grottes. Nuit et jour, l'obscurité y régnait, une obscurité opaque propre aux réduits exigus. Une fois par jour, Quyen ou Nam Nho apportait à ce couple d'espions une poignée de riz grillé et un peu d'eau. Quyen leur disait :

— On manque d'eau ici.

La jeune fille partie, le mari grommela entre ses dents.

— Comment, on manque d'eau ? Dis plutôt qu'ils nous en privent !

La femme se taisait, en proie à de mortelles inquiétudes. Ba Phi reprit, sarcastique :

— Ils sont cernés de près depuis plusieurs jours... Ils sont foutus, autant dire ! Tôt ou tard nos « messieurs » pénétreront ici.

Puis il consola sa femme :

— Pleure pas, va ! Y a pas de quoi s'en faire, la mort n'est pas pour cette fois. Qu' « ils » arrivent, et nous serons sauvés !

Sa voix se fit menaçante :

— Putain de leur mère ! ils verront de quel bois je me chauffe ! Tous au billot ! Je décapiterai Hai Thep, le meneur, puis les types qui nous ont arrêtés, puis Ba Ren, tous quoi !

— Tais-toi, tais-toi ! implora la femme. Je tremble de frayeur car avant que nos « messieurs » arrivent, ils nous auront égorgés !

Cela cloua le bec au mari, réveillant son angoisse toujours présente. « Ce n'est que trop probable !

Ils nous zigouilleront avant ! » Chaque fois qu'il y pensait, ses bras ligotés recommençaient à trembler. Et pourtant, une lueur d'espoir luisait au fond de son cœur. Il s'y accrochait de toute sa nature mauvaise, de toute la haine qui bouillonnait dans ses veines. Chez cet indicateur impénitent au crâne luisant, l'attente se mêlait ainsi à l'appréhension. Tantôt, l'espoir le gonflait, tantôt le désespoir l'abattait. Exactement comme un méchant renard pris au piège. Pis, il ruminait la revanche qu'il prendrait une fois délivré des rêts. Espoir et désespoir se manifestaient sans retenue au cours des attaques de l'ennemi. Quand les mitrailleuses crépitaient et que les grenades explosaient, il était hors de lui, soulevé d'enthousiasme. Ses doigts et ses orteils semblaient devenir des griffes. Dans l'obscurité, il ne cessait de pousser sa femme du pied, comme si l'heure de la délivrance était venue. Mais il recommençait à douter en entendant les coups de feu de la riposte. L'attaque avortée, le calme revenait de nouveau. Ne voyant personne venir le délivrer, il recommençait à se désespérer, se plaquait contre la paroi en haletant. A chacune de nos contre-attaques victorieuses, l'espoir s'éteignait dans le cœur de Ba Phi. Son drame restait entier. Toujours cette corde qui maintenait aux coudes ses bras liés derrière le dos, toujours ces ténèbres éternelles.

Et pourtant, il était toujours aux aguets. Les oreilles dressées, il épiait chaque parole et chaque bruit. Aussi savait-il l'essentiel de ce qui se passait depuis quatre jours. Il avait acquis l'habitude de se redresser au moindre coup de feu depuis le premier engagement. L'explosion d'un millier de grenades fut l'un

des événements les plus heureux de sa vie. La nuit où Be fut amputé l'avait comblé de joie. L'évanouissement de Quyen et l'empoisonnement de Nam Nho lui avaient donné une étrange satisfaction. Il était aussi au courant de la disparition de Su. Et quand l'ennemi voulut obliger la jeune femme à parler au micro, son espoir ne connut plus de bornes. Il fut sidéré et dépité d'apprendre qu'elle avait dit le contraire de ce qu'on lui avait soufflé. Privé d'eau, son gosier brûlait comme tout le monde. Mais ce calvaire même suscitait chez lui l'espoir démoniaque d'une cessation rapide de toute résistance par la soif. Quand il s'était avéré que Su pourrait être tuée, il fut pris d'angoisse. Pas pour Su, mais pour lui-même. « Et s'ils se vengeaient sur moi? » se demanda-t-il. Des fois, il ne souhaitait pas que les troupes acculent les guérilleros à l'impasse, de peur que ceux-ci ne le supprimment avant de succomber.

Ainsi, nuit et jour, il se tourmentait sans fin pour le sort de sa femme et le sien, surtout pour le sien, ses pensées étaient aussi sombres que l'obscurité qui l'environnait.

Pendant que sa femme poussait de longs soupirs, Ba Phi sursauta en voyant de la lumière. Une bougie qui se dirigeait vers lui ! Habitué à l'obscurité, il n'avait pas encore reconnu l'homme qui venait à lui, quand il s'entendit ordonner :

— Debout !

C'était Hai Thep. Ba Phi s'empressa d'obéir. Sa femme l'imita docilement. Mais Hai Thep fit signe à la femme de ne pas bouger. Puis, toisant l'espion :

— Dis-moi, as-tu eu le temps de comprendre la gravité de ton crime ? Mérites-tu la mort, à ton avis ?

Ba Phi baissa la tête sans répondre.

— Réponds ! insista Hai Thep en élevant la voix.

L'espion grogna :

— Oui !

— C'est bien ça ! ajouta Hai Thep en hochant la tête.

Après un court silence, il ordonna :

— Allons ! finissons-en !

Les jambes de Ba Phi se dérobèrent sous lui. Mais Ba Ren s'avança prestement et le soutint sous les aisselles. Il semblait au forgeron que l'espion avait les jambes fauchées. Elles flanchaient, molles comme du vermicelle. Ba Ren dut le traîner vers la lumière de la bougie.

La femme les suivait en pleurnichant. Ba Ren maugréa :

— Quelle chiffe tout de même ! Il s'est évanoui, ma parole.

On amena Ba Phi au fond de la grotte, près de la jarre en terre cuite, pleine d'ossements des martyrs découverts l'année précédente par Su et Quyen.

L'ennemi avait tué les nôtres en fracassant leurs crânes à coups de rame, puis jeté les corps dans un étang. Su et Quyen étaient allées pendant trois jours à leur recherche. Le quatrième jour, en entrant dans la forêt, elles entendirent des hurlements de chiens perdus. Guidées par ces cris, elles arrivèrent au bord

de l'étang et virent les chiens en sortir avec dans la gueule des os où pendaient des lambeaux de chair. Su éloigna les bêtes à l'aide d'un bâton et reprit les os, pendant que Quyen descendait dans l'étang pour récupérer les restes. Elles mirent les ossements dans un carré de nylon et les cachèrent dans le village. Ils n'étaient guère identifiables. Ce ne fut qu'après la libération du village qu'ils furent mis dans cette jarre au fond de la grotte.

Ba Ren traîna l'espion un peu plus loin et le déposa contre un rocher. Ba Phi gardait toujours la tête penchée. Il fallut attendre un long moment pour le voir ouvrir enfin les yeux.

Ba Ren et Hai Thep le traînèrent alors au fin fond de la grotte. En revenant vers l'extérieur, Hai Thep remarqua :

— Ils sont tous pareils, voyez-vous. Ils ont le courage de tuer, mais pas celui de regarder la mort en face. Il croyait qu'on allait l'exécuter, c'est pourquoi il s'est évanoui.

— Des lâches, je vous dis, bons tout juste à renseigner l'ennemi.

Sur ces entrefaites, Ngan rentra de l'expédition. Il jeta ses noix de coco à terre au milieu des exclamations. Toï et Trong firent de même. Quyen vint aux côtés de son fiancé. Celui-ci garda le silence pendant un bon moment, puis lâcha :

— Su est morte !

Tout le monde resta pétrifié sur place. Les mains qui applaudissaient retombèrent. On aurait pu entendre

voler une mouche. Hai Thep s'approcha de Ngan et demanda d'une voix étouffée par la douleur.

— Vous êtes parvenus... jusqu'à elle ?

— Non. Elle n'était plus là. La population l'a emportée. Nous avons simplement écouté les bavardages des soldats ennemis.

Ngan s'assit à même le sol au milieu de l'entrée et relata ce qu'il avait entendu. Sa voix se brisa quand il arriva à l'agonie de Su, quand elle avait fait appel à la population, à l'Oncle Ho. Quyen éclata en sanglots. Sa tête s'agitait convulsivement sur l'épaule nue et luisante de sueur de son fiancé. Toute l'assistance avait les larmes aux yeux, mais chacun essayait de refouler ses sanglots. Ils savaient certes que Su était condamnée, mais l'avait-on exécutée et comment s'était-elle comportée à l'heure fatale, ils l'ignoraient. Maintenant, chacun s'aperçut qu'il n'avait pas suffisamment compris Su et ne l'avait pas estimée à sa juste valeur. Elle était comme placée trop haut et eux trop bas. Sa ténacité, sa fidélité, sa beauté et sa douceur, si proches et si familières à leur cœur, ne se révélaient dans toute leur noblesse qu'en cette minute. La voilà qui souriait silencieusement. Sur l'ovale fin de son visage s'ouvraient des yeux magnifiques de beauté et de franchise. Voilà sa chevelure soyeuse dont tout Hon Dat tirait fierté. Jamais plus ces images ne s'effaceraient de la mémoire de ses camarades. Comme jamais ses dernières paroles ne s'éteindraient dans leur cœur.

Encore une fois, Hai Thep sentit son cœur déchiré par des crocs et des griffes invisibles. Il se leva lentement et, d'une voix mal assurée :

— Quel exemple ! dit-il. Elle était là à s'occuper de nous, veillant au moindre grain de riz, à la moindre gorgée d'eau. Elle n'était que douceur et abnégation. Et regardez avec quelle fermeté elle a tenu tête à l'ennemi, sans faire la moindre concession ! Elle nous a recommandé de ne pas lâcher nos armes. Gravons ses paroles dans nos cœurs ! Elle nous a appelés à la venger. Jurons de le faire !

Sans rien dire, tous se levèrent et observèrent une minute de silence, en inclinant légèrement la tête. Toutes leurs pensées allaient en ce moment à cette douce image. Les doigts se serrèrent autour des canons. Chacun prit la résolution de se battre jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Après cette minute de recueillement, personne ne pleura plus. Ils séchèrent les larmes qui mouillaient encore leurs yeux. Ils souhaitaient que la nuit passât vite, pour leur permettre de venger Su à la première attaque ennemie.

— L'or pur n'a pas peur de l'épreuve du feu, dit Ba Ren, Su était faite d'or pur. Pas comme ce Ba Phi qui tout à l'heure s'est évanoui.

— Pourquoi ? demanda Ngan.

— Il croyait qu'on allait l'abattre.

Hai Thep se tourna vers Ngan.

— Combien de noix de coco avez-vous rapportées ?

— Six.

— C'était dur ?

— Pas du tout. Seulement, comme on était tout près d'eux, il a fallu attendre qu'ils tirent pour jeter à terre les noix. On a écouté la conversation des zèbres en entier. Ils fumaient et on pouvait même discerner leurs traits. Ils sont en plein désarroi. Ils redoutent comme la peste d'avoir à venir ici. Notre grotte est baptisée « la grotte sans joie ».

— Un surnom qui ne lui va pas mal, approuva Hai Thep. Sans joie pour eux, bien sûr. Pour nous, c'est toujours Hon Dat.

Tu Nghiep hocha la tête :

— Oui ! Hon Dat (1) est un nom qui respire la douceur. Mais qui s'y frotte s'y pique !

— A propos, fit Ngan, il y a des Yankees dans le tas. On en a tué un.

— Oui ?

— Oui. J'ai entendu dire qu'un hélicoptère est venu hier pour emporter le Yankee tué et plusieurs officiers fantoches blessés. Les soldats sont furieux de ce que le pilote yankee a refusé de prendre les hommes, même gravement atteints.

— Les salauds !

— Oui, mais ça leur dessille les yeux, eux qui s'estimaient heureux de rejoindre les Yankees. Ceux-ci aiment peut-être leurs chiens, mais pas ces mercenaires. Qu'ils crèvent, quoi ! Une fois mutilés, ils n'offrent plus aucun intérêt pour leurs maîtres, à quoi bon les sauver ?

---

(1) Hon Dat signifie littéralement « Le monticule de terre ».

— J'ai l'impression, fit 'Ngan, que les troupes sont démoralisées. Si seulement on pouvait lancer nos appels pour hâter leur décomposition !

— Seuls Tam Chan et la population sont en mesure de le faire, fit Ba Ren. Ici, on leur cogne dessus à chaque apparition, pas le temps de faire des appels !

— Mais si ! on pourrait le faire, intervint Tu Nghiep. Il suffirait de quelques porte-voix. On les raisonne, tout en les culbutant. Comme ça, on hâtera leur dislocation.

— Tout cela est bien joli, fit Ngan, mais où trouver des porte-voix ?

Après un moment de réflexion, Tu Nghiep proposa :

— On va faire ceci pour remplacer l'étain qui nous manque. La jarre aux ossements est recouverte par des spathes d'aréquier. On peut en faire des porte-voix. Les mânes des martyrs n'y trouveront certainement pas à redire.

— Mais oui ! dit Ba Ren. Ils ne s'affligeraient que si nous capitulions. D'ailleurs, les morts sont bien morts, n'est-ce pas ?

— Voyons, Ba Ren, ne dites pas des inconvenances, protesta Tu Nghiep. Il faut respecter le repos des morts, je crains, en y portant la main, de troubler leur sérénité.

Ba Ren se tut, puis reprit en baissant et traînant la voix :

— Vous savez, je constate depuis quelque temps chez vous un retour aux idées superstitieuses.

— Mais non ! il ne s'agit pas de ça ! je... je... Tu Nghiep protesta en bafouillant.

Hai Thep l'apaisa d'un geste en riant :

— Allons ! allons ! Ce n'est pas une preuve certaine de superstition chez Tu Nghiep, mais si ces spathes peuvent servir, allez-y sans hésitation. Ils seraient plutôt ravis, nos morts. Allez-y mon vieux !

— Bon, bon, je m'en charge. C'était pour dire...

Tu Nghiep acceptait de faire des porte-voix, mais il était néanmoins mécontent de la remarque de Ba Ren. Il se défendait d'être superstitieux, bien qu'il crût au Ciel et au Bouddha. Au cours de quelques agapes, il avait dit en se grattant les côtes : « Si les trois milliards d'êtres humains de cette planète ne croient plus au Ciel et au Bouddha, il en restera toujours un ». Puis tournant son index vers sa poitrine, il avait ajouté en scandant les mots : « Et cet homme s'appelle Tu Nghiep ! »

Il avait renoncé au régime végétarien, car, selon son expression :

— C'est le cœur et non l'estomac qui est en cause. Avec le régime végétarien, on n'a pas suffisamment de force pour labourer. Et puis, ça vous fait le teint pâle, ce qui est moche.

Fait extraordinaire, ce croyant aspirait de toute son âme à devenir membre du Parti. Une fois, il avait demandé à Hai Thep s'il pouvait être admis.

— Mais oui, lui avait répondu Hai Thep. Seulement il faut regarder la vérité en face. Le membre du Parti respecte la foi des adeptes de toutes les religions,

mais ne croit pas lui-même à l'existence de Dieu, du Bouddha ou du Ciel. Je vous le dis franchement, sans détour. Nous, on croit à l'existence des exploiteurs et des exploités. On croit qu'en combattant tous ensemble les Américano-diémistes, nous aurons le bonheur, les paysans auront la terre et les religions seront sauvegardées.

Tu Nghiep était tout à fait d'accord pour la lutte contre les Américains et Ngo Dinh Diem. Mais en entendant Hai Thep préciser ce que doit être un membre du parti, il convenait en lui-même qu'il lui était difficile de le devenir. C'était cela, le fond de sa peine. Il désirait une chose avant d'en finir avec son contraire.

La plaisanterie de Ba Ren avait réveillé cette peine secrète. Tu Nghiep n'était nullement offusqué. Il n'était d'ailleurs pas dans sa nature de se fâcher longtemps contre quelqu'un.

Quelques instants plus tard, on le vit qui allumait une bougie pour aller à la recherche des spathes d'aréquier. Derrière la roche plate qui avait servi de couche à Su et à sa fille, il planta sa bougie et se mit en devoir de fabriquer des porte-voix.

Sur cette roche, Quyen venait de s'allonger auprès de sa nièce. Thuy dormait déjà, sans se douter de rien. Quyen tenait les yeux ouverts, scrutant les ténèbres. Des yeux secs et brûlants. Puis elle se tourna vers Thuy et la serra contre elle. La petite fille avait sur elle la veste de sa mère en guise de couverture. En caressant ses cheveux, Quyen eut l'impression qu'ils avaient bien poussé et devenaient soyeux comme ceux de sa mère, aux jours lointains de son enfance.

3

Il y avait chez Hai Thep une cache souterraine, aménagée pendant les années sombres, que le secrétaire de la cellule avait encore consolidée, au lieu de la démolir après la libération. Elle commençait juste au milieu de la maison, avec des embranchements menant dans différentes directions vers les rizières. Même en cas de découverte de l'ouverture, il ne serait pas facile à l'ennemi de retrouver la trace de ses occupants. Depuis plusieurs jours, Tam Chan vivait dans la cache, il se contentait chaque nuit de remonter un moment pour respirer l'air libre avant d'y redescendre travailler à la lumière d'une bougie. Ce soir-là, juste au moment où s'éteignaient les rayons du soleil, Mme Hai Thep, revenant d'une course, frappa du pied quelques coups légers sur la trappe et l'enleva. A Tam Chan qui se montrait, elle dit d'une voix mourante :

— Su vient d'être tuée !

Tam Chan resta stupéfié un long moment avant de demander à voix basse :

— Quand cela s'est-il passé ?

— Il y a un instant, moins d'une heure en tout cas. C'est Xam qui l'a frappée avec son couteau. Mais nous avons réussi à enlever le corps. La nouvelle bouleverse tout le monde et on s'est rendu en foule sur le lieu de l'exécution. On s'est bagarré avec les soldats pour ramener le corps.

— Où se trouve-t-il ?

— Chez Mère Sau où il y a une foule énorme.

Tam Chan se redressa, les bras appuyés sur le rebord, le regard perdu.

— Allez-y maintenant, fit-il. Organisez un cortège. Transformez l'enterrement en une manifestation à travers le village, pour attiser la haine contre l'ennemi chez la population.

— On y a déjà pensé. Allons ! je m'en vais.

Elle se leva, prête à remettre la trappe.

— Attendez ! dit Tam Chan. Est-il possible de faire défiler le cortège près de la grotte ?

— Pour quoi faire ? demanda la femme de Hai Thep en écarquillant les yeux.

Au lieu de répondre, Tam Chan lui fit signe de s'asseoir. Puis il donna en chuchotant des recommandations.

— Alors, reprit-il quand il eut terminé, pourriez-vous le faire ? Ce serait très utile.

— Je vais discuter l'affaire avec les autres, répondit la femme après un court instant de réflexion. S'il y a une chance, on la saisira.

— Soyez circonspecte, ma sœur. Pas de concession, mais ne tirez pas trop fort sur la corde non plus. Evitez de nouvelles bagarres avec la troupe. Il faut travailler surtout à les rallier à nous. A propos, où sont vos enfants ?

— Je les ai confiés à une voisine.

La femme de Hai Thep rabattit prestement la trappe puis donna quelques coups de balai. Et la voilà repartie.

Dans le crépuscule, les habitants se pressaient dans la cour et les environs de chez Mère Sau. Quand Mme Hai Thep arriva, on allait mettre Su en bière. Mère Sau mit doucement la tête de la morte sur ses genoux et commença à lui peigner les cheveux. Elle s'y prit avec soin, comme d'habitude. Avec ce peigne ordinaire, en corne de buffle, noir comme du jais. Mais cette fois elle s'attardait, s'attardait, démêlant le moindre cheveu embrouillé. Puis, s'adressant à la femme de Hai Thep d'une voix posée :

— Regarde derrière l'autel si elle y a mis son flacon de parfum de pamplemousse. Elle l'adorait, la pauvre. Elle venait d'en ramener tout un flacon à la maison sans avoir eu le temps de s'en servir...

Quand la femme de Hai Thep lui présenta le flacon débouché, Mère Sau versa quelques gouttes d'huile dans la paume de sa main et en imprégna les cheveux de sa fille. Un parfum doux et virginal se répandit dans la pièce. Après avoir vidé le flacon, elle se remit à peigner de nouveau les cheveux de Su. Puis, de ses mains habiles, elle commença à les nouer en un chignon. Que de fois elle l'avait fait pour sa fille ! Cette chevelure, sa longueur et ses particularités, n'offraient aucun secret pour elle.

Cette fois, elle y mit toute son adresse. Un amour de chignon, plus rond et plus plein encore que du vivant de sa fille. C'était peut-être le plus beau que

celle-ci eût jamais porté, depuis qu'elle en avait l'âge. Rien d'étonnant à cela, puisque c'était la dernière fois que sa mère lui faisait un chignon. Elle y avait mis toute sa tendresse.

Le chignon fait, Mère Sau ne put se résoudre à se séparer de son enfant. Elle prit dans ses propres cheveux une longue épingle en cuivre et la planta dans le chignon de Su. Quant aux mèches entamées par le couteau de Xam, elle les remit sur l'autel.

Et elle se mit à pleurer sans bruit.

On la conduisit vers le lit de camp. La femme de Hai Thep et celle de Ba Ren soulevèrent Su et la mirent dans le cercueil.

Comme on s'apprêtait à poser le couvercle, Mère Sau courut vers sa fille en écartant tout le monde. Mais elle ne vit plus rien. Elle éclata en sanglots tandis que s'abaissait le couvercle. Le cercueil apparut tout rouge, d'un rouge foncé. Il était placé au centre de cette maison sur pilotis, où Su était née et avait grandi, où elle avait joué pendant toute son enfance. Elle l'avait remplie de ses pleurs et de ses rires, elle s'y était livrée à des jeux de fillette. Aujourd'hui elle y dormait. De son dernier et éternel sommeil. Mais elle avait laissé derrière elle, ineffaçables, les vingt-sept ans de sa vie, et surtout les derniers instants de cette courte existence.

On entendit Mme Hai Thep donner solennellement l'ordre à l'assistance qui se répandait de l'escalier jusque dans la cour.

— Allumez vos torches !

Les torches de feuilles de cocotier, ou de paille hâtivement confectionnées, s'allumèrent. Plusieurs personnes, dont Ca My, enroulaient des objets dans les pans de leurs robes. En quelques instants une vive lumière éclaira la cour de la maison.

Mère Sau avait voulu enterrer Su près de la tombe de son père. Mais au lieu de se rendre directement au pied de la colline, on faisait des détours, parcourant le village de long en large. L'enterrement devint un défilé devant les plantations et les habitations, comme pour permettre à Su de dire adieu à son village natal. Une patrouille de mercenaires tomba sur le cortège au milieu d'un verger.

Les soldats crièrent :

— Vous ne savez pas qu'on a décrété le couvre-feu ? Où allez-vous ainsi ?

Mme Ba Ou s'avança :

— Vous avez tué notre enfant, nous allons tout simplement l'enterrer.

Le chef du détachement montra le chemin de ses deux bras :

— Bon, bon ! Allez-y, allez-y ! Vous pouvez même transformer l'enterrement en une manifestation, si vous en avez envie.

Il se tourna vers ses hommes et leur fit signe de laisser passer le cortège. Mme Hai Thep et Mme Ba Ou en tête, la foule reprit sa marche. Les torches crépitaient en brûlant. Chacun avait toute prête à la main une deuxième torche non allumée. Autour de la bière portée sur les épaules des femmes, le feu grésillait,

la foule grondait. La lumière des torches trouait l'obscurité et éclairait violemment le cercueil vermillon. Elle faisait encore miroiter les cheveux d'argent des vieilles femmes et se jouait dans les branchages où luisaient les fruits d'avocatier.

Mère Sau suivait immédiatement le cercueil, entourée de Mme Ba Ren et d'autres amies. Deux femmes cherchaient à la soutenir, mais elle déclinait leur assistance et marchait d'un pas ferme. Elle ne pleurait plus. Au milieu de ce tourbillon elle se refusait à pleurer. Quelque chose de chaud lui montait à la gorge. Tout à l'heure, elle souffrait de se séparer de sa fille. Mais maintenant, au milieu de ses concitoyens, elle s'aperçut que Su n'était pas la seule à donner sa vie. De ces hommes et ces femmes qui l'environnaient, combien avaient perdu un mari, un enfant, ou un proche parent ? D'autres que Mère Sau avaient eu des êtres chers sauvagement torturés : un poumon défoncé, un foie écrasé, un bras ou une jambe en moins ! Combien de ces compagnons avaient encore leurs proches détenus en prison ou déportés à Poulo Condor ! Depuis sept ans, pas une seule famille à Hon Dat qui pût prétendre avoir échappé à la répression ! Que de sang versé ! Qui pouvait oublier ?

Non ! ce n'était pas elle seule, mais tous ses voisins et voisines qui avaient enduré ce calvaire. Ce n'était pas elle seule qui allait combattre, mais des centaines et des milliers d'habitants de Hon Dat, des millions et des millions de leurs compatriotes au Sud Viet Nam. Le mugissement de la mer derrière elle semblait l'exhorter à aller de l'avant en refoulant sa

douleur. Le bruissement des feuilles semblait la pousser à la vengeance. Le sang criait vengeance ! D'autres fils, d'autres neveux, d'autres enfants à eux tous et à elle étaient cernés dans la grotte, mais ils se battaient toujours furieusement tout en endurant la faim et la soif. Une seule combattante était tombée aux mains de l'ennemi. Elle avait refusé de courber la tête. Et c'était sa propre fille. Mais il restait encore sa petite-fille désormais orpheline, sa deuxième fille, son gendre, les maris de celles qui l'entouraient, Mme Hai Thep et Mme Ba Ren. Be, le fils de Tu Rau et tant d'autres encore ! Chaque fois que Mère Sau y pensait, elle se sentait un peu apaisée.

On arriva au bord du ruisseau. Les troupes qui y cantonnaient vociférèrent en sortant des tentes, à la vue de la nappe de feu qui se rapprochait. Le capitaine Cao qui commandait ce bataillon d'infanterie comprit immédiatement en apercevant le cercueil. Il donna l'ordre à ses hommes de se déployer devant le ruisseau, armes en main. Il courut au devant de la foule.

— Halte ! Halte !

Mme Ba Ou s'approcha de lui et dit d'une voix douce :

— Monsieur le capitaine, vous avez tué une de nos filles. Laissez-nous au moims l'enterrer !

— Monsieur le commandant a interdit de le faire la nuit.

— Oui, mais comme elle a été tuée d'horrible façon, il n'est pas convenable de retarder son inhumation.

— Tant pis ! pour une Viet Cong, c'est déjà trop de mansuétude.

— Viet Cong ou non, elle était ma nièce. Qu'est-ce que ça vous fait qu'on l'enterre près de la colline ? Voyons, Monsieur le capitaine, souvenez-vous de quelle façon horrible on l'a tuée !

— Cette grosse femme devient impertinente, ma parole ! Vous n'avez pas entendu ? Le commandant a interdit tout déplacement la nuit !

Mme Ba Ou laissa tomber ses bras en signe de désespoir.

— Je croyais que le pouvoir était entre vos mains, Monsieur le capitaine, mais voilà que tout dépend du commandant ! Eh bien, amenez-moi devant lui, je lui en demanderai la permission.

Le capitaine Cao inclina sa tête d'un côté, puis de l'autre, pour bien observer Mme Ba Ou, puis scanda chacun de ses mots :

— Vous manigancez une rencontre avec le commandant pour engager la lutte, hein ? Rien qu'à vous voir, je sais que vous êtes une « meneuse » !

Un soldat renchérit :

— Je l'ai vue bien souvent dans les manifestations à Rach Gia.

— Ne dites pas de bêtises, vous. Je parle avec monsieur le capitaine, de quoi vous mêlez-vous ?

Elle se tourna vers le capitaine Cao, joignant les mains en signe de respect et continua de sa voix la plus douce :

— De grâce, amenez-nous voir Monsieur le commandant. Il nous y autorisera certainement. Vous vous battez avec les Viet Cong réfugiés dans la grotte, vous tuez une prisonnière, ça suffit. Pourquoi nous empêcher de l'enterrer ?

— C'est non ! cria l'officier. Trêve de jérémiades !

Mme Ba Ou, ne pouvant plus se contenir, cria à son tour :

— Ce sera sans votre permission !

Elle passa devant l'officier en faisant signe à ses compagnes d'avancer. La foule se précipita à sa suite, bousculant les soldats dans le ruisseau.

— Halte ! ou je tire ! hurla le capitaine.

Personne ne s'arrêta. Torches en l'air, on franchit le ruisseau à gué. Le courant fut subitement éclairé par mille feux. Le capitaine courut chuchoter à l'oreille de ses hommes : « Tirez en l'air ». Fusils levés, les soldats tirèrent quelques coups de semonce. Le flot humain continua à se répandre jusqu'à l'autre rive. Le cercueil avait déjà rejoint la berge quand Mme Hai Thep fit circuler l'ordre :

— Simple sommation ! En avant !

On savait par expérience qu'en de tels moments, la seule chose à faire était de continuer à avancer. Tout le monde gardait son calme, habitué qu'on était à entendre ces tirs de semonce. En outre, chacun savait qu'à part l'enterrement de Su, on avait la très importante mission de ravitailler les défenseurs de Hon Dat, en profitant du passage à proximité de la

grotte. Depuis le crépuscule, on avait préparé le nécessaire et caché les vivres sous les vêtements.

Le capitaine Cao avait une certaine expérience dans la répression des luttes politiques. Aussi se gardait-il de faire tirer sur la foule. Deux ou trois fois, pour avoir abattu quelques manifestants il avait manqué d'être tué lui-même par les poings, les bâtons et les cailloux qui s'abattaient sur lui. Au début il pensait qu'au premier mort, la foule se débanderait. Fait extraordinaire, c'était tout le contraire. Les manifestants s'élançaient en avant, tombant à bras raccourcis sur lui et ses hommes ! Après la sommation, il n'osa donc aller plus loin cette fois.

Dès leur arrivée, le commandant leur avait dit : « Pour pouvoir anéantir les Viet Cong de la grotte, l'essentiel est d'empêcher l'explosion d'nne lutte politique ici. On aura des emmerdements sans fin si ces diablesses s'en mêlent ! Référez-vous à moi en toute chose ! » Cao était plein d'admiration pour la sagesse de son commandant. Voilà que les femmes s'étaient mises de la partie ! Elles franchissaient le torrent sans nul égard pour ses ordres. Le mieux était encore d'avertir son supérieur.

Il se précipita vers les transmissions et tourna à folle allure la manivelle du téléphone. La voix encore lourde de sommeil, le téléphoniste lui demanda :

— Qui appelle ?

— Capitaine Cao, 3e bataillon. Je voudrais parler au Commandant.

— Mais il dort, mon capitaine !

— Réveillez-le ! La population fait une manifestation et passe le ruisseau. Vite !

Après cinq minutes d'attente, Cao entendit à l'autre bout la voix du commandant !

— Comment ! La population manifeste, dites-vous ?

— Oui, mon commandant. Ils veulent enterrer la Viet Cong au pied de la colline. Malgré mon interdiction, ils ont franchi le ruisseau.

— Tirez des coups de semonce, que diable.

— Je l'ai fait, mon commandant. Sans résultat. M'autorisez-vous à tirer dans le tas ?

— Non ! Non ! Ça va nous créer des emmerdements. S'ils ont passé le ruisseau, eh bien, courez dessus et stoppez-les !

— Bien, mon commandant !

Cao sortit en courant.

Mais c'était trop tard. Il ne vit plus personne près du ruisseau. Les dernières torches avaient disparu dans la cocoteraie. Rien d'autre que des reflets intermittents de lumière sur les palmes.

Lorsque le capitaine, à la tête d'une section, rattrapa la queue du cortège, il se détacha du groupe de tête de ce dernier des silhouettes noires qui couraient à toutes jambes vers l a grotte. C'était les femmes chargées par Mme Hai Thep de ravitailler es combattants.

La première à s'élancer fut Ca My. Elle portait dans une main une bouteille d'eau recouverte de

paille et un paquet contenant du riz gluant bien pressé. Elle bondissait à toutes jambes. Derrière elle, d'autres femmes porteuses de victuailles la suivaient.

Près de l'entrée, un coup de feu claqua de la grotte. La balle frôla les cheveux de Ca My. Elle s'arrêta net, effrayée, et hurla :

— C'est moi, Ca My, mes frères ! Je vous apporte des vivres !

Le guérillero qui venait de tirer fut sidéré.

— Ciel, c'est vous, Ca My ? Je vous ai blessée ?

— Non ! non ! ne t'inquiète pas.

Ca My bredouilla en s'élançant vers la grotte. Elle poussa la bouteille et le paquet à l'intérieur.

— Vous êtes au complet, mes frères ?

— Oui !

— Su est morte, nous allons l'enterrer.

Elle s'empressa de rejoindre le cortège après avoir échangé ces quelques mots. Une autre arriva. Encore une bouteille, un paquet. Chacune dit son nom, demanda des nouvelles puis s'en alla. A chaque apparition, les combattants répétaient :

— Soyez tranquilles, nous n'avons que deux blessés. On tient bon.

— Engagez la lutte au village ! Exigez le paiement des dommages ! Sapez le moral des troupes ! Allez-y fermement !

— C'est compris !

Subitement, on entendit s'élever la voix de Tu Nghiep :

— Ciel, c'est la maman de Lua qui est là ?

— C'est moi, c'est moi, mon homme. C'est moi. Au revoir !

Des questions hâtives et des réponses précipitées. Questions et réponses se croisaient au milieu du bruit des bouteilles d'eau et des paquets de vivres tombant à l'entrée de la grotte. La lune éclairait les allées et venues de ces silhouettes qui portaient toutes un chignon ou de longues tresses. Les guérilleros reconnaissaient qui une fille, qui une épouse. Du dehors, les ravitailleuses ne voyaient que les ténèbres et des mains qui se tendaient. A la voix, elles reconnaissaient ou leur mari, ou leur frère, ou un voisin. Rien que des voix familières et chères. Depuis cinq jours, privés de nouvelles, ils s'inquiétaient réciproquement de leur sort. Cette cinquième nuit, la lune fut témoin de leur rencontre. Un enthousiasme extraordinaire saisit les uns et les autres auprès de cette grotte que l'ennemi n'avait pu forcer après cinq jours de combat. Les défenseurs étaient exaltés à la pensée qu'ils n'étaient pas isolés. Les femmes quittaient la grotte, persuadées qu'elle serait inexpugnable. Tous étaient convaincus que cette rencontre ne serait pas la dernière.

Quand tout le monde se fut retiré, une petite silhouette s'introduisit dans la grotte, un roquet sur ses talons. La silhouette se heurta à Ba Ren. Le forgeron l'empoigna :

— Qui est là ? Pourquoi restes-tu ici ?

— C'est moi... moi... Je ne m'en vais pas... J'ai une grenade.

— Ciel, c'est toi, Ut? Messieurs, c'est le petit Ut!

— Je reste ici, je ne rentre pas!

Ut se dégagea prestement de la poigne de Ba Ren et entra en tâtonnant, embrassant tout le monde et enfonçant ses cheveux en brosse dans le ventre des guérilleros. Il riait sous cape.

— Elles seront affolées en constatant ma disparition!

— Ut! c'est toi, Ut?

De l'intérieur de la grotte fusaient des questions joyeuses. Ut reconnut la voix de Nam Tan:

— C'est vous, oncle Nam? Vous savez, votre femme allume chaque jour des baguettes d'encens pour prier le Bouddha de vous conserver sain et sauf.

— Quel farceur! Dis donc, ton frère est blessé, viens le voir!

— Je le savais, répondit le gosse d'une voix blanche. C'est pas pressé, ce sera pour tout à l'heure. Mon père était aussi au courant. Il dit que c'est normal quand on se bat. Ah! j'oubliais, j'ai sur moi une grenade toute neuve que j'ai dérobée aux soldats. Demain, s'ils viennent par ici, je la dégoupillerai et moitié-moitié!

Tout le monde éclata de rire.

— Quel gosse tu fais! On ne fait ça qu'à la dernière extrémité. Quand ils sont loin, on se contente de leur lancer la grenade.

Désarçonné, Ut reprit cependant avec aplomb:

— Oui! je parlais pour le cas où l'on serait réduit à la dernière extrémité.

— Comme ça, ça va. Mais ici, on est loin d'en être là, confrère! Quand ils se montrent, on tire dessus et on leur lance des engins!

— Mais c'est du tout cuit! rétorqua promptement le gosse.

Puis il demanda:

— Et Quyen? où est-elle?

— A l'intérieur!

Il allait s'élancer lorsqu'on le vit s'arrêter net. Il renifla puis éclata en sanglots:

— Oh, mon Dieu! Su est morte!

Il resta là au milieu de la grotte à pleurer à chaudes larmes. Il repoussa tous ceux qui cherchaient à le consoler en grommelant, comme s'il en voulait à tous. Puis, il s'arrêta soudain de pleurer, sécha ses larmes et se moucha violemment. Hai Thep lui prit le bras:

— Dis donc, Ut, tu es forcé de rester avec nous. Mais, à l'intérieur, je te défends de dire à Thuy que sa mère est morte, tu as compris? Si elle le savait, nous ne pourrions apaiser ses pleurs. Quant à la fameuse grenade, donne-la nous, on va la garder pour toi.

Ut sortit de sa culotte la MK3 et la passa à Hai Thep en lui recommandant:

— Ne la perdez pas. Je vous en rendrais responsable.

— Je t'en donnerais une autre. C'est pas ça qui nous manque.

Les provisions étaient ramassées et rangées dans un coin. A la faveur des torches électriques, on fit le compte: douze bouteilles pleines d'eau, douze paquets de riz cuit, quelques paquets de tabac en feuille et une cartouche de cigarettes Rubis. Les feuilles de bananier qui servaient à l'emballage étaient encore toutes fraîches. La sève suintait des coupures. On ouvrit un paquet: c'était du riz gluant encore fumant avec une cuisse de poulet rôti doré, fleurant bon l'oignon et d'autres condiments. Tout le monde s'écria:

— Ça! c'est un festin royal!

— Cette nuit, fit Ba Ren, il faut récupérer nos forces! Qu'on mange et boive à satiété on verra le reste plus tard! Puis on fumera les cigarettes Rubis au nez et à la barbe des mercenaires.

— C'est faisable pour les Rubis, intervint Hai Thep; pour l'eau et les vivres, il faut s'y prendre petit à petit. N'oubliez pas de constituer une réserve. Ça peut durer encore longtemps. Je propose qu'on confie le tout à Quyen, avec le droit de faire la distribution comme elle l'entend.

— D'accord pour les vivres, dit Tu Nghiep. Pour le tabac et les cigarettes, je m'en charge!

Un éclat de rire accueillit ces paroles. On approuva la proposition. Mais Ba Ren se contenta de tirer la langue. Tu Nghiep dit d'un ton sérieux:

— Allons! Ne pense pas à mal, Ba Ren! C'est pour le bien de la communauté, et pas pour moi, que je prends le tabac sous ma responsabilité! Je ne suis pas à ce point «individualiste»!

Ba Ren se contenta de rire.

4

Mme Ca Xoi avait atteint le fond de sa douleur. Quand Xam frappa Su de son couteau, elle s'était élancée vers lui. Mais les soldats l'avaient renversée à terre et piétinée. Elle avait perdu connaissance.

... Elle sortit tout à fait de son évanouissement au coucher du soleil, pour voir sa fille Ca My, les cheveux en désordre, accourir à son chevet pour lui annoncer en pleurant la mort de Su. La jeune fille repartit aussitôt, laissant sa mère toute seule sur son lit de bambou, au milieu de sa maison vide ouverte à tous vents. Le vent faisait gémir les cloisons faites de feuilles de latanier. Après maints efforts, Mme Ca Xoi réussit à se mettre sur son séant. Dans ses yeux hagards luisait une étrange lueur. Sa chevelure brûlée était dénouée et le soleil couchant y jetait des reflets fauves. Elle resta là immobile jusqu'à la tombée de la nuit. L'obscurité qui inondait la pièce la recouvrit tout entière. Sa silhouette réapparut quand la lune se leva. Elle

n'était plus sur son lit, mais s'était levée. Cette malheureuse Khmère avait une étrange façon de se tenir. Les jambes légèrement écartées, les pieds rentrés, ses orteils se crispaient sur le sol craquelé. Les bras collés au corps, sa silhouette apparut avec netteté, légèrement penchée en avant. Comme un arbre sur le point de s'écrouler.

Elle resta là un long moment. Une demi-heure ou plus. Puis, subitement, elle sortit de la maison et s'en alla, la taille penchée en avant.

Elle suivit le chemin de terre battue qui menait au carrefour de Si Ly, trébuchant, butant contre les obstacles, tombant plusieurs fois à terre, se relevant toujours pour reprendre sa course en silence. Le soir où elle était allée acheter de l'alcool chez Mme Ba Ou, elle avait au retour buté contre les aspérités de la route. Mais jamais elle n'était tombée aussi souvent qu'aujourd'hui. Elle était vraiment devenue folle de douleur. Son propre fils, après une longue absence, était revenu à Hon Dat pour tuer une fille dont Khmers et Vietnamiens étaient unanimes à louer les mérites. Cette fille et sa mère étaient en outre ses grandes bienfaitrices à elle. Une vingtaine d'années auparavant, par une nuit froide et brumeuse, elles l'avaient ramenée chez elles et l'avaient aidée à mettre au monde Ca My. Cette fille, qui avait moins de dix ans, s'était montrée d'une bonté exceptionnelle. Comment oublier qu'elle s'était relayé avec sa mère pour la soutenir jusque chez elle ? Cette nuit-là, elle se rappelait encore que la mère et l'enfant avaient la tête couverte d'un foulard parce qu'il

faisait froid. Elle se souvenait de tout. Et quand mourut Thach Kha, Mère Sau et ses filles par affection pour elle et sa petite Ca My, avaient pris soin de toutes les deux. Cette dette de reconnaissance, Mme Ca Xoi l'avait gravée dans son cœur, sans savoir comment s'en acquitter. De temps à autre, Ca My et elle venaient aider Mère Sau dans de menus travaux : aménagement des rigoles, jardinage, moisson ou battage du riz. Ce n'était que des gouttes d'eau à côté d'un océan, et voilà que le démon qu'elle avait mis au monde avait lardé de coups de couteau le corps de sa bienfaitrice !

L'assassinat de Su par Xam, voilà la raison qui faisait trébucher cette honnête femme sur le chemin. Mais où allait-elle ? Nul ne pouvait le savoir. Cependant elle se traînait avec une peine infinie sur la route inondée de lune et pas trop cabossée. Car c'était pour elle le chemin du calvaire. A la fin on vit sa silhouette parvenir au carrefour. Comme elle continuait tout droit, son intention devint évidente. Elle voulait venir chez Mère Sau. Elle s'y dirigeait d'un pas hésitant, timide et apeuré. En traversant la plantation de manguiers, elle n'osa pas marcher dans l'allée, mais sur la lisière de la plantation, en se cachant de temps en temps derrière les arbres. On ne savait combien de temps elle avait mis pour arriver chez Mère Sau. Là, elle vit les gens se rassembler en grand nombre. On allait faire la dernière toilette de Su. Mais elle ne voyait pas avec quel amour Mère Sau peignait les cheveux de sa fille, cette fille qui s'était dévouée jadis pour emmener Ca Soi chez elle. Non, elle ne voyait pas cette scène,

n'osant passer dans la cour pleine de monde. Elle vint se cacher derrière un buisson d'ananas près de la route. Là, elle entendit les lamentations de Mère Sau et frémit de tout son corps. Elle cacha son visage dans ses mains.

Quand la lumière des torches allumées dans la cour arriva jusqu'à elle, elle se tapit, effrayée, contre le sol. Dans le cortège, elle vit le cercueil rouge de Su et les cheveux blancs de Mère Sau à travers les feuilles d'ananas aux arêtes épineuses. Elle fixa le cercueil de tous ses yeux, le cœur oppressé. Le cercueil de Su ! Immobile, froide, elle ferma hermétiquement les yeux. Bien qu'elle eût dit et répété que Xam n'était pas son fils, c'était bien elle qui l'avait mis au monde. Ciel ! comme cette nuit avait été étouffante ! Comme les murs de cette maudite maison en pierre étaient épais ! Là, toute en sueur, elle s'était tordue de douleur jusque tard dans la nuit avant de donner le jour à un bébé qui était devenu Xam.

Le cortège s'éloignait. Sa fille Ca My aussi était là. Mme Ca Xoi voulut se relever et rejoindre la foule, mais le courage lui manqua. Cette fois, elle n'osait vraiment pas. Ca My pouvait se le permettre. Mais elle, elle se considérait comme coupable. Ce sentiment ne datait pas d'aujourd'hui, certes, mais aujourd'hui il s'agissait de quelque chose de trop terrible, qui la concernait trop directement pour qu'elle osât se mêler aux manifestants.

Tout le monde était parti. Les torches avaient disparu. Seule la lune éclairait la cour de Mère Sau.

Mme Ca Xoi se trouvait derrière le buisson d'ananas aux arêtes acérées comme des épées. De l'autre côté, apparurent l'escalier et la petite maison sur pilotis au mur de planches où brûlait une mèche qui trempait dans de l'huile de poisson. Mme Ca Xoi écarquilla les yeux. Cet escalier, la fille vietnamienne tuée l'avait autrefois aidée à le monter. Dans cette maison mal éclairée, elle avait mis Ca My au monde pendant que Mère Sau lui enlevait de la bouche les tiges de chaume écrasées entre les dents. Ce fut aussi là que Thach Kha était venu demander à l'emmener chez lui.

Xam, O Xam ! comme tu es cruel ! Tu as semé le deuil dans cette maison qui m'avait sauvée. Comme ton père jadis, tu broyes maintenant le cœur de ta mère ! Tu es le fer qui tranche tout lien attachant ta mère à ses semblables ! C'est à cause de toi qu'elle se cache de tout le monde et se faufile dans l'ombre ! Pourquoi le dieu A-Rat te laisse-t-il encore en vie ? Qu'il te fasse périr ! Je souffrirais une bonne fois et serais délivrée de ces tourments sans fin !

Mme Ca Xoi lança des imprécations contre son fils, puis se leva en chancelant. Elle écarta les feuilles d'ananas et sortit. Elle pénétra dans la cour de Mère Sau, se disant qu'il fallait éteindre le lumignon pour économiser l'huile. Arrivée au pied de l'escalier, elle y promena des doigts tâtonnants comme pour chercher un objet perdu. Recommençant son manège à chaque marche, elle finit par atteindre le plancher et arriva à la porte grande ouverte. Elle vit sur l'autel la flamme qui vacillait. Elle écarquilla les yeux et poussa un cri de terreur en voyant une mèche de cheveux noirs et

brillants, étalée près de la lampe. Elle repoussa de ses bras l'horrible vision, recula jusqu'à l'escalier et le descendit précipitamment. Elle ressentit une atroce douleur à la poitrine, comme si les bottes des soldats la piétinaient de nouveau. La douleur lui enleva son souffle et elle s'écroula sur la dernière marche.

Vers le milieu de la nuit, en revenant de l'enterrement, Mère Sau et ses amies eurent la surprise de trouver Mme Ca Xoi étalée sans connaissance au pied de l'escalier. On la porta dans la maison, lui enleva sa veste et chercha à la ranimer en la massant. Mère Sau regarda silencieusement la chevelure rousse de Mme Ca Xoi puis, détournant son regard, fixa un coin de la pièce, les lèvres pincées. Elle se leva ensuite pour passer dans la cuisine et revenir l'instant d'après, avec un morceau de gingembre à la main. Mme Hai Thep, en prenant le morceau de gingembre, vit qu'elle avait des larmes aux yeux et se pinçait toujours les lèvres, sans rien dire. La jeune femme écrasa le gingembre entre ses dents et s'en servit pour frictionner énergiquement le dos de Mme Ca Xoi. Elle le frotta ensuite avec le dos d'un peigne. Mme Ba Ou tira sur les cheveux de la malheureuse Khmère qui se mit bientôt à pousser de petits gémissements.

Elle sortit enfin de son évanouissement.

En reprenant connaissance, elle se souvint de tout. Apercevant Mère Sau, elle se jeta aussitôt sur le plancher, se traîna vers la mère de Su et se prosterna à ses pieds en pleurant à chaudes larmes.

— Tuez-moi, madame Sau ! supplia-t-elle. Prenez un couteau et tuez-moi !

Mère Sau resta immobile. Puis elle fondit elle-même en larmes.

Mme Hai Thep tira Mme Ca Xoi à part et la soutint de ses bras :

— Mère Sau ne vous tuera pas ! Ne vous prosternez pas, ne pleurez plus ! Mère Sau et nous autres, on hait Xam et les Américano-diémistes, on n'a rien à vous reprocher.

— Xam, il faut que je te tue ! cria la malheureuse en se redressant.

Elle crispa ses poings en regardant fixement la porte.

— Maintenant, je vais vous reconduire, dit Mme Ba Ou. Vous devez vous reposer.

— Je peux rentrer par mes propres moyens.

— Non, je vais vous reconduire.

Mme Ba Ou lui prit le bras.

A quelque distance de là, elles tombèrent sur une Ca My affolée qui allait à la recherche de sa mère.

— Reconduis-la, Ca My ! dit Mme Ba Ou. Veille sur elle, car elle vient de s'évanouir encore.

Après avoir couché sa mère, la jeune fille s'assit à même le sol en s'adossant contre le lit, la tête baissée et les bras autour des genoux. Elle pensa à Su, à la rencontre de tout à l'heure dans la grotte, et sentit son cœur endolori frémir de haine pour Xam.

Elle ne souffrait pas autant que sa mère, éprouvant surtout de la haine pour l'assassin et de l'amour pour Su. Après la mort de celle-ci, elle était prête à faire n'importe quoi pour épauler les guérilleros, afin de venger la morte et aussi pour racheter tant soit peu les crimes abominables de son frère.

Elle resta immobile jusqu'à ce que pâlît le clair de lune. Les coqs saluèrent l'aube de leurs chants. Ca My se leva et se rendit chez Mme Hai Thep.

Xam arriva aussitôt après le départ de Ca My. Une ordonnance de taille menue, aux yeux fureteurs l'accompagnait. C'était la deuxième fois qu'il passait voir sa mère. Il avait toujours sur la tête son «trois rideaux». La coiffure cachait presque complètement son front bas et ne laissait voir que ses yeux blancs sans prunelles. Il marchait en se penchant de côté, l'épaule gauche immobilisée, un peu tirée vers le bas. L'ordonnance entra pour avertir Mme Ca Xoi, tandis que Xam restait au milieu de la cour. Il inclina la tête pour regarder la jarre d'eau, la maison ouverte à tous vents. Il écouta le vent qui se jouait dans les feuilles de latanier recouvrant les cloisons. Des fayotiers au feuillage clairsemé laissaient tomber leurs fleurs blanches qui touchaient terre sans faire aucun bruit. Il flottait dans l'air l'odeur de la vase montant d'une mare qui venait d'être vidée. Le bruit du vent, la chute des fleurs dans la nuit qui finissait, l'odeur de la boue, tout cela semblait remuer le cœur du bourreau. Dans la cour solitaire de sa mère, le «ranger» semblait retrouver ses sentiments humains. Ne pouvant

supporter plus longtemps ce spectacle affligeant, il se détourna et franchit le seuil. Mme Ca Xoi, déjà avertie, était assise sur son lit, les jambes pendantes.

Xam marcha un moment de long en large, puis se planta devant sa mère.

— Est-ce que les soldats t'ont fait mal ?

Pas de réponse.

Xam reprit sa marche, le bras droit gardant sa rigidité.

— Pourquoi t'es-tu jointe aux mégères de Hon Dat, maman ? Sans toi, on les aurait toutes fauchées !

S'arrêtant au milieu de la pièce, soutenant de sa main gauche le bras blessé, il continua avec exaspération :

— Elle avait la vie dure, cette Su. Trois coups de couteau sans pouvoir lui trancher la tête ! Une imbécile ! Pourquoi frayer avec les Viet Cong pour mourir d'aussi horrible façon ? Et sa mère ! Encore une imbécile aux cheveux blancs ! On lui permettait de raisonner sa fille et elle a refusé ! A propos, tu sais, maman, les types de la grotte vont mourir jusqu'au dernier. Privés de nourriture et de boisson, comment pourront-ils tenir ? Tout à l'heure, quand le brouillard sera levé, je ferai enfumer la grotte avec de la paille saupoudrée de piment. Comme ça, ils seront obligés de sortir de leur trou comme des rats !

Mme Ca Xoi écoutait sans rien dire. De temps à autre, elle lançait à son fils un bref regard. Un regard effrayant, à la fois lucide et hagard.

— Dis maman, où est Ca My ?

— Elle est allée dans le village.

Xam s'assit sur le lit de camp puis se laissa aller à la renverse. Il fixa le toit un bon moment, puis se redressa.

— Cette fois, maman, je reste à Hon Dat. Les Viet Cong écrasés, on y établira un poste. Je reprendrai toutes les terres de papa. Il leur faudra payer la location des rizières et des vergers, y compris les arriérés, jusqu'au dernier grain de riz !

Mme Ca Xoi finit par demander :

— Est-ce certain, ce poste qu'on va installer ici ?

— Tout ce qu'il y a de plus certain, fit Xam en se mettant debout. J'installerai le poste et reconstruirai notre maison. Toi et Ca My, vous n'aurez rien à faire de vos mains. Finis, ces poteries et ces travaux de tressage ! De temps en temps, je vous emmènerai en auto à Rach Gia. Je dirai à ma femme d'acheter de beaux vêtements pour Ca My. Avec de beaux atours, elle sera très jolie.

— On verra, dit Mme Ca Xoi de sa voix la plus naturelle.

Puis elle se rendit tout droit vers le poulailler et ligota deux poulets. Elle rentra, les jeta sur le sol au milieu de la pièce en disant :

— Xam ! toi et le soldat, vous allez rester déjeuner ici avec moi.

— Mais oui !

Le visage de Xam s'éclaira. Il enleva sa casquette et la jeta sur le lit de camp. Puis, touchant de sa botte les deux poulets, il s'exclama :

— Dodus, ces poulets !

Ouvrant gaiement son portefeuille, il sortit un billet de deux cents piastres et le remit à son ordonnance.

— Hai Nho, va chercher du choum-choum. Et des victuailles, si tu en trouves à la gargote.

L'ordonnance prit le billet avec respect. Xam lui tendit son bidon et lui recommanda de les ramener pleins. Hai Nho s'en alla immédiatement, oubliant son fusil dans sa précipitation. Comme il revenait pour le prendre, Xam l'éloigna du geste.

— Laisse ! Pas de crainte que les types refoulés dans la grotte puissent venir jusqu'ici te le prendre !

Son ordonnance partie, Xam resta plongé dans l'euphorie. De longtemps il n'avait connu une joie pareille.

Mme Ca Xoi fit du feu et mit sur le foyer une marmite d'eau.

— Toujours ces trucs en terre cuite à Hon Dat, dit Xam en faisant la moue. Je t'achèterai des ustensiles en aluminium, maman. A Rach Gia, personne n'utilise plus ces vieilleries !

Sa mère qui s'apprêtait à tuer un poulet, s'arrêta et regarda par terre. Elle enleva encore quelques plumes avant d'égorger la volaille qui émit quelques sons étouffés. Le sang jaillit et retomba dans une casserole en terre cuite. Assis à croupetons à côté de sa mère et contemplant la scène, Xam dit étourdiment :

— Exactement comme cette garce de Su hier !

Cette fois, Mme Ca Xoi faillit laisser tomber son couteau. Son cœur se serra, mais elle se maîtrisa et

tua le deuxième poulet. Xam qui ne se doutait de rien nageait en pleine euphorie. Il aida même sa mère à plumer les poulets. Mme Ca Xoi prépara ensuite le repas sans dire un seul mot. Elle allait cuire un poulet au lait de coco et faire sauter l'autre au sel, deux mets recherchés des Khmers. Elle remplit une marmite de lait de coco, mit une sorte de gril en bambou dans l'autre avant d'y jeter quelques pincées de gros sel. Quand les grains de sel commencèrent à éclater dans la marmite, elle mit le poulet sur le gril et recouvrit le tout. Elle surveilla les deux marmites avec une attention soutenue, regardant le lait de coco entrer en ébullition et écoutant le crépitement du sel dans la marmite. De sa vie, jamais peut-être elle n'avait fait la cuisine avec autant de soin.

A peine Hai Nho eut-il rapporté à la maison les deux bidons d'alcool que le repas fut prêt. Les deux poulets paraissaient succulents. Mme Ca Xoi les déchira en petits morceaux qu'elle mit dans deux bols, puis les mélangea avec du tronc de bananier haché, saupoudré de sel et relevé avec du piment. Elle plaça le tout dans un vieux plateau en bois et servit sur le lit de camp.

Elle mangea peu, but par contre beaucoup d'alcool et obligea Xam et son ordonnance à faire de même. C'était le premier repas qu'elle eût jamais pris avec son fils. Les deux hommes buvaient comme des outres et dévoraient les poulets. Les deux bidons furent bientôt vidés, mais il restait tout de même un peu de poulet. Mme Ca Xoi dit en desservant :

— C'est pour ta sœur Ca My.

Hai Nho se mit aussitôt à cuver son alcool. Xam parla un moment de choses et d'autres, avant de s'étaler sur le lit de camp, sa casquette sur le visage. Il ne tarda pas à ronfler régulièrement.

Mme Ca Xoi vint tout près du lit de camp où dormait son fils. Elle avait à la main un coutelas. En tremblant, sa main gauche enleva la casquette posée sur le visage de Xam. Son fils avait les yeux fermés, la peau luisante. Ce visage, Mme Ca Xoi l'avait pressé sur son cœur et couvert de baisers. Ces lèvres avaient tété ses seins goulûment. Mais son fils était devenu méconnaissable. Ses traits étaient ceux d'une brute prompte à éventrer les gens pour extirper leur bile et se repaître de leur foie. Il était ignorant de tout en ces temps lointains. Mais maintenant, il se proposait de reconstruire coûte que coûte la maison de son père démolie par les paysans. La bienfaitrice de sa mère, il l'avait tuée à coups de couteau sans nulle hésitation allant jusqu'à comparer le sang de sa victime à celui d'un poulet !

Sa mère était potière, mais lui méprisait les marmites en terre cuite et ne prisait que celles en aluminium. Il ne voulait pas se rappeler que c'était grâce à ces marmites que sa mère avait de quoi vivre, que des pauvres comme elle pouvaient cuire leur riz, que l'alcool odorant qu'il aimait par-dessus tout pouvait être distillé.

De temps à autre, il accordait une pensée à sa mère et à sa sœur. Bien que ce fût chez lui quelque chose de tout à fait insignifiant, ce reste de sentiment humain avait suffi pour que Mme Ca Xoi par trois fois leva son coutelas et par trois fois laissa son bras retomber doucement.

Mais la seule chance qu'il avait d'échapper au châtiment s'amenuisait ; ses crimes avaient tout emporté, tout effacé, et sa mère ne retrouva plus sur ses traits l'enfant qu'elle avait mis au monde. Aussi, après quelques instants d'hésitation, Mme Ca Xoi mit le coutelas dans un coin et sortit avec précipitation. Quelques instants plus tard, deux ombres se glissèrent dans la maison par la porte de derrière alors que Xam et son ordonnance dormaient à poings fermés. C'étaient deux guérilleros restés dans le village. L'un d'eux se posta auprès de la porte avec une grenade tandis que l'autre se dirigeait résolument vers les dormeurs.

Xam mourut d'un seul coup de cimeterre asséné avec violence. Hai Nho, réveillé en sursaut, se saisit de sa mitraillette, mais s'écroula sous un coup de sabre qui le fendit du menton jusqu'aux oreilles.

5

Le soleil de midi tapait en plein sur les cimes des cocotiers. Il éclairait les tas de paille alignés le long de la cocoteraie, à côté des sacs de piments séchés et de chaux en poudre amenés de l'autre côté du ruisseau.

Comme Xam tardait à venir, le sous-lieutenant Ba ordonna à ses hommes de porter les bottes de paille sur leurs têtes et de les amener à proximité de

la grotte. Drôle de spectacle ! Les hommes progressaient à pas de loup comme des voleurs, malgré la présence de deux mitrailleuses installées dans la cocoteraie, prêtes à intervenir au moindre incident. Quand ils arrivèrent dans les hautes herbes qui leur venaient jusqu'à la ceinture, on ne voyait plus que les tas de paille qui se déplaçaient.

Arrivés sur les deux côtés de la grotte, ils se débarrassèrent de leur fardeau. La paille formait deux lignes d'un jaune éblouissant. Les porteurs de sacs de piment et de chaux arrivèrent à leur tour. Le sous-lieutenant dépêcha alors d'autres soldats armés de longues perches de bambou (ces bambous venaient d'être abattus le matin à la plage et la population alertée était venue en masse pour protester avec véhémence. Le commandant avait dû payer des dédommagements pour pouvoir les emporter).

Ba rejoignit ses hommes et envoya quelqu'un avertir Xam. Il fit éventrer les sacs et répandre le piment et la chaux sur les bottes de paille. Puis, à l'aide des perches, les soldats poussèrent les bottes jusque devant l'ouverture de la grotte. Les assiégés ouvrirent le feu. Les bottes s'enflammèrent bientôt sous l'effet des balles brûlantes. Le sous-lieutenant qui s'était plaqué à terre rigola à gorge déployée, battant l'air de ses pieds et criant :

— Ça tombe bien ! Ils nous épargnent la peine d'y mettre le feu nous-mêmes ! Vous autres, veillez à ce qu'il ne s'éteigne pas !

Les soldats poussaient les bottes de paille qui ne tardèrent pas à obstruer de leur masse toute l'ouverture

de la grotte. La paille sèche s'embrasa sous le soleil ardent.

Les assiégés ne tiraient plus. Les soldats continuaient leur besogne. Le sous-lieutenant restait plaqué au sol. Les mitrailleuses pointaient leurs canons vers la grotte, prêtes à descendre le premier qui sortirait. Tout en battant l'air de ses pieds, l'officier annonça avec un air de triomphe :

— Putain de mère ! c'est de la fumée de piment, oui ou non ? Les rats vont sortir de leur trou ! Fauchez-les moi tous, compris ?

Les mitrailleurs attendaient, le doigt sur la détente et les lèvres pincées. Mais rien ne se passa. Tout à coup, les soldats qui se trouvaient le plus près de la grotte refluèrent.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta l'officier.

Au lieu de répondre, les soldats toussaient violemment. La fumée refusait de pénétrer dans la grotte. Chassée par un courant venant de l'intérieur, cette sacrée fumée grisâtre s'obstinait à se répandre sur les deux côtés et les soldats en avaient pris une bonne dose. D'où cette reculade précipitée, suivie de toux, d'éternuement et de larmes. Quelques-uns vivement affectés par l'âcreté de la fumée s'affalaient à terre. D'autres, ne pouvant ouvrir les yeux, marchaient en tâtonnant comme des aveugles.

Furieux, Ba se releva et alla se rendre compte lui-même. Il reçut une bouffée qui le fit tousser et reculer précipitamment, poursuivi par les dangereux tourbillons. Tout se passait comme si quelqu'un soufflait de

l'intérieur sur le feu. Mais il n'en était rien. Tout venait de la sottise des troupes fantoches. La pression à l'intérieur étant la plus forte, jamais la fumée ne pourrait s'engouffrer dans la grotte.

Déjà, au matin, quand ce projet était connu, la population avait ri sous cape.

Le vieux Tu Don disait à ceux qui venaient réquisitionner sa paille :

— Prenez tout ce que vous voulez. Ça ne me coûte pas grand-chose. J'ai seulement peur que ça ne mène à rien.

— Comment ça ?

— Il est impossible d'enfumer la grotte.

Un soldat avait coupé court à la discussion :

— Allons ! faites comme on nous l'a dit ! A quoi bon discuter avec un aveugle ?

Mais Tu Don avait raison et savait parfaitement ce qu'il disait. La fumée continuait à se déverser sur les deux côtés. Le sous-lieutenant ferma les yeux :

— C'est raté, dit-il. Il faut pousser plus loin la paille à l'intérieur de la grotte.

Quatre hommes exécutèrent l'ordre avec mille précautions. Armés de perches, ils s'avancèrent en évitant la fumée et bondirent brusquement pour pousser précipitamment le tas de paille à l'intérieur avant de reculer avec la même hâte. Cette fois, l'espoir du sous-lieutenant s'en alla... en fumée, car celle-ci refusait

toujours de combler les désirs de l'officier. Un soldat maugréa en se frottant les yeux :

— Le vieil aveugle avait raison. On n'arrivera jamais avec ce procédé à enfumer les types.

— Mon lieutenant, mieux vaut nous retirer et trouver autre chose. L'endroit est malsain.

— Il a raison, mon lieutenant ! On est trop près d'eux, ici. S'ils sautent sur nous, on n'aura pas le temps de réagir.

Furibond, le sous-lieutenant vociféra :

— Espèce de cons ! Tant mieux s'ils viennent ici. Pas question de se retirer !

Il lança un autre juron ordurier. Juste au moment où il faisait le fanfaron, l'homme qu'il avait envoyé à la recherche de Xam sortit de la cocoteraie et courut à toutes jambes vers lui. Le visage livide, comme vidé de tout son sang, il dit en haletant :

— Le lieutenant... est... mort !

Stupéfait, le sous-lieutenant resta bouche bée.

— Hai Nho aussi, continua le soldat. On les a tués à coups de couteau. Le lieutenant avait la tête tranchée. Ciel ! le lit de camp était couvert de leur sang !

— Où et par qui cela a-t-il été commis ? A-t-on arrêté le coupable ?

— Chez la mère du lieutenant. J'ignore qui l'a fait. A mon entrée, j'ai vu les deux hommes étalés là, avec une nuée de mouches sur le cou. Personne dans la maison.

— Putain de mère ! Les assassinats commencent !

— Ce doit être...

Le sous-lieutenant avait pâli.

— As-tu avisé le commandant ?

— C'est fait, mon lieutenant.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il était en train de boire. Il a laissé tomber son verre.

Sans poser d'autres questions, le sous-lieutenant ordonna de laisser tout tomber. Les soldats jetèrent leurs perches et tous de retraverser le terrain découvert. Tous, même ceux qui n'étaient pas atteints par la fumée, flageolaient sur leurs jambes, foudroyés par la terrifiante nouvelle. C'était la première fois que ces rangers connaissaient l'épouvante.

Xam les avait fanatisés. Ils croyaient qu'avec lui, ils ne pouvaient que gagner à tous les coups, qu'ils pouvaient tuer à leur guise, sans que personne ne pût les atteindre. Xam était le clairon qui les poussait au crime. A la vue d'un militant, il galopait dessus comme un cheval de course, l'eau des rizières lui arrivât-elle jusqu'aux genoux, le militant se trouvât-il à plusieurs kilomètres de là. Il emmenait ses hommes par les nuits de pluie, étant d'avis qu'on ne pouvait surprendre les Viet Cong que de cette façon. Ils avaient hésité au début à goûter à la chair humaine, et c'était Xam qui leur en avait donné l'exemple. Il la dévorait à pleines dents, affirmant que c'est ce qu'il y a de meilleur. A part sa mère et sa sœur, il était capable de forcer n'importe quelle femme. Après s'être assouvi, il mordait les seins des malheureuses

et suçait leur sang, car, disait-il, le sang des femmes est plus tonique que celui des hommes.

Tel était l'homme. Et voilà pourquoi Ngo Dinh Diem l'avait nommé héros du 4e corps d'armée stationné dans le Nam Bo occidental, avec cinq autres bourreaux du même acabit. Sa compagnie était un serpent venimeux dont il était la tête. Maintenant que cette tête était tranchée, le corps ne pouvait plus que se tordre en convulsions.

Chez son adjoint Ba, l'air martial avait fait place à un effroi de plus en plus visible. Il trébucha plusieurs fois avant d'arriver jusqu'à la cocoteraie. Quelques rangers se retournaient en courant pour regarder la grotte. Tous se sentaient très las. La nouvelle de la mort inattendue de Xam, survenant après l'échec de leur tentative, les avait vidés de toute énergie. Derrière eux, le tas de paille était réduit en cendres. Une fumée blanche se répandait doucement sur l'espace découvert. Le tas de cendre s'écroula soudain, laissant à découvert la partie supérieure de la grotte.

Ils arrivèrent à leurs cantonnements près du ruisseau. Le commandant était déjà arrivé sur les lieux. Son visage se rembrunit en apprenant l'échec de l'opération «fumée».

Depuis hier soir, il n'avait eu que des embêtements. Les premiers jours, Hon Dat se tenait tranquille. Il avait suffi de mettre à mort une fille pour que tout se déchaînât la nuit même. Manifestation nocturne, réclamation du paiement des bambous, puis cet effrayant assassinat du lieutenant Xam,

et maintenant l'échec de son projet d'enfumer la grotte.

Après avoir lancé un juron, il se tourna vers Ba.

— Bon ! on les emmurera. Quant à Xam et Hai Nho, je soupçonne la Khmère de les avoir tués. Elle est folle, paraît-il.

— C'est aussi mon idée, mon commandant. Il n'y a personne d'autre. Elle a l'air terriblement farouche. Il faut l'arrêter, mon commandant.

— Elle a pris la fuite. Nos hommes ont fouillé le hameau sans résultat. J'ai ordonné l'arrestation de la jeune métisse, la sœur de Xam, mais la population est intervenue furieusement et l'a délivrée.

— Mon commandant, il y en a plein de fortes têtes ici. Il faudra peut-être en éventrer quelques-uns pour leur apprendre à se mieux conduire.

Le commandant ne répondit pas. Il leva son bras bronzé pour consulter sa montre.

— Bientôt deux heures, dit-il. Allez enterrer les deux malheureux. Moi, je vais passer à l'école rendre visite aux blessés. Paraît qu'ils se tordent dans des douleurs atroces. Et putain de mère, aucun hélicoptère n'est venu, malgré mes appels réitérés ! Sont tous descendus par les Viet Cong peut-être !

Il tourna les talons et se dirigea avec son escorte vers le village.

A l'école dont, le premier jour, il avait fait jeter tous les meubles dehors, le commandant assista à un spectacle hallucinant. Les blessés étaient couchés

sur des bâches, pêle-mêle, et serrés comme des sardines en boîte. Des corps livides, malodorants, couverts de bandages. Les bras et les jambes remuaient sans cesse. Des morceaux de coton et de gaze maculés de sang et de terre gisaient çà et là. La saleté était repoussante. Les blessés lançaient sans répit des imprécations et geignaient sur tous les tons, suivant la gravité de leurs blessures : de longs sanglots comme des enfants en pleurs, des claquements de langue, des sifflements entre les dents, des halètements, des cris inarticulés et étouffés comme dans un cauchemar.

Seuls les blessés graves étaient laissés ici. Les autres, récupérables, avaient été évacués par le même hélicoptère que le corps du Yankee tué.

Le commandant fronça les sourcils devant ces hommes qui se tordaient, injuriaient et gémissaient. On ne savait si c'était fait exprès, mais le commandant fut copieusement insulté. Furieux, l'officier se tourna vers son escorte.

— Dites-leur de fermer leur gueule, ou je les descendrai tous !

Un homme de sa suite vociféra :

— Silence ! qu'avez-vous à gueuler ? Fermez-la, ou le commandant vous donnera de ses nouvelles !

— Putain de sa mère ! où est-il le commandant, où est-il ?

Les blessés se remirent à jurer de plus belle, puis se traînèrent vers la porte et essayèrent d'attraper l'homme qui venait de les menacer. Celui-ci recula, effrayé, pendant que les blessés hurlaient à tue-tête. Ils

rampèrent vers une porte latérale, l'injure à la bouche, accusant le commandant de les avoir conduits à la mort. L'officier les regarda un moment, puis hurla à son tour :

— Silence ! Silence, je vous dis !

Mais ils continuèrent leurs imprécations, menaçant même de revenir au monde lui enlever son âme, s'ils trépassaient. Une longue main réussit à toucher la bottine noire de poussière de l'officier. Celui-ci cligna des yeux à l'adresse de la sentinelle qui portait une « Thompson » en bandoulière.

— Achève-le !

Le soldat ôta l'arme de son épaule, mais il resta pétrifié, bouche bée. Son doigt sur la gâchette tremblait. Il ne pouvait tirer. Mais le commandant n'attendit plus. Il sortit son Colt 12, visa la tête aux bandages rougis de sang et fit feu. Le blessé s'affaissa, laissant retomber lentement les mains qui s'agrippaient aux bottes du commandant.

Celui-ci tourna son arme contre la sentinelle :

— Et toi, pourquoi m'as-tu désobéi ? dit-il en grinçant des dents.

L'homme ne répondit rien, mais la « Thompson » qu'il avait à la main se leva lentement vers l'officier. Celui-ci pâlit soudain en remarquant que les yeux de l'autre étaient de braise et que sa main gauche avait empoigné vigoureusement le chargeur plein de la mitraillette. Le commandant abaissa son pistolet et le remit dans l'étui en surveillant le soldat des yeux. Celui-ci braqua encore son arme sur l'officier

pendant un long moment avant de la remettre d'un geste brusque à l'épaule.

En quittant ce lieu de désolation, le commandant pensait en lui-même : « Il faut tuer cet homme, sinon, il me tuera ! » Le soldat regarda plusieurs fois son supérieur en coin : « Il se vengera. Il faut que je prenne les devants ». Et tous deux savaient ce que l'autre ruminait.

Ce n'est que vers seize heures qu'un groupe d'hélicoptères arriva à Hon Dat dans un tintamarre qui dominait le murmure des vagues. Quand les gens, alertés, levèrent les yeux, ils en virent six en tout qui venaient du côté de la mer. Quatre bi-moteurs, surnommés « processionnaires », et deux mono-moteurs, ou « queues de poêle ». Ces appareils à l'aspect monstrueux donnaient aux braves paysans l'impression de quelque chose de perfide, de brutal et même de démoniaque qui caractérisait bien l'ennemi.

Sous la voûte céleste d'un bleu uni, ces formes bizarres progressaient, piquant légèrement du nez et menaçant tout le monde. La plage à peine dépassée, tous les six se rapprochèrent du sol. Les hélices tournèrent bruyamment comme s'ils allaient atterrir. Mais ils continuaient leur chemin à basse altitude, secouant les branchages. Les palmes des cocotiers montaient et descendaient. Les vergers frémissaient. Les feuilles baignées de soleil étaient toutes retournées.

Les hélicoptères survolaient les vergers dont la verdure tranchait sur le bleu de la mer. Ils traversaient un Hon Dat lourd de silence, tandis qu'un mince filet de fumée flottait encore devant la grotte.

Après avoir dépassé Hon Dat, ils revinrent pour se poser sur un terrain vague. Cette fois, ils se penchèrent franchement vers le sol. Le tintamarre était devenu assourdissant. On aurait dit des poissons dont les nageoires étaient prolongées par les pales des rotors. Les portes étaient grandes ouvertes. Les passerelles étaient même en place sur certaines. Quelques Américains se montraient dans l'encadrement, regardant le sol. Tous portaient des lunettes noires et avaient le teint cramoisi.

Les six appareils se posèrent. Les tiges de chaume furent violemment secouées comme si elles allaient être arrachées. Quand les pales tournèrent au ralenti, les soldats tapis dans les vergers accoururent. Deux Américains descendirent et allèrent vers eux. Quelques mots et plusieurs soldats rebroussèrent vivement chemin. Les autres montèrent dans les appareils immobilisés. Ils sortirent plusieurs sacs de ciment, des boites en fer blanc peintes en gris, puis un trépied de projecteur cinématographique et plusieurs haut-parleurs de belles dimensions.

Le sous-lieutenant des services psychologiques, fier de son importance, rejoignit au pas de course le soldat qui portait le trépied. Il caressa amoureusement l'appareil et annonça :

— On approuve donc mon idée en haut lieu ! L'attirail et les films sont arrivés. On va organiser une séance de cinéma.

— C'est bien vrai, mon lieutenant ?

— Comme je vous l'ai dit.

On entendit quelqu'un soupirer :

— C'est bien ma veine d'aller au cinéma dans ces circonstances !

Le sous-lieutenant entendit la remarque. Il fit la moue.

— Pas pour vous, le cinéma ! Mais pour les Viet Cong et la population, vous n'avez donc pas compris ?

— Mais pourqubi donc, mon lieutenant ?

— Vous êtes vraiment bouchés. Contre les Viet Cong, les fusils ne suffisent pas, il faut encore les moyens psychologiques. Ecoutez ceci : ce film qui vient d'Amérique est vraiment chouette. Une bataille en montagne entre les forces sino-coréennes et celles des Etats-Unis. Les Américains ont tué leurs adversaires jusqu'au dernier.

Le sous-lieutenant s'arrêta et pointa son index sur sa poitrine :

— Et l'idée était de moi ! J'ai proposé de projeter ce film devant la grotte pour démoraliser les types là-dedans. On forcera la population à venir y assister aussi, pour la décourager.

Les soldats se mirent à chanter les louanges de l'officier.

— Génial !

— Foutus, les types ! Sauf votre respect, mon lieutenant, vous êtes tout désigné pour les services psychologiques de l'armée.

Le sous-lieutenant se pavanait. Puis il reprit avec sérieux :

— C'est de cette façon qu'il faut combattre les Viet Cong. Mais gardez tout ça pour vous, compris?

Les hommes promirent de garder le secret. Ils transportèrent tout le bataclan jusqu'aux vergers. Là, ils croisèrent les blessés qu'on brancardait sur des hamacs vers les hélicoptères. Les corps couverts de pansements étaient recroquevillés comme des crevettes. Ils passèrent avec leur cortège de puanteurs et de gémissements. Les brancardiers marchaient à grands pas. Les hamacs se balançaient, malmenant sans pitié les blessés. Certains porteurs dévoraient à pleines dents une pomme-cannelle ou une pomme d'avocatier ramassée dans les vergers. Ils étaient tout à leur gloutonnerie, indifférents aux souffrances de leurs camarades, comme si, en choisissant d'être mercenaires, tout sentiment humanitaire devait disparaître chez eux.

La plupart des Américains étaient restés à bord. Les deux qui étaient descendus tiraient placidement sur leurs cigarettes au milieu de la rizière, jambes écartées et bras croisés sur la poitrine.

Quand les hamacs passèrent près d'eux, ils enlevèrent négligemment leurs lunettes pour mieux regarder. Puis, tous deux s'écartèrent en s'éventant le nez avec la main. L'un après l'autre les hamacs passaient, accompagnés de puanteurs et de gémissements. Des gouttes s'en échappaient. Du sang? du pus? ou quelque liquide innommable s'écoulant des blessures mal fermées ? Les deux Américains détournèrent leurs regards, crachant et tirant nerveusement sur leurs cigarettes.

Les brancardiers vidaient leur charge sur le plancher des hélicoptères et s'en retournaient en traînant les jambes, tirant leurs hamacs derrière eux.

Les appareils démarrèrent. Ils commencèrent avec un bel ensemble à rugir en frémissant. Puis, le bruit s'intensifiant, les pales se redressèrent et se mirent à tourner de plus en plus rapidement.

Le commandant arriva sur le terrain au moment du départ. Il serra la main aux Américains et resta un moment à leur parler. On le vit qui fronçait les sourcils pendant la conversation, alors que les Américains gardaient leur air méprisant. L'un d'eux, un lieutenant, qui parlait du nez, tira sans répit sur sa cigarette et en alluma aussitôt une autre avec le mégot. A la fin, un Américain resté à bord, sortit son bras d'une ouverture et fit signe en criant :

— *Quickly ! quickly !*

Les deux Américains coururent vers leur appareil, suivis du commandant. Ils montèrent sur la passerelle. Puis le lieutenant se montra dans l'encadrement de la porte et salua l'officier fantoche de la main. Celui-ci se tenait raide au pied de l'hélicoptère, les cheveux follement soulevés par le vent. Il ouvrit enfin les deux bras en criant :

—*As you like it, please ! As you like it !*

Le lieutenant sourit en hochant la tête. Il fit signe au commandant de s'éloigner.

Les moteurs tournaient à plein régime et aussitôt on vit les appareils s'élever par couples. Le commandant était comme pris dans une tempête. Sous ses pieds, les touffes de chaume semblaient s'apprêter à

prendre leur envol. Quand elles s'immobilisèrent enfin, plusieurs d'entre elles étaient complètement couchées. Le commandant s'en revint, tandis que les hélicoptères passaient au-dessus de Hon Dat en se dirigeant vers la mer.

Le lieutenant américain regarda par le hublot. A travers ses lunettes de soleil, il vit les vagues courir vers le rivage, puis se retirer blanches d'écume. Il vit les traces des marées sur la plage, les pieux des pêcheries battus par les flots, un toit posé sur des pilotis, entouré de filets et d'embarcations à flot.

Ce spectacle évoqua chez l'officier l'image de quelque phare, dernière vision terrestre avant l'immensité de la mer et du ciel.

Les hélicoptères augmentaient leur allure. Dans le ciel apparurent soudain des cumulus chargés de pluie. Au-dessous, la mer commença à moutonner. D'un bleu intense, l'eau tourna à un gris de plomb.

Le lieutenant abaissa la vitre en murmurant :

— Un grain !

— Oui, mon lieutenant ! approuva le sous-officier assis à ses côtés.

Puis, se mettant debout, l'homme jeta un coup d'œil à la mer démontée et chuchota :

— Mon lieutenant, c'est le moment.

— Encore trop près du rivage.

L'officier regarda l'heure et ajouta :

— Dans cinq minutes.

Il posa sa main sur la vitre. Une main dodue, couverte de poils blonds frissonnants. Les doigts remuaient, impatients.

Depuis le décollage, les carlingues étaient constamment secouées. Les blessés couchés à même le plancher se convulsionnaient. Leurs gémissements étaient dominés par le bruit des moteurs et les trépidations faisaient saigner leurs blessures. La situation était infernale. Pas de choc violent. Mais de petits heurts réguliers cruellement persistants. Le sang commença à suinter. Il ne tarda pas à couler franchement à flots. Le plancher revêtu d'un linoléum rouge en était inondé Les flaques cherchaient à se frayer un chemin. Des rigoles se formaient. A travers les interstices, le sang finit par s'échapper goutte à goutte, mêlé à la pluie qui inondait le ciel, tombant de biais sur la mer blanche comme du brouillard.

Le lieutenant marcha vers la cabine du radio en enjambant les corps des blessés. Un instant plus tard il en ressortit, et s'approcha du sous-officier :

— Allez-y, dit-il.

Ce dernier enleva sa chemise et se dirigea à pas feutrés vers le côté. Il se saisit d'un volant en fer relié à un câble, jeta un dernier coup d'œil sur les blessés et, grinçant des dents, tourna de toutes ses forces le volant. Le câble se relâcha. Le plancher descendit soudain, laissant apparaître une trappe de deux mètres de côté. Sept ou huit blessés furent instantanément happés par le vide. Les deux autres qui s'agrippaient encore au plancher furent jetés à la mer à coups de bottes. Ils n'eurent que le temps de crier : « O ciel ! » que déjà ils étaient loin. Le dernier eut la force de se maintenir un moment par les doigts.

L'officier qui allait les écraser, se ravisa. Il se baissa pour contempler les doigts qui s'accrochaient désespérément au rebord de la trappe, lâchant peu à peu du terrain avant de se laisser aller définitivement.

Au contact des flots, les blessés reprirent connaissance. L'eau tiède de la mer réveilla leurs dernières forces. Elle aida aussi les malheureux à réaliser leur situation sans espoir. Quand ils comprirent que la mort était imminente, ils s'agitèrent désespérément au milieu des vagues. Leur sang se mêlait à l'eau de mer. Et l'eau salée mordait leurs blessures. Bientôt ils furent à bout de forces. Les vagues couleur de plomb les recouvrirent les uns après les autres. Les plus remuants finirent par s'avouer vaincus. Et les quarante-six blessés rejoignirent le fond d'une mer démontée que le soir et la pluie rendaient encore plus sinistre.

Le caporal Co vida son verre d'un seul trait. Les trois soldats qui lui tenaient compagnie et qui avaient à peu près son âge l'imitèrent.

Ils posèrent ensuite leurs verres sur le lit de camp pour prendre dans une assiette un morceau de seiche grillée.

La pluie tombait de plus en plus dru sur la gargote de Mme Ba Ou. Tout à l'heure, scrutant le ciel et s'apercevant qu'un déluge allait s'abattre, elle n'avait pu cacher sa joie. Quand la fumée de la lampe avait commencé à filer plus vite et que le vent avait tourné au frais, elle s'était dit :

«De grâce, faites tomber une de ces averses du tonnerre pour abreuver les nôtres dans la grotte».

Après avoir préparé les seiches pour les soldats «sympathisants», elle était restée là sur le seuil de la porte. La main sur le flanc, elle avait suivi des yeux les nuages noirs. Jamais elle n'avait attendu la pluie avec autant d'impatience. Quand les gouttes tombèrent sur le toit, elle souhaita qu'elles fussent plus lourdes.

— Mes chers amis, le temps se montre propice aujourd'hui ! dit-elle en rentrant dans la pièce.

— Pourront-ils, demanda le caporal Co, recueillir l'eau de pluie dans la grotte ?

— Mais bien sûr ! affirma Mme Ba Ou à voix basse.

— Adieu la soif, alors !

— Mais oui ! l'eau s'infiltre à profusion entre les interstices des roches.

— D'ordinaire il ne pleut guère, en cette saison.

Mme Ba Ou sourit et dit mi-sérieuse, mi-plaisante :

— Mais cette année n'est pas comme les autres ! C'est le ciel qui aide les Viet Cong, ne trouvez-vous pas ?

Un des soldats fixait du regard les gouttes de pluie qui tombaient du toit dans les rigoles déjà couvertes de grosses bulles d'air. Il se mit à marmoter :

— Moi, ça me donne le cafard, la pluie. Quand on m'a racolé, mon toit ne tenait déjà plus debout. Ces feuilles de «can dop», il faut les changer tous

les ans. Mais nous, c'est deux ans qu'on les avait fait durer, vous pensez comme elles pourrissaient ! La nuit, quand il pleuvait, il fallait voir comme ma femme et mes gosses pleuraient, car on avait beau transporter les nattes dans tous les coins, la pluie vous tombait toujours dessus. Exactement comme si on se tenait au milieu de la cour. Pour moi, c'est une calamité, la pluie. Je suis au chaud ici, mais peut-être les miens sont mouillés comme des rats.

Il s'arrêta, prit un morceau de seiche et reprit :

— C'est très cher, les feuilles de latanier, chez nous. En temps de paix, grâce aux marchands venant de Thu, c'était supportable. Mais avec cette guerre, ils ne viennent plus régulièrement. Et puis, toutes les cargaisons sont obligatoirement vendues au dépôt dont les propriétaires se trouvent être ces messieurs du Conseil des notables. Ils les achètent à 2000 piastres les cent et les revendent à 2800 ou 3000. Où voulez-vous qu'on trouve de l'argent pour s'en procurer ? On est plutôt sevré là-bas, en fait de feuilles de latanier.

— Excusez-moi, d'où venez-vous ? demanda Mme Ba Ou.

— De Chac Ca Dao, dans la «zone de prospérité».

Mme Ba Ou lui jeta un rapide coup d'oeil et reprit :

— Chac Ca Dao, je connais le coin ! Mais... elle baissa la voix de façon à se faire entendre de lui seul :

— Vous comptez, en partant d'ici, revenir dans la «zone de prospérité».

— Mais, non ! c'est foutu en l'air, la zone ! depuis septembre.

— Ah bon !

Pendant que la pluie se déchaînait, Mme Ba Ou se dépensait sans compter pour servir ses clients, leur versant de l'alcool, leur préparant de nouvelles seiches en les faisant griller au feu de l'alcool même, sans oublier d'apporter du vinaigre. Elle s'occupait de tout avec célérité et compétence. Les soldats se montraient fort satisfaits, mais tout de même un peu gênés. Ils exprimaient leur contentement en émettant des gloussements de plaisir, en se prenant une main dans l'autre, ou en promenant leurs doigts sur leurs genoux. Ils paraissaient comblés, à croire que dans leur piètre existence de mercenaires, arroser d'alcool des seiches grillées par un tel soir de pluie n'était pas chose fréquente. Et puis, où trouver une gargotière aussi affable que Mme Ba Ou ? Dans cette satisfaction mitigée de respect, il entrait beaucoup d'émotion. Depuis près d'une semaine qu'ils étaient là, ils avaient fréquenté assidûment le débit de Mme Ba Ou. Le caporal Co l'avait découvert et y avait emmené ses amis. Deux jours auparavant, Co avait avoué à Mme Ba Ou leur désir de déserter et l'avait priée de les aider à franchir le fleuve An Rang. Ils sauraient bien trouver tout seuls ensuite le chemin de Mac Can Dung, Ba Dau, Vinh Hanh et Chac Ca Dao. Voilà pourquoi ils étaient revenus ce soir.

Ils continuaient à boire. Après avoir promené longuement ses doigts sur le rebord de l'assiette, signe visible d'hésitation, Mme Ba Ou finit par leur dire :

— J'ai promis de vous aider, touchée par votre nostalgie et votre vie de misère. Mais tout dépend

de vous. Etes-vous résolus ? Je n'en suis pas très sûre.

— N'ayez crainte, madame, interrompit Co. Nous sommes résolus. Le plus tôt sera le mieux. N'avez-vous pas vu cette cargaison de blessés dans les hélicoptères ? Vous devez nous aider, si vraiment vous voulez nous voir échapper à un tel sort.

— Bien sûr que je vous aiderai, mais vous-même, il faut vous montrer fermes.

— D'accord ! vous n'avez donc pas confiance en notre parole ?

Mme Ba Ou sourit avec satisfaction. Puis, lâchant le rebord de l'assiette, elle se pencha vers le caporal Co.

— Eh bien ! chuchota-t-elle. Trouvez-vous demain, à la tombée de la nuit, au carrefour. Je serai là !

— Oui, oui !

— Soyez exacts. Il n'y aura pas d'autres occasions. J'ai déjà...

— Ne vous en faites pas, dit Co en hochant plusieurs fois la tête.

— Recommandez à vos camarades le secret le plus absolu, reprit Mme Ba Ou. Je me fie à vous.

— D'accord ! d'accord !

Le caporal Co vida encore un verre et se leva. Il se dirigea vers la porte. Constatant que la pluie avait diminué d'intensité, il se tourna vers ses camarades :

— Allez ! videz vos verres, on s'en va !

Les trois hommes finirent de boire et sortirent sans se presser.

Se rappelant les recommandations de Mme Hai Thep, la grosse femme tira le caporal par la veste :

— Pour les armes, dit-elle, ce sera tant mieux si vous pouvez en emporter d'autres. Mais si c'est trop difficile, il ne faut pas s'attarder à cause d'elles. Un fusil chacun, c'est déjà bien. Bon, à demain ! A la tombée de la nuit et au carrefour. On a réuni une somme pour votre voyage. Vous n'avez pas à vous en inquiéter.

Co baissa la tête à ces mots en battant des paupières.

Il reprit d'une voix étouffée :

— Bon ! Au revoir, Mme Ba Ou !

Il se pressa sur la route glissante et fit part des recommandations de Mme Ba Ou à ses compagnons.

La pluie qui s'était calmée un moment reprit de plus belle. Les quatre hommes durent courir sur la route, en faisant force gestes pour garder leur équilibre.

Il pleuvait de plus en plus fort. Le capiral Co montra du doigt un gros tamarinier sur la route :

— Là, là, la maison du vieil aveugle ! Venons nous y abriter.

Ils foncèrent vers le tamarinier, s'ébrouèrent un moment sous son feuillage avant de faire irruption chez Tu Don.

Le vieux musicien était en train de terminer un panier. Entendant le bruit des pas, il comprit aussitôt que c'était des soldats. Des hommes de la garde, puisqu'ils étaient chaussés de toile. Sa petite fille, d'une douzaine d'années, accourut de la cuisine et demanda en s'essuyant les mains sur les jambes de son pantalon :

— Que désirez-vous, messieurs ?

— Rien ! rien ! on désire simplement se mettre à l'abri, répondit un soldat qui se tourna vers le grand-père. Vous nous y autorisez, n'est-ce pas, mon oncle ?

Tu Don, toujours à son travail, répondit laconiquement :

— Faites !

La petite fille leur jeta un regard de biais et rentra dans la cuisine. Les quatre hommes s'assirent en rond sur le sol, les bras autour des genoux, regardant l'aveugle consolider le rebord d'un panier.

— Vous êtes bien habile, mon oncle.

— Vous me flattez, je ne vaux rien au tressage.

Cette réponse fit l'effet d'une douche froide. Le soldat, quelque peu démonté, tâcha de rompre la glace :

— Combien pouvez-vous en finir par jour ?

— Deux, si j'ai tout ce qu'il faut.

Laconiques, les réponses du vieux venaient seulement quand on le questionnait.

— Vous arrivez à joindre les deux bouts avec cette occupation ?

Tu Don leva ses yeux glauques :

— Il faut bien s'en contenter. Infirme comme je suis, je dois vivre au jour le jour. Pas question de faire comme tant d'autres...

— Nous autres, on est logé à la même enseigne, mon oncle. On ne roule pas sur l'or, vous savez !

Le vieux laissa échapper la lanière de rotin qu'il tenait à la main.

— Voyons ! je ne vous comprends plus ! Je suis aveugle, mais vous, vous avez vos deux yeux, vous êtes forts, vous êtes armés, vous touchez une solde à la fin du mois, de temps en temps vous tombez sur un poulet ou un canard, comment pouvez-vous dire que vous et moi, c'est du pareil au même ? Ça, je ne peux pas le comprendre.

— Vrai, mon oncle, notre sort est vraiment peu enviable.

— Oui, peu enviable, comme vous dites. Viande de buffle par ci, poulet par là...

Le caporal Co claqua de la langue :

— N'accablez pas les malheureux que nous sommes, mon oncle. Nous ne ressemblons pas à ceux qui abattent les buffles et la volaille des gens.

Tu Don chercha à tâtons la lanière de rotin et reprit son travail.

— Je me garde bien de vous accabler. Et je ne peux pas savoir qui rafle la volaille et qui s'en

abstient. Tout ce que je sais, c'est qu'il est dans la nature de votre armée de s'emparer des buffles et des poulets d'autrui. Hier, il en est venu ici enlever de force une poule en train de pondre. Ma petite fille a protesté en vain.

— Nous ne leur ressemblons pas mon oncle. On était tous des paysans, dans le temps. Nous préférons mourir de faim, plutôt que de voler quoi que ce soit.

— Il me faut vous croire sur parole, comment savoir ?

— Mais c'est la vérité !

— Bon, admettons-le. Seulement, à la longue, vous finirez par faire comme les autres. Soldat de « l'administration nationaliste » et pas voleur, ça, je ne peux pas le concevoir !

Les quatre hommes se regardèrent, penauds.

L'averse cependant avait redoublé d'intensité. Il faisait nuit noire. Le vieux reprit en adoucissant la voix de façon déconcertante :

— Il pleut bien fort. Fait-il déjà nuit, chers messieurs ?

— Déjà, mon oncle.

Le vieux appela :

— Tim ! allume la lampe, mon enfant.

La petite fille était en train de souffler sur le feu. Elle apparut bientôt avec une mèche allumée, noyée dans une assiette remplie d'huile de poisson qu'elle posa sur le petit lit en bambou. Puis elle alla prendre la vaisselle. En entendant le bruit des baguettes, le

vieux musicien lâcha le panier et demanda aux quatre hommes :

— Avez-vous déjà pris votre repas du soir ?

— Oui, mon oncle.

— Partagez le mien, au cas contraire. Je dirai à ma petite-fille de faire cuire du riz pour vous.

— Nous vous remercions, mon oncle. Mais vrai, nous avons déjà mangé.

Le vieux se leva. Il se tapota plusieurs fois son dos voûté et en tâtonnant, s'assit sur le petit lit de camp. Tim lui donna une paire de baguettes et un bol plein de riz.

Il remua le riz avec les baguettes, puis s'adressa aux soldats :

— Ainsi, vous étiez des paysans avant d'être soldats ?

— Exact, mon oncle, répondit le caporal Co.

— Pourquoi n'êtes-vous pas restés chez vous pour cultiver la terre ?

Sa question posée, il commença à porter le riz à sa bouche à l'aide des baguettes. Tim mit dans le bol de son grand-père un morceau de poisson puisé dans la soupe. Cette soupe, elle l'avait préparée exprès pour son grand-père, car elle n'y touchait pas, ne mangeant que du poisson cuit au nuoc mam. Pendant que Tu Don et Tim prenaient leur repas, un soldat s'approcha du monocorde suspendu au mur. Il gratta la corde qui émit un son mélodieux.

— Quel beau son !

Le vieux musicien continua à manger en silence. Mais, ses yeux morts se tournèrent vers l'instrument encore vibrant. Il dit d'une voix sévère :

— Jouez si vous savez le faire. Mais ne vous amusez pas à taquiner ainsi la corde !

Le soldat profita de la permission, décrocha l'instrument et l'apporta sur le seuil. Il joua quelques accords, maladroitement. Les sons tantôt se prolongeaient outre mesure, tantôt s'arrêtaient court.

La pluie continuait à faire rage. Son repas terminé, le vieil aveugle chercha un cure-dent et s'assit sur la natte étalée à terre. Ses yeux vides étaient tournés vers les ténèbres de la nuit. Il accordait toute son attention au murmure de la pluie et aucune à la musique jouée par le soldat. Répétant toujours les mêmes accords, celui-ci se sentit à la fin gêné.

— On nous a dit que vous jouez à merveille, mon oncle, dit-il. Voudriez-vous nous jouer un air ?

Le vieux musicien tressaillit comme s'il sortait d'un rêve. Il écarquilla ses yeux vides :

— Quoi ? que je joue un air ?

— Oui ! Allez-y mon oncle, insista le caporal Co.

Tu Don garda longtemps le silence.

— J'ai une façon de jouer qui n'est pas bien gaie, vous savez.

— C'est pas vrai ! Nous savons que vous jouez à merveille. Jouez, mon oncle et cet amour de petite

fille nous régalera de son chant. Il pleut à verse, voyez-vous, nous avons encore tout le temps.

— Je ne vous ai pas menti. J'ai eu une vie de misère, ça a influé sur ma façon de jouer, voyez-vous. On trouve mon jeu trop mélancolique, trop triste.

Malgré ce refus, le caporal Co prit le monocorde des mains du soldat et le remit au vieux musicien. Craignant qu'il ne tombât par terre, celui-ci s'empressa de s'en saisir avec précaution. Il promena longuement ses doigts sur son monocorde puis claqua des lèvres en disant :

— L'autre nuit, plusieurs soldats étaient venus également me demander de leur faire de la musique. Comme ils avaient insisté aussi aimablement que vous, j'ai accédé à leur désir. A la fin, ma maison était noire de monde. Il paraît que les sentinelles avaient même quitté leur faction pour venir m'écouter. Mais le lieutenant fit tout à coup irruption, jurant et sacrant. Il chassa les soldats et me prit à partie : « Hé là ! le vieux ! je vous défends dorénavant de corrompre mes hommes en les groupant ici pour écouter de la musique, compris ? » Je lui ai répondu : « Monsieur, ce n'est pas de ma faute s'ils sont venus ici. J'ai commencé par refuser de jouer et c'est eux qui ont insisté, me forçant à le faire pour leur plaisir. » Le lieutenant m'a menacé : « Dorénavant, vous n'êtes plus autorisé à faire de la musique, sinon je briserai votre instrument ! ». Alors je lui ai promis : « Soyez tranquille, je ne jouerai plus pour vos soldats ! »

Tout en racontant sa mésaventure, le vieux musicien ne cessait de caresser son monocorde, comme si c'était miracle qu'il soit encore intact.

— Mais maintenant, vous n'avez plus rien à craindre mon oncle. Le lieutenant a claqué il y a deux jours.

— J'en ai entendu parler. Il paraît qu'on l'a descendu devant la grotte, n'est-ce pas ?

— C'est ça, devant la grotte !

— Et son remplaçant ? Briserait-il mon monocorde ?

On sentait une pointe d'ironie dans la question du vieux.

— Mais non, mon oncle, le lieutenant qui le remplace n'accorde aucune attention à ça.

— Si c'est ainsi, je vais vous jouer un air.

Il se mit à faire tourner le levier qui grinça en tendant la corde. Il prit ensuite le petit bâtonnet de bambou fiché au bout de l'instrument.

Il appela sa petite-fille :

— Tim ! as-tu fini de laver la vaisselle ?

— Ça va être fini, grand-papa.

— Bon ! Tu te laveras les mains et viendras ici, n'est-ce pas ?

Il serra entre ses doigts le bâtonnet de bambou et attendit. Les quatre hommes se rapprochèrent.

Quelques instants après, Tim sortit de la cuisine. Au bruit de ses pas, son grand-père lui indiqua du doigt une place à côté de lui :

— Assieds-toi là, mon enfant. Tu chanteras le *Nam Ai* pour ces messieurs, je t'accompagnerai.

Le mécontentement se lut clairement sur le visage de l'enfant. Elle ramena sa petite natte sur sa poitrine et dit en se tortillant :

— Non, je ne chanterai pas !

Le vieux s'adressa en riant à ses hôtes :

— Voyez-vous, elle est encore furieuse d'avoir perdu sa poule. Puis, adoucissant sa voix, il raisonna la fillette :

— Chante, ma fille. Ces messieurs ne ressemblent pas à ceux d'hier. Ils sont de pauvres gens comme nous.

Sans plus rien dire, Tim prit sur l'épaule de son grand-père la serviette avec laquelle elle essuya ses mains humides. Elle la remit ensuite à sa place. Sous la lumière clignotante du lumignon, elle ouvrit ses grands yeux et fixa la natte du regard. De temps à autre, elle lançait un regard vers les soldats qui l'entouraient. L'expression de ses yeux semblait s'adoucir quelque peu. Elle avait des traits gracieux, mais sa peau était grêlée par la variole.

Le vieux musicien était sûr que sa petite-fille allait chanter, aussi prit-il la branche flexible de son instrument de sa main gauche et attaqua la corde de la main droite avec le bâtonnet de bambou. Quand ses doigts maigres et désséchés redressaient la tige de bambou, le fil de cuivre se mettait à vibrer, comme parcouru de sanglots. Les notes s'égrenaient, poignantes. Tim semblait hypnotisée. Elle leva ses yeux brillants pour regarder la pluie et les ténèbres. Sa main

minuscule se saisit soudain du pan de la veste délavée de son grand-père. Le prélude s'arrêta tout à coup. Le vieux tira sur la branche flexible tandis que sa main droite se dégageait lentement.

L'atmosphère semblait se décanter. Tim éleva alors la voix :

L'édit royal vous a appelé sous les drapeaux

Le vieux musicien attaqua aussitôt le morceau pour accompagner sa petite-fille.

Et je reste là à attendre vainement de vos nouvelles

Eperdue comme l'hirondelle solitaire sur le fleuve Han

Poussant son chant plaintif et poignant

Je laisse mon amour se ternir

Comme se ternissent mes joues roses dans l'attente

Et la poussière tombe, tombe

Sur le nid de nos amours.

La voix frêle et trop candide de la petite fille contrastait étrangement avec les accords que ce vieil homme tirait d'une main de virtuose de son monocorde et de ses soixante ans de misère.

Au loin flottent les drapeaux

Au loin résonnent les tam-tams

Serait-ce l'ordre royal

Rappelant mon mari ?

O vous qui êtes au loin sur les frontières

Savez-vous quelle peine me torture?

La voix de Tim se fit pressante.

Depuis que vous partez à la guerre

J'attends de vos nouvelles

Comme les poissons attendent la lumière

Des étoiles...

La corde n'était plus unique. Elle semblait se multiplier à l'infini. On ne saurait dire si le musicien jouait bien ou mal, si les notes étaient gaies ou tristes. Ces accents vous prennent aux entrailles, obligent l'homme à penser à sa femme,le père à ses enfants. Ils réveillent l'amour du pays natal, vous font penser aux paysages qui vous tiennent à cœur, aux champs où dorment vos ancêtres.

Les soldats courbaient la tête.

La pluie tombait sans fin pendant que le monocorde émettait de véritables sanglots désespérés qui évoquaient la séparation et la douleur de l'absence. La lumière clignotante éclairait les gouttes de pluie qui volaient, irréelles, dans la nuit noire.

Chapitre VI

I

— De l'eau ! Il tombe de l'eau !

La bonne nouvelle se répandit d'un bout à l'autre de la grotte. Tham et Be eux-mêmes se redressaient sur leurs couches et regardaient du côté des bougies allumées. On entendit ensuite les gars annoncer que l'eau s'égouttait le long des parois. Déjà à l'intérieur, Nam Nho éclairait Quyen qui la recueillait goutte à goutte dans les vases. Le joyeux bruit se faisait entendre crescendo. Quand il se fut transformé en un tambourinement sourd, l'eau tombait en filet continu, devenue beaucoup plus claire. Quyen tenait le récipient avec précaution et ne quittait pas le jet des yeux. Sur les rochers voisins, l'eau débordait de toutes parts.

Le vase s'alourdissait. En y jetant les yeux, Quyen s'aperçut qu'il était rempli à moitié.

— Cette fois on n'aura plus soif, dit-elle.

— Mets le vase par terre, pourquoi le tenir ? suggéra Nam Nho.

Quyen le posa à terre et regarda de ses yeux brillants l'eau qui jaillissait des roches.

— Aujourd'hui, on a remporté deux victoires sans peine aucune. Tout à l'heure, cette tentative de nous enfumer, et maintenant la pluie. Ce doit être un déluge, au dehors.

— Bien sûr !

— Le ciel nous est propice. Finis les soucis. On a du riz et de l'eau. On verra bien s'ils peuvent nous déloger d'ici !

— On craint un dynamitage.

— Ça ne mènera à rien. On s'enfonce un peu plus profondément puis on revient après l'explosion. Ce sera comme les mille grenades de l'autre jour.

Le vase allait déborder. Des gouttelettes s'en échappaient. Nam Nho fixa la bougie sur une pierre et ouvrit le carré de nylon qu'elle gardait sous le bras. Les deux jeunes filles y recueillirent toute l'eau qu'il pouvait contenir. En un clin d'œil il était plein. Tout en nouant ensemble ses extrémités, Quyen dit :

— Apporte ici tous les ustensiles de cuisine, Nam Nho !

Mais celle-ci revint quelques instants plus tard pour annoncer que tout était plein, les hommes y avaient déjà pensé. Quyen s'assit à croupetons et regarda d'un air de regret toute cette eau qui se perdait. Puis s'appuyant sur ses mains, elle mit ses genoux à terre et ouvrit la bouche pour recueillir le jet d'eau. Après

avoir bu à satiété, elle s'essuya les lèvres et dit en riant à Nam Nho.

— Vas-y, toi !

Nam Nho s'empressa d'obtempérer.

— Reste-là, dit Quyen, je vais appeler les autres.

Restée seule, Nam Nho, après avoir étanché sa soif, s'assit sous le jet d'eau et se baigna. L'eau ruisselait sur ses cheveux et son visage, collait ses vêtements sur son corps plantureux.

Quyen s'exclama en revenant :

— Tu prends une douche ? Bonne idée, moi aussi ! Tout est plein, il n'y a plus rien pour contenir l'eau.

Nam Nho se leva, mit une dernière fois sa tête sous la douche et s'écarta.

Quyen à son tour s'assit.

Elle retira son agrafe à cheveux et la garda entre les lèvres. L'eau coulait sur sa chevelure luisante, atteignait le pur ovale de son visage mis en valeur par les reflets de la bougie, descendait sur son cou, ses épaules, sa poitrine. Son costume noir se collait à son corps gracile. Elle se renversait un peu en arrière pour relever chaque mèche de ses cheveux.

Alors qu'elle se lavait les pieds, le jet d'eau avait diminué d'intensité.

— La pluie va cesser, dit Nam Nho. Allons nous changer !

Et Nam Nho s'en alla. Quyen s'attarda à recueillir les dernières gouttes sur son visage, puis se leva et

se dirigea vers sa couche en emportant la bougie. Elle vit Ngan couché près de Thuy, un bras lui servant d'oreiller.

— Ngan ! donne-moi mon costume de soie.

— Tu as pris un bain ? C'est froid ?

— Tout juste frais !

Ngan prit le costume et le tendit à sa fiancée.

— Change-toi vite. Attention au refroidissement.

Quyen se changea en silence. Elle essora ses effets mouillés et les étendit sur le rocher. Montant ensuite sur la couche auprès de Ngan, elle étendit les jambes et se mit en devoir d'essuyer ses cheveux. Ngan se libéra le bras et se releva. Il prit le peigne des mains de sa fiancée et, soulevant légèrement les épaules de Quyen, lui peignit les cheveux. La jeune fille restait parfaitement immobile, les yeux fixant les ténèbres. En d'autres circonstances, elle aurait souri. Maintenant, ses lèvres restaient closes. Ngan lui peignait les cheveux comme il l'aurait fait pour sa petite sœur. Lui aussi restait silencieux. Depuis la mort de Su, il prenait davantage soin de sa fiancée, cherchant à la consoler avec toute l'affection dont il était capable. Su disparue, c'était à lui d'adoucir la douleur de Quyen. La nuit dernière, après son tour de garde, il était venu s'allonger auprès d'elle et lui avait caressé les épaules jusqu'à ce qu'elle se fût assoupie. Puis il était allé rejoindre ses camarades.

Et maintenant il lui peignait les cheveux. Des cheveux mouillés sans être froids, que la tendresse réchauffait.

— Et ton agrafe ?

Quyen la lui remit docilement.

Il venait de finir lorsque Quyen se tourna vers lui et enfouit son visage dans sa poitrine en pleurant amèrement. Les épaules de la jeune fille étaient secouées de sanglots. Ngan la laissa pleurer un bon moment.

— Allons, ne pleure plus, ma chérie, je t'ai dit... Mon cœur se fend... en pensant à Su... Elle attendait... attendait son mari sans se lasser. Maintenant, tout est fini pour eux ! Ce matin, j'ai regardé le papier qu'elle avait gardé dans sa poche. Imagine-toi... que c'est la lettre de San qu'elle venait de recevoir. Et le commencement d'une réponse. Elle avait juste le temps d'écrire ces mots : " Mon chéri, je viens de recevoir ta lettre », c'était tout.

— Tu l'as conservée, au moins ?

Ngan songea à San. Comment pourrait-il rester en place s'il apprenait ce malheur ? Cette coupure atroce du pays en deux avait plongé tant de jeunes femmes dans une tempête de feu. Que de jeunes années passées à attendre et à lutter ! Les épreuves se succédaient une année après une autre. C'était facile au début. A la troisième année, c'était devenu plus dur. Ngan avait vu d'innombrables femmes triompher de ces épreuves. Les souffrances et le temps les avaient vieillies, mais elles avaient gardé tout leur calme et s'étaient aguerries. Bien sûr, Ngan en avait aussi connu d'autres qui avaient succombé. Mais Su était

parmi les premières. Elle avait atteint la septième année, la dernière de sa vie.

— Sa mort a été héroïque, Quyen !

— Oui, mais je ne peux m'empêcher de la plaindre.

— Moi aussi... Comme tout le monde d'ailleurs. Mais toi, c'est naturel que tu t'attristes plus que les autres. Pleure maintenant, chérie, mais demain...

— Demain, je ne pleurerai plus.

— Alors ça va. Quand l'ennemi est prêt à se jeter sur nous, il faut sécher ses larmes, garder l'œil clair et riposter.

— Je crains que Thuy n'apprenne la mort de Su.

— Elle le saura tôt ou tard. Mais il vaut mieux que ce soit après ce ratissage.

Quyen garda le silence, mordillant l'épaule de Ngan. Puis elle reprit, changeant brusquement de conversation :

— Toi, tu n'arrêtes pas de m'adresser des reproches.

— Mais non, voyons !

— Si, tu viens de le faire !

Ngan se mit à rire :

— Tu es la cadette, habituée à être gâtée par Ma. Je ne t'ai rien dit qui ressemble à un reproche.

— Bon ! bon !

En riant, Ngan reprit :

— Bon ! tu vas bien dormir. Car ils seront encore là demain. Une semaine tout juste.

— Ça m'a paru bien long !

— C'est naturel quand on attend la fin.

— Ce n'est pas ça. Mais, vois-tu, il est arrivé trop de choses pendant ces sept jours.

— C'est vrai, ça. Et c'est seulement sept jours. Que de drames au Sud Viet Nam en sept ans ! Sacrifices, haine, héroïsme, tout y est.

— Je n'ai pu dormir toutes ces nuits.

— Fais-le maintenant. Moi, je dois rejoindre les autres. La pluie doit avoir cessé.

Quyen tendit l'oreille. Elle n'entendit plus les gouttes de pluie tomber par les interstices des roches. Ngan embrassa sa fiancée et sortit, au moment où la bougie flambait une dernière fois avant de s'éteindre soudain.

Un moment après, Ut vint auprès de Quyen :

— Dormez-vous, ma sœur ?

— C'est toi, Ut ?

— Oui !

Quyen se redressa et aida le gosse à escalader le rocher. Il avait les mains froides, les vêtements à demi-mouillés et les cheveux humides.

— Tu t'es baigné ?

— Oui !

— Dis-moi, connais-tu la nouvelle ? On a décapité Xam dans le village !

— Comment le sais-tu ? demanda Quyen, stupéfaite.

— Ca My vient de nous apporter du riz, tu ne le sais donc pas ?

— Ca My ? Où est-elle ?

— Rentrée maintenant ... Elle est venue quand il pleuvait à verse. Elle a raconté que les nôtres ont tué Xam et son ordonnance. Sa mère a pris la fuite. Et puis Ca My pleurait comme une fontaine, je ne sais pourquoi. Les soldats lui ont fait quelque chose, paraît-il.

—Tu l'as vue, Ca My ?

—Mais oui ! j'étais là ... En pleine pluie, on l'entendit qui appelait : « Mes frères, c'est moi, Ca My !" Je suis sorti avec les autres. Ca My portait les provisions à l'intérieur, raconta cette affaire et fondit en larmes. Quand elle est partie à la lumière d'un éclair, j'ai vu qu'elle avait les vêtements en lambeaux !

Ut parlait avec précipitation, en haletant. Il affirma avoir dit la vérité. Puis il prit la main de Quyen¡

— Venez donc, si vous ne me croyez pas !

Quyen descendit de son rocher et suivit le gosse. Elle tomba sur Hai Thep.

— Ca My vient d'arriver, n'est-ce pas, mon frère ?

— Oui, elle nous a apporté des vivres et du tabac. Vraiment, c'est un exploit que d'avoir liquidé Xam !

— C'est vrai ça ? Je n'ai pas voulu croire Ut.

— C'est vrai ! De son côté, Mme Ca Xoi a disparu !

— Elle doit être chez nous, aux pêcheries, interrompit Ut.

— Comment peux-tu le savoir ?

— C'est tout indiqué chez nous ! On ne la trouvera pas.

Hai Thep se tourna vers Quyen :

— La pauvre fille ! Elle a vraiment un cœur d'or, Ca My.

Comme elle pleurait j'ai insisté pour en connaître la raison. Elle s'est contentée de me dire : « Non, pas maintenant, mon oncle ! je vous le dirai quand vous serez tous sortis de la grotte. » Puis elle est partie à toutes jambes. Ses vêtements étaient déchirés.

—O ciel !

Quyên ne put se retenir de pousser cette exclamation. Mais elle se tut aussitôt et se mordit les doigts. Elle vit apparaître le visage brun de Ca My qu'éclairaient les yeux plus humides encore que d'habitude. Des yeux candides jusqu'à la naïveté. Quyen se rappela ses rires en cascade quand elle allait à la source, ses cheveux frisés retombant sur le front, le poème « Le prince abattant le monstre» qu'elle chantait en tressant des sacs de jute. Elle allait chaque soir à la source, posait son vase à terre et, les doigts joints, dansait quelque danse de son invention. En un clin d'œil, Quyen se représenta Ca My sous tous ses aspects. Avec quelle chaleur elle lui avait donné un baiser sonore sur les joues !

Elle éprouva une grande compassion pour Ca My que les soldats auraient déshonorée. Mais Quyen se refusait à y croire tout à fait.

— Non, dit-elle à Hai Thep, ce n'est pas sûr, ce n'est pas sûr !

Malgré tout un doute subsistait en elle. Elle avait le pressentiment qu'un malheur était arrivé à Ca My.

Le lendemain, le ciel redevint absolument limpide. Les arbres lavés par la pluie montraient un feuillage luisant.

Pas d'attaque en vue. Assis dans l'ancienne étable qui leur servait de cantonnement, Co et ses trois amis comptaient avec émotion chaque heure qui passait. Ils souhaitaient de tout leur cœur que rien ne leur arrivât jusqu'à l'heure où ils rejoindraient Mme Ba Ou. Hélas, dans l'après-midi, Co fut appelé chez le lieutenant.

— Amenez votre groupe ici, rassemblement à la compagnie !

Co manqua de trembler de tous ses membres. Il écouta, le souffle coupé, l'ordre de son chef:

— Ce soir il y aura une séance de cinéma pour les Viet Cong et la population. Vous êtes désignés pour aider à l'installation.

— Compris, mon lieutenant !

Le caporal poussa un soupir de soulagement.

— C'est pour tout de suite, mon lieutenant ?

— Oui !

Co pensa à part : « C'est embêtant, comment aller au rendez-vous ? » Revenu à son étable, il transmit l'ordre à son groupe et prit à part un des trois conjurés :

— File chez Mme Ba Ou et avertis-la qu'on est occupé. Demande-lui si elle pouvait remettre le

rendez-vous à sept ou huit heures. Puis tu reviendras me faire connaître sa réponse.

Le commandant en second de la compagnie des gardes s'enquit lorsqu'il vit Co arriver avec son groupe :

— C'est pour l'installation de l'écran ?

— Oui, mon lieutenant !

— Bon, suivez-moi !

Ils se dirigèrent vers la plantation des pommiers-canneliers. Des femmes et des vieillards y étaient rassemblés sous la garde de quelques soldats.

On reconnaissait parmi ces malheureux M. Tu Rau, le père de Ut, raflé alors qu'il venait vendre son poisson dans le village. Il était de fort mauvaise humeur et ne cessait de maugréer:

— C'est arbitraire de me rafler ainsi ! Qui surveillera mes pêcheries ? Et puis, ce sacré travail, je n'y connais rien !

— On vous montrera ce qu'il faut faire ! Cessez vos jérémiades à propos d'une seule journée de pêche manquée. Songez moins à vous enrichir, que diable ! C'est dans votre intérêt qu'on se bat contre les Viet Cong, pas vrai ?

— Je ne mange pas de ce pain-là, rétorqua placidement Tu Rau.

L'officier prit la mouche. Il scruta le récalcitrant sur toutes les coutures :

— Toi là, comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Tu.

— Tu comment ?

— Tu tout court !

L'officier lança son poing au visage de Tu Rau mais celui-ci écarta le coup prestement. Les femmes entourèrent le sous-chef de la compagnie.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi ces brutalités ? Il vous dit son nom et vous le frappez ?

Un vieillard intervint :

— Monsieur, vous êtes dans votre tort. Il s'appelle Tu, réellement, mais on l'appelle Tú Rau parce qu'il a de la barbe.

L'officier se détourna :

— Putain de mère ! Barbe ou pas, au travail ! Allez, ouste !

Mais les femmes protestèrent :

— On n'y va pas ! On vous met au défi de nous y obliger !

Mais Tu Rau intervint pour ne pas augmenter la tension.

— Allons, mes sœurs. Mieux vaut en finir !

Il se leva. En passant devant le sous-lieutenant, il lui glissa à mi-voix :

— C'est heureux pour vous que vous êtes Vietnamien quand même. Si vous étiez Yankee, je vous aurais tordu le cou !

L'officier regarda stupéfait cet homme barbu aux muscles saillants et garda bouche cousue en se remettant lourdement en marche. Les femmes obéissant

aux conseils de Tu Rau, ne protestaient plus. Ordre leur fut intimé d'apporter devant la grotte soit un bambou, soit une scie, soit une hache ou un couteau. Les soldats leur firent dresser un support en bambou pour l'écran juste devant la grotte. Pendant qu'il aidait les gens à creuser des trous et à planter des pieux, Co ne cessait de regarder du côté de la grotte, se disant : « Encore quelques heures et vive la liberté ! Pas le moment de se faire étriller ! » En effet, le messager qu'il avait envoyé chez Mme Ba Ou lui avait répondu que la bonne femme les attendrait coûte que coûte ce soir, même tard, car il était impossible de remettre l'affaire à un autre jour.

Ce fut seulement au crépuscule que le support put enfin tenir droit après bien des vicissitudes. Au crépuscule, le caporal Co et son groupe arrivèrent à leur étable. Les hommes expédièrent à la hâte leur repas, prirent leurs fusils et s'en allèrent en douce.

Ils ne virent personne en arrivant au carrefour de Si Ly:

— Mais où est-elle ?

— Tu as bien compris ce qu'elle t'a dit ?

Mais une voix familière s'éleva de l'autre côté de la route :

— Vous êtes là, mes amis ?

C'était Mme Ba Ou. Mais elle resta encore longtemps invisible avant de sortir d'un buisson.

— Me voilà ! Vous êtes au complet ?

— Oui !

— Passez-moi vos armes et munitions !

Les quatre hommes s'empressèrent d'obéir. Mme Ba Ou prit deux fusils dans chaque main, disparut dans les buissons et revint distribuer à chacun une ration de riz encore fumant enveloppée dans une spathe d'aréquier.

— Des vivres pour vous. Du poulet là-dedans.

Les hommes étaient fort émus.

Mme Ba Ou prit la tête de la colonne et marcha à vive allure. A deux cents mètres environ du carrefour, elle s'engagea dans la rizière, suivie des hommes. Au milieu de la plaine, ils entendirent des porte-voix hurler dans le village.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Mme Ba Ou.

— Ils rassemblent la population pour assister à une séance de cinéma.

Rassurée, Mme Ba Ou reprit sa marche. Déjà le Vam Rang se montrait devant eux, filant à belle allure vers la mer en rugissant.

Mme Ba Ou se dirigea tout droit vers la berge. Elle frappa plusieurs fois dans ses mains. On vit sur l'autre rive s'agiter des silhouettes de femmes reconnaissables à leurs chignons.

— C'est vous, Mme Ba Ou ?

— Oui !

— La rivière peut être franchie à gué. Ce n'est pas profond !

Mme Ba Ou se tourna vers les hommes.

— Je vous dis bon voyage. Ma mission est terminée.

Elle tendit quelque chose au caporal Co :

— On a fait une collecte. Voilà 300 piastres pour la route.

Co retira sa main, mais la bonne femme y glissa l'argent de force :

— Vous en aurez besoin en chemin. C'est de bon cœur qu'on vous l'offre.

Co, forcé de prendre la somme, resta planté devant Mme Ba Ou en bredouillant des remerciements. Les autres hommes dirent adieu à l'excellente femme, se déchaussèrent et s'engagèrent dans la boue.

Une voix s'éleva de l'autre côté :

— Ne gardez que votre caleçon. Otez vos uniformes et enfoncez-les dans la boue. Il y aura d'autres vêtements pour vous ici !

Les hommes se déshabillèrent au milieu du courant, roulèrent leurs uniformes et les fichèrent profondément dans la vase en appuyant dessus de tout leur poids.

Dans la pénombre, Mme Ba Ou les distingua qui montaient sur l'autre berge. Mission accomplie ! Elle se sentit toute légère.

— C'est toujours quatre hommes de gagnés !

Elle ne s'en retourna que lorsque les quatre hommes eurent tous rejoint leurs nouveaux guides.

Quand elle arriva près du village, elle entendit un brouhaha de voix. On aurait dit une ruche en alerte. Les soldats vociféraient. Elle attendit un moment avant

de reprendre sa marche. Au carrefour, un soldat l'empoigna en lançant un cri de triomphe :

— Encore une ! je la tiens !

Effrayée, Mme Ba Ou allait pousser le soldat et tenter de s'enfuir. Mais un autre survint qui jura :

— Putain de mère ! Pour leur faire assister à une séance de cinéma, il faut leur courir dessus comme après des poulets !

Mme Ba Ou, rassurée, se tortilla pour se dégager :

— Lâchez-moi ! Qu'est-ce que c'est que ces façons ? Je suis d'accord pour y aller, moi !

Le soldat lâcha son bras en lui disant :

— Qu'est-ce que ça me fait, que vous y alliez ou non ? Je ne gagne pas un sou là-dessus. Seulement, c'est l'ordre du commandement, vous savez !

— Allons-y ! Quel film passe-t-on et où ?

— Comment ? Mais vous avez dormi depuis le crépuscule, ma parole ! On l'a crié une dizaine de fois avec un porte-voix ! Film américain, devant la grotte, compris ?

Comme Mme Ba Ou estimait que sa présence était nécessaire sur les lieux, elle s'y rendit sans protester. En chemin elle rencontra un groupe de villageois, les derniers raflés.

Quand ils arrivèrent devant la grotte, le terrain vague était plein de monde. Les haut-parleurs, suspendus en haut des perches, recommandaient à la population de ne pas troubler l'ordre. Mais on s'agitait

et se parlait dans un indescriptible vacarme. Sanh, le sous-lieutenant des services psychologiques, mis en vedette, se pavanait. Dans les hauts-parleurs, sa voix frémissait d'enthousiasme. Il était comblé de voir son idée se réaliser. Le générateur fonctionnait, l'écran était mis en place, une nombreuse assistance, un millier de personnes au moins, était réunie !

Malgré le tapage, l'officier décida de commencer. De sa voix la plus solennelle il s'adressa aux habitants :

— Chers compatriotes ! j'ai l'honneur de vous présenter aujourd'hui un film des plus palpitants dont le commandement vient de nous gratifier. J'attire votre attention sur ceci : il s'agit d'un film sur la bataille de Thuong Cam Linh en Corée. Les vaillantes troupes américaines y ont remporté une victoire grandiose.

L'obscurité se fit. La séance commença. On vit l'écran se remplir d'avions, puis de fantassins. Les soldats américains, casqués d'acier, couraient derrière des chars armés de longs canons.

Ces premières images eurent pour effet d'apaiser le tumulte.

Dans la grotte, le groupe de garde pouvait tout voir.

— Action psychologique, dit Hai Thep. Ne pouvant venir à bout de notre résistance, ils cherchent à nous démoraliser par le cinéma ! On va bien voir.

Fusil pointé, Ngan ouvrit ses grands yeux. Malgré l'éloignement, il vit sur l'écran les explosions des obus,

les gerbes de fumée, les casques luisants, puis les jambes enserrées dans des molletières des troupes sino-coréennes qui s'enfonçaient dans une grotte profonde. Il pensa : «Les rôles doivent être tenus par des soldats de Li Seung-man et de Tchiang Kai-chek ! »

La colonne sino-coréenne était acculée dans une grotte par l'aviation, les chars et l'infanterie U.S.

— Sacré nom, jura Ngan. Ils dénaturent tout. J'ai vu un film là-dessus tourné par nos camarades chinois, peu avant la paix.

— Moi aussi ! dit Trong.

— Apportez-moi un porte-voix !

— J'y vais.

Sur l'écran les engagements devenaient acharnés. Les soldats U.S. montaient plusieurs fois à l'assaut de la grotte. Ils étaient refoulés. Mais peu à peu tous les puits à margelle étaient pris l'un après l'autre. Les assiégés souffraient de la faim et de la soif et se décourageaient. Les Américains attaquaient en force. Les soldats sino-coréens tombaient devant la grotte en lâchant leurs mitraillettes.

Les hauts-parleurs ne cessaient de hurler des commentaires.

La voix de Sanh s'excita :

— Les communistes chinois et nord-coréens sont des gens entêtés. Assiégés, ils refusent de capituler. Les forces américaines sont obligées de faire sauter la grotte. Voici les Américains qui apportent des explosifs !

Sur l'écran apparurent des soldats américains qui s'élançaient, une charge de dynamite sur l'épaule, sous un violent feu de protection. A la fin, la montagne sautait en projetant en l'air un nuage de poussière et une pluie de rochers.

Sanh ajouta en guise de conclusion :

— Chers compatriotes, vous avez vu comment une aussi grande montagne a sauté. Une petite colline comme Hon Dat ne saurait tenir.

Les hauts-parleurs se tournèrent vers la grotte et la voix du sous-lieutenant se fit exaltante :

— Allô ! allô ! vous êtes assiégés. On vous conseille de vous rendre. Sinon, l'armée républicaine sera forcée de raser cette colline, comme vous venez de voir dans le film.

Ngan leva son porte-voix et hurla :

— Ecoutez, compatriotes, savez-vous ce que l'ennemi vient de projeter sur l'écran ? Un film mensonger ! N'y croyez pas un mot. Cette bataille, nous la connaissons ! C'est sur cette montagne que les volontaires chinois et les troupes coréennes ont taillé en pièces les Yankees !

Au dehors on applaudit à tout rompre. Ngan continua :

— Chers compatriotes ! Nous combattrons jusqu'au dernier homme, jusqu'à notre dernier souffle. Nous sommes tous vivants, les armes bien en main ! Et vous autres, traîtres à la solde des Américains et de Ngo Dinh Diem, venez ici si vous n'êtes pas des

lâches ! Venez ici et on vous fera sauter la cervelle à tous ! Ouvrez les yeux et regardez !

Jetant le porte-voix, Ngan tira une rafale de Thompson sur l'écran. Pan ! pan ! pan ! L'écran en fut tout déchiré. Les applaudissements éclatèrent comme un coup de tonnerre.

— Assez, dit Hai Thep. Economise les munitions, Ngan.

Quand le F.M. tira dans la direction de la grotte, tout le monde s'était déjà mis à l'abri. Après que l'ennemi eut répliqué par quelques rafales Ngan reprit son porte-voix :

— Ecoutez, frères soldats ! Si, obéissant à vos officiers, vous attaquez encore la grotte, vous ne pourrez que vous faire tuer inutilement. Le mieux c'est encore de demander à rentrer ou de déserter ! Si vous attaquez nous serons obligés de vous tirer dessus. Et quand nous le faisons, vous n'y échapperez pas ! Croyez moi ! Nos positions sont excellentes et l'on ne vous ratera pas !

Le F.M. recommençait à tirer. Ngan avait profité du temps employé à changer de chargeur pour placer sa dernière tirade.

La séance de cinéma se termina ainsi par un échec total. La population alluma les torches et prit le chemin du retour, riant et plaisantant à satiété. Le sous-lieutenant était enragé, mais contre son commandant.

— J'ai bien dit qu'il valait mieux que ça se passe sans la population. Il voulait faire d'une pierre deux

coups, le commandant ! Sans la population, même si les Viet Cong ne sont pas démoralisés, les dégâts sont limités. Mais maintenant...

Pendant ce temps, le commandant Sang sirotait son alcool. En entendant un soldat lui rapporter ce qui venait de se passer, il lança son verre sur le carrelage en se tenant les côtes de rire :

— Foutu, hein ? Avec ce morveux de Sanh, il fallait s'y attendre. Quand il m'a fait part de son idée, je l'ai trouvée douteuse. Comme il a insisté, j'ai fini par le laisser faire. Pour savoir ce que c'est que les Viet Cong, demandez-le moi ! Quand j'étais chef de district à Xeo Ro, je leur brisais le crâne avec des marteaux sans qu'ils bronchent le moins du monde. Le suivant se présentait, impassible. Mêmes les militantes ! Une fois, je leur piquais au bout des doigts des épingles dans l'intention de les enfoncer à coups de marteau. Voilà que l'une d'elles réunit ses doigts et me dit : « Regarde bien ! » Elle frappa le mur et fit disparaître d'un coup toutes les épingles dans sa chair ! Voilà ce que c'est que les Viet Cong, sacré nom ! Tiens, la petite de l'autre jour, elle a bien continué à nous lancer des injures, son coup de couteau reçu ! Faire du cinéma pour les persuader de se rendre, putain de mère ! laissez-moi rigoler !

Le commandant sacra, jura et se versa à boire. Il posa avec force la bouteille sur la table, manquant de renverser le verre plein. Il ouvrit la main et fit le geste de peser sur quelque chose dans l'air.

— Bon, laissez-moi faire !

Puis, se tournant à demi :

— Lieutenant Tu !

— A vos ordres, mon commandant !

Un lieutenant d'une quarantaine d'années quitta le mur contre lequel il était adossé et s'avança.

— Tenez le ciment prêt. Faites transporter les briques à la grotte comme prévu.

— Dès maintenant, mon commandant ?

— Oui, il faut se presser. Demain matin, je ferai emmurer la grotte. Et tout sera dit !

3

Tu Rau dit à Ca My qui le suivait sur la plage :

— Vraiment, je ne regrette pas d'avoir été racolé pour la corvée. Les nôtres ont parlé de façon épatante.

Ut avait raison : Mme Ca Xoi s'était réfugiée dans les pêcheries. La population l'avait d'abord cachée dans le village, mais les recherches s'étant intensifiées, Tu Rau avait décidé de l'amener chez lui depuis hier.

— Est-ce qu'elle va bien, mon oncle ?

— Comme d'habitude.

— Est-elle triste ? s'est-elle souvent évanouie ?

— Non ! Seulement elle me paraît un peu étrange.

— Etrange ?

— Je ne sais ce qu'elle a, mais maintenant elle fait tout avec une rapidité étonnante. Elle a retrouvé son agilité.

— Mais que peut-elle faire ?

— Elle fait la cuisine, répare les filets. Mais, la pauvre, elle n'a pas repris sa gaieté.

Ca My ne posa plus de question. Une main sur son cœur elle marchait à petits pas. Devant elle, les vagues qu'illuminaient les rayons de la lune venaient déferler sur le sable. Dans le murmure de la mer et cette douce lumière, elle sentit son cœur soulever d'indignation.

Sa maison avait été brûlée hier. Elle redoutait d'entendre les craquements des palmes sèches des cocotiers, car plusieurs soldats l'avaient jetée dessus et violée, alors qu'elle apportait des provisions à la grotte.

La pirogue de Tu Rau était encore à sec sur la plage. Les vagues se précipitaient sur elle sans pouvoir l'atteindre. Tu Rau tira sur l'embarcation, aidé par Ca My. L'étrave fendit les vagues, laissant derrière elle la longue trace de son passage.

Debout sur la poupe, Tu Rau ramait. Malgré ses efforts, la pirogue avançait avec peine, le vent du large la rejetant sans cesse vers le rivage. Elle longeait la ligne des pieux qu'on distinguait mal dans le lointain. Quelque part en avant, scintillait le feu rouge des pêcheries qui semblait danser sur les vagues.

— Regarde, dit Tu Rau gaiement en indiquant le feu du doigt, il faut que ta mère soit tout à fait lucide pour pouvoir allumer la lanterne pour moi.

Ca My regarda la lumière fixement. Sous la clarté blafarde de la lune, elle vit peu à peu apparaître le toit solitaire qui se dressait comme un pigeonnier au-dessus des flots.

Du rivage, on entendit soudain les «bim bip» émettre de longs appels. Les cris de ces oiseaux au plumage brun qui annonçaient le changement de marée ressemblaient à s'y méprendre à une sonnerie de cor.

— La marée monte, fit Tu Rau.

— Viendrez-vous faire un tour dans les pêcheries ? laissez-moi venir avec vous !

— Non, on n'a pas le temps. Demain matin à la marée basse.

La pirogue franchit les derniers pieux avant de venir se ranger le long de la maison sur pilotis. Ca My monta l'escalier en criant :

— Maman ! maman !

Mme Ca Xoi se mit sur son séant et accourut vers sa fille. Elles se rencontrèrent au milieu de la pièce. Ca My trébucha sur une planche et étreignit sa mère. Un rayon de lune éclaira le regard voilé de larmes qu'elle levait sur sa mère.

Tu Rau pendant ce temps, cherchait à attacher les amarres. Mais la chaîne, sans cesse secouée par les

embardées de la pirogue, faisait un bruit de ferraille continu.

Puis il alla chercher une natte qu'il étendit au milieu de la pièce.

— Couchez-vous toutes les deux ici.

Il vint ensuite auprès d'un feu qui couvait, souffla dessus et roula une cigarette.

— Une semaine qu'ils sont là, et personne ne peut les souffrir, dit-il. Mme Ca Xoi, restez-ici avec Ca My, vous n'avez rien à craindre. A leur départ, on vous construira un nouveau toit. A la prochaine saison, on vous donnera ce qu'il faut pour les semailles...

— J'ai encore mes bras, j'ai encore vous autres. Je ne me fais pas de soucis. Seulement...

Elle hésitait longuement avant de continuer :

— Je souffrais quand il était vivant. Mais je souffre aussi quand il est mort.

Tu Rau regarda Mme Ca Xoi et comprit les tortures de la malheureuse.

— N'y pensez plus, Mme Ca Xoi. Faites comme si vous n'avez jamais eu de fils. C'est Muu qui l'a élevé, ce sont les Américains qui l'ont dressé pour en faire un bourreau. Il n'était plus votre fils. Je vous jure que si j'avais un tel fils, je l'aurais déjà égorgé depuis longtemps !

Mme Ca Xoi restait silencieuse. Tu Rau reprit :

— Savez-vous qu'ils projettent d'implanter ici un poste pour nous reprendre et la terre et la mer ?

— Je le savais.

— Ce serait un grand malheur.

— Xam m'avait dit, le jour même de sa mort...

— Quoi donc ?

— Que lorsqu'ils en auraient fini avec les nôtres dans la grotte, ils s'installeraient ici.

— Qu'est-ce que je vous disais ? Ils s'installeraient ici, accapareraient nos terres et percevraient les fermages ! Et on serait obligé d'acheter l'argile par mètre cube pour les poteries, comme autrefois !

Il s'enflamma et continua en montrant la mer !

— Des illusions, tout ça. Jamais plus on ne se laissera faire. Mon aîné a perdu un bras, mais je ne bronche pas. Je vous promets que le jour où ils construiront le poste, je m'engagerai chez les partisans. Même si tous les nôtres étaient morts dans la grotte, Hon Dat continuerait la résistance. Mais ce n'est qu'une supposition en mettant les choses au pire, car les nôtres ne peuvent pas mourir, Mme Ca Xoi!

Ca My approuva:

— Sept jours qu'ils n'ont pu forcer la grotte ! Tous les hamacs sont réquisitionnés pour évacuer leurs morts et leurs blessés !

— A ce train-là, ils ne peuvent que plier bagages. Tous démoralisés, les soldats. Et la population à chaque rencontre leur adresse des menaces. Ils tremblent de peur. Demain, j'irai voir...

Ca My s'approcha de Tu Rau et lui chuchota :

— Pour aller ravitailler les nôtres en vivres, n'oubliez pas de penser à moi.

Le pêcheur frémit de colère en se rappelant le malheur qui venait de frapper Ca My. Mère Sau lui avait raconté que la jeune fille, en avouant son infortune avait ajouté : « C'est pour ravitailler la grotte que j'ai fait le sacrifice, Ma Sau ! »

Tu Rau en était trop profondément touché pour accepter la proposition de Ca My.

— Non, non ! Pas toi.

Il jeta son mégot sur le plancher et, mettant les bras autour de ses genoux, il s'absorba dans ses réflexions. A la fin il se leva :

— Ta mère dort déjà. Va te coucher, toi aussi !

Il se dirigea vers un coin et s'introduisit dans un paillasson cousu en forme de sac.

— Mon oncle, appelez-moi quand vous irez faire le tour de vos pêcheries, voulez-vous ?

— D'accord !

On l'entendit ronfler la minute d'après. Mais Ca My resta longtemps éveillée...

Lorsque les « bim bip » annonçaient de leurs cris le début de la marée basse, Tu Rau se réveilla, souffla sur le foyer et alluma une cigarette. Il fuma en silence un long moment avant d'aller chercher son épuisette dans l'obscurité. Comme Ca My dormait encore profondément, il s'abstint de la réveiller.

Il détacha les amarres. La nuit était encore noire. Les vagues s'agitaient, noyées dans le brouillard. Tu

Rau conduisit sa barque en se disant : « J'ai laissé passer une marée, la pêche doit être abondante maintenant ! »

Il approcha l'embarcation des pieux, prit l'épuisette et se dirigea vers l'avant. Il n'y avait presque plus d'eau dans l'enclos. Des poissons en quantité. Ils filaient comme des flèches, se projetaient en l'air. S'arc-boutant, Tu Rau puisa à plein filet dans le tas. Il avait les bras rompus lorsqu'il vit que plusieurs grosses pièces cherchaient désespérément à fuir. Il enfonça plus profondément son épuisette.

A ce moment, quelque chose vint de l'extérieur heurter lourdement l'installation et coula le long des pieux. Croyant avoir affaire à une pièce rare, Tu Rau retira son épuisette pour laisser le poisson s'introduire dans le piège. Mais non, la chose s'accrocha à un pieu et vira sur elle-même. Ce n'était pas un poisson. Tu Rau enfonça son épuisette au petit bonheur. Mais ça ne prenait pas. C'était glissant et pesant. Il s'agenouilla et attira la chose vers lui. Dans la pénombre, il poussa un « ah ! » de stupéfaction.

Dans son épuisette flottait une chevelure ébouriffée.

Un cadavre !

Tu Rau reprit ses esprits et amena le corps près des pieux. Pas de mauvaise odeur. « Il faut le hisser sur la barque », pensa-t-il. Mais il ne pouvait le faire de sa place. Il jeta l'épuisette dans la barque et rama précipitamment pour venir de l'autre côté.

Après quelques moments de recherche, il retrouva le cadavre. En touchant les pieds chaussés de toile, il comprit qu'il s'agissait d'un soldat ennemi. « Pas la peine de te ramener ! Mieux vaut te laisser là pour servir d'appât aux poissons ! » Mais il se ravisa : « Qui sait ? On pourrait trouver sur lui un pistolet ou des grenades. »

De toutes ses forces, il hissa le cadavre à bord. Un soldat. Ces bottes, cet uniforme, pas d'erreur possible. Dans la lumière de l'aube voilée par le brouillard et les embruns, le cadavre rigide regardait le ciel de ses yeux morts. Autour de lui frétillaient les poissons que Tu Rau venait de prendre. Le pêcheur se lava les mains et se pencha. Toujours pas de mauvaise odeur. Seulement la peau était devenue toute noire et fendillée un peu partout. Des bras un peu arrondis en l'air comme pour étreindre quelque chose. Des doigts repliés. Tu Rau n'osa pas regarder longtemps le visage du mort, car il avait l'impression de l'avoir rencontré quelque part. Un visage honnête d'homme de peine. Un cultivateur ou un pêcheur ou encore un sampanier louant ses bras et habitué aux intempéries. Deux yeux étranges, entrouverts, des prunelles grises comme saupoudrées de cendre, folles de colère et de regret.

Tu Rau ne pouvait supporter le spectacle des bras levés du cadavre, aussi chercha-t-il à les rabattre. Mais ils refusèrent de s'allonger et reprirent leur position première, tendus comme pour embrasser quelque

chose. Mais il n'y avait rien à attraper. Rien que le brouillard, les embruns et la clarté de l'aube.

Tu Rau encore une fois tenta d'abaisser les bras du cadavre. Il toucha par inadvertance sa main. Il retira la sienne comme au contact d'un brasier. Puis il éleva la main du mort et l'observa attentivement. « Ciel ! » fit-il à mi-voix. La main du soldat était couverte de callosités, sauf au milieu de la paume, et tous les cors étaient blancs, prêts à se détacher à cause d'un trop long séjour dans l'eau. Tu Rau lâcha doucement la main. Il se sentit vidé de toute énergie. « J'ai bien dit... cet homme avait tenu la charrue pendant au moins dix ans. Toutes ces callosités. »

Il n'osa tâter sur tout le corps du mort que longtemps après. Pas d'armes. Seulement un portefeuille en simili-cuir de couleur brune, déchiré en maints endroits, laissant voir des papiers et quelques billets à l'effigie de Ngo Dinh Diem, le tout gorgé d'eau. Rien dans les poches plaquées aux cuisses qu'un morceau de pulpe de coco.

Tu Rau resta pétrifié devant le cadavre, ne pensant plus à sa pêche, bien que de gros poissons fûssent pris dans l'enclos. Il ne prêta non plus nulle attention aux vagues qui secouaient sa pirogue. Il souffrait comme si son cœur était piqué par mille aiguilles.

Mille questions assaillaient son esprit. D'où venait le cadavre ? Dans quel combat l'homme avait-il succombé ? Et quand ? Louche, cette affaire ! La mort devait remonter à deux jours, tout au plus. Le corps

était encore en bon état de conservation grâce à l'eau salée, sans doute. Tu Rau se perdait en conjectures et ne savait s'il fallait ramener le corps ou le rejeter à la mer.

Mais il se souvint brusquement des soldats cantonnés dans le village. Non, il ne faut pas le rejeter à la mer, se dit-il. Plutôt avertir Mme Hai Thep par Ca My.

C'est dans cette intention qu'il sauta sur ses rames et se dirigea vers sa maison, ne cessant de réfléchir en chemin :

« Imbéciles, imbéciles qui abandonnez vos rizières et vos terres aux accapareurs et aidez ceux-ci à commettre d'autres crimes ailleurs ! Je vais vous ouvrir les yeux avec ce cadavre ! »

4

Entendant les trois coups de talon convenus, Tam Chan ouvrit la trappe. Mme Hai Thep s'accroupit à côté de lui et annonça à voix basse :

— Il vient d'arriver une étrange histoire.

— Quoi donc ?

— Ca My arrive de chez Tu Rau et me rapporte que celui-ci a pêché le corps d'un soldat noyé.

— Régulier ou garde ?

— Régulier, en treillis, avec une blessure au ventre. Nous soupçonnons qu'il s'agit de l'un des blessés emmenés par hélicoptère et jetés à la mer.

A ces mots, Tam Chan sortit sa tête de la trappe.

— Le corps est toujours chez Tu Rau ?

— Oui.

Tam Chan réfléchit un moment avant de reprendre :

— C'est vrai que des hélicoptères sont venus il y a deux jours évacuer les blessés. Ce doit être l'un de ces derniers, en effet. Mais pour plus de sûreté, il faut s'enquérir auprès de la troupe. Questionnez de préférence les soldats de l'armée régulière. S'ils confirment, faites apporter le corps au village, le plus ostensiblement possible, de façon à bouleverser les soldats, à exciter leur indignation. Vous en profiterez pour les pousser à rejoindre la population et à démasquer les Américains et les agents de Diem. Amenez-les à protester énergiquement contre le commandement de l'opération. Le moral sapé, ils seront forcés à déguerpir.

— C'est vrai !

— Faites pour le mieux. Mais veillez à ce qu'ils ne nous l'arrachent pas des mains.

— J'y veillerai. A propos, je les ai rencontrés sur la route en train d'aller emmurer la grotte. Il paraît que le commandant dirige lui-même l'opération.

— Consacrez-vous entièrement à l'autre affaire. La grotte n'est pas facile à emmurer. Et puis,

si la lutte éclate au bon moment, il sera rappelé en vitesse, tout commandant qu'il est.

Avant de prendre congé, Mme Hai Thep passa dans la cuisine et apporta une marmite de riz à Tam Chan.

— Voici votre riz, gardez la marmite avec vous. Il n'est pas sûr que je puisse rentrer de toute la journée, avec tout ce travail sur les bras.

— Vous avez déjà déjeuné ?

— Je n'y pense même pas. Au revoir. Faites attention, n'ouvrez qu'au signal.

Comme l'avait dit Mme Hai Thep, le commandant Sang dirigeait depuis ce matin de bonne heure l'emmurage de la grotte. Il se gardait bien de s'approcher de l'ouverture, se contentant de s'asseoir à une dizaine de mètres et à regarder ses hommes commencer par attaquer à la grenade. Les deux premiers furent abattus par les défenseurs avant de lancer leurs grenades qui, éclatant dans leurs mains, tuèrent quatre de leurs voisins. L'officier faillit recevoir un éclat sur la tête, le sommet de son « trois rideaux » étant coupé ras. Les soldats se plaquèrent derrière les sacs de ciment, n'osant plus s'aventurer devant la grotte.

Sang se gratta le crâne resté sans protection. Il se ressaisit, ordonna à ses hommes de reprendre l'attaque et se jeta lui-même à terre. Cette fois, cinq ou six grenades purent être lancées dans la grotte. A a faveur des explosions qui soulevaient un

épais nuage de fumée et de poussière, l'attaque s'intensifia. Les fusils des guérilleros s'étaient tus. On n'entendit rien que des explosions de grenades pendant plusieurs minutes.

— A l'assaut ! cria le commandant en se relevant à demi, son bâton pointé en avant.

Les soldats s'élancèrent vers la grotte, risquant le tout pour le tout. Ils s'y engouffrèrent. Seules parvinrent aux oreilles de l'officier les rafales de Thompson qu'ils tiraient sans discontinuer.

Comme la dernière fois, les guérilleros s'étaient retirés plus loin. De sorte que les six premiers soldats purent occuper les positions que les nôtres venaient de quitter. Ils restaient là à arroser de projectiles les profondeurs de la grotte, ne pouvant ni avancer ni reculer. Car des agents sanguinaires se tenaient derrière eux, prêts à les abattre à la moindre velléité de repli.

Sang ordonna alors de creuser les fondations et d'apporter les briques devant l'ouverture. Les soldats les empilaient hâtivement les unes sur les autres en trois épaisseurs. Mais ceux qui étaient entrés à l'intérieur refluèrent tout à coup, faisant écrouler le mur qui se formait. Furieux, le commandant les frappa à coups de bâton et ordonna de reprendre la construction du mur tout en lançant des grenades pour éloigner les guérilleros.

Ceux-ci restaient cois dans leurs retranchements tant que les grenades éclataient. A la fin la grotte fut emmurée. Les soldats revêtirent leur ouvrage d'une couche

de ciment. Mais ça tenait mal des deux côtés, ils durent boucher les trous avec de la paille mélangée au préalable avec du mortier. Ils empilèrent enfin plusieurs couches de briques contre le mur pour plus de solidité. C'est à ce moment-là que Sanh, le sous-lieutenant des services psychologiques, arriva à toutes jambes.

— Mon commandant, fit-il en soufflant. Les soldats se mutinent. La situation est critique !

— Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce vous dites ?

— Mon commandant...

— Déballe vite !

— La population a ramené de la mer le cadavre d'un soldat.

— D'un soldat ?

— Oui, mon commandant. Des troupes régulières. On le porte en long et en large dans le village. Nos hommes sont venus voir et ceux de la 3e compagnie ont identifié le mort comme le soldat Sau Hon. Ils s'étonnent de ce que celui-ci, évacué avant-hier par hélicoptère, soit trouvé noyé dans la mer. Ils font un tapage de tous les diables, affirmant que tous les blessés ont été volontairement jetés dans la mer.

Le commandant pâlit.

— Avez-vous vu le cadavre ? Est-ce bien le nommé Hon de la 3e compagnie ?

— Je l'ai vu de mes propres yeux. C'est bien lui.

Sang jeta un regard furtif aux alentours.

— Et la suite ? fit-il.

— La suite, c'est que la protestation a gagné toutes les autres compagnies. Chacun hurle des imprécations contre les Américains, les accusant d'avoir jeté tous les blessés par-dessus bord, sinon comment le cadavre de Hon serait-il venu s'échouer dans l'installation de pêche ?

— Dans les pêcheries ?

— Oui, mon commandant ! C'est le gardien des pêcheries qui l'a trouvé. A propos, j'oublie de vous apprendre que quatre hommes de la garde ont déserté hier soir.

— Comment, il y a encore cette histoire ?

— Comme je viens de vous le dire, ils ont disparu !

— Putain de mère !

— Mon commandant, cette histoire de Hon, c'est une catastrophe. Des hommes ont incendié leurs tentes. D'autres jettent leurs armes dans le ruisseau et manifestent avec la population.

Le sous-lieutenant inclina son visage boutonneux, tendit un moment l'oreille et reprit :

— Ecoutez la clameur ! C'est eux, mon commandant.

Le commandant se tourna vers Tu, le lieutenant du Génie :

— Faites renforcer le mur.

Puis à Sanh :

— Allons voir ce qu'il en est !

Le sous-lieutenant précéda son supérieur.

— C'est le gardien des pêcheries qui l'a rapporté au village ?

— Non, ils étaient plusieurs, lui avec.

— Et où étiez-vous ? Pourquoi ne les en avez-vous pas empêchés ?

— Mon commandant, je l'ai appris trop tard.

— Ça sent le Viet Cong !

— Oui, mais le cadavre est bien réel !

— Le corps et le visage, sont encore intacts ?

— C'est amoché, bien sûr, seulement on reconnaît Hon au premier coup d'œil. L'eau de mer l'a plutôt bien conservé.

Sang marcha en silence un bon moment. Puis frappant violemment de son bâton l'herbe de l'allée, il cria, excédé :

— Putain de mère ! Le président Ngo Dinh Diem y perdrait lui-même son latin de séminariste ! Impossible de se battre avec ces coups de poignard dans le dos ! J'ai pourtant bien précisé, en arrivant ici, de nous garder d'irriter la population !

— Mais les troupes, elles aussi, se mutinent !

— Vous allez voir ! hurla Sang. Je brûlerai la cervelle au premier qui jettera son fusil.

Le sous-lieutenant se tut. En passant devant le cocotier où pendait encore la corde qui avait servi à l'exécution de Su, il reprit :

— Mon commandant, tout a commencé avec cette garce aux cheveux longs. On aurait dû...

— Quoi ?

— ...retarder la mise à mort, étant donné sa popularité ici. Tout le monde l'aimait. Le lieutenant Xam ne serait peut-être pas encore tué.

— Mais non, la meurtrière était folle, vous savez·

— Sauf votre respect, mon commandant, elle est aussi lucide que vous et moi. Elle s'est bien gardée de frapper ses voisines et surtout les Viet Cong.

— Justement ! C'est une folie que de poignarder son propre fils.

Malgré son air affirmatif, Sang ne savait que penser au juste. Il était sûr que Xam avait été tué par sa mère et espérait que ce fût par simple folie et non pour d'autres mobiles. Il se refusait à reconnaître que ce fut l'exécution d'un châtiment, bien qu'il en eût l'intime conviction. Si chaque crime devait être puni, il n'échapperait pas lui-même à la mort. Il ne s'inquiétait pas outre mesure de ses forfaits d'antan puisqu'il avait quitté les régions qu'il avait arrosées de sang. Mais ici il avait descendu un blessé à l'école et aussi consenti à ce que les Yankees jettent ses hommes à la mer. Tout en traînant son bâton, il se bâtissait une explication : «Si chacun est au courant de l'histoire de l'hôpital, l'affaire des hélicoptères est parfaitement secrète. Je devrai donc nier en bloc ! Mieux, il faut jouer l'indignation : je protesterai avec vous mes amis ! avec la dernière énergie ! Voilà ce que je leur dirai. »

Les deux officiers traversèrent le ruisseau. Les tentes des rangers étaient encore occupées, mais celles des troupes régulières étaient absolument désertes. Les rangers montraient les « Garant » réunis en faisceaux.

— Nous venons de les repêcher dans le ruisseau, mon commandant.

A la vue des fusils, et en entendant les cris venant du village, Sang pensa qu'il n'était pas prudent d'y venir seul.

— Venez avec nous, vous autres, ordonna-t-il aux rangers. Prenez votre F.M.

Les quatre hommes qui étaient là s'empressèrent de le suivre. Le soleil était déjà haut quand le groupe déboucha dans l'allée. La foule grondante avait atteint le carrefour de Si Ly.

— A bas les Yankees ! A bas Ngo Dinh Diem !

— Mort à ceux qui ont jeté nos blessés à la mer !

Les cris de colère retentissaient. D'innombrables pas soulevaient la poussière de la route sur leur passage. Sang s'empressa de reculer.

— Moi, dit-il en balbutiant à son subordonné, je vais rejoindre mon P.C. Vous allez les exhorter à revenir immédiatement à leurs cantonnements. Qu'ils m'envoient leurs pétitions et on en décidera en haut lieu. Les rangers, restez ici ! Empêchez les manifestants de défiler. Au besoin, tirez quelques bandes de F.M. pour les disperser ! Compris ?

Il s'en retourna en suivant un sentier qui coupait à travers les plantations.

A peine les rangers se furent-ils déployés en travers de l'allée que la foule arriva. Le sous-lieutenant des services psychologiques s'interposa en levant les bras au ciel :

— Arrêtez-vous ! J'ai à vous parler.

— Pas de discours ! Ecartez-vous ! cria un soldat.

Le commandant m'a ordonné...

— Quoi donc ?

Les premiers rangs s'étaient arrêtés.

— Il dit qu'il ne faut pas manifester et faire du scandale. Les Viet Cong en profiteront pour pêcher en eau trouble. Si la population et la troupe ont quelque réclamation à faire, le commandant promet qu'il en prendra bonne note et transmettra tous les desiderata en haut lieu. Les hommes doivent rejoindre leurs cantonnements, autrement le commandant ne pourra pas endosser la responsabilité de leurs actes.

— On n'a rien à faire avec vous ! Où se trouve-t-il, le commandant ?

Plusieurs hommes sortirent des rangs, l'air menaçant. Tout en reculant, l'officier balbutia :

— Il est à son P.C., dans la maison en briques.

— Allons-y, les gars !

La foule se porta en avant, une centaine de mutins en tête. Les rangers avaient leurs armes pointées sur les manifestants. Les soldats qui ne les portaient pas dans leur cœur crièrent :

— Salauds, tirez donc si vous l'osez !

Ceux qui avaient encore gardé leurs fusils les armèrent bruyamment et les dirigèrent vers les rangers, la main sur la détente. Des deux côtés, on se regardait en chiens de faïence, en retenant son souffle. Mme Ba Ou se fraya un chemin vers l'avant. Elle vint calmement au devant des rangers, fit un geste d'apaisement et, de sa voix la plus douce :

— Allons ! dit-elle. Pourquoi en arriver à cette extrémité puisque vous n'avez absolument rien à vous reprocher ? Pourquoi vous entre-tuer inutilement ? Allons ! Ecoutez-nous, de grâce ! Abaissez vos armes.

Comme personne ne l'écoutait, elle abaissa elle-même les fusils des deux fantassins qui étaient près d'elle en s'adressant aux rangers :

— Ecoutez, messieurs les rangers, aucun de nous n'a de torts envers vous. Si nous protestons, c'est contre les Yankees qui ont jeté les militaires blessés à la mer. Au lieu de les soigner, ils les ont livrés à la fureur des vagues pour servir de proie aux requins ! Qu'auriez-vous fait à leur place ?

Silence. Mme Ba Ou continua sa harangue :

— Les bêtes elles-mêmes se prêtent assistance. Mais voilà, les Yankees sont plus féroces que les fauves, regardez comment ils traitent vos blessés ! Les jeter à la mer ! Ma parole ! Et remarquez qu'on n'a trouvé jusqu'ici qu'un seul cadavre ; les autres, Dieu sait où ils sont !

Tout en parlant, Mme Ba Ou fit abaisser les fusils braqués des réguliers. Sa voix tantôt suppliante, tantôt indignée, fit merveille. Le chef des rangers lui jeta un mauvais regard :

— Allons, allons ! Cessez de nous prendre pour des idiots. On sait bien ce qu'il en est et sans vous.

La bonne femme devint tout sourire :

— Je ne suis qu'une femme ignorante. Bien sûr que vous connaissez mieux que moi le fond des choses !

Elle s'avança bravement tout en parlant, aussitôt suivie par les réguliers et la population. Mère Sau aussi était là, avec sa chevelure blanche et sa serviette à l'épaule, Sanh et ses hommes se rangèrent penauds sur le côté de la route. Mme Ba Ou les entendit qui se disaient :

— Quelle langue! Quelle langue, cette grosse mégère !

Elle se garda bien de répliquer. Les rangers s'assirent sous les arbres et laissèrent passer les manifestants. Le noyé était porté sur un brancard par deux soldats et deux civils. Tu Rau qui faisait partie de l'équipe des brancardiers, soufflait en suivant la civière car il venait d'être relayé. Le corps du malheureux avait gardé l'attitude dans laquelle Tu Rau l'avait trouvé: les bras à demi recourbés tendus en avant et les yeux entrouverts. Mais la peau avait pris une teinte plus foncée, les cheveux desséchés et saupoudrés de poussière s'étaient redressés hideusement.

La voix des femmes recommença à crier :

— A bas les Américains, à bas Ngo Dinh Diem, assassins des soldats !

— Rendez-nous les soldats assassinés !

Les soldats se mirent de la partie :

— Cessez le ratissage !

— Nous refusons de nous laisser tuer !

La foule arriva devant la maison en maçonnerie où Sang avait installé son P.C. Les mutins interpellèrent les sentinelles :

— Faites venir le commandant ici !

— Mais il est à la grotte !

— Putain de ta mère, tu veux nous couillonner ou quoi ? Il est là, nous le savons !

Quelques mutins pointèrent leurs canons vers les sentinelles tout en s'avançant vers eux.

— Voyons, fit un factionnaire, pourquoi nous en vouloir à ce point ? On est camarades, non ?

— Appelez le commandant, ou tout est dit entre nous !

L'homme cligna des yeux en lorgnant du côté de la villa et abaissa la voix :

— Il vient de rentrer... seulement il nous a ordonné de n'en rien dire.

— Appelez-le !

— Tirez quelques coups de semonce pour nous couvrir, dit une sentinelle à voix basse.

Les mutins tirèrent deux coups en l'air. En riant, les sentinelles se replièrent vers la demeure du commandant. Dehors on attendit longtemps sans rien voir venir. Les soldats tirèrent encore cinq ou six coups de fusil. Et on finit par voir le commandant apparaître sur le perron et se diriger vers le portail en faisant des moulinets avec son bâton. Il s'arrêta devant les mutins et les foudroya du regard.

Ce que voyant, Mme Hai Thep fit clamer les mots d'ordre. L'officier s'en émut et abaissa son regard. On porta le corps du noyé devant lui. Sang le repoussa des deux mains :

— Pas besoin ! Pas besoin ! Je sais tout !

Mme Ba Ou, les mains sur les hanches, éclata de rire :

— Bien sûr que vous le savez ! les Yankees ne pouvaient le faire sans votre consentement !

Epouvanté, l'officier nia énergiquement.

— Mais non ! mais non ! je viens de l'apprendre à l'instant ! Les Yankees ne m'ont rien dit du tout ! Moi, je suis... je suis aussi indigné que vous ! Je vais joindre ma voix aux vôtres pour protester avec la dernière énergie ! C'étaient mes hommes ! Ça me fend le cœur !

On entendit murmurer dans les rangs des mutins.

— C'est faux cria l'un d'eux. Vous vous êtes certainement concertés avec les Yankees. Parlons un peu de votre cœur ! Avant de jeter les hommes à la mer, vous avez vous-même achevé un blessé. On ne vous suit plus ! On n'a nullement le désir de devenir des macchabées ! On s'en va !

— Mais non ! ne faites pas ça ! Je vais signer une pétition avec vous.

— Comme vous voudrez ! Mais après ça, on s'en va !

— Mon Dieu ! ne vous laissez pas embobiner par les bonnes femmes ! Nous sommes sur le point d'exterminer les Viet Cong.

— On s'en fout ! C'est votre affaire !

Le commandant Sang leva les bras au ciel, comme pour retenir ce qui lui échappait, en hurlant son désespoir :

— Je vous dis que les Viet Cong sont en train de mourir asphyxiés ! Nous avons emmuré la grotte !

5

Après le grenadage, les guérilleros revinrent vers leurs positions. Ils devaient marcher en tâtonnant, car aucune lueur ne venait plus de l'ouverture pour les guider.

— Pourquoi cette subite obscurité ? remarqua Dat.

— Bizarre, ça firent Ngan et Quyen.

— Restez-là, vous autres ! reprit Dat. Laissez-moi aller d'abord aux nouvelles.

Dat s'accroupit sur le sol. Tenant sa carabine déjà armée d'une main, il s'avança en tâtant les parois de l'autre. Il progressa lentement dans l'obscurité opaque et parvint ainsi jusqu'à la muraille. Il reconnut au toucher les briques empilées et aussi le ciment frais entre les interstices. Il poussa de toutes ses forces sans pouvoir ébranler le mur. Affolé, il murmura :

— Ils nous ont emmurés, ma parole !

Il revint sur ses pas en criant :

— Venez voir, vous autres !

— Qu'y a-t-il ?

— Ils ont emmuré la grotte !

— Quoi ?

— Ils ont emmuré la grotte avec des briques !

Hai Thep se porta en avant :

— C'est ainsi, dit-il. Ils ont lancé des grenades dans ce but. Le ciment n'a pas encore eu le temps de prendre, on peut facilement en venir à bout. Allons voir !

— Restez là, dit Ngan, c'est notre affaire.

Ngan, Quyên et Ba Ren accompagnèrent Dat et durent se rendre compte de la véracité de ses dires.

— Il faut s'y mettre tout de suite, dit Ba Ren, avant que le ciment durcisse.

— C'est juste. Mais pas besoin de tout faire écrouler. Il suffit de quelques trous qui nous serviront de créneaux.

— Bravo !

— Laissez-moi faire ! dit Dat.

Il enleva le ciment avec ses doigts et retira une brique sans trop de difficulté. Ngan fit de même de son côté après avoir regardé comment son camarade s'y était pris. Dat travailla rapidement et acheva bientôt de retirer la dernière brique. La lumière entra aussitôt dans la grotte.

— Enfin ! fit Dat.

Une pétarade se fit entendre. Dat eut juste le temps de crier sa douleur avant de s'écrouler aux

pieds de Ngan qui s'empressa de le prendre dans ses bras. Le jeune homme promena ses mains sur le visage ensanglanté de Dat en l'appelant.

— Dat ! m'entends-tu ?

Comme le blessé ne répondit pas, Ngan mit la main sur son cœur : il avait cessé de battre. Terrassé par la douleur, Ngan garda un silence consterné. L'ennemi continuait à tirer par le trou que Dat venait de creuser dans le mur. Au milieu du vacarme, il semblait entendre la voix du mort qui lui disait :

— Je n'aime rien tant que les papayes assaisonnées de crevettes. Chaque fois que je rentre la voir, grand-maman m'en donne à manger à satiété.

Quyen pendant ce temps restait muette de douleur. Puis elle chercha à tâtons la carabine de Dat et examina son chargeur. Retenant son souffle elle attendait que la fusillade cessât pour couler rapidement un regard au dehors. Un soldat était là en train de recharger sa Thompson. Quyen braqua son arme et fit immédiatement feu. On entendit des cris de douleur au dehors. Quyen reprit sa place à côté du trou. N'entendant plus rien, elle se dit : « Il est fauché, un autre va le remplacer ! » Des coups de Garant se firent bientôt entendre. Des briques volaient en éclats. « Quand tu auras vidé ton chargeur, ce sera mon tour ! » Au huitième coup, elle vint lâcher une balle à travers le trou. On entendit des cris et un remue-ménage. Puis le silence.

— Bravo ! Quyen ! dit Ba Ren. Il doit être zigouillé, le type.

Au lieu de répondre, Quyen mit silencieusement sa carabine en bandoulière et se pencha sur le corps encore chaud de Dat. Elle lui lissa les cheveux et lui essuya le sang. Puis, le prenant dans ses bras, elle le porta à l'intérieur.

Ba Ren était sidéré :

— Etrange, ces deux coups de carabine de Quyen, dit Ba Ren à Ngan. Je n'aurais jamais cru...

— Aurait-elle fait mouche à votre avis ?

— Bien sûr ! On ne peut pas échapper à des coups pareils !

Ngan soupira.

— On était vraiment aveugles de ne pas savoir qu'ils étaient là.

— Oui, on est sans excuse.

— Que faire maintenant ?

— Il n'y a rien à faire. Un seul trou suffit. Pas de risque qu'on manque d'air.

— Mais comment opérer nos sorties ?

— On verra bien quand ils se seront retirés dans les plantations. On élargira le trou juste assez grand pour permettre le passage d'un seul homme, c'est pas sorcier.

— Bon ! Rentrons !

Tout le monde était assis autour du corps de Dat qui reposait sur un morceau de nylon étalé à terre. Nam Nho avait un genou sur le sol et tenait une

bougie allumée. Près d'elle, Ut entourait de son bras les épaules de Thuy qui contemplait la scène de tous ses yeux. Hai Thep, assis en tailleur, regardait fixement le visage de Dat déjà lavé des taches de sang. Trois trous de balles de Thompson au milieu du front béaient, sanguinolents. Quyen s'était laissée aller sur le sol, promenant ses doigts sur les pieds du mort.

Hai Thep se mordit les lèvres.

— Les pertes sont normales en temps de guerre, dit-il. Mais je pense à sa grand-mère. Que pourra-t-on lui dire, à cette pauvre femme qui n'avait que lui ?

— C'est vraiment regrettable, fit Tu Nghiep après un toussement. Je n'ai jamais encore vu un garçon aussi bien. J'ai fait le compte : il a abattu au moins six types de ses propres mains. Même quand on n'avait rien à boire, il ne cessait de plaisanter. Jamais une seule plainte !

Hai Thep baissa la voix :

— Les ossements de son père sont aussi là, dans la grotte. Morts tous les deux, le père et le fils.

— Je vais ce soir, dit Tu Nghiep le plus sérieusement du monde, lui dire une prière pour que son âme garde la même sérénité que lorsqu'il était en vie.

— C'est pas la peine, intervint Ba Ren. Il suffit de lui donner le meilleur de ses costumes et de l'envelopper dans un solide carré de nylon.

Quyen dit précipitamment d'une voix étouffée :

— J'y veillerai moi-même.

— Oui ! dit Hai Thep. Voilà son havresac. Allez lui choisir un costume de rechange.

En se levant, Nam Nho dit aux hommes :

— Allez reprendre vos postes. Quyen et moi on va s'occuper de lui.

Les deux jeunes filles prirent le sac de Dat. Un petit sac brun pas plus grand qu'une musette en soie brute. Quyen eut le cœur serré en pensant que l'étoffe un peu grossière devait être tissée par la grand-mère du malheureux. Elle trouva dans le sac un paquet soigneusement enveloppé dans du nylon : un costume gris, un pyjama noir rapiécé et un petit carnet sur la première page, duquel était collée la photo du président Ho Chi Minh. Sous la photo deux mots soigneusement calligraphiés : « Oncle Ho ».

Quyen prit le costume gris et remit le tout dans le sac. Elle rencontra quelque chose de dur sous la main, tout au fond. Elle en retira une fronde qu'elle examina en soupirant avant de la remettre dans le sac.

Quyen et Nam Nho revinrent auprès de Dat. Seuls Ut et Thuy étaient là, Quyen leur dit :

— Allez tenir compagnie à Tham et à Be, voulez-vous, mes mignons ?

— Oui, ma sœur !

Thuy insista :

— Ut doit me porter à califourchon

Ut s'exécuta sans rechigner. Le petit chien noir suivit les gosses. Nam Nho passa la bougie à Quyen :

— Attends ! je vais rapporter une serviette mouillée pour faire sa toilette.

Quyen fixa comme hypnotisée les trous d'impact sur le front de Dat et y mit un doigt songeur. Elle se sentit moins triste en pensant à ses deux coups de feu. Elle les avait bien entendus crier « O ciel ! » l'homme qui avait tué Dat, comme le suivant. C'est à ce moment qu'elle réalisa combien ce qu'elle avait fait était dangereux. Il suffisait d'un rien pour partager le sort du malheureux Dat !

Elle n'y avait pas pensé tout à l'heure, n'ayant gardé devant ses yeux que l'image de Dat qui tombait, de sa sœur suspendue en haut du cocotier et de la jarre aux ossements. Pas d'autre pensée que celle de châtier les assassins et de ne pas les rater.

Quand Nam Nho revint, les deux jeunes filles ôtèrent les vêtements du mort. Elles lui firent sa dernière toilette comme à un frère bien-aimé, le nettoyant des traces de sang, de poussière et de sueur, de cette sueur qui n'avait cessé de couler depuis une semaine. Puis elles lui mirent son costume gris, celui qu'il préférait de son vivant. Quyen tira sur le col et les manches pour faire disparaître les faux plis.

Elles s'apprêtaient à l'envelopper dans son linceul de nylon quand surgit Ngan. Le jeune homme s'agenouilla et prit le jeune mort dans ses bras. Il le regarda un moment, puis le posa doucement sur le carré de nylon rose. Ils le ficelèrent avec un soin

infini, de façon à le préserver le plus longtemps possible. Ngan le hissa enfin sur un rocher plat, observa une minute de silence avant de lever ses yeux rougis sur les jeunes filles en leur disant :

— Allons rejoindre les autres.

Les nôtres étaient en train de démolir le mur, juste assez pour qu'un homme puisse passer à travers. La besogne s'avérait facile. Cette fois, ils avaient plus d'expérience, aussi, la dernière brique enlevée, ils s'arrêtèrent, l'oreille aux aguets. Ba Ren enleva sa veste :

— Ecartez-vous, les gars, dit-il. Plus besoin de pioche. Je ferai tout écrouler d'un coup de pied !

— Attention, Ba Ren !

— Ne vous en faites pas !

Ba Ren s'introduisit dans l'orifice. On l'entendit remuer un moment. D'un coup de pied, il fit écrouler tout l'édifice et sauta à l'intérieur en écartant tout le monde. L'ennemi ouvrit un feu rageur qui n'atteignit personne. Ba Ren rit aux éclats. Le feu cessa au dehors.

— Voilà, dit Ba Ren. Chacun reste sur ses positions, ni plus ni moins.

— C'est vrai, dit Hai Thep. On manquait de prudence tout à l'heure. Ça se retourne contre eux, cette affaire de muraille.

— Maintenant, pas besoin d'armes à feu. On n'a qu'à se poster ici et au premier qui se présente, on lui casse la tête !

— Bravo ! Les munitions commencent à nous manquer.

La voix enrouée de Tu Nghiep s'éleva :

— Je ne suis pas superstitieux, mais vraiment le Ciel nous protège. Cette pluie insolite quand on souffrait de la soif, cette excellente fortification quand les balles se raréfient ! Il faut en remercier le Ciel !

Tout le monde se mit à rire aux éclats. Voyant que presque tous les assiégés étaient présents, Hai Thep leur dit :

— Il faut faire preuve de plus de vigilance. Depuis sept jours ils nous en ont fait voir de toutes les couleurs : attaque à la grenade, empoisonnement du ruisseau, tentative d'enfumer la grotte, cinéma, emmurement. Attention à d'autres coups plus machiavéliques de leur part : produits chimiques toxiques, dynamitage, que sais-je ? Il faut être vigilants. Seulement ils ne pourront rien contre nous. En cas d'emploi de produits chimiques, on se retire plus loin. Le dynamitage n'est pas plus terrible que leurs mille grenades. Leurs attaques ont commencé depuis une semaine et nous n'avons que deux morts et deux blessés. Leurs pertes peuvent être évaluées à une centaine. Nous sommes physiquement très las mais notre moral est bon. Eux, je suis sûr qu'ils sont démoralisés. C'est le moment ou jamais de faire preuve d'endurance. Le maximum pour eux c'est de tenir encore ici cinq jours, car la situation dans la province ne leur permet pas de prolonger une opération au delà de quinze jours, surtout qu'ils ont

massé ici 1.500 hommes. La nuit dernière, leur radio a parlé de nos attaques dans la région de Thu.

— Bravo ! dit Tu Nghiep. On ne les laisse pas tranquilles ailleurs.

— Seulement, intervint Quyen, nos réserves sont fortement entamées. Il ne nous reste que les vingt litres de riz que nous a apportés l'autre jour Ca My. Je propose de ramener la ration journalière à une boîte par jour.

— Vingt litres... pour dix-neuf personnes, murmura Hai Thep. Trois jours à raison d'une boîte par jour. C'est un peu serré, mais enfin...On organisera des sorties pour la cueillette des cocos et des fruits de jacquier.

— Les cocos, ça va, mais ne rêvez pas de fruits de jacquier, dit Ngan. L'autre jour, on y a pensé, mais il n'y a pas moyen de pénétrer dans les plantations. Ils grouillent par là !

— Bon, on avisera. Faut bien trouver le moyen d'en cueillir pour ne pas mourir de faim.

Hai Thep renifla l'air en riant :

— Cette odeur de jacque mûre qui nous arrive par bouffées me met drôlement en appétit !

Ba Ren lui donna un coup de poing amical :

— Tu exagères ! On ne sent rien d'ici !

Hai Thep toujours en riant demanda :

— Y a-t-il d'autres questions ? Les blessés, ça va ?

— Les blessures se referment, fit Nam Nho, seulement Tham me mène la vie dure.

— Comment ça ?

— Eh bien ! il ne cesse de se lamenter. Il n'a encore rien fait et voilà qu'il cause des ennuis aux autres, qu'il dit. A chaque attaque, il ne tient pas en place et me supplie de l'amener ici pour participer au combat. Je refuse, bien sûr, et il me garde rancune.

— Ne vous en faites pas pour ça, dit Ngan en riant. Il pourrait encore d'ailleurs faire le coup de feu.Mais on n'est pas encore réduit à mobiliser les blessés. Bon, je lui dirai un mot. A propos, Quyen, et les époux Ba Phi ?

— Je leur distribue de l'eau et du riz grillé régulièrement. La femme ne cesse de geindre. Hier, elle s'est mise à pleurer et à se prosterner à mes pieds en haletant : « Ne nous tuez pas ! Je jure de m'amender désormais ! » Je lui ai dit de cesser ses singeries. Et la voilà qui jurait ses grands dieux : « Nous nous amenderons, que le Ciel nous extermine si je mens ! » Elle m'a supplié de la délivrer de ses liens, mais je m'en suis bien gardée.

— Vous avez bien fait, approuva Hai Thep. Allons ! je lève la séance, on réglera le reste plus tard. Sauf l'équipe de garde, tout le monde doit aller se reposer.

Ba Ren annonça de sa voix ferme :

— L'équipe de Ba Ren assure la garde.

Comme Ngan s'apprêtait à s'en aller, il vit Ba Ren venir vers lui et lui montrer un madrier de la grosseur d'un bras :

— Dis-moi si c'est pas épatant, ce truc. Le premier qui s'aventure ici, je lui briserai le crâne !

Ngan soupesa la pièce de bois dans sa main et hocha la tête :

— Oui, une belle pièce ! Où l'as-tu trouvée ?

Ba Ren rit sous cape sans répondre.

6

— On est au 20e jour du 12e mois. Dix jours seulement d'ici au Têt ! grommela le commandant Sang perché sur son hamac tressé avec des suspentes de parachute.

Le soir était tombé. Mais tout Hon Dat semblait encore retentir du bruit du combat de la journée. La poussière n'avait pas encore eu le temps de retomber sur le sol. Ici et là on entendait un buffle égaré pousser un cri plaintif. Quelques détonations isolées claquaient de temps à autre, dominant le murmure des vagues.

Sang avait le corps rompu et l'esprit en déroute. Il avait dû mettre sa signature au bas de la pétition demandant l'enquête sur la mort de près de cinquante blessés. Maintenant, complètement découragé, il n'avait plus foi en rien. Cette grotte où se retranchaient seulement dix-neuf personnes se révélait inexpugnable. Le sommet de la colline se dressait devant ses yeux comme un défi à son impuissance. A la fin de la matinée, comme il tergiversait encore pour retarder sa signature, le lieutenant Tu était revenu lui annoncer que la muraille avait cédé. Déconcerté, il

avait apposé sa signature au bas de la pétition. Autrement, il leur aurait tenu la dragée haute. Hier, son espoir était plus grand qu'aujourd'hui, bien que beaucoup moindre qu'il y avait deux jours. La conviction d'arriver à bout de la grotte n'avait cessé de s'amenuiser en lui.

Ce soir, il en avait plus qu'assez. Aucun désir de lancer une nouvelle attaque. Ça ne lui disait plus rien, cette fertile région de Hon Dat. Même la plage des Bambous qu'il avait trouvée magnifique à son arrivée et où il s'était proposé de se baigner au moins une fois par jour, lui semblait maintenant insipide.

Perdu dans la contemplation décevante de la colline, il entendit tout à coup le radio répondre :

— Ici, Bravoure ! Le commandant ? Un instant, s'il vous plaît.

Sang se leva d'un bond. Au radio qui se montrait dans l'embrasure de la porte, il demanda :

— Qui m'appelle ?

— Gloire, mon commandant.

Sang sauta à terre, pénétra dans la chambre des appareils et prit l'écouteur :

— Allô ! Gloire ? Je demande Gloire ! Ah ! C'est Gloire ? Oui, oui ! c'est moi-même. Sa voix se fit tout à coup onctueuse. Oui, je vous écoute... Je vous ai rendu compte de l'affaire... Ça ne s'arrange pas, c'est très dur. Ses traits s'assombrirent, puis devinrent subitement radieux. Oui, oui, avant le jour... Oui, j'attaque, tout de suite !

Il enleva les écouteurs et se leva avec une joie visible.

— Mon commandant, demanda le radio, on s'y met de plus belle ?

— Bien sûr ! fit Sang en prenant une pose altière.

Mais il mit un doigt devant ses lèvres et chuchota à l'oreille du radio :

— Pour toi seul, mon petit : on nous donne l'ordre de ficher le camp !

Le radio approuva de la tête, visiblement soulagé.

Le commandant appela près de lui un sous-lieutenant :

— Convoquez-moi tous les commandants de bataillon et de compagnie !

Le jeune officier se dirigea vers le téléphone et exécuta l'ordre. Il alluma ensuite les deux lampes à acétylène et les posèrent au milieu de la pièce, tandis que le commandant revenait à son hamac et allumait une cigarette. La nuit était arrivée. Au lieu de s'estomper, la colline le narguait de sa masse sombre sur le fond plus clair du ciel.

Sang se leva quand arrivèrent les officiers.

— Les troupes sont redevenues calmes ?

— Chez moi, ça va.

— Chez moi, pas trop bien. Les hommes grondent.

— Et ça va gagner ma compagnie ! Déjà on murmure chez nous.

Le commandant se mit debout :

— Ça suffit ! dit-il pour couper court à tout commentaire.

Prenant place au bout de la table, il fit part de la bonne nouvelle tout en tambourinant avec ses doigts. Les officiers durent se faire violence pour ne pas soupirer de soulagement. Sang baissa encore la voix :

— La consigne est d'arriver à Tri Ton demain après-midi au plus tard. Départ d'ici donc avant six heures du matin. Seulement, motus ! Il ne faut rien divulguer. S'en aller en douce, vous avez compris ?

Il fit voler d'une pichenette la cendre de sa cigarette avant de poursuivre :

— Voilà la question n° 1. Deuxième point très important : cette nuit, on démolit la grotte.

Les officiers se lancèrent des coups d'œil interrogateurs. Les voyant perplexes, Sang se répandit en explications :

— Rassurez-vous, on ne cherche pas à faire sauter la grotte ! Il faudrait une bombe atomique ! Comme nous disposons encore un peu de dynamite, on va mettre le paquet tout simplement. Lieutenant Tu ?

— Mon commandant ?

— Faites apporter les charges de dynamite à la grotte. Vous, Sanh, préparez les haut-parleurs. Après les explosions, vous annoncerez à la population que la grotte a sauté !

— Quels que soient les résultats, mon commandant ?

— Impossible de ne pas récolter quelque résultat avec toutes ces charges, quand même !

— Mon commandant, intervint Tu, l'ouverture pourrait être démolie. Mais il suffit que les Viet Cong se retirent un peu plus loin pour que le résultat soit très décevant.

Sang frappa la table du tranchant de sa main.

— Allez-y quand même. Nous avons besoin de faire du bruit avant de décamper.

— Vous avez raison, il faut leur montrer qu'on est loin d'être faible !

Tout le monde se rangea à cet avis. Après quelques palabres, ils se dispersèrent, à l'exception de Tu et de Sanh.

— Mon commandant, quand va-t-on commencer ? demanda Tu.

— C'est comme vous voudrez. Un peu plus tard, ça vaut mieux. Ils auront sommeil et se laisseront plus facilement surprendre.

— C'est aussi mon avis. Seulement, les explosifs, il faut les apporter de bonne heure là-bas.

— Faites-le tout de suite. N'attaquons ni trop tôt, ni trop tard. On lève le camp à cinq heures. Je laisse le choix du moment à votre appréciation. Vers minuit, si c'est possible. A cette heure, il y aura certainement des factionnaires qui dorment debout.

— Bien, mon commandant. Ce sera pour minuit.

Sang approuva. Puis se tourna vers le sous-lieutenant Sanh :

— Vous, tâchez de ne pas dormir à cette heure-là !

— Bien sûr, mon commandant. Mes haut-parleurs fonctionneront à l'heure dite. La nouvelle va consterner toute la population. Je commence à croire que la projection du film hier soir n'était pas tout à fait inutile.

Sang grimaça un sourire :

— Ne m'en parlez plus, mon cher !

— Mais mon commandant, le film et les formidables détonations de cette nuit, ça se tient !

Sang rit franchement :

— Quel blanc-bec vous faites. Regardez mes cheveux gris. Je sais mieux que vous ce qu'ils pensent, les Viet Cong et la population. Pas facile de leur en imposer, mon petit ! Croyez-vous qu'ils vont prêter foi à tout ce que vous allez leur dire ? Pas si facile que ça ! J'ai dit qu'il nous faut faire du bruit avant de décamper. C'est tout.

— Un bruit sans conséquence, mon commandant ?

— Comment sans conséquence, vous êtes bouché, ou quoi ?

Le commandant pensa en ce disant au beau rapport qu'il allait faire à ses supérieurs. Mais il se garda bien de renseigner Sanh.

Le lieutenant Tu ne rencontra aucune difficulté dans le transport des charges d'explosifs jusqu'à la grotte, ses hommes n'étant pas pris dans le tourbillon de la rébellion. Un seul fâcheux contretemps : un des soldats avait trébuché et était tombé lourdement sur le sol.

Cette chute mit la puce à l'oreille de l'équipe de garde composée de Trong, Len et Hai Ca Tren.

Tous trois sursautèrent.

— Une chute, dit Trong.

— Attention !

Trong alluma sa torche électrique. Tout paraissait normal devant la grotte. Rien que des débris de grenades !

— Il n'y avait rien tout à l'heure, dit Len à mi-voix.

— Ça peut changer à chaque minute, tu sais. j'ai bel et bien entendu un bruit de chute, répliqua Trong.

Il s'approcha de l'entrée avec sa Thompson.

— Ecoutez, je n'ai plus que dix balles à tirer. Ma rafale terminée, vous userez immédiatement de vos sabres, n'est-ce pas ? Pourfendez impitoyablement quiconque s'introduit ici !

Les deux guérilleros serrèrent leur sabre en répondant :

— D'accord ! Tu te mettras de côté pour nous laisser la place !

Ils attendirent longtemps sans rien voir venir. Dix minutes, vingt minutes, rien. Ils finirent par s'ass eoir Une heure après, toujours rien.

— Ce devait être un renard dit Hai Ca Tren.

— Il n'y en a pas par ici, que je sache ! répliqua Trong.

« Poisson Plat » rit d'un air supérieur :

— Il y en a plein. Tu n'es pas d'ici, tu n'es pas au courant. Nous avons de tout ici : renards, singes, serpents... à profusion. Et des tortues géantes aussi, avec une carapace de la grosseur d'un panier, et même d'un van !

— Quand on en aura fini avec tout ça, j'aimerais bien goûter à quelques serpents.

— Il y en a peu en cette saison. Mais il y a les boas. Aimes-tu leur chair ? C'est assez insipide, à moins qu'on ne leur laisse la peau.

« Poisson Plat » ne tarissait plus.

— Savez-vous comment pondent les tortues géantes ? Extraordinaire ! A la saison sèche, elles disparaissent dans la mer. Aux premiers orages, on les voit revenir à Hon Dat pour la ponte. Des œufs gros comme une papaye qu'elles cachent dans le sable, en ayant soin de bien tasser tout autour en usant de leur carapace comme d'une dame. Puis elles retournent à la mer. Avec les pluies, des petites tortues de mer sortent de l'œuf et se lancent immédiatement à l'eau pour aller chercher elles-mêmes leur nourriture.

— C'est merveilleux ! s'exclama Trong.

« Poisson Plat » hocha la tête et poursuivit placidement :

— Oh ! il y a d'autres choses plus merveilleuses encore. Le hérisson par exemple qui pullule par ici. Savez-vous qu'il est hermaphrodite ?

— Sans blague ?

— Comme je te le dis !

— Ça alors !

— Nous avons d'autres bêtes encore, très rares ! Quand on aura libéré tout le Sud Viet Nam, avec quelques compères, et sans effort, je m'enrichirai rien qu'en me livrant de temps à autre à la chasse.

Len intervint :

— M'accepteras-tu dans ton entreprise ?

— Toi ? Non, tu es trop farceur. Un chasseur doit savoir faire preuve de finesse et de pondération.

Len rit sous cape :

— Allons, Trong ! dit-il. Tu ne connais pas encore la réputation de « Poisson Plat ». Il en profite pour te mener en bateau. Depuis ma naissance, je n'ai jamais vu ce bonhomme attraper un seul écureuil, pour ne pas parler de renards, de singes, de tortues ou de serpents.

Hai Ca Tren mijota la riposte.

— Dis-donc Len, finit-il par lâcher, au 15e jour du 7e mois, n'est-ce pas toi qui es venu chez moi engloutir ma soupe au serpent ?

— Mais si ! seulement le reptile, c'était Ut qui l'avait attrapé ! Tu t'es vanté devant ta femme que c'était toi, l'auteur de cet exploit. Par délicatesse, je n'ai pas voulu lui appendre la vérité et tu oses maintenant essayer de me berner ?

— Comment Ut ? Quel Ut ?

— Le gosse à Tu Rau. Il est là. C'est facile à vérifier.

« Poisson Plat » préféra se taire. Trong dut intervenir pour ne pas le laisser sur sa honte :

— Mais le fait est qu'il y a beaucoup d'animaux sauvages par ici.

— Qui vous dit le contraire ? fit Len en riant.

On entendit des bruits de pas venus de l'intérieur. Hai Ca Tren se leva et changea de conversation.

— C'est l'équipe de Ngan qui vient nous relever. Allons piquer un somme, je dors debout, moi.

Ngan arriva avec Quyen et Tu Nghiep.

— Allez dormir, les gars ! dit Ngan. C'est l'heure.

— Dix heures déjà ? s'écria Len. Avec toutes ces histoires du « Poisson Plat », comme le temps passe vite !

Trong fit son rapport :

— Rien à signaler. Sauf qu'il y a plus d'une heure, nous avons entendu un bruit de chute dehors.

— Oui ?

— Seulement, rien ne s'est passé depuis.

— Un bruit de chute d'homme, tu dis ?

— Tu sais, ce pouvait aussi bien être un renard qui fuyait.

— Bon ! passe-moi la torche électrique.

Ngan s'assit à croupetons et fit de la lumière. Rien. Il se tenait à un mètre de l'ouverture, Quyen derrière lui et Tu Nghiep derrière Quyen. Ngan était armé d'une Thompson. Quyen s'était vu octroyer la carabine de Dat. Tu Nghiep se contentait de la pièce de bois de Ba Ren. Il roula une cigarette.

— Il en reste quelques miettes. J'ai déjà lorgné la mousse desséchée sur les roches, ça devrait se fumer, ça !

— Remercions les nôtres de nous avoir approvisionnés, murmura Ngan. Sans cette sollicitude de la population, on n'aurait pu tenir jusqu'à aujourd'hui. Ni tabac, ni riz ! En écoutant ce qui èst arrivé à Ca My, vraiment je...

Le jeune homme se tut et personne ne se décida d'interrompre ce silence. Un courant d'air frais s'était introduit dans la grotte. Le vent devait se lever au dehors et son bruissement grandissant donnait à Quyen l'impression que la mer se rapprochait. Le murmure des flots devenait peu à peu un grondement sourd.

— Encore du mauvais temps, se plaignit Quyen. Je meurs d'inquiétude. Que devient maman après la mort de ma sœur ?

— Oui, pauvre maman... Mais je suis sûr qu'elle peut tenir le coup... Elle vous aime toutes les deux, seulement Su, elle l'aimait avec une pointe de compassion. Un jour, je l'ai entendue dire : « Dix ans ou plus, Su peut attendre son mari, j'ai seulement peur qu'ils ne soient devenus vieux tous les deux quand ils se retrouveront. »

Quyen réfléchit un moment.

— C'est vrai, je suis une petite fille à côté de Su.

On entendit rire Tu Nghiep qui demanda de but en blanc :

— Dis Quyen, réponds-moi franchement...

— Quoi donc, mon oncle ?

Tu Nghiep prit le temps de tirer encore une dernière bouffée et d'écraser sa cigarette sur le sol avant de continuer :

— Je suis certain comme ta mère que Su était capable d'attendre. Maintenant, supposons qu'on envoie Ngan au loin pour dix ans, vingt ans, qu'est-ce que tu ferais ?

— Mais ça ne se fera pas, mon oncle !

— Supposons-le !

Quyen garda le silence.

Tu Nghiep la pressa :

— Voyons un peu ta réponse ! Dis vite !

Quyen resta consternée dans l'ombre. « C'est vrai que je n'y ai jamais pensé ! » se dit-elle. Elle répondit avec vivacité.

— Pas question que je l'attende ! dit-elle tout en pouffant de rire.

— Ecoute-la ! dit Tu Nghiep. Tu as bien entendu, Ngan ?

— Je suis tout oreilles, mon oncle !

La voix de Ngan se fit taquine :

— Pourquoi voulez-vous qu'on m'attende ? Je n'ai rien de particulièrement remarquable...

Quyen lui pinça les côtes pour l'empêcher de continuer. Puis, poursuivant son rêve, elle mit son menton sur l'épaule de son fiancé et la mordilla, sans que. Tu Nghiep pût le voir à cause de l'obsourité.

Ngan laissa faire. Il n'éprouva nulle douleur, tellement il était heureux. De tels moments étaient très rares au cours des batailles. Quyen et lui n'avaient jamais eu l'occasion d'être ensemble au grand jour comme tout le monde, mais toujours dans les caches, les refuges, dans le bois, et aujourd'hui dans cette grotte en ces instants de tension intense. Il se trouvait maintenant comblé, réchauffé par l'affection de ses camarades du Parti, de ses compagnons de combat et de sa fiancée.

Doucement, il éloigna la tête de Quyen. Il venait d'entendre un bruit à peine perceptible, comme un bruissement de feuilles que le vent chassait sur le sol de la grotte. Il fit de la lumière. Un sac de toile grise attaché à une perche s'avançait dans l'ouverture. Une mèche brûlait en dégageant une abondante fumée. Quyen et les deux hommes fixaient des yeux ce paquet qui glissait vers eux. Voyant que Ngan était empêtré par sa mitraillette et sa torche électrique, Quyen sauta sur la charge de dynamite, s'en saisit et la jeta au dehors. Quand elle roula à l'intérieur, Ngan la soutint à bras le corps. Une formidable déflagration se fit entendre. Quyen et ses compagnons furent soulevés un instant au-dessus du sol tandis que la terre volait autour d'eux. Grâce au soutien de Ngan, la jeune fille n'eut aucun mal. Elle ramassa sa carabine.

— Replions-nous ! cria Ngan.

Il éclaira le chemin pour Tu Nghiep et Quyen. Au premier embranchement ils s'arrêtèrent. Tu Nghiep s'accroupit sur le sol et dit en soufflant :

— Un peu plus et on était réduit en poussière tous les trois. Sacrebleu, cette mèche était franchement sinistre !

Hai Thep arriva avec ses hommes :

— Ngan, où es-tu ? Et les autres ?

— Nous voilà tous indemnes. On a découvert à temps le paquet de dynamite qu'ils nous destinaient. Quyen l'a rejeté au dehors.

— Bravo ! Je savais bien qu'ils recourraient à la dynamite.

Il éclaira le passage du faisceau lumineux de sa lampe. Rien n'attirait son attention.

— Restez ici, mais il faut être prêt à intercepter d'éventuels assaillants. Ba Ren, tu es là ?

— Oui !

— Reste-là avec tes hommes pour renforcer la garde.

— Pour sûr.

Ba Ren s'avança et vint tâter son compère Tu Nghiep sur tout le corps.

— Sain et sauf, ma parole ! Eh bien, c'est le moment d'aller vous reposer, passez-moi le gourdin.

Une nouvelle explosion se fit entendre et le souffle secoua tout le monde. Des débris de roche frappaient les parois. Une fumée noire et opaque montait. La grotte violemment ébranlée émettait d'étranges bruits comme si la roche craquait.

— Je tiens la lampe, dit Hai Thep. Armes à l'épaule, tous ! Abattez le premier qui se présente !

Ngan reposa sa Thompson sur un rocher et indiqua à Quyen un emplacement voisin. Quyen appuya la crosse de sa carabine contre son épaule. Elle vit la fumée se disperser peu à peu. La muraille était abattue à moitié. Le reste gisait en un tas de décombres. La lampe électrique s'éteignit brusquement. Quand elle s'alluma une seconde plus tard, le jet de lumière montra un ennemi qui sautait en haut du tas de décombres, un paquet d'explosif sous le bras. Quatre coups de fusil claquèrent en même temps. Le soldat s'arrêta et laissa tomber la dynamite. Il s'affaissa sur place tandis que la mèche brûlait, brûlait. Quyen n'eut que le temps de pousser un « Ah ! » terrifié et de se cacher derrière le rocher lorsque l'explosion survint.

Même fumée noire. Mêmes débris qui volaient. Mais aucune trace du soldat. Un pan de roche sur la paroi supérieure tomba sur le sol.

La lampe électrique restait allumée et chacun attendait, l'arme pointée vers l'ouverture, dans l'espoir d'un renouvellement de la scène. Une minute, cinq minutes. Toujours rien. Pour économiser les piles, Hai Thep éteignit sa lampe. Il ralluma bientôt. Toujours rien, il recommença plusieurs fois le manège sans rien voir venir.

—Ils se sont repliés, dit Ba Ren.

—Ne soyons pas pressés, intervint Tu Nghiep. Tenez allumée la lampe. La lune va bientôt se lever.

On entendait distinctement le hurlement du vent et des vagues. On aurait dit un roulement ininterrompu de tambour.

Les fusils étaient prêts à tirer à la moindre alerte. Quyen s'impatientait, incommodée par cette lumière qui s'allumait et s'éteignait alternativement. Elle avait dû on ne sait combien de fois mettre et remettre son doigt sur la détente. Ses yeux cependant ne quittaient pas un instant l'entrée de la grotte. A un moment donné, même sans lumière, celle-ci lui apparut avec assez de netteté. La lune ! Plus d'obscurité devant eux, mais une pénombre bleue devenue de plus en plus claire. Quyen pouvait maintenant discerner le tas de décombres à la lumière de la lune. Hai Thep jugea inutile de maintenir sa lampe allumée. Il confia la garde à Ba Ren et permit aux autres d'aller se reposer.

Le reste de la nuit fut tranquille. Plus tranquille même que les nuits précédentes. Plus d'explosion, ni de fusillade au loin.

A l'approche du jour, on installa une défense à l'entrée de la grotte comme d'habitude. Hai Thep était de faction. Il vit la lumière de l'aube entrer pour la première fois par une ouverture élargie. « Le jour enfin ! » s'écria-t-il en voyant la nuit pâlir. La mer aussi s'était apaisée. Des oiseaux gazouillaient. Puis Hai Thep distingua les brins d'herbe chargés de rosée. Une douce lumière baignait la nature. On voyait le pré piétiné en maints endroits. Il eut un haut-le-corps en reconnaissant une jambe sanglante.

—Regardez, dit-il à ses compagnons, ce qu'il reste du type dynamité.

Quelqu'un rit du nez derrière lui. Il se retourna et se trouva en présence du petit Ut qui se frottait

encore les yeux de sommeil. Les mains sur les genoux, le gosse se baissa pour contempler la jambe. Il grimaça :

— Vraiment, c'est du tonnerre, hein, mon oncle ?

— Tout un paquet de dynamite, tu penses. C'est par miracle que cette jambe se trouve encore là. Et toi, Ut, t'es-tu réveillé pendant le dynamitage ?

Au lieu de répondre, Ut fixa quelque chose des yeux au dehors et se rapprocha du mur pour mieux voir.

— Tu devais dormir à poings fermés, hein, Ut ? insista Hai Thep.

Mais l'enfant écarquilla les yeux :

— Les voilà ! les voilà ! dit-il en montrant la plantation de cocotiers.

— Où donc ?

En suivant le doigt de Ut, Hai Thep vit sur la lisière de la cocoteraie une foule de gens.

— A vos postes ! cria-t-il. Tenez-vous prêts !

Les guérilleros et Ut s'abritèrent derrière les rochers. Hai Thep arma son Garant et suivit l'ennemi des yeux. La foule se répandit dans le pré. Ut cligna des yeux et s'exclama :

— Mais... ce ne sont pas des soldats !

Les deux guérilleros l'approuvèrent :

— Mais oui !... ce sont les nôtres. Ce doit être Mère Sau, là en tête, avec ses cheveux blancs. Mais oui !

Ils regardaient, consternés, n'en pouvant croire leurs yeux. Ut montra quelqu'un du doigt :

- Voilà mon père, c'est bien lui !

— Bizarre ! murmura Hai Thep. Est-ce qu'ils poussent les nôtres au devant pour nous empêcher de tirer ?

— Mais il n'y a pas de troupes derrière !

— En tout cas, abritez-vous bien !

La foule se rapprocha. Il devint évident qu'aucune troupe ne la suivait. Hai Thep commença à reconnaître chaque silhouette. Mère Sau, la femme de Ba Ren, Tu Rau, Tam Chan, Mme Ba Ou... mon Dieu, tout le monde est là ! Sa femme, Mme Tu Nghiep, Mme Len aussi. Tout Hon Dat quoi ! Adultes, enfants, chacun de courir à toutes jambes. Quelques-uns trébuchaient mais reprenaient aussitôt leur course. Ils s'arrêtèrent à une vingtaine de pas de la grotte et, mettant leurs mains en porte-voix, crièrent :

— Ohé ! Ils sont partis !

Comme de la grotte la réponse tardait à venir, on entendit des femmes éclater en sanglots. Tu Rau s'élança en avant et hurla à tue-tête :

— Ohé ! Etes-vous vivants ?

Hai Thep sauta sur le tas de décombres, aussitôt suivi de Ut et des deux guérilleros. Son Garant à la main il courut vers Tu Rau et l'étreignit. Tam Chan prit les épaules de Hai Thep dans ses mains et riant aux larmes :

— Mon Dieu, dit-il, j'ai eu vraiment peur que ta femme ne devienne veuve.

En un clin d'œil, Ut et les trois hommes furent entourés, bousculés, tiraillés, au milieu des rires et des pleurs. Mme Hai Thep ne souriait pas, elle regardait son mari, les yeux embués de larmes. Elle lui trouvait un mauvais teint et l'air harassé. Hai Thep annonça que tous étaient bien portants, à part Dat qui venait de mourir la veille.

— Où sont les gosses ? demanda-t-il à mi-voix à sa femme.

— Je les ai confiés à un voisin.

Ut échappa aux étreintes pour filer à l'intérieur de la grotte, tandis que Hai Thep cherchait Mère Sau des yeux. Il la vit debout, les yeux secs, regardant devant elle comme sans voir. Il se dirigea vers elle. Mais Mère Sau marchait à petits pas vers la grotte en serrant sa serviette avec laquelle elle s'essuyait les lèvres.

Avertis par Ut, tout le monde rejoignit l'entrée. Les cris, les rires et les sanglots reprirent encore une fois. Le petit roquet de Ut, ne se tenant pas de joie, jappait en faisant des bonds à droite et à gauche. On s'étreignait sur le pré labouré par les balles. Hai Ca Tren sortit avec Be sur les épaules, les jambes un peu flageolantes. La petite Thuy sur son dos, Quyen monta sur les débris avec sa carabine en bandoulière.

Mère Sau courut vers elle, enserra toutes les deux dans une même étreinte en fondant en larmes. Thuy

pleura de joie, puis regarda autour d'elle à la recherche de sa mère. Des centaines d'yeux étaient tournés vers elle.

On l'entendit qui cria :

— Grand-maman, où est maman ? où est maman ?

Comme sa grand-mère ne lui répondait rien, Thuy sauta à terre et se mit à hurler :

— Maman ! maman !

Elle courut de tous côtés à la recherche de sa mère, allant de groupe en groupe. La foule était saisie, la regardant d'un œil inquiet. Sous les cris déchirants de Thuy, les guérilleros sortaient un à un.

Nam Nho soutenait Tham qui marchait en clopinant. Le dix-septième et dernier à quitter la grotte fut Ngan qui portait dans ses bras le corps de Dat. A travers le nylon transparent, on pouvait discerner les traits du jeune homme. Tam Chan rejoignit Ngan, se planta sans voix devant lui, puis souleva silencieusement le corps de Dat. Il regarda fixement ses traits à travers le nylon. Rien ne bougea dans le visage de Tam Chan. Ses prunelles s'immobilisèrent. On vit qu'elles s'embuaient peu à peu de larmes et devenaient tout rouges.

Ngan avait le visage comme durci, exténué, plein de poussière. Tous avaient le même aspect. Aucune veste indemne, toutes étaient déchirées soit aux manches, soit à l'épaule, soit dans le dos. Ils se sentaient vidés. Ils avaient faim, ils avaient soif. Maintenant seulement, la fatigue s'abattait sur eux d'un seul coup.

Ils marchèrent en chancelant vers le village dans les premiers rayons du matin. Les premiers depuis une semaine ! Le soleil faisait miroiter les gouttes de rosée dans les touffes d'herbe. Il éclairait les frondaisons en pénétrant dans les plantations. La brise matinale faisait bruire les feuilles. Et là-bas, derrière les tiges de bambous qui se balançaient, les vagues ensoleillées venaient mourir sur la plage.

Mai 1965

IMPRIMÉ EN RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU VIET NAM